

FILLES DU MONDE

10235. — BOURLOTON. — Imprimeries réunies. A, rue Mignon, 2, Paris,

Inscr. A. 17.370

FILLES DU MONDE

B 351313

PAR

CAMILLE OUDINOT

DEUXIÈME MILLE



PARIS

G. CHARPENTIER ET C^{ie}, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1887

39531

CONTROL 1953

1961

1956

BIBLIOTECA UNIVERSITARA
CUI ESTI
COTA 36 939

B.C.U. Bucuresti

C39531

RC 107 107

AU MAITRE
GUY DE MAUPASSANT

AVEC MA RECONNAISSANCE

MON ADMIRATION

ET MA PROFONDE AFFECTION

CAMILLE OUDINOT

DONATIONEA
LECOMPTE DU NOUY



FILLES DU MONDE

I

Dans le petit salon Louis XV tendu de soie, d'un rose vineux et cuivré — une de ces teintes neutres comme passées, indéfinissables, — au damas de larges raies et de fleurs semées, Véra Glégorovitch et sa fille Hélène, le visage baigné d'une lueur rose qui se tamise à l'abat-jour de la lampe, l'une lisant, l'autre brodant l'encadrement d'une toile légère de Serbie, attendent des visites.

Déjà les appliques de porcelaine qui flanquent la glace sont allumées ainsi que les candélabres dont les flammes jettent, à travers les vitrines, de la gaieté sur l'émail pâle des saxes collectionnés. Un feu doux chauffe cette pièce déjà chaude, il semble, par elle-même et que l'agencement des étagères, des tables, des sièges, des tableaux et des portraits d'une génération antérieure, encombre comme un musée.

D'ailleurs, la majestueuse personnalité de Véra Glégorovitch, créature de sang princier, encore belle sous ses cheveux prématurément blancs, haute, droite, les yeux loin du livre, ayant dans les traits du visage, dans l'indolence et la fatigue du regard, une douceur infinie et triste, semble évoquer l'histoire de chaque objet de style

qui l'entoure et marque la pièce entière d'un cachet aristocratique.

« Cinq heures et personne encore, » dit Hélène.

Hélène, une de ces jeunes filles merveilleusement bâties qu'on prendrait à vingt ans pour des femmes, grande, la gorge forte et basse, la taille mince et descendue, faisant saillir les hanches, cessa de travailler et laissa tomber ses mains sur ses genoux.

« Les amis sont rares aujourd'hui. Tout le monde viendra sans doute en même temps. Cela fatiguera moins. »

M^{me} Glégorovitch continuait de lire.

« Est-ce que père dine ce soir ? continua la jeune fille, qui paraissait lasse de broder.

— Je ne sais pas. Sonne. Peut-être a-t-il prévenu François. »

Le domestique parut : « Monsieur avait dit qu'il ne rentrerait probablement pas, mais qu'on mit son couvert quand même. »

Dès que le valet eut refermé la porte :

« Oh ! il dinera chez elle, c'est sûr, » dit Hélène.

Maintenant la jeune fille, appuyée sur le dossier de sa chaise, pensait, regardant sa mère.

Elle reprit :

« Voici huit jours que Carlos n'est venu... »

M^{me} Glégorovitch interrompit sa lecture.

« Es-tu certaine que ce garçon-là t'aime autant que tu le supposes ? J'ai bien peur que ton père n'ait raison ; c'est un viveur, méfie-toi.

— Je sais ce que je fais. »

Et elle pensa qu'après tout, si elle n'épousait pas Carlos, ce serait tant pis. Fallait-il au moins mener jusqu'au bout la tentative. Et puis, son père en voulait à ce jeune homme bien à tort. Si elle avait refusé de

donner sa main, comme on l'eût désiré, à Alexandre Knégévine, Carlos n'avait été pour rien dans sa résolution. Elle ne s'était pas sentie capable d'être la femme de ce garçon, voilà tout. Et cela pour toutes sortes de raisons. D'ailleurs, quoi qu'ils en pensassent, elle était plus maligne que ses parents. On n'avait qu'à la laisser tranquille. Si l'affaire manquait avec Carlos, ne jouait-elle pas une autre partie avec Faust Elling? Et après ces deux-là, combien n'en trouverait-elle pas encore pour mordre à l'hameçon? Elle cherchait un homme? riche et agréable — riche surtout. — Est-ce que raisonnablement elle accepterait de vivre avec douze ou quinze mille francs par an, alors qu'elle n'avait qu'à attendre pour trouver mieux? Elle n'était pas la première venue. On en voyait assez de plus sottes et de plus laides faire de splendides mariages. Elle savait fort bien sa valeur, son charme, son chic. Son éducation, sa position dans le monde, suffisaient, à défaut d'une très grosse dot, pour qu'on la distinguât. Fille d'un premier secrétaire d'ambassade à Paris, c'était encore un titre. Dans quelques mois même son père passerait probablement ministre. On attendait depuis près de deux ans sa nomination. Les deux cent mille francs que sa mère pouvait lui donner sur sa fortune personnelle lui laissaient bien le droit d'être exigeante et expliquaient assez ses prétentions. L'inquiétant, c'étaient les prodigalités de son père, qui dissipait tout avec cette créature ramassée dans la rue et qui leur coûtait cher, à sa mère et à elle, depuis plus d'une année. Déjà, pour payer des dettes, elles avaient dû partir au pays et vendre des terres. Et ça recommencerait puisque, le matin même, son père n'avait pu payer un billet de trois mille francs.

« Mère, dit-elle après cet instant de pensif silence, ce billet qu'on a présenté aujourd'hui, que va-t-il en résulter?

— Ton père sera appelé au tribunal de commerce, il se laissera condamner, par défaut, à payer. Il mettra opposition au jugement et nous gagnerons ainsi une vingtaine de jours.

— Et après ?

— Après, hélas ! ce serait très grave. On ne peut pas saisir ici et vendre les meubles — sauf pour dette de loyer, — l'appartement étant en mon nom depuis que ton père a épuisé sa fortune et vit sur la mienne. Ses appointements ne suffisent même pas à son argent de poche ! Mais un premier secrétaire d'ambassade doit faire honneur à sa signature, on nous tient par là. Il faut espérer que ton père trouvera la somme nécessaire. S'il en était autrement, je donnerais ma signature à quelque prêteur. Pour ton avenir, pour l'honneur de notre nom, je dois payer. Et ce ne sera pas la dernière fois sans doute. C'est pourquoi je voudrais te marier le plus tôt possible, savoir au moins ta dot à l'abri des événements. Qui connaît l'avenir ? »

Hélène avait repris son aiguille. Elle ne s'effrayait pas autrement de ces crises pécuniaires, elle n'en concevait pas les périls futurs. C'était, plutôt qu'indifférence, comme un aveuglement, une inconscience du danger et même une espérance en l'inconnu, une confiance dans son étoile, qui la détournait des mélancolies. Elle tenait cette insouciance de son père, nature légère comme elle, habitué à être heureux, chagrin et hargneux dès qu'il fallait penser à autre chose qu'au plaisir.

On sonna. La porte du salon s'ouvrit à deux battants et le domestique annonça :

« Madame Lindgren, mademoiselle Lindgren. »

Et ce fut une fort jolie femme qui s'avança, souriante, une brune à l'œil bleu bien clair, les épaules carrées, sous ce vêtement court dont les pans se nouent à la cein-

ture et serrent, au corps, les bras jusqu'aux coudes.

Sur sa tête une capote formée d'ailes d'oiseau pointait en ogive. Ses mains longues s'affinaient encore sous l'enveloppe de ses gants de suède jaunes, et d'instant en instant se réfugiaient dans un manchon, tout petit. Une jeune fille d'une charmante maigreur, ou plutôt d'une agréable gracilité, et qui boitait, mais à peine, la suivait. Brune, comme sa mère, on voyait, grâce à la toque de velours brun foncé dont elle était coiffée et qui lui dégagait le derrière de la tête, les reflets d'acier de ses cheveux noirs bien lisses et d'une incomparable netteté. Elle portait un manteau de loutre qui mettait en valeur la clarté du visage où, à cette lueur rose et discrète de la lampe, on ne distinguait plus d'assez nombreuses taches de rousseur. Son profil se dessinait avec finesse, son nez se relevait très légèrement et sa lèvre supérieure trop courte restait comme suspendue au-dessus de l'autre. La bouche se mouvait en un léger mordillement des lèvres, les narines saillantes s'attachaient fort joliment et l'œil se fendait à peine, tout noir et tout petit, dans les rires. De face, on lisait une grande douceur sur ses traits, les yeux perdaient la malignité de leur profil dans une expression à peine sensible d'étonnement. Elle paraissait timide, mais pas d'une façon sotte.

Véra Glégorovitch et sa fille se levèrent et embrasèrent leurs deux amies.

« Oh ! ma chère Hélène, que cette coiffure vous va bien ! s'exclama M^{me} Lindgren. Ces cheveux demi-blonds relevés sur la tête et fuyant en ondes donnent à votre physionomie un caractère, un charme..., vous devriez adopter cette manière.

— C'est à nous, mon amie, reprit avec son accent un peu lent et sonore M^{me} Glégorovitch, de nous extasier sur votre beauté. Êtes-vous assez jolie ! vous sem-

blez la sœur aînée de Geneviève; vous avez vingt-huit ans! Et votre manteau! Regarde, Hélène, n'est-il pas ravissant?

— C'est Geneviève qui l'a choisi. Il sort de chez Redfern. Oh! à propos, j'ai rencontré là vos amis les Pianelli avec le fiancé..., et à propos de fiancé, nous venons précisément vous demander un amoureux pour notre comédie; votre amoureux, Hélène, puisque vous avez réclamé le rôle de la bonne, bien qu'il soit une vraie panne...

— Oui, oui, j'y tiens, à mon rôle. D'abord, il est court et il est dans mon emploi. Quant à l'amoureux, nous allons chercher ça; j'en trouverai bien un dans ma kyrielle. Venez Geneviève, allons choisir sur photographie dans mon album, mon *musée des esclaves*. »

Ces dames sourirent.

Un nouveau coup de sonnette se fit entendre.

« Vite, dit M^{me} Lindgren, avant qu'on entre, je vous invite à dîner pour jeudi prochain. Entendu, n'est-ce pas? M. Glégorovitch acceptera? Croyez-vous que je puisse convier vos amis les Tutich? »

— Je pense.

— Madame et mademoiselle Dominguez, » annonça le domestique.

Hélène, prête à passer *chez elle*, attendit l'entrée des deux nouvelles visiteuses, puis elle entraîna les jeunes filles dans son salon byzantin.

Ce boudoir, étroit et tout en profondeur, pris entre la chambre de M^{me} Glégorovitch et le salon, avec lequel il communiquait ouvertement — de lourdes portières relevées remplaçant les portes — était la pièce particulièrement affectée à Hélène, la seule soignée et habillée par elle, où elle avait déployé toutes ses fantaisies d'enfant gâtée, ses coquetteries de femme et donné essor à ses

instincts de luxe. Car elle dédaignait sa chambre, presque aussi nue qu'une chambre d'hôtel.

Une seule fenêtre, obscurcie par des vitraux à sujets de saintes, copiés sur quelque verrière du treizième siècle, laissait un peu de jour s'allonger jusqu'au fond du boudoir. C'était une pénombre de chapelle étouffant la clameur des ors jetés à profusion sur les meubles et les étoffes de tenture.

Puis, des babioles de toutes sortes, souvenirs de fête et de jour de l'an : sacoches où furent des bonbons, jardinières de fleurs rares, éventails ouverts, hochets de cotillon appendus aux murs comme des *ex-voto*.

Des sièges de formes diverses, coussins amoncelés, poufs, fumeuses, chaises, tabourets. Des tables où grouillaient des inutilités de papeterie : des encriers, des sabots de cheval, des porte-cigarettes-cendriers, des coupe-papier en ivoire travaillé, des vaporisateurs, des albums, tout l'attirail en cuivre ou métal blanc des étalages d'articles de Vienne. Erreurs de goût qui gâtaient cette jolie pièce encombrée d'objets si disparates et qui était, ainsi qu'un tableau original dont on reconnaît l'auteur à la « manière », comme signée par la jeune fille.

Ce qui portait le plus la marque de ses conceptions rêveuses, peuplées de désirs et d'illusions, c'était l'arrangement trônal du fond.

Sur une marche d'où tombait une peau d'ours blanc, un large fauteuil à deux places, à haut dossier de bois sculpté à jour et doré, incrusté, au centre des ornements en spirales, de cabochons rouges et verts, s'adossait au mur. Un coussin de soie brodée d'or en recouvrait le siège dans toute sa longueur. D'autres, différents, dont l'un de satin argenté portant les initiales d'Hélène, se rompaient sur les deux bras maigres et anguleux du fauteuil. A la hauteur des reins passait, en

guirlande, une sorte de traversin de soie rouge-brique relevée de broderies, terminé aux extrémités par des cordelières nouées au travers du dossier.

De chaque côté, sur des socles assortis, deux grands vases élancés, d'un émail bleu vif, formaient un encadrement de colonnes luisantes, crachant, ainsi que des fusées, des fleurs à longues tiges qui retombaient en une courbe gracieuse, comme pour s'offrir.

C'était là la châte de cette petite reine, là, qu'elle se plaisait à recevoir son monde de courtisans, à écouter les déclarations d'amour dont ils l'encensaient.

Dans cette mise en scène admirable, avec son grand instinct de comédienne, tous ses gestes étaient en valeur. Elle apparaissait pleine de domination, de langueur et de grâce.

Devant les femmes, cependant, elle déposait volontiers sa majesté, peut-être par crainte de leurs railleries. Elle se contentait d'être moins grandiose en se servant d'une chaise ou en faisant partager à quelque amie sa royale estrade.

Elle y installa Clarita Dominguez, la fille de l'ambassadeur du Brésil, une bien jolie brune encore que cette fille ! mais habilement fardée, un peu prétentieuse en ses mouvements lents, se sachant belle et riche et jetant du dédain tout autour d'elle.

Les trois jeunes filles venaient à peine de prendre place et d'échanger quelques questions de politesse, qu'elles entendirent dans le grand salon la voix d'un jeune attaché de l'ambassade d'Allemagne, le comte Péter Offmayer.

« C'est ce créfinoche de Péter, dit Hélène.

— Il faut qu'il vienne, ajouta Clarita. Nous allons lui demander des nouvelles de son chien ! »

Hélène se leva, se dirigea vers le salon et attendit à la

porte que le nouveau venu eût terminé ses salutations.

« La jeunesse vous réclame, dit aimablement à Péter M^{me} Glégorovitch au moment où il allait s'asseoir non loin d'elle. Voyez. »

Et elle montra sa fille, debout dans l'encadrement drapé de la porte.

« Puisque vous le permettez, madame, répondit-il avec sa voix gutturale d'allemand, je vais dire des bêtises pendant un quart d'heure à ces demoiselles.

— Au moins soyez convenable, » dit Véra.

Péter eut, en effet, un joyeux accueil dans le boudoir byzantin. Tout de suite Clarita lui demanda des nouvelles de son chien. Il avait un superbe danois gris, immense, qui dernièrement avait failli périr victime d'un complot de domestiques. Son maître, désolé, avait colporté cette histoire dans une dizaine de salons, et depuis quinze jours on ne parlait plus que du chien d'Offmayer. On lui montait une « scie ». Avait-il à s'excuser d'un retard dans ses visites ou à expliquer quoi que ce fût, on prévenait son explication en disant :

« Oui, je sais. Votre pauvre Bob a sans doute eu une rechute ; c'est bien triste ! »

Il avait reçu une foule de lettres drôles — compliments de condoléance, conseils d'hygiène canine avec des recettes de médicaments cocasses, les prospectus de la Société protectrice des animaux, les adresses de tous les vétérinaires et de tous les hôpitaux de chiens de France. C'était une folie !

Quand Péter eut donné des nouvelles de son chien, on parla du Bois. Clarita y avait aperçu Offmayer, la veille, avec une fort jolie femme.

« Je vous fais mes compliments, ajouta-t-elle.

— Honni soit qui mal y pense ! C'était la vicomtesse

de Cessy, une femme excessivement correcte, avec qui, d'ailleurs, je n'ai fait route que deux minutes.

— Eh bien, continua Clarita avec cet accent espagnol chaud et vibrant qui roule les mots, les rend sonores, elle a un petit air, votre vicomtesse. »

Mais Offmayer, s'animant à ces suppositions malveillantes :

« Eh donc ! qui est-ce qui n'a pas son petit air ? Est-ce que vous croyez que vous n'avez pas un petit air, vous aussi ?... Chaque fois que vous ouvrez la bouche, c'est pour mordre.

— Péter, cria la jeune étrangère en feignant la sévérité, c'est fini nous deux ; vous prenez des libertés ! »

Les jeunes filles rirent aux éclats. Geneviève essaya de placer un mot.

« Pour un ami intime, monsieur, vous manquez de générosité. »

Mais la pauvre se mit aussitôt à rougir sous le regard lent que lui lança la hautaine Clarita. Cela disait : De quoi vous mêlez-vous, petite ?

Puis, d'un mouvement sec et rapide, M^{lle} Dominguez tourna la tête, et, s'adressant à Hélène :

« Avez-vous vu mon nouveau cob noir ? Oh ! ma chère, il faudra que vous le voyiez. Un matin que nous sortirons ensemble, je vous le ferai monter. Il a un tread ! Il trotte haut comme ça. Et des réactions délicieuses, enlevantes et douces à la fois, une échine souple comme un ressort. Mon père l'a payé mille piastres. Il vaut bien ça, n'est-ce pas, Péter ? Vous n'ouvrez jamais la bouche quand il faut être de mon avis. »

A ce moment M^{me} Lindgren se présenta à la porte.

« Geneviève, nous partons. »

La jeune fille se leva, salua brièvement Clarita Domin-

guez, qui répondit d'un signe de tête distrait, et sortit avec Hélène, qui la reconduisait.

Comme ces dames ouvraient la porte de l'antichambre et que Geneviève fixait à Hélène un rendez-vous pour s'entendre au sujet de cette comédie qui se devait jouer chez les Lindgren, un autre visiteur se présenta.

« Tiens, mon peintre ordinaire ! s'écria Hélène. Ah ! c'est gentil, ça. Mais vous auriez dû venir une demi-heure plus tôt, ces dames s'en vont. »

Le jeune homme, qui se nommait Henri Devienne, eut un geste de regret.

« Vous savez, Henri, dit Geneviève en s'en allant, je vous ai trouvé tout de même un rôle, malgré vous ! Puisque vous avez refusé d'être mon prétendu, je vous ai élu... souffleur !!!

— Soit, souffleur, ça va. Il n'y a rien à apprendre. »

Le peintre et Geneviève se serrèrent la main. Hélène remarqua dans la secousse des bras et le regard des deux amis une sympathie bien partagée, bien vibrante.

Quand elle revint au boudoir avec Henri, qui salua amicalement Clarita et Offmayer, ce dernier lui redemanda le nom de la mignonne jeune fille qui venait de s'en aller.

« Geneviève Lindgren, dit Hélène.

— Lindgren ? Qu'est-ce que c'est, une Suédoise ?

— De nom seulement, répondit Clarita, car elle est née en France d'une blanchisseuse...

— Quand je vous le dis, s'exclama Offmayer, que votre bouche ne s'ouvre que pour mordre ! »

Cette fois la jeune fille parut se fâcher, mais cette sortie avait excité la curiosité, même celle du bienveillant Péter.

« Allons donc ! fit Hélène illuminée à l'idée d'apprendre un amusant potin.

— Ma chère, je le tiens de bonne source...

— C'est donc pour cela que vous êtes froide avec elle ?

— Non, pas froide, réservée. Je ne tiens pas à me lier. D'ailleurs, elle est insignifiante, cette petite... Elle n'a vraiment rien d'original et d'intéressant que sa boiserie. Les Lindgren sont des gens envahissants. La preuve est qu'en un an ils sont devenus vos amis intimes. Oh ! la mère manœuvre finement pour nous attirer chez elle ; mais nous voyons son jeu. »

Henri Devienne prit la parole.

« Je ne sais pas, mademoiselle, si vous êtes tout à fait bien renseignée. Mais que M^{me} Lindgren ait été blanchisseuse, elle n'en est pas moins à l'heure présente une des plus séduisantes femmes de Paris. Elle reçoit avec un tact et une cordialité rares, même parmi les femmes de l'aristocratie la plus authentique. Sa conduite actuelle ne fait pas jaser, je la tiens pour une bonne mère de famille et je sais d'honorables personnes qui goûtent fort ses relations. C'est peut-être, après tout, faute de préjugés... »

Clarita fut un peu piquée.

« Quand on passe contre un mur souillé, monsieur, est-ce un préjugé de s'en écarter ? L'honneur n'est que de la propreté morale, et la propreté, le soin de soi, n'est pas, que je sache, un préjugé. »

Mais elle se leva et avec un air autoritaire de femme qui ne veut pas en entendre davantage :

« Adieu, mes amis, » dit-elle.

Et à Hélène qui insistait pour avoir des détails :

« Je vous raconterai ça..., c'est très amusant... Mais pas devant Devienne, ça le chagrinerait. »

Elle regarda le jeune homme avec un sourire malicieux.

« Mon Dieu, oui, dit celui-ci : Péter a raison, de jolies

lèvres ne devraient tomber que propos aimables. »

Le compliment fit sourire Clarita.

« Ah ! s'écria Offmayer, voilà qui le rachète ! »

Comme Hélène accompagnait la jeune fille dans le grand salon, où sa rentrée était, pour M^{me} Dominguez, le signal du départ, Offmayer, seul avec Henri, lui dit :

« Voyez-vous, avec des petites filles comme ça, il ne fait pas bon lutter. Plus c'est jeune, plus c'est difficile pour les autres. Mais que M^{me} Lindgren continue à être riche, à donner des fêtes et surtout à faire parler de ses réceptions, et nous verrons les fiers Dominguez solliciter des invitations. Une blanchisseuse ! Qui n'a pas une blanchisseuse dans sa famille ? C'est très bien porté. Je vous prie de me présenter à ces gens à la prochaine occasion. Ils m'intéressent. »

Hélène reparut suivie d'un troisième jeune homme, Demètre Knégévine, le jeune frère d'Alexandre, le prétendant évincé. Demètre, du même âge qu'Hélène, était son ami d'enfance, son frère d'adoption, comme on disait au pays. Les Glégorovitch le choyaient beaucoup. Il était le fils de la maison.

Les trois hommes se tendirent la main, tandis qu'Hélène, débarrassée de ses amies, reprenait sur son majestueux fauteuil ses poses nonchalantes favorites.

« Allons, messieurs, racontez-moi des histoires. Quoi de neuf, Henri, vous l'homme d'imagination ?

— Ma foi, je ne suis pas sorti tous ces jours-ci de mon atelier. Je n'ai rien d'intéressant à vous dire.

— Et vous, Offmayer, sans parler de votre chien, dites-nous quelque chose, du mal de quelqu'un, d'une femme... Vous savez, je les déteste toutes, surtout quand elles sont laides. Tapez dans le tas.

— Je ne dis jamais du mal des femmes, dans notre métier on a trop besoin d'elles.

— Bah ! Vous vous flattez ! Le jour où vous courtiserez une femme, vous me ferez signe.

— Est-ce un reproche ? demanda-t-il.

— Non..., répondit-elle, rieuse.

— Alors, vous me croyez incapable...

— Plutôt...

— Eh bien, vous verrez ! A partir de maintenant, je vous fais la cour.

— Nous verrons comment vous vous y prendrez ! s'exclama Héléne en riant. Et toi, Demètre, vas-y de ton petit cancan. Sais-tu l'histoire des Lindgren ? »

Demètre, un de ces adolescents à la mode, sanglé dans ses étroits vêtements, le cou immobilisé par un col d'une hauteur démesurée, était d'une parfaite nullité de type ; mais il avait l'âge des préoccupations d'originalité, la démangeaison de se faire remarquer, et il empruntait alors à un acteur de théâtre bouffe une manière de dire grasse, une voix un peu cassée qui lui facilitait des effets dont il s'exagérait le goût.

Il déclara ignorer les antécédents de M^{me} Lindgren et ne connaître aucun potin.

A ce moment M^{me} Glégorovitch, qui n'avait plus de visiteuses, entra, et voyant tout le monde en joie :

« Vous êtes jeunes, mes amis, profitez-en ! Héléne, si tu veux offrir le thé, il est servi dans le salon. »

Et elle passa dans sa chambre.

Au bout d'un instant Henri et Offmayer, qui avait une potion à préparer pour son chien, prirent congé d'Héléne, et la jeune fille se trouva seule avec Demètre.

« Tu as pensé aux bouquins ? demanda-t-elle.

— Oui. *Les Contes drôlatiques et Mademoiselle Giraud.* Je les ai remis à François.

— Bien, il sait où les mettre. »

Au même instant le domestique vint annoncer M. de Arzuello.

« Faites entrer, dit Hélène.

— Ton Espagnol ! zut, je fiche mon camp. Ah ! dis donc, as-tu vingt francs à me prêter ?

— Va dans ma chambre, tu trouveras mon portemonnaie sur ma table. Viens demain.

— Demain, impossible, mais après-demain. Au revoir. »

Hélène s'était levée et, tout en parlant à Demètre devant la glace de la cheminée, elle retouchait ses cheveux dans une rapide inspection de soi. Puis elle alla se rasseoir sur sa chaise curule.

M. de Arzuello entra.

« Buenos dias, Carlos, como esta ?

— Et vous, chère ? » dit-il en s'agenouillant sur la fourrure blanche, et, avec cette préciosité de gestes des élégants de profession, il lui baisa lentement les genoux.

Ce fut un instant de silence où Carlos exprima, en des regards et des attitudes, toute sa tendresse.

Accroupi sur l'estrade, le coude appuyé sur le siège d'Hélène, l'autre sur les genoux de la jeune fille, il la contemplait dans cette quasi-pose de prière. Et elle s'offrait à cette adoration, pénétrée délicieusement de l'amour que jetait la fixité de ses yeux, heureuse et fière d'y croire.

Son corps, à elle, à demi renversé, s'inclinait sur le bras de son trône. Faisant saillir une hanche, elle soutenait à peine sa tête du bout de ses doigts. De sa main libre qui s'était levée jusqu'au vase de fleurs, elle avait cassé la tige d'un chrysanthème, et l'ayant descendue, toujours lentement, elle s'amusait à caresser avec les extrémités des pétales les paupières de Carlos qui se fermaient à ce contact ; puis, les présentant tour à tour à

sa bouche et aux lèvres du jeune homme, elle faisait ainsi voyager des baisers.

« Tiens, dit-elle soudain, vous êtes tout à fait l'homme qu'il me faut... pour jouer la comédie. Oh! ne faites pas la grimace, un rôle très court.

— Je ne sais pas jouer.

— Vous ne jouerez pas, vous resterez nature — comme les côtelettes — puisque c'est moi que vous aimerez dans la pièce. »

Elle avait souvent de ces mots bêtes, de ces mots de gamin, venus d'on ne sait quelle association d'idées!

« Alors, répondit Carlos, je serai trop sincère.

— Ce ne sera pas un défaut. Moi, je fais la bonne; vous, le calicot. Faudra m'avoir un costume drôle, démodé; n'ayez pas peur d'être laid. Le costume, mon cher, au théâtre comme dans le monde, c'est le succès. Aussi ai-je réclamé le rôle de la bonne parce que j'adore les contrastes et que rien ne me va mieux que le bonnet et le tablier. Ce que j'ai l'air canaille! Et puis j'ai le chic de la servante rouée. Un matin que je m'étais attifée ainsi pour faire je ne sais plus quoi dans la cuisine, le garçon boucher m'a pris la taille cherchant à me baiser au cou. »

Carlos se pâmail.

« Adorable, adorable, quelle délicieuse folle vous êtes! »

Et, étreignant ses genoux, il baisa sa hanche.

Mais Hélène, faite aux moindres bruits de la maison, que les tapis et les tentures rendaient presque imperceptibles, avait entendu comme un froufrou de robe. Elle s'était redressée subitement, et d'un coup de poignet elle avait repoussé Carlos, qui s'était levé d'un bond et avait saisi sur une table un caniche presse-papier, par contenance.

« Non, fit Hélène, ce n'est rien. »

Alors le jeune homme prit une chaise, et, d'un air malheureux, il lui dit :

« Pourquoi n'êtes-vous pas venue chez moi ? Je vous ai attendue, méchante, toute la journée, et je ne connais pas de plus énervant supplice que l'attente. On reste à l'endroit fixé jusqu'à l'heure où il est absolument impossible que la bien-aimée apparaisse. Alors quelles désolantes suppositions !

— Je n'ai pas pu, mon pauvre ami. D'abord mon père ne m'a pas laissé la voiture, puis ma mère a eu une crise de bile. Je comptais vous voir le soir chez les Galemborg, où j'ai été avec mon père ; vous n'y êtes pas venu. Nous sommes donc quittes quant aux déceptions !... »

Carlos, qui s'était rapproché, pressa la main d'Hélène. Elle continua :

« Très beau bal, très gai, beaucoup de jolies femmes. La nouvelle ambassadrice, merveilleuse avec son diadème de saphirs cabochons. Je n'en ai jamais vu de pareils, j'avais envie de les lui voler ! Oh ! ces saphirs, le symbole des serments de fidélité !

— Vous aimez tant cette pierre ?

— Éperdument. En me montrant un de ces orbites bleus comme à un chien un morceau de sucre, on me conduirait partout. Ça me fascine. Je passerais des heures à en sonder les transparences d'azur. C'est surtout quand ils ne sont pas très beaux que je les aime. Je veux dire quand ils sont pâles, nuageux ou qu'on y découvre des éclats accrochant la lumière comme des paillettes d'argent. Alors, cela m'hypnotise... Oh ! oui, j'adore cette pierre.

« Dites-moi, reprit-elle après un court silence, voulez-vous rester à dîner avec nous ? nous sommes seules, mère et moi.



— J'accepte. »

M^{me} Glégorovitch, justement, apparaissait. Le visiteur se leva pour la saluer.

« Mère, dit Hélène, M. de Arzuello veut bien dîner avec nous.

— Ah ! tant mieux. »

Véra ne fit que traverser le boudoir où elle évitait de demeurer, Hélène l'ayant dressée à cette discrétion.

M^{me} Glégorovitch sortie du salon, Carlos retomba aux pieds d'Hélène. Il enlaça de ses bras ses jambes et ses hanches. « Je vous adore, » murmura-t-il. Et il renforçait ces mots de pressions longues et nerveuses. Mais elle, qui ne quittait pas sa pose lascive, s'amusant à friser, de son pouce et de son index aux ongles rosés, le bout de la moustache de cette tête d'homme livrée au caprice de ses mains, demanda :

« C'est vrai, ça ?

— Ordonnez que je le prouve. »

Il lui vint sur les lèvres de dire : « Épousez moi. » L'orgueil la retint.

Mais, se ravisant, elle dit :

« Etes-vous capable de gifler un homme pour moi ?

— Qui ?

— Non, pas encore. Répondez oui ou non.

— Je ne demandais un nom que pour m'exécuter dès demain.

— Oh ! pas si vite. Et un prétexte ?

— Les plus mauvais sont les meilleurs.

— D'ailleurs, ce n'est pas encore nécessaire. Je voulais seulement savoir si vous seriez homme à me rendre ce service. »

Elle eût été, en effet, fort embarrassée de désigner un ennemi. Cette idée de duel était un rêve, une fantaisie de son imagination, une émotion après laquelle elle

courait depuis longtemps. Deux hommes se battre, risquer leur vie pour elle ! Et le savoir, et attendre l'issue de la lutte ! Comme elle eût été heureuse !

Elle frappa Carlos de petites caresses sur la joue et dit :

« C'est bien. Allons debout, mon fidèle. Tenons-nous correctement. »

Alors ils se levèrent tous deux et Hélène, étirant les bras, cambrant les reins, comme en un réveil d'almée toute lasse encore, passa devant Carlos, la tête renversée avec un haussement de corps qui sembla mettre ses seins hors du corset très court, et, dans un délicieux bâillement elle montra jusqu'au fond de sa bouche le diadème éclatant et régulier des dents. Carlos n'eut qu'à enlacer sa taille pour la coller à lui. Le front d'Hélène tomba sur l'épaule du jeune homme, ses lèvres restèrent écartées, ses paupières s'abaissèrent à demi, ne découvrant qu'un arc de blanc laiteux et elle s'affaissa dans les bras qui la serraient, de toute sa lourdeur, comme prête à défaillir. La main droite de Carlos glissa sous son aisselle, il appuya Hélène davantage contre lui et, sur sa bouche passive, haletante de souffles courts et légers, il mit des baisers, des baisers, écartant ses lèvres avec les siennes, pour aller jusqu'aux dents et humer l'air chaud de son corps.

Lentement, elle se dégagea. Un long soupir sortit de sa gorge gonflée et tendue.

« Ce sont mes arrhes pour ce duel, » fit Carlos.

Elle sourit.

« Que cela ? débauché ! » demanda-t-elle.

Mais le claquement de la porte du dehors vint jusqu'à eux. Hélène s'arrêta immobile, écoutant. Ses sourcils se froncèrent, son œil devint farouche.

« Quelle heure ? demanda-t-elle brièvement.

— Sept heures. »

Elle sonna.

« Est-ce Monsieur qui rentre ?

— Oui, mademoiselle.

— Dites à Madame que je la prie de venir. »

Et dès que le domestique ne fut plus là :

« Carlos, ne dînez pas, dit-elle. Je vous demande pardon, je vous expliquerai... Ne m'en veuillez pas..., partez ! »

M^{me} Glégorovitch entra.

« Mère, lui dit Hélène d'un ton aimable et indifférent, figure-toi que cet étourdi d'Arzuello avait oublié une invitation à dîner pour ce soir, il ne peut pas rester.

— Je le regrette, monsieur. Ce sera pour une autre fois, j'espère. »

L'Espagnol s'inclina, baisa la main de M^{me} Glégorovitch et sortit. La jeune fille l'accompagna, le regarda descendre l'escalier et referma la porte, ayant reçu, de sa main, un dernier baiser.

« Tu as bien fait, dit Véra à sa fille qui rentrait. Ton père est dans ses heures noires, il aura là-bas trouvé porte close. »

Glégorovitch parut.

« Quand mange-t-on, ici ? »

Véra allongait le bras pour sonner, lorsque le domestique ouvrit la porte à deux vantaux.

« Madame est servie. »

On se mit à table dans ce silence froid qui donne le pressentiment d'une scène de famille ou d'une explication douloureuse. Hélène affectait un air dégagé, une habitude indifférente des énervements de son père.

Mais le courroux rentré de Glégorovitch, qui se manifestait par des dégoûts, des bougonnades, des reproches injustes à sa femme, exaspérait au fond Hélène peu à

peu, et quand parfois ses yeux rencontraient ceux de son père, son regard était chargé de haine et de mépris.

Et il y avait bien lieu de se révolter contre cet homme qui les torturait pour quelque déception rapportée de chez sa maîtresse. A celle-là, il réservait ses sourires et sa bonne humeur ; à sa femme et à sa fille, son mécontentement grincheux.

Véra, par la tristesse de ses yeux, paraissait plus calme. Elle servait, avec sa grâce accoutumée de grande dame, ne répondant rien aux observations aigres de son mari ou lui donnant doucement des explications. Mais de temps en temps elle surveillait sa fille, épiait son visage, redoutant quelque sortie violente, un mot comme elle en avait parfois, cinglant, humiliant, qui mettait le feu aux poudres et amenait jusqu'à des luttès corps à corps où son père risquait de lui casser un membre, de la tuer. Elle passait son diner à tenir en équilibre ces deux créatures nerveuses, semblables et ennemies, chez lesquelles la rage fermentait peu à peu, prête à éclater tout à l'heure.

Hélène ne touchait pas aux mets.

« Mange un peu, voyons, disait M^{me} Glégorovitch.

— Je n'ai pas faim.

— Laisse-la donc, reprenait le père ; qu'est-ce que cela te fait ? »

Puis c'était un silence.

« M^{me} Lindgren est venue nous inviter à diner pour jeudi. »

Glégorovitch fronça le sourcil.

« Elle m'embête. Je n'irai pas. Ils sont trop aimables, ces gens-là ! »

Un instant après, ayant remarqué la coiffure d'Hélène :

« Encore une nouvelle invention ! On ne sait comment

se faire remarquer : tu as une tête de « fille », comme ça.

— Tu ne vois partout que des têtes de « filles ». Habitude d'optique sans doute. »

Glégorovitch ne releva pas ce mot, ne l'ayant pas compris sans doute. Mais à ce moment-là, la femme de chambre, qui venait de rentrer, présenta à ces dames des échantillons de soie. C'était, disait-elle, tout ce qu'elle avait pu trouver au Louvre et au Bon Marché.

« Encore une nouvelle robe, s'écria Glégorovitch, vos armoires en sont pleines ! »

Véra répondit :

« Les robes d'Hélène datent de deux ans. Il lui faut absolument une robe pour le bal des Affaires étrangères.

— Oui. Enfin, cinq cents francs par-ci, cinq cents francs par-là ! Toujours des dépenses ; vous n'êtes au monde que pour cela. »

Hélène, pâle, souffrait. Malgré le coup d'œil suppliant de sa mère, elle ne put retenir ces mots qui tombèrent lentement :

« Dame, ça coûte cher d'entretenir trois femmes !...

— Misérable ! s'écria le Serbe qui s'était levé, va-t'en, va-t'en ! »

Et saisissant sa chaise, il la tenait prêt à la briser sur sa fille.

Hélène, jetant sa serviette sur la table, sortit par le salon en fermant violemment la porte derrière elle.

Là, dans l'ombre, elle chercha le canapé et s'y assit, attendant que la colère de son père passât, s'efforçant de retrouver le calme, de lutter contre ce tremblement convulsif qui la fatiguait inutilement. Dans une heure il ne serait plus question de rien ; une scène de plus à ajouter à toutes les autres. A quoi bon se faire du mal ?

Cependant, malgré elle, son agitation intérieure con-

tinuait. Cette existence l'assommait, à la fin ! Quand donc serait-elle délivrée de cet homme ?

Depuis son enfance il l'avait martyrisée des tortures de sa mère, son cœur s'était ulcéré de toutes les blessures faites à Véra, car les cœurs des mères et des filles, comme unis par des fils mystérieux et délicats, se transmettent, dans leur intégrale intensité, leurs commotions.

Pourquoi ne lui venait-il pas le courage de fuir et d'aller... n'importe où ?

En vain, elle essayait d'arrêter ces bouffées de colère qui l'étouffaient, lui serraient la poitrine. C'est que maintenant elle entendait une explication violente entre ses parents.

Sa respiration s'arrêtait parfois à certains éclats de voix ; elle se retenait de se lever, d'aller écouter à la porte, afin d'échapper à l'envie immaîtrisable de rentrer pour répondre plus énergiquement à son père. Mais elle prêtait l'oreille dans la crainte qu'il ne survînt entre ses parents quelque douloureux événement, et elle demeurait là, haletante, au guet.

Quelle vie de damnée ! pensait-elle. Ah ! sans sa mère comme elle l'enverrait promener, cette savate, cet entiché de filles, qui n'avait de joie et d'affection que pour le ruisseau !

Comment l'aimerait-elle, ce père, qui jamais peut-être ne l'avait prise sur ses genoux, enfant, que lorsqu'il y avait du monde et qui, depuis des années, la broyait sans pitié ? Que lui devait-elle, en somme ? la vie ? Belle affaire ! un joli cadeau ! Ne vaudrait-il pas mieux cent fois qu'elle n'existât pas ? Alors quoi ? il avait mangé sa fortune, celle de sa mère était déjà entamée. Demain, il allait lui voler sa dot. Et il trouvait moyen de leur reprocher les dépenses de toilette qu'exigeait leur situation officielle. Ah ! elles seraient bien bêtes, sa mère et elle,

de se gêner. Où irait donc l'argent qu'elles économiseraient? Ça payerait les plaisirs de Monsieur. Du respect à un homme pareil, allons donc! qu'il exige ça de ceux qui l'ignorent; de ceux qui se laissent prendre à la vénérabilité de ses cheveux gris, à ses manières de grand seigneur, au ronflant de son titre de premier secrétaire d'ambassade, précurseur de celui de ministre.

Oui. Leur position, c'était là leur malheur. Heureux les obscurs, ceux qui n'ont point besoin pour vivre de la vaine considération du monde. Voilà ce qui les rivait, elle et sa mère, à cette créature; les rivait à ce point qu'une révolte était impossible sans tout anéantir. Il fallait au contraire l'exalter, cet homme! étaler la fierté de porter son nom et, le cœur ulcéré de ses turpitudes, crier: « C'est un grand homme! » N'était-il pas le chef de la famille, le drapeau? Lui disparu, elles disparaîtraient dans sa honte. Par intérêt pour elles-mêmes, pour l'honneur de leur nom, elles devaient non seulement le subir, mais encore le soutenir et l'exhausser.

L'honneur du nom? Ah! pitié!

Dieu! comme sa rage d'impuissante gonflait son cœur de haine!

Le bruit des voix dans la salle à manger avait cessé, la porte s'ouvrit bientôt et, sur le carré rouge de lumière qui se découpa dans la nuit, la silhouette haute et ample de M^{me} Glégorovitch apparut.

« Tu es là, Hélène? »

— Oui, mère. »

Alors Véra apporta une lampe et s'installa près de la petite table de travail. Elle eut un large et douloureux soupir.

Hélène, au bout d'un instant, reprit sa broderie et les deux femmes se retrouvèrent comme avant le dîner, dans le même calme. C'était une scène de plus, comme avait

pensé Hélène. Leur même vie reprenait son cours, augmentée d'une goutte de dégoût. Cela irait ainsi jusqu'au jour où la coupe serait pleine, voilà tout.

Une demi-heure se passa dans le silence, puis le domestique entra tenant à la main un immense bouquet dans son enveloppe de papier blanc frappé du timbre doré de la maison à la mode qui l'avait fourni.

Hélène se leva pour prendre ces fleurs, heureuse de cette surprise, curieuse aussi de connaître l'auteur d'une attention si opportune, quand son père entra précipitamment, couvert de sa pelisse et de son chapeau, et courut à elle.

De l'antichambre, par la porte ouverte il avait aperçu l'envoi au moment de sortir. Il arracha le bouquet des mains de sa fille, en déchira le papier et secoua les fleurs violemment, supposant qu'une lettre y était cachée. Une enveloppe, en effet, tomba aux pieds d'Hélène. Vite elle la ramassa et d'un rapide coup d'œil, en ayant reconnu l'écriture, elle la jeta au feu. Puis elle se plaça devant la cheminée, droite, immobile, soutenant le regard de son père dont la bouche prenait un rictus de mépris. Véra eut peur et se plaça entre sa fille et son mari. Glégorovitch laissa tomber le bouquet et le rejeta d'un coup de pied sous le canapé. Puis, se retournant à moitié :

« Fille ! » gronnait-il.

Et il sortit.

Alors, un petit rire saccadé secoua la gorge d'Hélène, puis ce rire continua, augmenta, devint un trille rompu qui ne finissait pas. Elle tomba sur une chaise, riant toujours, éperdument.

Véra avait sonné la femme de chambre et toutes deux près d'Hélène, sachant comment cela allait finir, attendaient la crise.

Enfin la jeune fille eut une sorte de spasme dans le

dernier éclat de rire. Son corps s'allongea en se raidissant; elle glissa par terre. Et maintenant elle criait, se tordait, se frappait la tête sur les pieds des meubles, sur le parquet. Sa mère et la servante luttèrent pour la maintenir, l'empêcher de se briser le crâne. Mais Véra tremblait, n'avait plus de force. Il fallut appeler le domestique, qui empoigna solidement les mains d'Hélène. On apporta de l'éther; on en mit à ses tempes, à ses lèvres, aux narines, à la paume des mains. Sous l'influence des inhalations, elle se calma peu à peu et revint à elle. Alors, lasse et molle, on la porta sur le canapé, où sa mère dégrafa son corsage et ses jupes. Dans ce déshabillé hâtif et maladroit, où ses cheveux épars se bouclaient au hasard, sa beauté s'idéalisait de toute sa douleur.

Sur cette longue masse noire étendue, baignée, à cette hauteur, de la lumière directe de la lampe, la tache blanche et laiteuse de son cou découvert éclatait. Ses bras et ses mains fines et blanches reposaient où on les avait placés. A les saisir, ses membres n'avaient plus de consistance. Il semblait que les articulations fussent dépourvues de muscles, que les os ne se soutinssent plus que par l'enveloppe des chairs et de la peau. Ses lèvres exsangues, ses yeux clos, refoulaient tout ce qui lui restait de vie dans les seins qui, presque à nu, soulevaient le linge en un mouvement de respiration fréquente. Toute la poésie de ses vingt ans s'exhalait de ce corps aux lignes si rondes et si gracieuses. Elle gisait vaincue, pètrie, anéantie, comme après un outrage, et sa faiblesse féminine prouvée, étalée là, rendait mille fois plus attirante qu'aux jours de splendeur et de santé, sa bizarre et inquiétante beauté.

Combien de femmes vous laissent indifférents qu'on aimerait peut-être si on les voyait souffrir!

Lentement, la vie rentra dans Hélène. Elle ouvrit les yeux, porta à son front ses mains. Puis elle se redressa et la netteté des faits s'accrut graduellement dans son cerveau troublé. Elle se rappela la cause de sa crise. Dans une sorte de contraction des lèvres qui pouvait être un sourire, elle sembla se moquer d'elle-même, juger grotesque sa souffrance pour un tel motif.

Elle se prenait en pitié, dans ses découragements d'être jamais heureuse. Elle rajusta ses vêtements, livra tendrement ses yeux aux lèvres de sa mère, brisée elle aussi.

Elle se leva pour gagner sa chambre.

Machinalement, ses yeux rencontrèrent le portrait de son père, accroché au mur en face d'elle, dans une pose triomphante qui lui parut ridicule. Elle le regarda dédaigneusement, et d'une sorte de voix de fausset enrôlée comme celle d'un fou de cour :

« Va! amuse-toi bien pendant ce temps-là. Ris avec tes filles de joie... et paye-les bien, lâche! »

II

Les Dominguez savaient la vérité : Claire Lindgren était née dans une boutique de blanchisseuse, à Rouen, et jusqu'à dix-sept ans elle avait porté le caraco bleu ou rose et manié le fer sous un ciel de linge séchant.

Mais la nature l'avait faite trop belle pour la laisser en un rang inférieur. Elle avait à l'état d'instinct, un besoin de s'élever, de s'affiner, dans les veines une sève orgueilleuse qui devait la faire monter, ainsi que certaines fleurs, au-dessus des autres.

Et, de fait, à l'atelier, on ne la nommait que la « belle Clara ». Quoique très bonne fille, elle faisait beaucoup d'envieuses, car ses petites camarades la sentaient supérieure et formulaient sommairement leur sentiment par ces mots vagues : « Oh ! celle-là, elle arrivera ! »

La distinction de ses traits, son teint merveilleux de fraîcheur et de matité, sa santé, sa grâce, dans le maintien et les gestes, lui étaient de suffisants titres de race pour cheminer par le monde et conquérir la place qui lui était due.

Un jour, à dix-huit ans, elle devint grosse. Sa mère, la mère Ménard, une ancienne rouleuse qui prenait des principes en vieillissant et se donnait des airs d'honnêteté, fit un tapage insupportable quand elle sut sa fille enceinte.

Clara n'ayant pas voulu lui dire de qui elle tenait sa grossesse, ce furent quinze jours de scènes bruyantes.

Sans doute, c'était d'un sale voyou. Elle aurait cet enfant-là sur les bras toute sa vie. Elle avait gâché son avenir, la sotte, qui aurait pu épouser le fils du riche charcutier du boulevard Cauchoise et devenir une patronne ! Ah ! vraiment il y avait de quoi se jeter à l'eau !

Clara ne supporta ces tempêtes que parce qu'elle savait son amant à Paris pour lui louer un appartement et l'y installer.

Contrairement à ce que supposait sa mère, le protecteur de Clara était le fils d'un grand industriel de la ville, un garçon d'une trentaine d'années.

Pour des raisons de moralité locale, celui-ci avait décidé que sa maîtresse habiterait Paris, où il pourrait la voir tranquillement et vivre avec elle, sans danger de scandale, les huit ou dix jours qu'il y passait chaque mois pour ses affaires.

Un beau matin, Clara prit le train et arriva à Paris. Son premier soin, après s'être fait habiller élégamment, fut d'organiser le petit entresol qu'avait choisi son amant, rue du Colisée. Elle le meubla, le tapissa d'une façon surprenante pour une fille de son rang. Elle guida les tapissiers avec une sûreté de goût, une imagination d'artiste, qui les gêna dans leur routine. On ne rencontra chez elle aucun de ces meubles à gros effet, à peluche jaune criard, rouge chaud, ni de ces fauteuils à torsades bigarrées, l'inévitable choix des débutantes. Son ameublement très sobre, se rapprochant beaucoup de la simplicité des ameublements anglais, gardait une saveur de distinction et de bonne coquetterie qui témoignait assurément d'un sentiment artistique peu ordinaire.

C'était à supposer que son amant avait, seul, réglé l'installation.

En somme Clara n'avait fait que copier l'appartement qu'une jeune Parisienne, fille d'artiste, échouée à Rouen

par son mariage, avait composé avec amour et dont les moindres détails s'étaient gravés dans l'esprit de la jeune blanchisseuse chaque fois qu'elle y était allée reporter le linge.

Ses facultés d'assimilation étaient telles que, du jour au lendemain, il eût été impossible de découvrir dans ses allures, dans son langage, dans sa toilette, le moindre rappel de la situation de la veille.

Quand elle accoucha de sa fille, quelques mois après son arrivée à Paris, elle poussa des gémissements, des cris, sans que, au plus fort de ses douleurs, alors qu'elle eût pu poser le masque et se trahir d'un mot, elle préférât de grossières ou d'indécentes imprécations. Et la sage-femme qui l'avait veillée huit jours resta dans l'ahurissement quand on la pria d'aller déclarer une fille de « père et mère inconnus ».

C'est que Clara n'avait pas de masque à déposer. Elle était de celles à qui la naissance obscure, le nom roturier, ne sont infligés que par une sorte d'erreur de destination.

Son amant, la trouvant trop jeune, ne voulut pas qu'elle nourrit. Ce fut un grand crève-cœur. Cependant Clara se montra docile. Elle se rendait compte de ses devoirs envers celui à qui elle devait d'être sortie des rangs et qui subvenait si largement à ses besoins.

Elle s'estimait déjà bien heureuse de garder sa fille auprès d'elle et de l'élever dans l'aisance. Elle se consola vite, d'ailleurs, de cette déception, avec sa fierté de jeune maman, lorsqu'elle promena sa fille et sa nourrice volumineusement enrubannée, aux Champs-Élysées, où des mères « comme il faut » lui adressèrent un jour la parole et sourirent à sa mignonne créature.

Geneviève — le nom de la petite — était délicate. A trois ans elle tomba malade d'une coxalgie qui devait

lui laisser dans la suite une légère claudication. Le médecin ordonna la campagne, il en fit une question de vie ou de mort pour l'enfant.

Clara dut donc se séparer de sa fille et l'envoyer à sa grand'mère, qui s'était humanisée et vivait très gentiment dans son village du peu qu'elle avait amassé et des fréquents subsides de Clara, dont maintenant elle se montrait glorieuse.

Seule la plupart du temps et sans relations, Clara se lassa du vide de sa vie inoccupée. Pensant à l'avenir, elle songea à prendre un état qui la rendit un jour indépendante. Se sachant du goût, elle projeta un instant de fonder une grande maison de modes ou de couture. Son amant lui eût fourni la commandite nécessaire. Toutefois, elle hésita à cause de la mise en train de ces commerces qui exigeraient le sacrifice d'un assez fort capital, pour ne donner peut-être qu'un résultat médiocre.

Le lendemain matin d'une soirée passée au Gymnase, elle se remémorait, encore couchée, dans cette douce flânerie des réveils qu'on prolongerait volontiers des heures, la pièce et le jeu des interprètes, lorsque, tout d'un coup, l'idée d'entrer au théâtre lui traversa l'esprit.

Après tout, ça lui semblait une jolie plaisanterie, la difficulté de devenir comédienne ! Avec son activité, son intelligence, sa mémoire et sa beauté, elle avait tout autant qu'il fallait pour réussir.

D'un bond elle fut hors du lit et, saisissant sur la table un Coppée qui traînait parmi des livres, elle se mit à déclamer devant la glace, dans son costume de nuit paré de dentelles, sans même prendre la peine de revêtir un peignoir. Elle s'essaya dans la diction, dans la vibration des *r*, dans les gestes et fut satisfaite d'elle-même. Alors,

toute transportée de joie à l'idée de son nouveau projet, elle s'enquit d'un professeur.

Dix-huit mois après, Clara Ménard, ayant signé un engagement de deux ans au Vaudeville, débutait dans un rôle secondaire, qu'elle remplit convenablement. Sa beauté d'ailleurs contribua fort à son succès.

Les journaux du lendemain, achetés en bloc et dépouillés par elle, au lit, mentionnèrent la réussite de la débutante et firent grand éloge de sa distinction et de son physique.

Au bout de sept ans de vie commune, son premier amant la quitta pour se marier. Il plaça cinquante mille francs sur la tête de sa fille Geneviève.

Clara, libre et assaillie d'admirateurs, n'eut qu'à choisir. N'étant pas femme de caprices, elle ne devait pas se tromper, agir contrairement à ses intérêts. Elle accepta les propositions d'un riche Suédois, qui la courtisait depuis longtemps et présentait toutes les garanties exigibles.

Clara, quand sa fille eut sept ans, voulut la reprendre. La petite avait l'âge d'aller en pension. Elle fut tout étonnée de trouver auprès de sa mère un autre monsieur que celui qui venait la voir aux environs de Rouen chez sa grand'mère et qu'elle appelait son papa. Cela troubla sa petite imagination et elle fut longtemps à s'approprier. Les amabilités de son nouveau père, qui jouait avec elle, lui apprenait à faire des cocotes en papier, lui rapportait de jolies poupées, l'emmenait au Cirque ou à l'Hippodrome, parvinrent en quelques semaines à remettre la tranquillité dans son cœur. Et puis, comme elle voyait parfois Clara l'embrasser, ce qui était à ses yeux la suprême manifestation de la tendresse, elle s'appliqua à l'aimer, par attention pour sa mère.

Elle y arriva vite. Sa jolie nature délicate et aimante

s'attacha de toutes ses forces à l'ami Blackwell — Black, comme on l'appelait par abréviation. — Mais elle n'oublia pas celui qu'elle avait appelé « papa », et jamais, dans sa conscience honnête et ingénue, elle ne put, sur les invitations de sa mère, donner ce titre de père à son second ami, bien qu'à la fin elle le préférât au premier.

Geneviève allait avoir douze ans quand « ami Black » retourna en Suède pour cinq ou six mois. Il pria, en un diner d'adieu, son ami intime, — un Suédois comme lui, — son compagnon de plaisir, de protéger sa maîtresse, de la distraire et de la conduire parfois au théâtre.

Ce garçon, Otto Lindgren, s'était épris follement de Clara. Pour lui, habitué à des amours rapides de cabotines inscrites dans des maisons spéciales de galanterie, la compagne de son ami était une créature extraordinaire, la maîtresse exceptionnelle. Il avait tout tenté, tout proposé. Et, bien que la jeune femme ne se défendit pas d'une très vive sympathie pour Otto, qu'elle savait profondément et sincèrement amoureux, elle n'avait pas cédé. En l'évinçant avec douceur et compassion, elle lui avait expliqué son attachement pour son ami absent, qu'elle n'avait pas le courage de quitter, ni surtout de tromper !

Alors, de guerre las, l'amoureux s'était tu. Il n'avait plus parlé d'amour. Le calme semblait revenu dans son cœur.

Un jour, il vint chercher son amie pour la première représentation d'une pièce au Vaudeville, dans laquelle les auteurs avaient, dans le principe, réservé à Clara le premier rôle. Un différend survenu presque au dernier moment entre l'artiste et la direction du théâtre au sujet des conditions de réengagement ne laissa pas le vœu des écrivains s'accomplir. Et Clara Ménard, rendue à la vie

privée, put assister à l'interprétation, par une autre, d'un rôle qu'elle avait tenu dans sa main et étudié d'avance.

Durant la représentation entière qui captivait l'esprit de Clara, le pauvre ami de Black se morfondait au fond de la baignoire, considérant cette adorée silhouette de femme où aboutissaient ses regards, où s'absorbaient ses pensées. Et si seul près d'elle dans cette loge close, se grisant de l'odeur de ses cheveux, du parfum de ses vêtements, il s'affolait lentement.

L'idée qu'un autre possédait cette femme, s'enfonçait à son gré dans toutes les ivresses que sa beauté inspirait en cet instant à son imagination, que cet homme, à sa place, eût humé au ras de la chair ces émanations grisantes, eût pu assouvir avec un baiser ce désir ardent des lèvres dont il était martyrisé, le plongeait dans une désolation profonde. Comme un meurt-de-faim, devant une boutique de comestibles, fixe l'étalage de ses regards avides et, malgré les convulsions de son estomac, se retient de briser la vitre qui sépare sa main des aliments, des frissons lentement descendaient de la nuque aux reins d'Otto, passaient dans ses jambes, et il se cramponnait parfois à sa chaise pour ne pas saisir cette femme de sa rude poigne et l'emporter de force, comme un fauve ferait d'une proie volée.

Car Lindgren était d'une nature brutale. Il concevait des désirs féroces devant lesquels pourtant il reculait. Et il s'en voulait d'être lâche, de ne pas oser, de craindre la loi.

Quand, après cette soirée épuisante, il tint là, près de lui, contre lui, cette femme dans la voiture, il l'enlaça furieusement et d'une voix sèche, râlant... :

« Je ne peux plus, je ne peux plus, répétait-il. Je vous veux ! »

Et il étreignait Clara à l'étouffer.

« Otto, Otto, vous êtes fou, s'écria-t-elle, apeurée. Je vous en prie, laissez-moi. Oh ! vous me faites mal.

— Je vous adore, dit Otto comme en un mugissement. Vous serez ma femme, je vous épouse, Black l'autorisera. Demain je lui écrirai, vous aussi. Je suis riche, je vous aime, je vous veux, je vous aurai, dussé-je vous acheter, vous enlever, vous violer ! »

Enfermée dans l'étau des bras de Lindgren, qui maintenait son visage sous ses lèvres, Clara sentit sa faiblesse. A un moment elle abandonna toute résistance et subit les violents baisers du Suédois.

Alors, il desserra son étreinte.

« Vous serez ma femme, vous l'êtes ! »

Le voyant plus calme, Clara lui dit :

« Mais, mon pauvre ami, vous n'y pensez pas ! Je ne puis pas me marier, j'ai une fille...

— Je la reconnaitrai, elle deviendra la mienne!.. »

Ces mots furent à Clara, comme à un spectateur de féerie, un changement de tableau à vue. Un horizon confus et illimité de joies, de satisfactions pour Geneviève que, même en rêve, elle n'avait pas encore osé se constituer, s'étendit soudain, sans limites, devant elle.

Légitimer sa fille ! lui donner un nom, un rang dans la société, le droit d'être épousée ! Ah ! cela était autre chose qu'une vulgaire histoire d'amour !

Elle réfléchissait aux paroles de Lindgren qu'elle apercevait dans l'ombre comme matériellement et lumineusement écrites. Elle se demandait si un tel bonheur était possible.

La voiture s'arrêta.

« Eh bien ? demanda le jeune homme anxieux.

— Otto, lui dit-elle, je ne sais que vous répondre. Ma Geneviève, c'est ma joie, c'est mon ambition, le but, le

souci de ma vie. Il n'est donc rien que je ne fasse pour elle. Mais, de votre côté, cela est un acte trop grave pour que je vous prenne au mot. Merci cependant. Je veux que vous réfléchissiez bien avant de vous engager ainsi. Vous êtes dans un état d'exaltation qui ne vous laisse plus maître de vous-même. Venez dans huit jours, pas avant. Est-ce convenu ?

— Soit, dit-il, dans huit jours. »

Et il lui baisa la main au moment où, de l'autre, elle ouvrait la portière pour descendre.

Il revint huit jours après, — huit jours de fièvre et d'impatience pour Clara, — avec les mêmes intentions. On résolut donc d'écrire chacun de son côté à Black : — elle pour lui expliquer tout et le prier d'accepter ; lui pour demander à son ami la main de sa maîtresse.

Black consentit, naturellement, comprenant bien que ces lettres n'étaient que des formalités de convenance. Il est aisé, d'ailleurs, de céder une maîtresse après sept ou huit ans de « collage ». Le sacrifice lui parut drôle et facile.

Un soir, à la tombée du jour, comme Geneviève, qui était sur le point de faire sa première communion, revenait de la pension avec sa gouvernante anglaise, joyeuse de ses bonnes notes en catéchisme et en morale, sa maman la prit sur ses genoux et lui dit en la câlinant :

« Tu sais, ami Black qui est en voyage ne reviendra plus ici.

— Oh ! Pourquoi ? fit la petite désappointée.

— Parce que c'est Otto, son ami Otto, qui va le remplacer. »

Geneviève ouvrait de grands yeux, ne comprenant toujours pas. Le remplacer ? Où ? Dans sa maison d'affaires.

Mais sa mère continua, embarrassée : « Non... ici. J'ai

reçu ce matin une lettre de lui. Il t'embrasse bien et espère que tu reporteras sur Otto toute l'affection que tu lui témoignais. »

Geneviève, alors, se retira des genoux de sa mère. Elle la regarda si craintivement, que des larmes se préparaient à couler de ses yeux grands ouverts, et, oppressée comme au pressentiment d'un malheur, elle dit de sa voix claire, aiguë et doucement interrogative :

« Mais, maman, tu n'es donc pas... mariée? »

Dans sa franche candeur, jamais soupçon pareil ne lui était venu. La première surprise de ce genre qu'elle avait éprouvée en arrivant à Paris ne l'avait guère inquiétée longtemps, à cause de son jeune âge. Son petit cerveau avait de lui-même rejeté ce mystère, comme eût fait son estomac d'un mets indigeste, et l'oubli avait remis les choses dans l'ordre.

Aujourd'hui, c'était plus grave. Son ignorance charmante des états sociaux lui avait dissimulé jusqu'à ce jour les irrégularités de la vie de sa mère. Selon ses principes, pour vivre deux, homme et femme, il fallait être mariés, unis par l'Église. Chaque fois qu'elle voyait ensemble un monsieur et une dame, c'étaient pour elle des gens mariés. La révélation inattendue de Clara lui sembla une anomalie monstrueuse. Son cœur se serra comme à la vue d'un être malade ou difforme. Clara la prit vite sur elle, pour calmer ses sanglots et atténuer, par une explication plus large des conditions de l'existence (que l'ingénuité de Geneviève avait irrévocablement limitées), la déception douloureuse que lui valaient ses austères principes de morale. Elle y parvint après plusieurs jours pendant lesquels Geneviève n'osa pas reparaitre à la pension. Une grande honte persistait au fond de ses raisonnements, et bien qu'elle se fût rendue aux démonstrations de sa mère, qui lui avait présenté les

choses sous un jour favorable, elle ne pouvait s'empêcher de se considérer un peu comme une indigne jouissant d'une considération qui ne lui était pas due. Car, sans en dire les motifs, elle refusa de faire cette année-là sa première communion. Sa mère n'insista pas, aimant mieux d'ailleurs la conduire à l'autel sous le nom de Geneviève Lindgren que sous celui de Geneviève Ménard, à cause des médailles commémoratives et du diplôme illustré qu'on garde.

Ainsi qu'Hélène Glégorovitch, qui, par les inévitables confidences de sa mère, savait les fautes de son père, Geneviève apprit sur les genoux de Clara, dans les bercements câlins où les fronts se touchent, que selon les fatalités de son origine on la verrait aujourd'hui, par les rues de Rouen, aller de porte en porte, la taille rompue, les bras meurtris sous le poids de paniers de linge.

Il ne fallait donc pas accuser sa mère d'avoir fait de sa Geneviève une demoiselle, instruite, bien soignée et bien habillée, mangeant de bonnes choses et vivant le plus agréablement possible.

C'était grâce à celui qui était son vrai papa et dont elle devait se souvenir un peu, grâce encore à l'ami Black, qu'elle portait de jolies robes, que les mains dont elle se montrait déjà coquette restaient fines et blanches, et non rouges et enflées avec des doigts noircis de piqûres d'aiguilles comme celles des travailleuses.

Mais Geneviève restait, malgré les tendres essais de persuasion de sa mère, bouleversée et soucieuse. Elle se sentait inférieure à ses amies de la pension, dont les mères étaient certainement mariées. Dieu! si un jour on savait ça! Si une de ses compagnes lui jetait une injure à ce sujet! On jouait au mariage à la pension, et il fallait voir comment on méprisait Jeanne Eschart, par exemple, qui changeait tout le temps de mari. Aussi Geneviève

appréhendait-elle de rentrer parmi ses camarades. Malgré ses efforts, elle prévoyait qu'elle n'aurait plus cette franche gaité que lui donnait autrefois l'ignorance de sa situation, cet entrain au jeu qui, l'an dernier, lui avait valu parmi d'autres prix, le prix de « récréation ». Elle ne jouerait plus d'aussi bon cœur, elle serait triste, on l'interrogerait, que répondrait-elle ?

« Et moi, maman, est-ce que je me marierai ? »

Certes, elle se marierait. Et c'était justement pour qu'elle se mariât selon son goût et ses exigences de cœur que sa mère, aujourd'hui, acceptait les propositions d'Otto. Pour le monde et même pour la loi, Geneviève serait désormais la fille véritable du mari de sa mère et elle porterait son nom.

Mais cela même fut encore un chagrin pour la pauvre. Ça lui faisait de la peine de quitter son nom. Toutes ses amies l'appelaient Geneviève Ménard, elles ne comprendraient pas.

Clara lui répondit :

« Tu changeras de pension. »

Geneviève resta auprès de sa mère pendant les mois que durèrent les formalités du mariage. Pendant ces courtes fiançailles, Lindgren venait tous les jours voir Clara et, quoique la petite s'y appliquât, elle ne s'habitait pas à son futur beau-père. Elle s'efforçait d'aller vers lui, et quelque chose la retenait. Il lui semblait que, maintenant, sa mère ne serait plus à elle, que ce nouveau venu les séparerait. Puis, quand on lui apprit qu'il faudrait appeler « papa » cet étranger et même le tutoyer, elle implora sa mère, « elle ne pourrait jamais ». Elle la supplia (puisque c'était pour elle que sa mère se mariait) de renoncer à ce mariage. Elles vivraient très heureuses toutes deux, seules, elles ne se sépareraient jamais.

Geneviève pleura, la nuit, pendant des semaines. Elle maigrit, la fièvre ne la quittait plus. Si bien que Clara, tourmentée affreusement, fut sur le point de rompre avec Otto. Il fallut alors exposer plus crûment à l'enfant sa situation et lui dire : « Tu es une enfant naturelle, sans père, sans nom. Ta mère est une femme qu'on ne reçoit pas, que les hommes qu'elle connaît, accompagnés de leur femme ou de leurs enfants ou de leurs parents, ne saluent pas quand ils la rencontrent. Demain, par ce mariage, ta mère sera l'égale des mères de tes amies, elle les visitera, et toi, tu pourras prétendre, comme leurs filles, à épouser qui tu voudras. C'est du bonheur, pour l'avenir, qu'on te propose, et tu n'en veux pas ! »

De cette enfant naïve, en un mois, on fit une femme. On l'initia à toutes les infirmités, à tous les compromis, à tous les mensonges de la vie ; elle obéit donc. Mais, au fond d'elle-même, elle ne comprenait pas qu'un homme, même par générosité, comme on le lui avait dit, pût reconnaître l'enfant d'un autre. Et elle s'en voulait de cette sorte d'indignation bête qui la gênait et de cet amour-propre qui lui faisait penser : « Moi, je n'oserais pas mentir ainsi ! »

Cependant elle ne tutoya pas le mari de sa mère. On passa là-dessus, la haute éducation voulant d'ailleurs que les enfants disent « vous » à leurs parents. Il fut aussi convenu qu'elle ne l'appellerait « mon père » que dans le monde, et un jour, tout naturellement, M^{me} Lindgren ayant désigné son mari sous ce sobriquet, « le patron », ce fut le terme adopté entre la mère et la fille.

Mariée, papiers en règle, tickets en mains, M^{me} Lindgren songea à conquérir sa place dans la société régulière. Ce serait long sans doute, mais elle avait le temps.

La meilleure manière de se créer des relations est d'aller passer une saison, chaque été, aux bains de

mer ou dans les villes d'eaux. Il vient toujours un moment, à table d'hôte, où la conversation se généralise, où les politesses s'appellent. La feuille des étrangers, les renseignements qu'on demande à l'hôtel, achèvent la présentation.

M^{me} Lindgren, qui, par raffinement, avait changé son nom de Clara en celui de Claire, dont la terminaison douce est moins vulgaire, choisit pour entrer en campagne la plage de Villers. Elle avait cherché à dessein une station bourgeoise et pas trop fréquentée : à Trouville, par exemple, elle eût été perdue dans la foule.

Elle débarqua donc à Villers avec son mari le 15 juillet, descendit dans le meilleur hôtel, dont elle avait retenu les plus belles chambres, et ce fut parmi les convives une agréable surprise quand elle parut le soir au diner.

On la regarda beaucoup, on chercha ce qu'elle pouvait bien être : un nom étranger, une gouvernante anglaise pour sa fille, de jolies toilettes, un grand train, c'était plus qu'il n'en fallait pour que chacun se montrât, à la première occasion, fort aimable. Et tout de suite, dans le débraillé banal de la conversation de table d'hôte, une grosse dame, inscrite à l'hôtel sous le nom de M^{me} Coffin, assez commune d'aspect, accompagnée d'un neveu, — un grand garçon pâle, imberbe, laid, — ayant saisi avec à-propos le moment où il fallait passer le sel à la nouvelle venue, profita du sourire de remerciement de Claire pour lui rappeler qu'il avait fait chaud dans la journée et deviner qu'elle avait bien souffert du voyage. En huit jours on arriva à une presque intimité. On se demandait chaque matin des nouvelles de la nuit. Et M^{me} Coffin était fière de se montrer sur la plage en compagnie d'une si jolie personne et du meilleur monde. Si bien qu'on arrangea une excursion par Houlgate, Dives et Cabourg,

avec aussi une famille Couche, composée de la mère et de deux filles, une M^{me} Desmarquets et son fils, leurs amis, bourgeois de catégorie moyenne, et enfin un jeune homme fort distingué, du nom de Paul Berthier, avec qui Lindgren avait fait plusieurs parties de billard au casino, et qui possédait d'excellents cigares. Présenté à Claire par son mari, le jeune homme avait accepté, malgré la répulsion qu'il concevait pour les autres personnages, de se joindre à la bande, ayant à première vue découvert d'indubitables affinités entre sa nature et celle de Claire, dont le regard, d'ailleurs, ne dissimulait guère ses sympathies.

Bref, un mois après, Claire prenait les adresses de ces dames, et l'on se donnait rendez-vous à Paris. On était enthousiasmé : les Lindgren étaient des gens tout à fait « comme il faut et gentils ». Otto avait payé les frais de la partie de Cabourg sans vouloir être remboursé.

Dès que Claire fut de retour à Paris, elle déménagea. Il fallait, en effet, changer de quartier. Elle trouva, rue de Châteaudun, un appartement selon ses désirs, pas trop grand, pour qu'il fût plus facile à remplir aux jours de réception.

Au commencement de l'hiver, étant la plus jeune, elle déposa une carte chez M^{me} Couche et chez M^{me} Coffin. Ces dames, flattées, accoururent lui rendre sa visite. Ses relations, ce premier hiver-là, s'augmentèrent des amis de Lindgren, ses clients ou ses compatriotes. On donna des dîners fort soignés.

Claire, l'année suivante, ayant fait une seconde campagne aussi fructueuse à Vichy, son cercle s'agrandit.

Rentrée à Paris, elle reprit ses réceptions, donna un bal masqué, lança des invitations pour ce bal à qui en voulut et ouvrit son salon tous les jeudis soirs. Quelques anciens camarades de théâtre y dirent des vers. Elle-

même se fit entendre un jour dans une scène des *Femmes savantes*.

En trois ans, Claire eut réuni un vrai salon. Mais un salon bizarre, hétérogène, composé de gens distingués et de gens vulgaires, amenés les uns par les autres et racrochés un peu partout. On y rencontrait des Suédois, des Allemands, des Italiens, des femmes singulières, des beautés détériorées du dernier empire, les unes, titrées, d'autres, des étrangères, grotesquement habillées, puis d'autres encore genre « boutiquière » d'on ne sait quel commerce, race canaille, d'essence malpropre comme les Coffin, mais surveillant leurs manières, cherchant un savoir-vivre qui les trahissait à tout bout de champ. Puis encore quelques femmes vraiment bien, avec leur mari et leurs filles, amies récentes de Geneviève. C'était, en somme, comme un public de bal de charité.

L'appartement devenait trop petit. On redéménagea en janvier pour s'installer rue du Général-Foy, où, dès qu'elle le put, Claire donna un second bal costumé dans lequel elle récolta encore de nouvelles relations. Elle rendit attrayantes ses réceptions du jeudi par de fréquentes auditions d'artistes à la mode : tous les virtuoses, chanteurs ou instrumentistes dont on annonçait la présence à Paris, depuis les Tziganes jusqu'au ténor en renom, passaient chez M^{me} Lindgren dès leur arrivée.

A onze heures, les doubles portes de la salle à manger s'ouvraient, et, sur la table splendidement dressée, le thé, le chocolat, le champagne, les fours de toutes sortes, les sandwiches, le bordeaux, le punch et les glaces s'offraient. Ce luxe, l'amabilité simple de Claire qui s'occupait de tout son monde avec la même grâce, laissaient dans l'esprit de chacun un souvenir agréable qui augmentait chaque jour le nombre de ses habitués.

Quatre ans et demi après son mariage, M^{me} Lindgren,

malgré ce qu'on chuchotait, était tolérée parmi les femmes du monde. Son salon avait beaucoup gagné. Les Coffin et les Couche, qui en avaient été les fondateurs, y faisaient exception maintenant, bien que, s'observant plus, leurs manières, à coudoyer ce beau monde, devinsent moins choquantes.

Claire, songeant déjà aux éliminations, leur refusait les invitations qu'ils demandaient en faveur de leurs amis, pour ses fêtes, prétextant la crainte d'une affluence trop considérable et biffait même de ses listes certaines personnes dont l'absence ne devait pas froisser ceux qui les avaient présentées.

Un hasard la porta d'emblée au cœur de la société régulière : la femme de l'ambassadeur de Suède en France, nouvellement nommé, M. Olsen, était la cousine germaine d'Otto. Les portes du monde diplomatique s'ouvrirent pour Clara et, de fait, la blanchisseuse de Rouen, la Ménard du Vaudeville, était loin déjà quand la voiture de M^{me} Lindgren tourna dans la cour de l'ambassade, illuminée pour la première réception du nouveau ministre.

Dans le vestibule, Claire laissa aux femmes de chambre sa luxueuse sortie de bal, puis s'étant visitée dans les glaces, où elle se trouva belle, elle gravit, au bras de son mari, le large escalier de l'hôtel.

Et ce fut en elle un frisson d'infinie et profonde fierté quand l'huisserie, de sa voix retentissante, envoya jusqu'au fond des salons déjà remplis, le nom de M. et M^{me} Lindgren. Elle s'avança, dans toute sa majesté de jolie femme et d'épouse, comme une conquérante, suivie de sa fille, qu'elle imposait.

L'ambassadrice, une petite femme laide, mais intelligente, s'était levée et, d'instinct, s'était dirigée au-devant d'une hôte si décorative, sur laquelle se concen-

traient tous les regards. Avec une amabilité qu'elle força, justement parce qu'elle savait les antécédents de sa cousine, elle la conduisit, elle et sa fille, en des places réservées pour la comédie, à côté de M^{me} Glégorovitch et d'Hélène, auxquelles elle les recommanda.

La conversation s'engagea entre les voisines, qui, tout de suite, physiquement et intellectuellement, sympathisèrent. La pièce jouée, ces dames, dans le dérangement général qu'occasionna l'apprêt des salons pour le bal, ne se séparèrent pas. Elles se réinstallèrent à côté l'une de l'autre et, quand leurs maris s'approchèrent, elles se les présentèrent mutuellement. On convint même de se grouper pour le souper, et l'on se sépara à quatre heures du matin, avec des poignées de main.

Ces dames se retrouvèrent huit jours après, vers six heures, chez M^{me} Olsen. Dans un coin du salon où, à cause de l'affluence des visiteurs, de petits cercles s'étaient formés entre gens de connaissance, M^{me} Glégorovitch invita Claire à venir la voir. Celle-ci s'empressa, la semaine suivante, de se rendre rue de Vigny, où habitaient ses nouveaux amis, et les pria de prendre part à un dîner de grande cérémonie que Lindgren rendait à son cousin.

A partir de cet instant, l'intimité s'accrut. Glégorovitch se montrait fort aimable envers Claire, qui, en femme habile, se laissa faire la cour, et tout en souriant à des mots galants qu'elle eût pu relever, reçut avec condescendance de furtives pressions de main qui soulevaient d'espoir la fatuité du secrétaire d'ambassade.

Les jeunes filles, si dissemblables qu'elles fussent, s'étaient plu, comme leurs mères, bien que les allures d'Hélène eussent dès l'abord un peu déconcerté Geneviève. Mais cette grande fille si hardie, si libre, si étrange,

lui plaisait incompréhensiblement. Son esprit lui paraissait drôle, elle avait des mots de gamin de Paris. Elle se « fichait de tout » selon sa propre expression. Et Geneviève, si timide depuis le jour où elle avait appris le secret de sa naissance, admirait son amusante effronterie. Elle qui, devant le monde, se réfugiait en elle-même dans sa perpétuelle appréhension d'être humiliée, soit sans cause apparente comme elle l'avait été par Clarita Dominguez, soit qu'elle-même, en un élan de cœur ou par une liberté de parole ou de geste envers quelqu'une de ces hautaines créatures, s'attirât une sorte de rappel aux distances, elle se réjouissait de rencontrer une jeune fille ayant son franc parler, éreintant sans pitié les gens qu'elle n'aimait pas, lesquels justement, par une heureuse communauté d'antipathies, étaient les bêtes noires de Geneviève.

Hélène la ravissait, avec sa témérité de langage. Elle aurait voulu avoir la même nature, et elle disait : « Oh ! comme je suis de votre avis ! » ou : « Ça me fait plaisir ce que vous dites de cette personne, je ne puis pas la souffrir. » Et aussi cette confiance qu'Hélène lui avait témoignée au premier abord lui donnait à croire qu'elle avait mis la main sur une amie véritable, incapable de la renier le jour où elle apprendrait son histoire et devant qui elle dépouillerait alors toute contrainte et serait elle-même.

Puis, M^{me} Glégorovitch lui plaisait beaucoup. Elle lui trouvait dans le visage et dans la voix quelque chose de si doux, de si compatissant que, tout de suite, par des mots affectueux et des attentions délicates, elle se mit sous sa protection. Chaque fois qu'elle voyait ces dames, Geneviève les trouvait plus charmantes que la veille. Elle pensait en ceci commé sa mère et son beau-père. Et le rêve d'amitié que, du premier jour, elle avait bâti sur

Hélène, allait s'accroissant d'illusions qui la tenaient prête pour son amie à un grand dévouement.

Selon les souhaits de Geneviève, les Glégorovitch rendirent les politesses qu'ils reçurent. A leur table, les Lindgren connurent de hauts personnages de la diplomatie étrangère. M^{me} Glégorovitch les fit inviter à des réceptions officielles, elle les patronna très gracieusement auprès de tous les gens avec lesquels Claire manifestait le désir d'être mise en rapport. Elle donna même à leur intention de nombreux et d'intéressants dîners. Et ce ne fut que dans le but d'attirer chez elle les relations des Glégorovitch que Claire conçut plus tard le projet de faire jouer dans son salon une comédie où Hélène aurait un rôle.

La fréquentation avec Véra était d'une grande utilité à M^{me} Lindgren. Elle étudiait la grande dame, prenait modèle sur ses façons. Pour un peu elle se fût habillée comme elle, eût copié ses chapeaux et jusqu'à son appartement même. Les moindres détails du service de table, par exemple, se gravaient dans son esprit. Pas un geste de Véra, pas un signe aux domestiques ne passait inaperçu. Elle eût payé beaucoup pour atteindre à l'originalité princière de cette maison marquée jusque dans le choix et l'arrangement des mets, composés selon des recettes étrangères.

Ainsi le buffet ouvert qu'on dressait dans un angle de la salle à manger une heure après le dîner, était comme une délicieuse boutique de pâtisserie exotique où l'on trouvait toutes espèces de friandises russes, orientales, avec des vins mousseux, du muscat, du tokai, des liqueurs fines. L'hiver, c'était des fruits qui mettaient au palais des sensations de printemps. L'été, des pâtes sucrées avec l'eau fraîche servie dans du cristal limpide. A côté, sur une table où brillait l'or du samovar, un

merveilleux service à thé en vieille porcelaine Louis XVI, s'alignait, avec, sous chaque tasse, la courte et plate serviette effilochée où des proverbes slaves, en lettres rouges, étaient brodés.

Mais en cela les Glégorovitch étaient inimitables. Dans leur entraînement à faire bien, à faire luxueux, ils livraient à l'insouciance des domestiques, au hasard des maladresses, des objets de collection. Depuis les opalins verres de Venise dentelés jusqu'à l'argenterie guillochée des couverts, chaque pièce offrait tout un intérêt au regard. Jouisseurs enragés, partant grands artistes, ils ne comprenaient pas qu'on eût de jolies choses pour ne pas s'en servir.

Claire, plus modeste, plus bourgeoise, plus nouvelle aussi, se choquait un peu de ce gaspillage, trouvant criminel de risquer pour un plaisir bien court, en somme, tant de belles choses irremplaçables. Elle admirait cependant cette sorte de désintéressement, de prodigalité incompatible avec son caractère, elle qui faisait remettre les housses à ses meubles le lendemain de ses réceptions.

Les salons de Claire, en effet, nouvellement arrangés, étaient ravissants. Mais si délicat qu'en fût le goût, cela ne sortait pas d'une élégance bourgeoise, de cette rectitude un peu froide, de cette modernité des parvenus. Son appartement ressemblait, en somme, à celui de beaucoup de nouveaux riches.

L'ameublement des Serbes, au contraire, avec son cachet vieillot et historique, le parfum même épanché dans les pièces par des coupes où dormait de la poussière de fleurs aromatiques, attestait la présence d'hôtes supérieurs et raffinés.

M^{me} Lindgren accoucha d'un fils. M^{me} Glégorovitch vint la voir au lit et lui offrit un « Moïse » ravissant, en soie bleue et mousseline blanche garnie de dentelle de Venise

vieux point et une courtepointe minuscule brodée de ses mains.

Elle visita souvent Claire pendant sa convalescence.

On fêta, dès que cela fut possible, cet événement heureux, mais qui devait avoir, hélas ! pour Geneviève de cruelles conséquences.

A la fête de Véra, Claire eut l'occasion de la remercier de ses affectueuses attentions et lui envoya un monticule de fleurs, véritable chef-d'œuvre de composition.

Elle reçut le soir même le billet suivant :

« Merci, merci, ma chère belle, vos fleurs sont si jolies qu'il faut absolument que vous les voyiez dans les coins de la salle à manger qu'elles occupent. Je fais mettre vos trois couverts. Venez en robe de chambre. Vous rejoindrez le bébé dès que vous voudrez. Nous n'aurons en fait d'étranger que l'ami Tutich, qui, vous le savez, fait partie de la famille.

« Je vous embrasse.

« VÉRA. »

Ce dîner fut particulièrement cordial. Des deux côtés, d'ailleurs, on en était à ce moment des nouvelles amitiés où l'enthousiasme est partagé et comme à son comble. En dehors de leurs sympathies naturelles, un même et obscur sentiment d'intérêt poussait les deux familles l'une vers l'autre. Pour les Lindgren, l'intimité des Glégorovitch était inappréciable. L'appui moral de Véra, qui était de si grande maison, équivalait pour ses amis à des titres de naissance. De leur côté, les Glégorovitch, minés dans leur fortune, ayant lassé déjà la complaisance de quelques-unes de leurs relations, chauffaient d'instinct, et sans même s'avouer cet embryon d'arrière-pensée, ces

nouveaux amis riches, qui, ne soupçonnant rien, pourraient, à une heure donnée, leur venir en aide. Une aimable gaieté illuminait les visages, et Tutich, le second secrétaire d'ambassade, provoqua l'hilarité par des calembours qu'on jugea détestables.

Tutich se donnait des airs de bon garçon. Il était le meilleur ami, le conseiller secret du premier secrétaire. Quand sa jeune femme (une horrible créature qu'il sortait peu et laissait la plupart du temps pour raison de santé et autres à la campagne) n'était pas à Paris, il prenait ses repas chez les Glégorovitch, et Glégorovitch allait soi-disant chez Tutich chaque fois qu'il s'absentait pour ses parties fines.

Tutich endossait tout, et jamais il n'avait trahi son ami sur les questions de Véra, alors que Véra prenait encore le soin de chercher le vrai.

Hélène aussi l'aimait beaucoup; il la défendait toujours lorsque son père lui reprochait ses folies. Il trouvait que c'était de son âge, qu'elle avait bien raison de s'amuser et de profiter de sa jeunesse. Seule M^{me} Glégorovitch suivait à contre-cœur cette affection des siens pour cet ami. Elle avait lieu de le croire fort égoïste et surtout sournois, mais elle gardait son secret et même essayait de secouer sa prévention. Elle se serait bien gardée de produire devant sa fille et son mari un sentiment dont, en le formulant, elle eût exagéré l'importance. Savait-elle d'ailleurs si elle ne se trompait pas?

Vers la fin du dîner, Glégorovitch amena la conversation sur le commerce de Lindgren, l'importation des bois de Norvège. Il prit un grand intérêt ainsi que Tutich à ses explications. On y mêla des questions de douane, des théories sur le libre échange et la protection. Lindgren exposa le rouage de ses affaires, en exagéra l'importance, rendit les chiffres éloquentes. Ces messieurs.

conclurent unanimement que le grand commerce était une des plus nobles occupations de l'humanité.

Après avoir envoyé de gros compliments à son invité, Glégorovitch regarda Tutich et lui dit :

« Vraiment, mon cher, nous avons manqué de nez le jour où nous sommes entrés dans la diplomatie. »

Lindgren saisit la balle au bond pour leur rendre leur politesse : il se rabaissa :

« La diplomatie, c'était la haute surveillance, la protection, la sécurité du commerce. Qu'était-ce qu'un commerçant, voire même un industriel? Un soldat, un simple combattant. Le diplomate, c'est-à-dire le politicien chargé de protéger les intérêts commerciaux d'un pays, de faire respecter les traités passés entre les peuples, éliminant les grandes et les petites difficultés qui entraveraient toute transaction et dont le vulgaire ne se doute même pas, — mission délicate qui, négligée ou inhabilement remplie, entraînerait de grandes ruines, — celui-là était bien autrement digne de considération, son action étant toute morale, toute platonique et sans profit pour lui.

« Lui, Lindgren, s'enorgueillissait-il de son titre de commerçant? C'eût été ridicule. Il tenait, au contraire, en grande et haute estime le monde diplomatique où il était fier de compter des amis. »

Les deux secrétaires d'ambassade s'inclinèrent en signe de remerciement. Glégorovitch reprit :

« On y rencontre bien des déceptions! »

Tutich prit la parole.

« Oui. On n'y est pas toujours récompensé du mal qu'on se donne, car si quelqu'un devait être ministre plénipotentiaire depuis plusieurs années, c'est bien vous, Glégorovitch. »

Celui-ci, les yeux baissés, flatté, garda le silence.

Lindgren ajouta qu'il savait que les deux véritables acteurs de l'ambassade de Serbie étaient son hôte et Tutich.

« Oh ! moi, interrompit humblement ce dernier, je ne suis que la mouche du coche ; on pourrait me rappeler au pays sans inconvénient, mais le départ de notre ami ferait un joli trou. Ses ennemis politiques de là-bas ne l'ignorent pas. Aussi ne cherchent-ils à lui nuire que dans l'avancement qu'il mérite et que sa modestie l'empêche d'exiger. »

On se leva. Ces dames se dirigèrent vers le salon. Glégorovitch entraîna les hommes dans sa chambre, où il leur offrit des cigares de choix, et la petite séance d'admiration mutuelle reprit son cours.

Tandis que les jeunes filles s'étaient installées dans le salon et débitaient de ces secrets qui constituent le fond de leur bavardage, les deux mères assises l'une près de l'autre causaient sagement, échangeaient leurs confidences, se découvraient, dans cet épanchement cordial et ce bien-être de l'intimité, des sensations communes.

Mais Hélène et Geneviève se mirent au piano.

« Sont-elles assez gentilles toutes deux, dit à mi-voix M^{me} Glégorovitch.

« Oui, reprit Claire, et, poursuivant ce désir complexe des mères qui voudraient marier leurs filles sans se séparer d'elles :

« Dire qu'on viendra bientôt nous les prendre, ajouta-t-elle. Quel âge a votre Hélène ?

— Vingt-deux ans.

— Geneviève n'a que dix-huit ans ; mais je serais heureuse qu'elle se mariât, car déjà son père montre une affection exclusive pour son fils, l'héritier de son nom. Il est parfois brutal et Geneviève sensible à l'excès. »

M^{me} Glégorovitch reprit :

« Je fais pour Hélène les mêmes vœux et pour bien des raisons. »

Claire cherchait à en savoir davantage.

« Comment se fait-il que vous n'avez pas encore trouvé de gendre ?

— Elle refuse tous les partis, répondit Véra. Dernièrement encore, nous lui avons proposé un charmant garçon qui l'adore, qu'elle connaît depuis longtemps et qu'elle estime. Nous n'avons pas réussi. Son père même, souvent nerveux aussi, la traite avec dureté, surtout depuis cette affaire. »

Il passa dans l'esprit de Claire cette question intime, de celles qu'on ne pose pas : « C'est pourtant sa fille, à lui ? »

Elle dit seulement :

« Oh oui ! je sais... »

Véra continua :

« Vous, encore, fraîche et charmante, vous avez quelque puissance sur votre mari. Mes cheveux blancs, à moi, n'ont plus le parfum qui retient les hommes.

— Et puis Otto, reprit Claire, est « un bon » malgré ses brusqueries. En m'y prenant habilement, avec de la douceur, de la patience — et du temps — j'arrive encore à ce que je veux. Je dois avouer (et là elle eut un sourire fier) qu'il n'a pas cessé de m'aimer.

— Vous êtes heureuse et vous le méritez, reprit M^{me} Glégorovitch, dont toutes les fiertés étaient tombées une à une. Ai-je jamais tenu mon mari, moi ? — même à trente ans ! »

Mais les jeunes filles attaquaient une sonate à quatre mains et au même moment Tutich rentrait. Les deux mères se turent. Retenant l'une et l'autre sur leurs lèvres des aveux semblables, il leur avait suffi de deviner chez chacune d'elles des dessous douloureux pour que les

liens de leurs deux cœurs les rapprochassent davantage.

Les deux maris, pendant ce temps-là, cimentaient plus matériellement leur amitié : Glégorovitch, profitant de cette béatitude des bonnes digestions où les généreux sentiments semblent avoir, même chez les êtres les plus grossiers, d'éphémères éclosions, empruntait dix mille francs à Lindgren.

L'histoire de Véra Glégorovitch ? Mon Dieu ! la banale histoire d'une femme belle et riche, mise au monde pour l'unique vocation de plaire et d'être adorée, mariée à un homme sans valeur, fait lui-même exclusivement pour les futilités de la vie et le plaisir. Assemblage malheureux de deux créatures qui avaient l'une et l'autre besoin d'un maître. Un homme, dans l'acception large du mot, eût trouvé en Véra la plus attachante épouse ; une femme de tête énergique eût dominé ce pantin, lui eût soufflé son rôle, et, tenant les ficelles, l'eût guidé.

Glégorovitch, un élégant à jolie tête, grand viveur, homme de cercle, mais paresseux et d'intelligence commune, que sa famille avait poussé au mariage pour régler sa vie ou plutôt pour le revêtir d'une sorte de dignité et l'aider par là à faire son chemin dans la diplomatie, reprenait au bout d'un an une ancienne maîtresse.

Véra, très à la mode, très courtisée, subit sans révolte l'abandon de son mari, qu'elle n'était pas arrivée à aimer. Elle ne fut pas longue à trouver dans d'autres attachements et dans la préoccupation de ses succès, de suffisantes consolations. Née riche, mais irrégulièrement, d'une princière et illustre famille slave, bien dotée quoique sans espoir d'héritages, elle vécut dans une insouciance de jolie femme, tenue éloignée de tout compte de fortune par son mari qui se conduisait aussi généreu-

sement envers elle qu'envers sa maîtresse, et jeta, selon l'exemple qu'on lui donnait, l'argent par les fenêtres.

Ce furent des fêtes, des diners, des plaisirs de toutes sortes, une fièvre d'agir en grands seigneurs, de tenir le monde occupé d'eux, elle par ses toilettes, le luxe du chez-soi, lui, par ses allures princières, ses façons d'homme à femmes, le train de maison de sa maîtresse.

Les quinze plus belles années de la jeunesse de Véra s'écoulèrent ainsi. Puis, un jour, à trente-cinq ans, une ravageante déception l'écarta tout d'un coup des choses de l'amour. Elle se figura que cette blessure cruelle lui marquait que son temps était fini, qu'il fallait laisser la place à d'autres, et quoiqu'elle fût dans la dernière et resplendissante période de sa beauté, elle désespéra de remplacer jamais celui qui la quittait.

Cet événement lui parut d'autant plus symptomatique que cette secousse cruelle se traduisit physiquement par une brusque décoloration de ses cheveux. Alors elle s'abrita de l'écroulement de ses joies, dans des coins de son cœur comme encore vierges et riches. Elle se proposa de reprendre de l'affection pour son mari et de se consacrer entièrement à sa fille qui grandissait et qu'elle sortit de pension. Elle fut heureuse de découvrir en elle-même des qualités d'épouse et de mère que sa vie bondée de plaisirs ne lui avait pas jusqu'ici révélées. Elle se rendit compte de ses devoirs, se mit à les aimer, à les appeler à elle et, ravivée par ces sentiments purs et sages qui la rendaient presque contente d'avoir des cheveux blancs, elle projeta tout d'abord d'entourer son mari d'une affection habile, afin de le tirer de la liaison qui l'absorbait, l'annihilait, l'empêchait dans sa carrière. Elle releva pour ainsi dire le drapeau de la famille tombé dans un coin poussiéreux.

Hélas ! son ardeur dura peu. Glégorovitch ne se réveilla pas de sa torpeur. Véra ne trouva en lui qu'une créature flasque, à la volonté atrophiée, enfouie dans le plaisir et la lâcheté. Elle pénétra toute l'incapacité de cet homme qui, à quarante-huit ans, n'était encore que deuxième secrétaire sans poste. Et, ses yeux s'ouvrant enfin, elle constata ses dissipations effrayantes, tristes découvertes qui fauchèrent ses espoirs naissants.

Alors elle connut les tourments. Elle songea bien à réagir, à se mettre en travers, mais comment ? Elle n'était pas femme de lutte. Des scènes ? Sa nature distinguée y répugnait ; que n'eût-elle souffert pour les éviter ?

Et puis, au fond, se reconnaissait-elle le droit d'adresser des reproches à son mari ? Certes, le coupable, le seul, c'était lui, lui qui, destiné à soutenir, à guider les siens, prenait le rôle inverse et devenait l'inquiétude de sa famille au lieu d'en demeurer la sécurité.

Mais Véra s'était faite sérieusement sa complice, elle avait toléré ses écarts, elle avait profité de cette vie grandiose où avait sombré la fortune de son mari et qu'en somme elle avait tant aimée.

Elle ne se plaignit pas, arrêtant sur ses lèvres l'amertume des malédictions. Mais pour sauver les biens qui leur restaient, elle prit des conseils. Hélène devenait femme, elle atteignait à l'âge du mariage, sa dot était en péril. On prouva à Véra la nécessité de quitter le pays, seul moyen de séparer Glégorovitch d'une créature qui le ruinait et de réduire, sans donner à jaser, le train de la maison.

Elle travailla pendant des mois, fit agir auprès du roi et finit, grâce à sa persévérance, à son charme et qui sait ? peut-être aussi à de certaines reconnaissances, à

faire nommer son mari premier secrétaire d'ambassade à Paris.

Devant cet avancement inattendu et non sollicité par lui-même, Glégorovitch fut envahi d'orgueil. Convaincu, par ce fait, d'un seul coup, de ses hautes capacités politiques, il se vit en quelques années ministre de Serbie en France. Soufflé d'ambition, prêt à se distinguer à la première occasion, ne doutant plus de rien, appelant de ses vœux mille complications politiques, il partit, quittant sans regret sa maîtresse.

Sa nomination avait été dans la presse diversement appréciée. Le journal du gouvernement approuva le choix, d'autres, gagnés par Véra, défendirent Glégorovitch fortement attaqué et même insulté par la presse de l'opposition. Mais cette polémique ne devait qu'exalter l'amour-propre du diplomate, il pensa qu'on ne discutait jamais que les hommes de valeur.

On s'installa à Paris dans un entresol de la rue de Vigny, aux portes du parc Monceau. Le diplomate, stylé par sa femme, travailla, parla même d'économies. Il prit cependant une voiture au mois, mais cela était encore une importante réduction de dépenses à côté de ce que lui coûtait autrefois son écurie. D'ailleurs, on ne pouvait pas non plus passer pour de pauvres diables, il fallait « représenter ».

Et, pendant six mois, Glégorovitch, rangé, grave, demeura auprès de sa femme, plongé dans des études de politique extérieure, fouillant des rapports, ramassant dans les archives les premiers documents d'un livre dont la conception l'enthousiasmait : « Histoire de la diplomatie serbe en France. » — En somme, simple suite de biographies précédées d'une introduction sur la politique particulière de la Serbie.

Malheureusement, Glégorovitch retombait bientôt entre

les mains d'une fille, négligeait ses travaux, reprenait sa vie d'autrefois. Il allait chez elle le matin avant son déjeuner, au retour de l'ambassade, il y retournait l'après-midi et tous les soirs qu'il pouvait. Les exigences de cette femme le couvrirent de dettes que, six mois après, Véra dut payer sur son bien propre. Fataliste comme les êtres mous, elle accepta presque sans mot dire cette obligation. Elle paya encore un an après, bien que les emprunts et les folies de Glégorovitch allasent en augmentant. Mais quoi? Il fallait bien, tant qu'Hélène ne serait pas mariée! C'étaient des sacrifices qui la menaient à son but.

La troisième année, elle partit pour le pays hypothéquer une de ses propriétés.

Hélène prenait ses vingt ans. Véra pensait : Dans deux ans elle sera mariée. Après, vienne la débâcle, qu'importe? Glégorovitch se tirerait d'affaire tout seul ou roulerait dans la misère, il était fini. Elle le voyait bien, maintenant, dans son incapacité véritable. Qu'avait-il fait dans sa vie? — Rien. Rien que manger de l'argent et faire l'amour. Le plus probant symptôme de son affaiblissement et de sa nullité, n'était-ce pas cette odieuse fatuité qu'il étalait sans pudeur devant tous comme un enfant qui interrompait de grandes personnes pour leur dire : « Tu vois comme je suis beau ! »

Il était content de lui, lui, le médiocre, le raté. Son titre officiel le grisait, et il se murmurait en lui-même : « Oui, enfin je suis premier secrétaire d'ambassade ! » Il se haussait dans son orgueil, regrettait qu'il n'existât pas d'insignes spéciaux à faire porter à sa livrée afin qu'on reconnût tout de suite sa qualité. Il était heureux du respect des fournisseurs quand il se nommait ou de celui des huissiers dans les antichambres de ministres. Il se drapait dans son titre comme en un large

manteau où ces mots brilleraient en or : « Mérite, honnabilité ! » Il représentait un peuple, il avait été choisi par son roi ! Et il se pavanait devant lui-même, glissant de doux regards à sa boutonnière où s'ouvrait une large rosette de couleurs multiples.

L'inanité de ce titre, le mensonge de l'étiquette salué banalement par le monde, Véra, seule, avait su les approfondir depuis trois ans qu'elle avait son mari dans la main, qu'elle le voyait à l'œuvre.

Autrefois, désintéressée de lui par elle-même, par le soin de sa beauté et des rêves de son cœur, Glégorovitch lui avait semblé un homme comme un autre, et elle-même s'était soumise, sans vérification, au préjugé de sa valeur : jeune fille, elle lui avait cru toutes les qualités viriles qu'on vous enseigne à attendre de l'époux. Parfois, dans les heures amères, elle reportait sa pensée au temps de sa jeunesse et de ses fiançailles, elle revoyait son mari dans sa brillante élégance, dans sa supériorité fictive sur les autres jeunes gens de son monde, et elle s'étonnait que la câlinerie de ses yeux l'eût si fort captivée et hantée si opiniâtrément dans l'intervalle de ses visites de cour.

N'avait-elle pas appris des vers de sa composition, des vers dédiés à elle et qu'elle avait admirés de toutes les forces de sa naïveté, car on disait autour d'elle que son fiancé serait une des gloires littéraires de la Serbie ? Elle avait cru ça, elle ! sa fierté s'était exaltée, elle s'était dit : « Je serai la femme d'un grand homme ! »

Glégorovitch était l'homme du monde parfait, le beau de cinquante ans, pas obèse, mais gras, comme soufflé, avec une peau blanche de femme. Il avait un indéniable cachet d'homme riche et bien né, — la nullité réfugiée dans les manières exquises. — Ses cheveux et sa barbe grisonnaient fort agréablement. Il n'était pas chauve, ce

qui, en des instants, le faisait paraître plus jeune que sa femme. Il portait seulement la moustache bien lisse, bien bombée. Ses yeux gardaient toujours leur douceur et étaient comme effacés, des yeux de rêveur qu'il essayait de rendre profonds par de fréquents et incomplets froncements de sourcils qui venaient abriter des regards lancés au loin dans le vague. Il joignait à cette mimique, par habitude de poses géniales, des attitudes de corps, abattues, très étudiées.

Il s'aimait beaucoup. Sa table de travail, au milieu de sa chambre, était placée de façon que, assis, il s'aperçût dans une glace. Il mettait, là, une heure à écrire la moindre lettre, distrait par ses contemplations de lui-même. Convaincu de sa beauté et surtout de ses moyens séducteurs, il prenait de sa personne un soin exagéré, toujours dans des vêtements neufs et imprégnés de parfum.

Sa plus extraordinaire fatuité consistait en d'étourdissantes prétentions littéraires. Il était l'auteur de quelques ouvrages inutiles de compilation et de deux ou trois « nouvelles » publiées à ses frais en luxueuses plaquettes de quinze à vingt pages, avec son portrait à l'eau-forte, lesquelles traînaient sur les tables à côté d'un album où se collectionnaient, sur les pages ornées d'un encadrement de couleur, des entrefilets et des articles de journaux relatifs à ses publications. Il était appelé là dedans le « Florian de la Serbie ».

Glégorovitch tenait beaucoup à cette réputation d'homme de lettres et d'érudit, réputation invérifiable en pays étranger, mais sans doute comparable à ces gloires de complaisance, inventées dans la presse pour les « sympathiques » gens du monde, amateurs riches qui donnent à dîner.

Quand il était question de ses œuvres devant lui, il

éprouvait le besoin de donner la preuve de son talent en insinuant que son poste diplomatique en était la justification, la consécration royale. Il possédait surtout à un degré surprenant l'art de « paraître », de se faire valoir.

Il passait réellement pour un homme supérieur, même à sa position diplomatique. Non seulement, en effet, sa haute opinion de lui-même en imposait aux mondains que les renommées toutes faites influencent si aisément, mais Véra lui rendait à ce sujet plus de services que sa présomption même.

Pour soutenir le perpétuel mensonge de son mari, qui eût sauté aux yeux de tous si le diplomate se fût trouvé isolé dans sa propre admiration, Véra, avec son autorité de grande dame et de femme intelligente, préparait les amis au débordement de fatuité de Glégorovitch ou le justifiait. Elle était de ces femmes en la parole desquelles on a foi. Elle se voyait donc forcée, pour soutenir cet « honneur du drapeau » dont elle avait parlé à sa fille, de faire l'éloge de son mari, de le poser en incompris, presque en vaincu du sort, afin de le monter elle-même sur le piédestal qu'il s'était érigé.

Et véritablement elle se prenait en pitié d'en être réduite à cette comédie alors qu'à la moindre difficulté de la vie ou de son métier, le premier secrétaire accourait, affolé devant une décision à prendre ou une lettre un peu difficile à écrire, proposant des solutions insensées, impraticables ou oiseuses, tant son cerveau usé, incapable d'efforts, supportait peu les tracas.

Véra lui traçait sa ligne de conduite, prévoyait les objections, lui dictait ses réponses, comme à un enfant qu'on aiderait dans un devoir difficile. Elle l'envoyait aussi consulter Tutich.

A chaque obstacle franchi, grâce à la poussée de tous, Glégorovitch retournait la tête comme pour le mesurer,

content de lui, étonné de son génie. Et sa femme, honteuse, l'entendait raconter à des étrangers, avec un charlatanisme qui la surpassait et lui levait le cœur, par quelle suite dans les idées, par quel instinct des conséquences, il s'était tiré d'affaire. Mais quand elle avait elle-même à subir, durant les querelles, l'insolence de son amour-propre et que Glégorovitch, par une singulière aberration, voulait affirmer l'infériorité de sa femme, elle se sentait écœurée par ce ramolli, ce vidé, fait essentiellement pour la vie facile, veule devant la maladie ou les luttes morales.

Elle prenait alors en exécration sa fausse tête d'homme grave et profond, sa bouffissure molle de fille, sa distinction, son élégance, qualités négatives, stériles, qui l'agaçaient parce qu'elles excluaient les autres. Son mépris grandissait, suivant graduellement l'odieuse fatuité de Glégorovitch.

Mais son cœur se serrait plus douloureusement encore quand elle retrouvait dans Hélène, en des rapprochements soudains, des ressemblances avec son père, sa recherche du plaisir, sa légèreté d'esprit et cette inconscience qui en faisait presque des irresponsables.

Et Véra en venait à se reprocher d'avoir conçu son enfant avec son mari.

Étrange fille qu'Hélène! Étrange par les détails, étrange par l'ensemble, par le corps long, élancé, la taille souple, la gorge puissante, bas placée, les hanches accusées. Un grand corps lascif, excitant, terminé par des pieds minces toujours délicatement chaussés. Mais étrange surtout par le visage si curieusement laid où l'on analyse des détails ravissants en eux-mêmes comme les lèvres, le menton, l'attache du cou et la peau mate, veloutée, pleine, aux modelés exquis; ou comme l'œil foncé, perfide,

passionné; ou comme l'oreille minuscule, pas percée, au lobe directement attaché, aux plis roses. Le nez, seul, qui se relève, s'épate un peu, est grossier, presque canaille. Mais le tout prend, à la mobilité, un charme incompréhensible lorsque Hélène parle, que ses yeux s'agitent, que ses sourcils se meuvent, que la tête entière se retourne et se renverse en arrière dans un éclat de rire. Sa voix offre les mêmes contrastes. De ses lèvres aux commissures adorables, au coloris humide, tombent harmonieusement des paroles souples et limpides, ou jaillissent tout d'un coup des sons rauques, des notes basses, masculines. Ses regards, de même, caressent, ou bien, en leurs effleurements les plus rapides, griffent comme des ongles et pénètrent à fond.

La première fois qu'on la voit, elle trouble, elle étonne. On ne sait que penser d'elle. « Qui est donc cette personne? » demande-t-on, car elle ne semble ni Française ni jeune fille. Et l'on demeure à la contempler. Un profil fuyant, un coin d'elle, suffit à intéresser l'œil et les sens, et rien n'est plus attachant que de l'observer, même de loin, sans entendre ses paroles, flirter un soir de bal, alors que sa toilette habile, découvrant la chair nue et palpitante de sa gorge et de ses bras, la met en tenue de conquête.

A la suivre en ses moindres mines, à étudier son jeu de moues et d'œillades, ses sourires, ses mouvements d'épaules, ses attitudes lasses et flexibles, on perçoit sa puissance d'ensorceleuse, on se grise comme à quelque furtif spectacle de débauche.

Mais si cette chair, par son grain d'une finesse et d'une matité qui semblent factices, si le corps, par les amples et gras contours des hanches et du buste et l'élégance fragile des extrémités et de la ceinture, éveillent les plus affolants désirs, le visage, avec l'effronterie du regard

qui ne se baisse jamais le premier, le visage, par son ovale bizarre, comme arrêté brusquement à la hauteur du front et pointant en angle vers le menton, gêne et fait peur. On souhaiterait séparer la tête du tronc, la remplacer par un masque plus reposant, plus banal, et, dès qu'on l'efface imaginativement, le corps redevient quelconque, beau sans doute, mais privé de la moitié de son charme énervant. Si énervant en effet, qu'au bout d'une contemplation prolongée, peu d'hommes, à force de désirs contenus, n'en arrivent au rêve de surprendre cette fille en un lieu solitaire pour se ruer sur elle en un viol sauvage où on la terrasserait, où on la posséderait bestialement, furieusement, sans souci de la blesser, de froisser sa beauté et où, bien certainement, elle ne se défendrait guère.

Mais la nécessité des mœurs douces conduit à maîtriser ce violent empoignement des sens et, la chair bientôt soumise à la raison, on ne brûle plus que de la curiosité vive de s'approcher d'Hélène, de se lier avec elle, d'entrer dans son intimité, pour voir seulement ce qui en arrivera, ce que l'on en récoltera ou même ce qu'on y laissera.

Aussi attachant est l'esprit de cette fille, intéressante en ses plus vifs défauts, et à qui il est impossible de ne pas dire sincèrement ou non, après un temps de relations : « Je vous aime. »

Moralement, elle est si peu jeune fille, elle affiche un tel dédain pour les choses généralement honorées, un tel scepticisme, elle avoue une soif si ardente d'excentricités, d'escapades, qu'il semble qu'on ait affaire à quelqu'une de ces mondaines rassasiées et blasées pour lesquelles les distractions anodines des autres femmes ne sont qu'enfântillages, qui réclament du nouveau, du nouveau quand même, et se font une réputation avec des mots

cyniques colportés partout, des mots de filles ou des actes hors nature qui se chuchotent d'oreilles en oreilles.

A entendre Hélène dans l'intimité close (car en public elle se réserve) dévoiler des coins de son esprit, on est effrayé de tout ce qu'elle n'avoue pas et qu'on suppose.

« La pudeur, dit-elle un jour à un jeune homme, c'est absurde. Il n'y a que les femmes bêtes ou les femmes mal faites qui en ont, les bécasses ou les estropiées! » Et pour peu qu'on l'y entraînaît en la grisant de propos joyeux ou grivois, elle narrerait les moindres particularités de son corps avec la même indécente facilité qu'elle met à étaler ses goûts.

Alors que d'histoires de jeunes filles, chastes en apparence, la franchise d'Hélène n'évoque-t-elle pas, depuis les scandales de pension jusqu'aux charmantes aventures de jeunesse, secrets rendez-vous la nuit, à la campagne, avec le cousin ou l'ami d'un frère, dans la chambre virginale dont la porte est restée entr'ouverte et qui grince, dans le silence, effroyablement! Celui-ci se souvient des heures de tête-à-tête savourées dans une chambre meublée de Paris, pendant que se passe, chez le maître à la mode, la leçon de dessin; de l'ingénieux truc inventé pour se débarrasser de la femme de chambre qui accompagne Mademoiselle et qui a reçu d'elle l'ordre de venir la reprendre chez le marchand de couleurs! Cet autre, comme Devienne, pense à sa jeune voisine dont la chambre donnait derrière son atelier, et qui, le soir, à la transparence des rideaux de mousseline, se déshabillait en pleine lumière ou, le jour, faisait sa toilette la fenêtre ouverte, afin que la glace d'une armoire placée en angle renvoyât au peintre, qui guettait, son torse nu.

Et que d'autres aventures plus incroyables encore et qu'on ne saurait écrire! Hélène présentait le type de ces astucieuses préoccupées d'amour. L'aveu inconscient

d'imprudences semblables émanait d'elle sans qu'elle crût probablement par ses théories, par ses allures hardies, prouver autre chose qu'un esprit supérieur ou du moins plus affranchi de préjugés que celui de la généralité des femmes.

La plus curieuse particularité d'Hélène, et qui complète bien son caractère, est un mélange de vulgarité et de distinction. A côté d'une intonation, d'un mot canaille, elle se prendra d'une sévérité pour elle-même et surtout pour les autres, subite et inexplicquée. C'est comme un besoin de pose qui lui passe, un besoin « d'épater ». Déraillant à tout propos, il semble à ceux qui la connaissent que la réserve sage dont elle s'affuble parfois n'est qu'une correction d'emprunt. Elle se surprendra un jour lâchant une trivialité et, tout de suite, elle la corrigera par une affectation de savoir-vivre et une élégance de langage qui paraîtront, par contraste, énormes.

C'est durant ces retours d'orgueil qu'elle relèvera cruellement la moindre familiarité de parole ou de geste d'un ami, lors même que cette familiarité serait copiée sur une des siennes ou suscitée par elle. En somme, elle confond le chic que donne la moindre habitude du monde avec la distinction vraie qui est dans le sang et ne faillit point.

Malgré des retours raisonnés, malgré ces rappels d'amour-propre où lui revient le souvenir de son rang et de sa naissance, Hélène est trop indépendante de cœur et d'esprit pour être bien élevée. C'est une bohémienne à l'étroit dans son rôle de femme du monde et que mettent en géhenne les traditions exigeantes de la vie des jeunes filles. Elle a cette intelligence sceptique qui, à la vérité, ne sied guère à celles-ci, mais qu'on préfère encore à la naïveté hypocrite de la plupart des femmes, intelligence que lui a donnée sa propre expérience. Elle con-

nait, en effet, le drame de sa vie, elle sait les fautes de son père, ayant dès son enfance cherché la cause des soucis de Véra, ayant écouté des scènes. D'ailleurs et depuis, en des confidences inévitables, au cours de conversations sérieuses pleines d'exhortations, il avait bien fallu à Véra exposer à Hélène leur situation, afin que celle-ci en vît le péril et comprit bien la nécessité de se marier promptement.

Aujourd'hui, la jeune Slave connaissait comme sa mère jusqu'au nom et à l'adresse de la maîtresse de Glégorovitch. Des domestiques chassés leur avaient, par vengeance, fait ces révélations, et leur femme de chambre actuelle, heureuse d'être admise au mystère de la famille, leur procurait tous les renseignements possibles sur les faits et gestes du secrétaire d'ambassade.

Aussi M^{me} Glégorovitch, étudiant les rapports des valets, pouvait présumer des folies nouvelles de son mari. On lui avait dit que la dame de Monsieur s'était installée dans un appartement plus grand, qu'elle avait depuis peu sa voiture au mois. Et la mère et la fille, avec un opiniâtre souci, par une attraction involontaire, s'entretenaient sans cesse de l'adultère de Glégorovitch. A ce remuement continuel de choses pénibles, Hélène n'avait retiré que mépris pour son père. Les natures de ces deux êtres identiques, nerveux à l'excès, excités l'un contre l'autre par les mêmes égoïsmes, devaient nécessairement se heurter.

Glégorovitch, d'ailleurs, sous l'écrasement de ses ennuis d'argent, devenait d'une intolérable irritabilité.

Dominé, comme un chien, par cette maîtresse qui le harcelait contre sa femme et sa fille dont elle supputait les dépenses pour les comparer à ses appointements, jugeant leurs toilettes trop luxueuses, le diplomate, impuissant à la satisfaire, prenait en haine son intérieur,

jaloux pour « sa petite » du bien-être étalé à sa table où il aurait voulu la voir à la place des siens. Sans doute, il eût aussi désiré trouver pour elle l'argent qu'elle réclamait, sans se donner même la peine d'emprunter. Son impuissance, sa lâcheté le dégoûtaient de la vie, et il ne savait attribuer qu'à sa femme et à sa fille la responsabilité de ses tourments.

Au dehors, brillant, galant, beau prince, Glégorovitch ne récolte que satisfactions de vanité, flatteries de femmes. L'inconscience de sa nullité, son enivrement facile aux compliments banals ou intéressés lui rendent inexplicable et odieuse cette froideur qu'il retrouve chez lui, ces nuances de dédain aux lèvres de sa fille ou ses haussements d'épaules.

Dans le tête-à-tête familial, où ses talents d'homme du monde n'ont plus à s'exercer, il se sent jugé, rapetissé, moins qu'un homme. Alors, hargneux, blessé dans son orgueil immense, il cherche des chicanes, il essaye de se faire craindre par son humeur, il torture de mots pleins d'aigreur sa femme et surtout sa fille, car c'est sur celle-ci que se porte, d'instinct, son fiel. Peut-être sent-il vaguement que, sans elle, il fût probablement resté le maître de la fortune de sa femme. En tout cas, on n'aurait pas, à l'heure actuelle, de dot à sauvegarder ni de fêtes à donner. On n'entendrait plus parler de robes, de leçons de piano, de chant, de danse, de dessin. C'était Hélène qui le ruinait.

Aussi lui rend-il mépris pour mépris. Il est le maître, après tout, étant le chef de la famille. Si Véra le tient par l'argent, il la tient, elle et sa fille, par sa position. Alors, avec ce plaisir qu'éprouvent les êtres faibles à se montrer autoritaires et à agir cruellement envers ceux qui sont livrés à leur despotisme, Glégorovitch accable sa fille qui, rageuse et envenimée, ne lui abandonne

jamais la dernière insolence. Parfois la scène finit par une lutte où Hélène tombe, brisée, dans des crises de nerfs. Mais le secrétaire d'ambassade en est quitte pour chercher du calme dehors au vacarme d'un bastringue, aux distractions du cercle ou chez son adorée.

Alors, avec quelle fougue téméraire, quelle étourderie, Hélène ne s'enfoncé-t-elle pas dans le plaisir chaque fois que l'occasion s'en présente ! Autant qu'à son père la vie de famille lui est odieuse. Ses nerfs secoués, malades, au moindre appel à la joie, l'entraînent bien au delà du domaine de sa volonté, et ses moments de tranquillité ne se passent que dans le travail cérébral des hallucinations délicieuses, mais décevantes.

Après ces scènes qui la dégoûtent de tout ce qu'il serait normal d'aimer, Hélène se réfugie dans les compensations que lui font recueillir son sexe, sa jeunesse et sa beauté. Autant, aux heures de crise, elle regrette d'être femme, autant, aux heures douces, elle en abuse. L'homme est devenu son but, son unique souci, son jouet. Femelle dans l'âme, elle ne se sent au monde que pour l'aventure de l'amour, qu'elle aime ou qu'elle soit aimée. Plus elle philosophe là-dessus, plus elle se persuade que tel est le vrai rôle de la femme. Quant au mariage, elle s'en passerait bien s'il n'était une nécessité sociale pour la femme. Alors, l'époux de sa conception est un maître absolu et ferme. Elle souhaite secrètement une puissance supérieure. En attendant, elle se fait très autoritaire avec les trois ou quatre jeunes gens dont sa vie est actuellement occupée. Il semble qu'elle ne reconnaisse à personne le droit de mettre obstacle à la moindre de ses fantaisies. Si l'un d'eux se suppose le droit d'être jaloux, elle le fustige en public d'un mot humiliant. Mais elle sait en un instant, pour peu qu'elle tienne à la tendresse de sa victime, panser de quelques

mots caressants ou de quelque fugace faveur la blessure faite, plus profonde généralement qu'elle ne l'a voulu.

Dans le bercement des adulations, les gâteries du flirt, elle a acquis la science pratique de se faire aimer. D'instinct elle a découvert des trucs, des recettes pour prendre les cœurs. Elle sait ce qui amorce, ce qui captive. Ses succès antérieurs et actuels lui inspirent une confiance exagérée dans son habileté et sa puissance féminine, et elle a l'assurance, le jour où il lui plaira qu'on l'épouse, de mettre la main sur celui qu'elle désignera.

Mais elle compte sans ses nerfs, sans cette faim de caresses dont sa chair est avide. Sa prétendue habileté s'anéantit à cette faiblesse. Hélène se livre trop. Une étreinte, ou même simplement près de l'oreille le contact de l'haleine tiède et pénétrante des mots d'amour, la grise. Des sensations, des sensations toujours et renouvelées. Elle a pour devise : « Sentir. »

Aime-t-elle? Oui et non. Ses facultés d'amour semblent, comme les autres, diffuses en son cerveau, incapables de se concentrer pour un effort, de s'abstraire dans une passion unique. A chacun de ses amoureux elle a consacré et dédié de doux instants de rêve, qu'elle a pris pour les émotions de tendresse les plus fécondes, et qu'un moment après elle sentait si loin derrière elle, si atténuées, qu'elle s'en moquait.

C'est dans un de ces transports factices qu'elle a donné un jour ses lèvres à Alexandre Knégévine, premier attaché de l'ambassade, un garçon droit, naïf, fou d'elle, qui, après cet abandon furtif dont il ne soupçonnait pas Hélène d'être si prodigue, demanda sa main. Il se croyait aimé. Mais le jour où, confiant et anxieux à la fois, il vint savoir la réponse, ce fut la jeune fille qui le reçut en riant aux éclats, le traitant de « toqué ».

« Eh ! mon cher, vous avez un trop beau front pour un mari ! » s'écria-t-elle.

Knégévine était laid, trapu, sans élégance et presque chauve à vingt-huit ans. Hélène se souciait peu d'avoir un tel mari. La fortune médiocre d'Alexandre n'était pas pour l'attirer davantage.

Alors pourquoi lui avait-elle abandonné ses lèvres?...

« Je vous aime bien, avait-elle ajouté pour consolation de son refus, mais de pure amitié. »

Elle était bien trop occupée alors de Faust Elling, un jeune et blond Américain attaché à l'ambassade des États-Unis, beau gars à larges épaules, à belles dents. Et aussi de Carlos de Arzuello, banquier espagnol, superbe, brun, à peau mate, à moustache souple, dont l'œil noir brille dans le cerne bistré des paupières et dont les lèvres sensuelles sont écarlates.

Ceux-là étaient riches, ils menaient grande vie à Paris, ils possédaient toutes les élégances.

Aime-t-elle encore Demètre Knégévine, frère de l'évincé, son ami d'enfance ? Nés la même année, élevés ensemble au pays, ayant les mêmes goûts, ils ne se sont presque jamais séparés. M^{me} Glégorovitch, avec cette candeur aveugle des mères, confiait depuis des années Hélène à Demètre, sur sa bonne mine d'honnête garçon. Elle ignorait qu'il avait été l'initiateur de sa fille et qu'à l'heure des curiosités vicieuses ils avaient étudié, dans les greniers ou les chambres closes, l'éveil progressif de leurs sens, qu'ils s'étaient l'un à l'autre révélé le mystère des désirs et indiqué celui des accouplements.

Aime-t-elle maintenant ce « crétin » d'Offmayer, comme elle l'appelle, cet insignifiant mondain banal et d'idées et d'aspect ?

Certes non. Alors pourquoi, le soir de la scène terrible du bouquet, s'est-elle levée dans la nuit pour retirer

de dessous le meuble, où elles étaient demeurées foulées, ces fleurs si malencontreusement envoyées par l'Allemand pour mettre à exécution sa plaisante promesse de cour? Et pourquoi, recouchée, a-t-elle effeuillé en les arrachant à pleines poignées ces roses volumineuses et les a-t-elle semées sur elle à moitié nue? Était-ce pour calmer le feu de sa chair fiévreuse à la fraîcheur de leurs larges pétales ou pour fouetter ses nerfs affalés de leur parfum aigu?

Ce ne fut sans doute que pour occuper son insomnie et rêver d'amour avec un autre.

IV

« Victor, rue du Général-Foy. »

Et Hélène sortant de chez elle par la grande porte cochère aux pierres blanches, aux dalles lavées, pénètre dans son coupé.

Mais à peine la voiture a-t-elle parcouru cinquante mètres que la jeune fille baisse une vitre et crie au cocher qui se penche :

« Passez d'abord avenue d'Antin. »

Elle adorait être seule ainsi dans sa voiture. Elle y retrouvait l'illusion de la liberté absolue qu'elle rêvait. Droite assise sur le bord de la banquette ou mollement enfoncée dans un coin, elle était heureuse du regard rapide des piétons, heureuse de se sentir admirée ou enviée, heureuse de paraître riche, et elle souhaitait qu'un ami passât pour pouvoir le saluer de la tête ou qu'il lui arrivât quelque aventure de galanterie, — un jeune homme qui la suivrait, l'aborderait au moment où elle saute sur le trottoir.

Se complaisant dans la reposante jouissance d'être seule, livrée aux fantaisies de son imagination, loin de son père qui, le matin même, au retour du bal, avait eu pour elle des mots pénibles, et même loin de son indulgente mère dont la présence la gêne toujours quelque peu dans ses songes intimes, Hélène, joyeuse comme une enfant longtemps retenue au travail et qu'on lâche enfin pour la récréation, écartait de sa pensée les soucis de la

veille et ceux du lendemain et avait du bonheur en elle comme si elle ne devait jamais en manquer.

La vie, dont l'ensemble n'est fait que de misères et de déceptions, se détaille ainsi en des heures délicieuses qui la font aimer opiniâtrément.

Hélène ressemblait à ces femmes qui, emportées par leurs tentations, achètent dans les magasins, achètent encore, achètent toujours, sans penser au total.

Allait-elle, au milieu de sa joie d'être seule doucement bercée, engourdie par le ronronnement sourd de la voiture, balancée par les souples soulèvements des ressorts, se rappeler que son père devait six mois au loueur ?

Ce n'est pas à son âge qu'on gâte les hallucinations d'absolue félicité à se morfondre dans des craintes d'avenir. Les occasions d'échapper à la triste réalité de son existence passaient si rarement qu'elle eût été bien sotte de ne pas s'abandonner à l'oubli de ses misères.

Cependant, pour qu'Hélène pût prendre ainsi son vol, il fallait toujours qu'un hasard s'y prêtât. Ce jour-là, c'était une indisposition de Glégorovitch, qui avait eu besoin de sa femme pour lui dicter de son lit un article politique destiné à une revue de Belgrade et, pour elle, l'obligation d'assister à la première répétition de la comédie chez les Lindgren, à deux heures.

Mais Hélène avait eu soin de commander la voiture pour une heure au lieu de deux afin de passer chez Faust, dont elle n'avait pas osé, devant sa porte, jeter l'adresse au cocher.

Et elle revenait en pensée sur son projet encore indécis de mariage avec ce garçon, au cas où Carlos ferait défection. Il avait une bonne figure, ce Faust, un air joyeux et franc, une belle bouche, un joli sourire, une barbe soyeuse et quelque chose de si tendre et de si

caressant dans les yeux ! Il mettait, lui aussi, un tel désir dans sa façon de la contempler, de lui serrer la main. Et quand ils dansaient ensemble elle le sentait si énérvé !

Et puis il était si généreux, il comprenait bien la vie...

Hélène, qui possédait la clef du petit rez-de-chaussée qu'habitait le jeune attaché d'ambassade américain, ouvrit silencieusement la porte afin de le surprendre et entra avec cette audace d'enfant gâtée dont elle ne se départait jamais.

Le domestique parut dans l'antichambre.

« Bonjour, Charlie, Monsieur est là ? dit-elle à voix basse en lui faisant signe de parler sans bruit.

— Oui, mademoiselle, répondit Charlie avec un fort accent anglais, Mossiou écrit. »

Hélène tourna alors franchement le bouton de la porte du boudoir où Faust, le dos tourné, se penchait sur sa table. La fumée de sa cigarette montait en spirale, tournant et tremblotant son léger nuage bleuâtre et laiteux le long de la lueur rouge des rideaux de la fenêtre. L'odeur de son tabac, le Richmond-gem, se mêlant à des évaporations à la pervenche, épandait dans l'air une odeur de fleurs sèches brûlées.

Cette atmosphère de l'appartement de Faust, Hélène l'adorait. Des senteurs de boudoir, seules, lui eussent déplu chez lui. C'eût été trop féminin. Elle aimait d'ailleurs que les hommes fumassent. Mais le tabac ordinaire lui était insupportable. Elle trouvait dans le Richmond-gem une suffisante dose d'âcreté pour que, selon son expression, cela rappelât le « mâle ».

Faust était dans le déshabillé coquet des jeunes élégants, sans gilet, sans cravate, en vareuse à carreaux écossais. Ses jambes, allongées sous la table, montraient

sur l'épaisse fourrure noire d'un tapis, ses pieds chaussés de babouches vernies très pointues et ses chevilles serrées dans des chaussettes de soie bleue à étoiles blanches.

Habitué aux allées et venues de son domestique très correct, à tournure de gentleman, portant moustache — Faust restait plongé dans sa correspondance. Mais le bruissement de la robe de soie de la jeune fille lui fit tourner la tête au moment même où elle avançait ses mains par derrière pour lui boucher les yeux.

« Mon Hélène ! » s'écria-t-il en se levant et en ouvrant les bras, avec ce sourire qui la ravissait. Et il l'enleva pour la baiser sur les joues.

Hélène se dégagea et tomba sur un divan turc où elle s'étendit.

« Ouf ! dit-elle, je suis lasse, j'ai les reins comme rossés !

— Qu'est-ce que tu as, ma bien-aimée ? demanda Faust.

— Je ne sais pas. Depuis huit jours je ne dors plus. Puis, nous avons passé la nuit chez notre ministre. En revenant je me suis disputée avec mon père, qui grognait de rentrer si tard. Ça m'a énervée davantage. Je ne me suis pas couchée, et le bain que j'ai pris pour me calmer m'a ramollie et fatiguée plus encore. Oh ! c'est assommant, cette vie-là. Depuis huit jours, depuis que cet imbécile d'Offmayer s'est avisé un soir de m'envoyer un bouquet, mon père me fait un nez long comme ça. Est-ce ma faute, est-ce que je sais ce qui lui a pris, à cet idiot d'Allemand ? »

Faust prenait son air pas content, un froncement des sourcils qu'elle connaissait. Aussi elle ajouta précipitamment :

« Tout ça parce qu'en me moquant de lui j'avais nié

qu'il fût capable de faire la cour à une femme. Je l'ai fichu au feu, va, son sale bouquet! »

A ce mensonge habile l'inquiétude jalouse de Faust se dissipa. Il s'étendit tout contre sur le divan, assez large pour les recevoir ensemble.

Elle reprit :

« Ah ! qu'on est bien chez vous, mon Faust ! J'avais besoin de me reposer un instant ici. Si je ne vous avais pas trouvé, je serais restée tout de même.

— Vous êtes chez vous, ma chérie.

— Il me semble que ces murs que nous avons tapissés et arrangés ensemble me gardent de la tendresse.

— Et j'avais, moi, dit le jeune homme, le pressentiment que vous viendriez. Tenez, regardez ces roses dans la jardinière, j'ai envoyé Charlie les acheter ce matin avec l'idée de vous les faire emporter. Comme moi, elles vous attendaient. »

Ils demeurèrent enlacés, comme couchés ensemble, leurs têtes appuyées sur le même coussin. Faust s'était étendu cependant un peu plus bas qu'Hélène, ses lèvres venaient à la hauteur des aisselles de la jeune fille, elles touchaient son sein à chaque soulèvement de respiration. La chaleur de sa bouche pénétrait au travers des vêtements de son amie, enveloppait sa chair lasse d'une immatérielle caresse.

Au bout d'un instant elle dit d'un air contrarié :

« Il faut que je sois à deux heures chez cette petite dinde de Geneviève Lindgren pour répéter la comédie : c'est embêtant, je resterais bien ici toute la journée. »

Alors Faust, fermant les yeux pour s'isoler dans les sensations douces de ce contact, dans l'éveil lent et incomplet de la chair :

« Oh oui ! tu es chez toi. N'es-tu pas la fée de mon logis, y a-t-il un seul objet ici qui n'exhale un souvenir de toi ?

D'ailleurs aucune autre femme n'y est entrée, c'est ta chapelle, tu y es servie et adorée comme une sainte. Et chaque soir, chaque fois que je suis seul, je pense à toi, j'ouvre la châsse qui renferme tes photographies, je les regarde, je les compare, je les baise. Vois aussi tes aquarelles, je les aime comme des reliques. »

Hélène se laissait aller à l'engourdissement de cette musique de tendresse, de ces paroles amoureusement chuchotées, puis nonchalamment elle leva les yeux, regarda les aquarelles accrochées au mur, et sans distraire ses sens livrés à l'étreinte de Faust, elle dit :

« Elles sont atroces, ces aquarelles. Vous devriez les enlever. »

Il répliqua :

« Mais non. Elles sont étranges, bizarres, folles, sauvages ; elles évoquent trop ta personnalité pour que je les trouve laides et m'en sépare. Je ne les donnerais pas pour beaucoup d'argent, va !

— Fou ! J'en ai fait de meilleures, je t'en apporterai d'autres. Celles que j'ai données à Demètre sont mieux enlevées. »

A ce mot de Demètre, Faust se releva. Ses sourcils se froncèrent encore, et il marcha dans la pièce la tête basse, agité.

Il dit :

« Qu'aviez-vous besoin de prononcer le nom de cet être-là ? J'étais bien, si près de vous, j'oubliais... »

Hélène, ne comprenant pas, suivit le jeune homme, les yeux écarquillés. Elle dit :

« Qu'est-ce qu'il vous prend, qu'avez-vous ?

— J'ai, j'ai, reprit-il, que dans ma joie de vous voir chez moi, de vous tenir dans mes bras, de vous presser contre mon cœur, j'oubliais... ce que j'ai appris hier !

— Que voulez-vous dire? demanda Hélène assise maintenant sur le sofa, inquiète.

— Je veux dire qu'hier, chez un de mes amis, on a parlé de vous et qu'on a dit...

— Quoi? mais dites, dites donc.

— Que vous aviez été la maîtresse de Demètre Knégévine. »

Hélène garda le silence, comme abrutié sous le coup. Elle avait pâli subitement. Ses lèvres blanches semblaient rentrer dans sa bouche, l'expression de l'œil était féroce. On avait dit qu'elle était la maîtresse de Demètre! Alors quoi! Qu'allait-il résulter de cette diffamation? D'où venait-elle? Comment l'arrêter?

Ah! elle comprenait, maintenant, c'était sa faute, ses imprudences... Son père aurait-il donc raison?

Faust continua :

« J'ai voulu savoir de qui venait ce bruit, j'ai joué l'indifférence, la curiosité, j'ai questionné habilement, j'ai dit que je ne croyais pas, et l'on m'a répondu : « Dame! Knégévine ne s'en défend pas, au contraire... »

La jeune fille, toujours assise, mais droite, regardant dans le vide, ne disait rien encore. Intérieurement elle était labourée par ce coup, elle semblait suivre une pensée, elle cherchait que faire, elle se demandait comment lutter contre cette diffamation, comment l'étouffer. Et rien, elle ne trouvait rien. La démentir, c'était la confirmer; se taire, la subir : c'était atroce!

Et puis une chose dite parmi des jeunes gens se répand vite..., tout le monde diplomatique le saurait... Pardi! C'était assez drôle de raconter ça! Alors elle était perdue! déshonorée! Bah! On ne le croirait pas. On dit tant de choses méchantes qui ne sont jamais arrivées! Mais si, on croit tout. Et encore maintenant, si on la voyait sortir

de chez Faust, on supposerait... On est si bête en France! On se scandalise qu'une jeune fille sorte seule.

Et elle restait muette.

Alors, comme elle ne se disculpait pas, Faust lui dit :
« Hélène, c'est donc vrai? Oh! »

Mais elle, sans répondre à cette exclamation, oubliant l'amour de Faust devant sa vanité outragée, se leva d'un bond et, rageusement, oppressée, elle murmura :

« En voilà une qui lui coûtera cher! C'est dégoûtant. Demètre a voulu faire le malin, rastaquouère, va, rastaquouère! »

Elle était tremblante, exaspérée!

Faust se rapprocha d'elle, heureux de cette indignation qu'il sentait sincère et, lui prenant les mains :

« Alors, ce n'est pas vrai?... »

Oubliant sa vengeance devant cette tendresse qui revenait à elle, Hélène se laissa retomber sur le canapé, presque calme, et regardant tristement ce visage encore inquiet :

« Oh! vous l'avez cru!... », dit-elle d'un accent de reproche.

Aussitôt Faust tombant à ses pieds la baisait sur les genoux au travers de sa robe, sur sa gorge, sur son cou, sur ses lèvres, la pressant dans ses bras, les yeux humides, car il avait la facilité des larmes dans les moments de ferveur amoureuse. Il répondit :

« Non, non, je ne l'ai pas cru! »

Mais, pendant qu'elle recevait ces caresses, les nerfs de la jeune fille, stimulés comme d'un coup de fouet par cet outrage, s'affaissèrent épuisés dans son corps déjà las. Il lui sembla que ses os et ses muscles se retiraient d'elle. Tout à l'heure une sueur rapide avait mouillé sa chair, elle était glacée, maintenant. Sa tête s'inclina tout

à coup sur le côté, ses paupières demi-fermées ne laissèrent voir qu'un peu du blanc bleuâtre de ses yeux, et bientôt elle se renversa et sa tête demeura ballante sur le bras de Faust qui la maintenait.

Elle avait perdu connaissance.

Alors le jeune homme l'étendit sur le divan.

Apeuré d'abord, ne sachant que faire, ne voulant pas appeler, il se conforma à la tradition, ouvrit tant bien que mal le corsage de la jeune fille et dégrafa son corset. Puis il se rappela qu'elle portait souvent sur elle un flacon de sels anglais. Il la fouilla, découvrit l'objet, le tint sous ses narines, et peu d'instants après Hélène rouvrit les yeux.

Faust, à côté d'elle, soutenait par la taille son corps allongé, ses mains pressaient le satin chaud du corset, il souriait à son amie avec tendresse et comme lui demandant pardon.

« Tu m'aimes? murmura-t-elle.

— Trop! » répondit-il en l'étreignant.

Puis, après un baiser : « J'ai soif, » dit-elle.

Faust se leva, et pendant qu'elle ragrafit son corset et remettait ses vêtements en ordre, il lui prépara lui-même un grog.

Quand elle eut bu, elle voulut partir, et bien que Faust réclamât, car l'heure qu'elle lui devait consacrer n'était pas écoulée, elle invoqua son état nerveux pour se retirer quelques minutes plus tôt.

« Et les roses, Hélène, tes roses que tu oublies! »

Elle ne voulut pas tout emporter et se fit à la jardinière un opulent bouquet de corsage dont chaque fleur reçut un baiser de Faust, afin qu'elle en eût « une provision pour toute la journée ».

L'air vif du dehors la secoua un peu, raffermi ses chairs, mais ses jambes restaient molles, flageolantes,

elle croyait tituber. Traversant rapidement le large trottoir, elle donna au cocher l'adresse de Demètre.

Elle voulait s'expliquer avec lui, lui faire avouer sa vilénie, lui mettre le nez dans sa saleté.

Eh quoi! c'était Demètre, son ami d'enfance, son confident qui la traitait ainsi! Dieu sait pourtant si elle avait été confiante et bonne et quels services elle lui avait rendus! Combien de fois l'avait-elle tiré d'embarras quand il revenait des courses la bourse vide, sans un sou pour dîner!

Ah! ça la dégoûtait!

Maintenant on allait répéter partout qu'elle était la maîtresse de ce petit crevé. Elle avait assez d'amies charitables pour exploiter ce bruit. Le monde serait bien trop heureux de le propager. Carlos le saurait sûrement, et ce serait du propre si l'odieux potin venait jusqu'aux oreilles de son père!

Alors, que faire? Rompre avec Demètre.

Elle pensa un instant à utiliser l'engagement que sa fantaisie lui avait fait obtenir de Carlos. Mais un duel serait un esclandre qui donnerait de la consistance à cette calomnie, et surtout ce serait initier Carlos à cette sale affaire qu'il pouvait ignorer encore longtemps... Et puis, Demètre ne se battrait pas!

Ah! elle rageait. Comme c'était lâche la diffamation!

Mais la voiture s'arrêta. Hélène était arrivée chez Knégévine qui, à Paris pour faire son droit, habitait rue Jacob.

Elle eut un moment d'hésitation avant de descendre, des palpitations de cœur l'oppressaient. Enfin, puisqu'elle était là, elle n'allait pas donner l'ordre au cocher de retourner. Elle descendit. Le jeune Serbe n'était pas chez lui, tant mieux. Dans son état de santé Hélène redoutait une explication qui n'eût pu être que très vio-

lente. Elle demanda au concierge, qui la connaissait, la clef de l'appartement de Demètre, afin, dit-elle, de lui laisser un mot d'écrit. Et elle monta.

Le logement de Demètre, qui ne se composait que de deux pièces habitables, une chambre à coucher et une sorte de pièce de travail, avec une cuisine transformée en cabinet de toilette, avait ce cachet des appartements garnis occupés par les étudiants étrangers de passage à Paris, meublés au hasard des occasions avec des meubles de tous styles ou plutôt sans style et de toutes provenances, tapissés de l'inévitable andrinople et de portières algériennes, avec quelques tapis d'Orient à bon marché et quelques bibelots de Serbie. Arrangement peu coûteux où pointaient cependant des aspirations au luxe et au bon goût.

Hélène entra en conquérante dans ces pièces qu'elle examina avec la satisfaction féroce de quelqu'un qui tient sa vengeance, et elle eut un amer sourire à la vue des objets qu'elle avait donnés à Demètre. C'était, sur la cheminée de son espèce de salon, une statuette antique en plâtre bronzé vert, des bibelots japonais, une boîte en faïence, un service à thé brillant sur un guéridon. Puis un fauteuil recouvert d'une tapisserie brodée de ses mains. Sur les murs deux aquarelles de fleurs coquettement encadrées; sur la table un encrier de bronze, cadeau de nouvelle année d'un de ses soupirants, et que Demètre s'était approprié le trouvant joli.

Subitement, à la vue de ces objets, la pensée lui vint de détruire tout ce qui venait d'elle dans cette pièce dont elle aurait voulu chasser jusqu'à son souvenir. Car ils s'étaient tous deux bien amusés dans ce petit appartement.

Hélène se rappelait les folies de la première année de leur installation à Paris, au temps où on lui permet-

tait de sortir avec ce gamin du même âge qu'elle et qu'on croyait si sage, si droit, si pur. Oh oui ! elle avait été bien bête ! Toutes les trouvailles de leurs imaginations vicieuses lui revenaient à la mémoire et la faisaient rougir de honte et de regret. Elle comprenait aujourd'hui que Demètre l'avait traitée comme une fille, l'avait déflorée moralement. D'un tiroir où ses yeux s'attachaient, elle le voyait encore prendre les photographies obscènes qui lui avaient révélé tous les genres d'amour. Et ces questions hardies qu'elle lui avait adressées et les réponses de Demètre, plus hardies encore !

Si elle ne s'était jamais donnée, ne se connaissaient-ils pas l'un et l'autre comme amant et maîtresse ? Et il avait peut-être tout raconté à des amis pour les faire rire !

Bah ! on ne le croirait pas.

En somme, c'était plutôt par bêtise vaniteuse qu'il l'avait trahie, afin de poser pour l'homme à bonnes fortunes, et non pas par méchanceté. Mais il n'en méritait pas moins une leçon.

Alors elle prit dans un coin une canne à pomme de lapis et brisa la statuette, cassa les verres des cadres de ses aquarelles qu'elle trouva ensuite. Puis, jetant à terre le service à thé, le bossela, l'écrasa sous ses pieds. Elle alla dans la chambre à coucher où se trouvaient des photographies d'elle — seule ou parmi des groupes — et les déchira. Elle revint dans la première pièce, prit un canif, entailla d'une vingtaine de coups allongés le dossier et le siège de son fauteuil. Ne pouvant rien contre l'encrier de bronze, elle le jeta au milieu de la chambre, sur le tapis où il se vida. Elle ouvrit tous les meubles pour reprendre ses lettres, mais ne les trouva point.

Puis, quand elle jugea son carnage suffisant pour marquer d'une manière ineffaçable le motif de sa visite, elle

saisit une plume d'oie qui se trouvait sur la table, se baissa par terre pour l'imbiber d'encre à une épaisse mare que la laine du tapis n'avait pas encore bue et, sur une large feuille de papier, de son écriture longue, droite, si reconnaissable pour Demètre, elle traça simplement ce mot en gros caractères :

COCHON !

Elle lança un dernier regard dans la pièce mutilée, sortit, remonta dans son coupé et, soulagée, se fit conduire chez Geneviève.

Et là, dans la voiture, sous l'obsession de ce nouvel et grave ennui qui lui mettait en tête toutes sortes de craintes, elle reprit la vision nette des moments passés avec Demètre, de leurs promenades à deux, de cette vie d'amants qu'ils avaient menée à petites doses, par escapades espacées. Elle vit surgir tout à coup de sa mémoire cette soirée du mois de juin dernier où, après une scène de son père, elle était sortie avec sa femme de chambre pour prendre l'air, calmer à la fraîcheur de cette nuit d'été les élancements de ses tempes. Dehors, au lieu de jeter à la poste une lettre destinée à Demètre, elle avait pris un fiacre pour la porter elle-même, comme but de promenade. Justement le jeune homme venait de rentrer. Alors elle était montée, priant la bonne d'attendre, et là-haut, auprès de son ami à moitié dévêtu déjà pour le coucher, elle était tombée au bout d'un instant en syncope comme chez Faust, accablée par une journée d'orage et par l'émotion contenue de sa querelle avec son père.

Et, soudain, elle s'était réveillée délicieusement pénétrée par une haleine chaude qui montait en elle, tendait et épanouissait sa chair, éprouvant une béatitude inexplic-

cable encore dans la torpeur du malaise incomplètement dissipée.

Puis, revenant peu à peu aux sensations exactes et rouvrant les yeux, elle s'était vue dans l'ombre sur un lit, abandonnée, les hanches étreintes, et elle avait compris que cette chaleur qui l'envahissait jusqu'à l'oppresser maintenant, passant dans les veines comme une houle et détirant ses membres, venait des lèvres brûlantes de Demètre.

Alors, apeurée, elle avait repoussé la tête du jeune homme, s'était dressée d'un bond sur son séant et arrachée à son enlacement.

Et comme maintenant, sous la tension de sa mémoire, elle retrouvait tous les moindres détails de cet incident, auquel elle n'avait plus songé depuis ! La lenteur de Knégévine à rallumer les bougies et d'autres indices plus intimes, plus inquiétants encore...

Dans l'angoisse de ses réflexions, elle songea qu'en somme elle avait pu rester un assez long temps sans connaissance et alors, qui sait ?

Un flot de sang lui monta au visage à l'émotion de cette peur soudaine et tardive. Pourquoi cette pensée ne lui était-elle pas venue plus tôt ? mais non, cela ne pouvait être qu'une aberration momentanée et fugitive que lui valait peut-être un reste d'ignorance. Et, reconstituant la scène de souvenirs plus précis, elle reprit assurance.

« Que je suis bête ! » pensa-t-elle quand l'agitation de son esprit fut un peu calmée.

En effet, à peine était-elle restée évanouie cinq minutes. Et puis elle se serait bien aperçue... maintenant elle était bien sûre, ce n'était pas là posséder une femme. Quelle crainte ridicule ! Mais vraiment Demètre se conduisait salement.

Et ce fut avec un sourire de femme heureuse et cette placidité d'esprit que lui facilitaient en l'occurrence sa nature frivole et sa science du monde, qu'elle entra chez les Lindgren.

Elle embrassa Geneviève, qui la gronda, en souriant, d'arriver en retard, se dévêtit de son chapeau et de son manteau, parlant avec entrain, demandant des nouvelles des uns et des autres.

Dans son expansion de bonne humeur factice et d'amabilité, elle tendit à Geneviève son bouquet de corsage, chaud encore des baisers de Faust, oubliant tout à coup que ces fleurs étaient imprégnées jusqu'à leur dernière exhalaison de tendresse pour elle.

Et poussant même la légèreté de cœur au delà de toute limite : « Tiens, dit-elle, voilà ce qu'un jeune homme m'a donné pour toi.

— Qui ? » demanda Geneviève.

Et Hélène, malicieusement : « Devienne. »

Elle leur apprit qu'il ne viendrait pas.

Geneviève saisit les fleurs et rougit de joie : Henri avait pensé à elle !

« C'est bien vrai, au moins ? » dit-elle, le visage illuminé et comme épanoui, les yeux brillants, dans cette expression de doute joyeux qui réclame une certitude.

Mais Hélène, voyant l'effet imprévu de ses paroles, ne poussa pas plus loin la plaisanterie.

« Mais non, bête, c'est moi !

— Oh ! » fit Geneviève d'un air de reproche, arrêtée brusquement dans son élan de bonheur, indignée qu'on pût jouer avec de telles choses. Et elle déposa les roses sur un meuble, car maintenant elles avaient perdu leur grâce et leur parfum. Pour Hélène comme pour Geneviève elles étaient gâchées.

M^{me} Lindgren, heureusement, entra avec M. de Arzuello.

On se salua. Bientôt, élevant la voix avec un sérieux de régisseur, l'Espagnol cria :

« Allons, mesdames, en scène ! »

Sur la demande de Carlos, on donna à Hélène un tablier et un bonnet blanc et en deux secondes elle apparut dans son accoutrement de bonne, coiffée à la chien, l'air canaille et vicieux.

Chacun riant aux éclats, s'extasia. La femme de chambre véritable sortit, étouffant ses rires, et ramena bientôt les autres servantes qui, du bout d'un couloir, purent jouir du succès de leur sosie.

Tout le charme piquant de la physionomie d'Hélène, la vivacité de l'œil, le léger retroussement du nez, sa voix chaude de Slave, qu'elle maintenait à l'ordinaire aux limites de la distinction, arrivaient en une seconde, avec rien, au contraste absolu. La façon des gestes, l'accent populaire « gras », sur les lèvres, ces airs de mépris qu'ont les mauvais serviteurs en parlant de leurs maîtres dans les maisons desquels ils rencontrent des difficultés d'aises, elle saisissait tout dans sa conversation improvisée de « fille qui rend son tablier » et poussait jusqu'à ses extrémités le réalisme de l'insolence.

Enfin, on passa au salon déjà organisé pour la répétition. La pièce, une comédie-bouffe mêlée de couplets, commençait par un monologue d'Hélène faisant le ménage, armée d'un plumeau.

Puis, Carlos entrait, se renseignait auprès de la servante sur la famille dans laquelle il était attiré par le père, apparemment pour en faire son gendre.

Le jeune homme, un joyeux vivant, est décidé d'avance à refuser ce parti à cause d'un engagement antérieur pris sous un tunnel pendant un invraisemblable accident de chemin de fer, la nuit, envers une jeune fille qu'il adore

et qui doit lui envoyer bientôt les moyens de se faire présenter à ses parents pour demander sa main. Il entre donc en scène, déguisé en calicot de bas étage, afin de déplaire à la jeune inconnue que le brave homme va lui présenter.

La bonne, qui lui plaît beaucoup, lui fournit un plan d'évasion et sur-le-champ, après quelques mots tendres, des compliments et des promesses, il lui propose de l'enlever dès la fin du déjeuner. Puis le père survient, parle de sa fille au jeune homme, qui répond en pensant à la bonne dont il demande la main par plaisanterie. Le bonhomme, heureux, quoique absolument étonné du train accéléré des choses, appelle sa mignonne fille Léonie, qui n'est autre que l'inconnue du tunnel. Stupéfaction des deux jeunes gens, lui de retrouver sa bien-aimée, elle de le voir dans son baroque accoutrement. Ils s'expliquent à mi-voix. Le fiancé tâche, sans y parvenir, de donner à son beau-père (qui avoue n'avoir pas bien compris la conversation de tout à l'heure) des éclaircissements sur l'imbroglio initial. On passe outre, le mariage est décidé, lorsque la bonne, à la dernière scène, entre sous un prétexte et frôlant le jeune homme, lui glisse à l'oreille : « Ma malle est prête. » Et le mot de la fin est celui du fiancé, qui répond :

« Bon..., tu partiras... seule..., chut! »

Beaucoup d'allées et venues, des couplets grotesques, le quiproquo rendait cette bouffonnerie amusante malgré sa sottise.

Naturellement, Hélène ne savait pas un mot de son rôle, M^{me} Lindgren soufflait tout. Pourtant on arriva à un résultat, la mise en scène : on marqua les entrées et les sorties, les changements de côté, les groupes. En somme, on fut content. « Ça irait, ça ne pouvait pas marcher du premier coup. »

Hélène, maintenant, surexcitée, distraite, amusée, était loin de ses émotions de tout à l'heure.

Après la répétition, on servit un lunch. La jeune Serbe prit son thé sans quitter son costume de camériste. Rien n'était plus drôle que de la voir dans un fauteuil porter la tasse à ses lèvres et revenir sous cet attifement à ses façons de femme du monde. Et de temps en temps des rires passaient sur les visages aux drôleries de Carlos, qui fut particulièrement spirituel.

Hélène fut prise d'un fou rire au moment où elle introduisait dans sa bouche un biscuit imbibé de thé. Elle manqua de renverser sa tasse, secouée par ses rires, la bouche toujours pleine, la tête en avant au-dessus de la soucoupe pour ne rien laisser tomber de ses lèvres sur son corsage ou sur ses genoux. Une explosion de cris joyeux accueillit cet accident, les moindres maladresses comme les moindres calembours, provoquant dans cette gaieté l'hilarité la plus extravagante.

Puis, vers cinq heures, on se leva pour se retirer. Au moment où les jeunes gens passaient dans les chambres pour chercher leurs vêtements, on apporta une lettre à M^{me} Lindgren. Mais Claire ayant dit, après l'avoir décachetée : « C'est de Devienne », Geneviève resta avec elle dans le salon et lut en même temps que sa mère.

C'était un mot d'excuse banal, bien poli, où Geneviève (il y avait aux salutations une amabilité pour elle) ne puisa que le plaisir de voir quelques lignes écrites de la main d'Henri, lesquelles n'étaient ni pour raviver ni pour étouffer son rêve.

Cependant elle s'empara du papier, le mit dans sa poche pour se réserver la douce occupation de le lire et le relire cent fois dans la solitude et d'extraire encore de son insignifiance des illusions d'amante.

Sérieuse maintenant, elle sortit pour rejoindre Hélène

qui se décostumait dans sa chambre. Le tapis épais du couloir la conduisit sans bruit jusqu'à la porte entrebâillée d'où elle aperçut tout à coup devant la glace de son armoire Hélène, les bras levés pour se recoiffer, et Carlos derrière elle lui baisant la nuque et la tenant par la taille. Geneviève, stupéfaite, s'effaça. Le rouge lui monta aux joues, et elle resta un instant appuyée au mur, ne sachant que faire, ayant peur, si elle entraît, de les surprendre et d'être accusée de sournoiserie. Alors elle recula avec précaution pas à pas, tremblante, troublée, jusqu'au salon. Puis, prenant son parti, elle saisit brusquement un bouton de porte qu'elle ouvrit et referma brusquement et, chantonnant, se dirigea de nouveau vers sa chambre, où Carlos, assis maintenant et ayant l'air de poursuivre une conversation, disait :

« Ça ne fait rien, Devienne est un fameux lâcheur ! »

Dans la salle à manger Henri II, noyée dans une pénombre verdâtre, par les vitraux où cette couleur domine et les sombres paysages de tapisserie cloués au mur — M. et M^{me} Lindgren, depuis un instant, avaient pris leur place des deux côtés de la grande table servie qui éclaboussait de clarté, ainsi qu'un carré d'émail blanc, les visages et les hauts meubles cirés, de style sévère.

Derrière une chaise encore inoccupée, le domestique, droit et à distance, attendait, pour la servir, M^{lle} Geneviève.

Elle entra. Elle avait voulu achever de poser la coiffe d'un chapeau qu'elle rrangeait.

« Il faudrait vous habituer à être exacte ou vous faire servir dans votre chambre, » grogna Lindgren.

Geneviève, qui se présentait gaiement, quitta son sourire. Elle rougit. Dans cette craintive attente de mots cruels qui lui serraient le cœur, son plus grand souci, justement, était de ne se mettre jamais en défaut.

Par exception, elle arrivait en retard un jour de mauvaise humeur de son beau-père. Elle s'assit muette, froissée, sans essayer de se disculper, le ton dur des observations du patron n'admettant jamais de réplique.

Ah ! comme ses pressentiments d'enfant avaient été justes quand elle avait eu peur du mariage de sa mère, qu'elle avait tant pleuré ! Elle savait pourquoi, mainte-

nant. Jusqu'à la naissance de son frère, elle avait été heureuse, et elle s'était reproché, bien souvent, d'avoir par son chagrin troublé d'hésitations le cœur de sa mère et retardé si longtemps cette union.

Puis du jour où le patron avait eu de Claire un enfant et un fils ! Geneviève était devenue la créature encombrante, supportée, qui volait une part au dernier venu. Cette hostilité avait d'abord commencé par des riens, une préférence, naturelle en somme. Puis, elle s'était accrue à mesure que le petit rival innocent avait grandi et que s'était développée chez le patron, pour en arriver aux cruautés de l'injustice, la passion de la paternité.

Et Geneviève subissait ces méchancetés avec résignation. Aux mots humiliants, aux reproches immérités, sa poitrine se contractait douloureusement, des larmes s'accumulaient au coin de ses paupières, prêtes à jaillir, et il lui fallait les retenir ou les essuyer furtivement, ces larmes qui l'eussent soulagée, car Lindgren n'aimait pas les « pleurnicheries ».

Malgré l'acte de sa vie qui pouvait passer pour un élan de générosité et d'abnégation, son mariage, le Suédois n'était en somme qu'un de ces êtres sans éducation de cœur, uniquement préoccupés de leur bien-être et de leurs jouissances ; de la commune espèce des commerçants riches, fils de riches, qui n'ont jamais souffert, même dans leurs affaires et gardent l'insolence de l'or. Trop limité d'esprit pour s'attendrir à d'autres peines qu'aux siennes et soupçonner même de plus délicates sensations chez des natures supérieures, Lindgren se croyait tout permis envers ceux qui dépendaient de lui, et dont il n'avait à attendre aucun service. Brave homme parfois, bon enfant même, après de bons diners ou aux instants de ruf, dans ces saturations de bonheur où sa conscience, en le rendant un peu honteux vis-à-vis de

lui-même, lui dictait quelques rares fois une bonne action.

Il appartenait à la catégorie de ces hommes d'affaires rapaces, usuriers, exploiters, de ces épateurs de cercles, disant haut les banalités ou les insolences avec un sourire équivoque ou un air de plaisanter qui leur laisse, quand on les prie de s'expliquer, un prudent refuge.

Beaucoup de ces rustres, les ambitieux, qui n'ont pu se marier selon leurs espérances (les filles dotées étant exigeantes), se « collent » pour se faire un intérieur et ne plus manger au restaurant, avec une femme qu'ils épousent plus tard, vers cinquante ans.

Lindgren, après avoir subi quelques échecs, avait désespéré de rencontrer la jolie et riche jeune fille de ses rêves et Clara Ménard, dont il était passionnément épris, lui avait paru réunir toutes les qualités qu'il souhaitait chez la femme : les goûts domestiques qui satisfaisaient son égoïsme et la beauté qui exaltait sa vanité.

En somme, il n'avait épousé tout de suite qu'à cause des circonstances et, surtout, d'un amour exaspéré par les difficultés. Il avait eu la main particulièrement heureuse, puisque sa femme avait su prendre rang dans la société régulière.

La situation de Clara procurait à Otto, dans les moments de colère, le brutal soulagement de lui faire sentir ainsi qu'à Geneviève qu'elles lui devaient tout, que c'était lui qui payait pour tout le monde. Mais ces grossièretés si sensibles à la jeune fille glissaient sur Claire. Elle se savait, malgré ces violences de langage, aimée de son mari. Elle le tenait par les sens, par sa douceur, la placidité de son caractère, par le bien-être du chez-soi.

Ce qu'il refusait un jour, en fait d'argent ou de toute autre chose, il l'accordait le lendemain ou huit jours, ou

un mois après. La patience, l'opiniâtreté, le tact extrême de M^{me} Lindgren triomphaient tôt ou tard. Elle possédait trop son métier de femme pour ne pas toujours amener son mari à ses volontés.

Ce jour-là justement, qui était un jour de la fin de janvier, mois de grosses dépenses, Claire se préparait à demander à Lindgren un supplément de solde. Elle prévoyait sur sa pension mensuelle un déficit de sept à huit cents francs dont cinq cents francs devaient payer une toilette de Geneviève et le reste, une petite folie à laquelle elle n'avait pas résisté, l'achat d'un chapeau ravissant. Elle épiait sur le visage renfrogné d'Otto un instant d'éclaircie ou de rassérènement pour lancer sa requête, bien qu'elle eût perdu, dès le commencement du déjeuner, l'espoir de réussir.

Elle rompit le silence froid qui avait suivi la dure sortie de Lindgren en amenant la conversation sur la comédie, les Glégorovitch et Hélène, dont elle dépeignait à son mari le costume et l'air effronté de la veille.

Lindgren observa qu'on élevait singulièrement cette jeune fille et comme Claire ajoutait que si elle n'avait pas de dot, elle serait joliment difficile à caser, Lindgren s'écria :

« Les Glégorovitch ! ils n'ont pas le sou, je l'ai appris ce matin. La mère, seule, possède encore quelques centaines de mille francs sur lesquels ils vivent. J'ai bien peur d'en être pour mon argent.

— Tu leur as donc prêté de l'argent ?

— Parbleu oui ! l'autre soir, le jour où nous y avons diné ; je les croyais solvables.

— Combien ? » demanda Claire.

Lindgren prononça à mi-voix, les yeux dans son assiette, comme honteux de s'être laissé prendre :

« Dix mille. »

Claire ne broncha pas, plutôt contente que contrariée de cette nouvelle. Son mari n'avait plus maintenant de raison de lui refuser ses huit cents francs de surcroît. Mais surtout elle sentait combien le sacrifice de cette somme les unissait à la famille Glégorovitch.

Elle dit seulement :

« Bah ! ce n'est pas une somme à regretter. »

Chacun comprit et Lindgren, satisfait de n'être pas désapprouvé, quitta sa mine hargneuse.

Alors, au dessert, tandis qu'Otto savourait son cigare, Claire risqua sa demande. Mais comme le visage de son mari, dès ses premiers mots, se rembrunissait, elle le trompa sur la destination de l'argent réclamé.

« Ce sont les notes supplémentaires des fournisseurs, entre autres, celle du glacier... »

Il douta.

« Les mille francs de surplus que je te donne chaque mois pour les frais de nos jeudis ne suffisent donc plus ? Il y a quelques folies encore là-dessous. »

Et méchamment, il lança un regard soupçonneux sur Geneviève. Il pensait : « Ça doit être pour elle. »

La jeune fille frissonna.

Le patron se leva de table et, jetant sa serviette :

« Tu t'arrangeras comme tu voudras, ou plutôt comme tu pourras. »

Et il sortit.

Les yeux de Claire et de Geneviève se rencontrèrent.

Claire, la lèvre inférieure avancée sur l'autre, souriait dans une petite moue de défaite. Ce refus ne la touchait guère. La demande était lancée, c'était l'important. Elle en serait quitte pour recommencer l'assaut à un moment plus propice. D'ailleurs, elle n'était pas pressée de payer. Elle avait en outre, de fortes économies, plus de huit mille francs, produit de l'anse du panier.

Dès les premiers mois de son mariage, elle avait compris à quelle sorte de mari elle avait affaire. Elle avait eu le tort de lui confier, pour qu'il en surveillât le rapport, ses économies antérieures se montant à une centaine de mille francs, y compris les cinquante mille francs de Geneviève et, depuis lors, elle n'en avait jamais entendu parler, Lindgren affectant le mutisme le plus absolu sur toute question d'argent. L'expérience avait suffi. Aussi, à mesure que le train de leur maison avait grandi, Claire avait soumis à son époux un budget de dépenses mensuelles, majoré en prévision des augmentations de vivres les plus inattendues.

Pour les dépenses de toilettes elle avait procédé de même, en se basant sur des notes de fameux faiseurs et de modistes renommées. L'argent accordé, Claire s'était amusée la plupart du temps à faire ses chapeaux elle-même et avait confié la confection de ses robes ordinaires à des couturières habiles mais sans réputation.

La nécessité de ces ruses s'était d'autant plus imposée que jamais Lindgren n'avait consenti à ce que l'entretien de Geneviève dépassât les trois mille francs environ que lui rapportait sa dot, intérêts qu'il n'avait pu se résoudre à laisser fructifier.

Le « grattage » de Claire la mettait à l'abri de toute émotion au sujet de ces refus d'argent. Mais le déplorable de ces incidents sans gravité, était que Geneviève y découvrait la couvante inimitié de son beau-père, l'impatience de la voir partir de chez lui pour ne penser qu'à son fils, ne plus rien payer que pour lui.

Lindgren se montrait même jaloux de l'amour que portait à Geneviève ce petit être, son ennemi inconscient, pour lequel elle se fût, sans hésitation, dépouillée de toute sa fortune.

Dans ses moments de solitude triste, elle songeait que

la seule manière de contenter tout le monde était de se marier. Oh ! oui, se marier ! C'était la délivrance, son vœu le plus cher, car ce raisonnement s'appuyait sur un rêve qui la mettait dans l'avenir au bras de Devienne.

Mais avec sa jeune expérience de la vie, elle savait que pour se marier il fallait une dot, que cinquante mille francs c'était bien peu par les temps actuels et que le patron ne paraissait guère disposé à augmenter ce chiffre.

Cependant l'idée d'Henri revenait toujours à sa pensée et, l'amour poétisant tout, elle se convainquit qu'il ne tenait pas à l'argent.

Claire et sa fille se levèrent de table, et près de la porte, en passant dans le salon, M^{me} Lindgren arrêta Geneviève qui marchait devant elle, posa la main sur ses épaules et, l'approchant d'elle, lui mit un baiser consolateur au cou. Geneviève renversa sa tête pensive et rendit tendrement ce baiser. Claire remarqua que les yeux de sa fille étaient humides de larmes.

« Ne te désole pas, ma chérie, murmura Claire. Ce n'est rien. Il n'est pas méchant au fond, va !

— Oh ! je vois bien qu'il a assez de moi. Je le gêne.

— Mais non. Seulement il est nerveux, tu le sais bien. Et puis, il a appris ce matin que les dix mille francs prêtés aux Glégorovitch étaient perdus. Veux-tu que je te dise ? continua Claire pour tranquilliser Geneviève, je suis sûre qu'il t'aime bien. L'autre soir, il m'a demandé pardon d'avoir été bourru avec toi, et il a ajouté : « Oui, je l'aime par amour pour toi. »

— Je sais bien, petite mère, que tu es toute ma force, ma protection. Tu es aussi tout mon bonheur ! »

Et sa mère s'étant assise, la jeune fille se mit sur ses genoux, passant ses bras à son cou.

« Oui, reprit Claire en la serrant contre elle, et tu seras heureuse, je le veux! »

Geneviève se laissa bercer quelques instants, puis, Claire l'ayant baisée une dernière fois :

« Va, dit-elle, ma sensible! va finir ton chapeau et si tu veux, nous sortirons vers quatre heures. Moi, j'ai à écrire. »

Et M^{me} Lindgren, souriante, ayant regardé s'éloigner sa fille dont elle chérissait les moindres mouvements, la grâce simple et l'élégance virginale, reçut par la porte qui se fermait un dernier baiser jeté du bout des doigts. Puis elle se dirigea vers son bureau et s'y installa.

A peine venait-elle de tremper sa plume dans l'encrier que le domestique entra, lui présentant une carte sur le plateau. Elle la lut, étonnée de cette visite inattendue, et après réflexion donna l'ordre de faire entrer.

Quand le visiteur parut, Claire se leva et gracieusement marcha au-devant de lui.

« Quelle surprise, monsieur Berthier! »

Mais le jeune homme, grave, baisa la main de M^{me} Lindgren avec une certaine pression émue qu'elle remarqua. Il paraissait, à la mobilité de ses regards inquiets, lui apporter une mauvaise nouvelle, et ne le voyant pas s'expliquer, ne sachant que dire, elle attendait, anxieuse.

Elle le pria de prendre un siège, elle-même s'assit et le jeune homme, extrêmement pâle, s'approcha d'elle tremblant, oppressé. Claire, une seconde, eut peur qu'il ne fût fou. Mais lui, d'une voix enrouée, voilée :

« Vous êtes seule? »

— Oui. »

Claire ouvrait ses sourcils démesurément, un peu inquiète.

Il reprit, baissant la tête et plus bas encore, comme un criminel qui ferait des aveux :

« Je suis là, en bas, dans la rue, depuis une heure. Je guettais le départ de votre mari..., je suis monté dès que j'ai cessé d'apercevoir sa voiture... qui l'emportait. Je suis monté quatre à quatre. J'ai encore attendu à votre porte, trop essoufflé pour me présenter, hésitant, écoutant, terrifié des moindres bruits, ayant peur d'être surpris là. Enfin j'ai osé, on m'a ouvert, je ne puis plus reculer, ayez pitié de moi!... je vous aime, je vous aime, je vous adore! »

Et il s'affaissa aux pieds de Claire dans une sorte d'abattement, les jambes pliées sous lui.

Abasourdie, celle-ci le contemplait à ses pieds et véritablement ne savait que devenir, s'attendant si peu à une pareille sortie. Sa première pensée fut de se lever, de le prier de sortir, d'appeler, de sonner... Mais quelque chose d'inexplicable l'empêchait de jouer la femme outragée, la retenait et la forçait d'entendre jusqu'au bout cette déclaration. Tout de suite elle avait été attendrie par cette souffrance. Pour elle, l'effarement de ce garçon dont toutes les idées sans doute, à cause de son audace, devaient battre des ailes dans sa tête comme des oiseaux affolés dans une cage, la toucha.

Une sorte d'émotion l'empoigna aussi, l'empêchant de sévir, l'embarrassant d'une grande indulgence, irraisonnée mais irrésistible.

Ce fut, pour le jeune homme, ce moment bête des déclarations où le silence est si pénible entre le mot d'affolement enfin jeté et l'effet qu'on en attend.

Claire disait seulement : « Voyons, voyons..., monsieur Berthier! » avec beaucoup de douceur et de calme pour ne pas le blesser ou le surexciter. Et lui, l'œil toujours fixé à terre, racontait qu'il ne vivait plus,

qu'il avait pensé à se tuer, qu'en cet instant même, honteux, ahuri de son effronterie, il désirait être immédiatement foudroyé afin de mourir à ses pieds, préférant la mort à une vie sotte et vide, nécessitant, pour oublier, des distractions vaines. Oui, la mort ! partir de ce monde avec l'image de l'unique aimée et l'extase de ce seul amour, s'il doit sortir de cette bouche qu'il n'ose regarder autre chose qu'une parole d'espoir ou de pardon !

Et ce discours d'amoureux, ces lieux communs préparés mais que l'émotion désordonnait, trouvaient grâce devant Claire, bien qu'elle n'eût jamais ressenti pour Berthier qu'une sympathie très large. Assaillie de mille pensées, de souvenirs, de présomptions, elle n'entendait en somme qu'un ron-ron de paroles bas prononcées, dont la synthèse se ramenait à trois mots, comme toujours : « Je vous aime. »

Pendant qu'il lui faisait maintenant l'historique de sa passion, elle se demandait ce qui dans ses actes ou dans ses paroles avait pu l'autoriser à lui parler ainsi ? Mais elle ne retrouvait dans ses manières d'être avec Berthier, depuis les excursions faites ensemble à Villers jusqu'à ses dernières réceptions, que des amabilités sans conséquence et que, peut-être, malgré soi, elle avait rendues plus significatives qu'il n'importait. Car dès les premiers jours, dans cette prévoyance maternelle et ces souhaits intimes qui ne connaissent pas la modestie, elle avait pensé à lui pour sa fille.

Elle ne répondait toujours pas, n'osant chasser le jeune homme. Alors lui se tut et se méprenant sur le silence de Claire, releva la tête et dit :

« Ah ! vous avez pitié de moi, vous êtes bonne, merci, merci ! je vous idolâtre, ma vie est à vous. »

Et il toucha ses genoux comme pour les baiser.

Alors Claire, d'un mouvement du corps, recula son fauteuil, s'éloignant ainsi du jeune homme.

Il se releva et reprit sa chaise.

Pour Claire, le moment était venu de parler. C'était trop bête vraiment ! Il était fou. En somme, elle ne se sentait à l'âme, à l'égard du jeune homme, aucun sentiment équivoque. Cette situation l'embarrassait, la gênait extrêmement. Pourtant le grotesque de cette déclaration inutile lui échappait. Elle était touchée de cet amour et ne voulait pas le traiter avec sévérité. Pleine de compassion, elle lui dit comme parlant à un enfant :

« Comme vous tombez mal, mon pauvre ami ! Oui, j'ai pitié de vous. Remettez-vous d'abord et causons sagement... Vous tombez très mal, répéta-t-elle, et, ma foi, vous y gagnez ceci qu'au lieu de vous mettre à la porte comme je le devrais faire...

— Ah ! ne me faites pas l'aumône ! Qu'avais-je donc tout à l'heure à vous crier pitié ? De la pitié, je n'en ai que faire. Je n'en ai que trop pour moi-même. Brisez-moi plutôt !...

— Calmez-vous, je vous en prie ! Ma fille peut entrer... »

Cela l'énervait, à la fin. Elle demanda d'un ton plus bref :

« Voulez-vous m'entendre ? »

Il se résigna.

« Dites !

— Eh bien, vous ne pouvez pas croire tout le regret que j'ai de cette scène. J'ignore si l'expression trop vraie de ma sympathie vous a fait croire à un sentiment... différent... Nous étions en charmantes relations, vous me plaisiez beaucoup... J'aime votre esprit, votre distinction, vos manières... Les attentions que j'ai eues pour vous ont-elles été si équivoques ? ou leur avez-vous

donné un sens exagéré? Toujours est-il qu'il y a un grave malentendu entre nous, car tout cela n'est qu'un malentendu et j'en suis excessivement chagrinée. Comment me conduirai-je maintenant avec vous? Je suis comme désorientée. Ah! tenez, vous venez de gâter deux charmantes amitiés.

— L'amitié, l'amitié, qu'est-ce que l'amitié entre gens du monde? Des politesses, rien que des politesses! Les vraies relations entre les cœurs ne s'établissent que par l'amour. Placez-vous donc l'amitié au-dessus de l'amour, croyez-vous qu'il y ait autre chose au delà?

— Eh! mon cher, je suis mère de famille, j'ai deux enfants, j'ai vécu, moi aussi. J'ai touché cet au-delà auquel vous aspirez et j'en suis revenue! bien revenue... Croyez-moi, les sommets ne sont pas habitables longtemps... Si vous saviez, mon pauvre ami, comme je sens aujourd'hui l'inutilité, la vanité de l'adultère! La passion, l'amour! Parbleu, je sais où ça commence..., je sais où ça finit!... »

Elle s'arrêta, menant plus loin ses pensées.

Berthier venait de pousser un douloureux et déchirant soupir. Il était courbé sur ses genoux, le front dans ses mains.

M^{me} Lindgren considéra un instant ce désespoir. Le jeune homme semblait pleurer. Elle eut un attendrissement dans ce moment de silence qui dura. Ses premières sensations, toutes favorables à Berthier, se haussèrent jusqu'à une fierté d'être aimée par ce beau garçon si charmant. Elle le contemplait des pieds à la tête, englouti dans son chagrin. Sans doute, son cœur éclatait sous cette brûlante douleur et elle fut saisie du besoin de panser cette blessure, de la guérir, d'être bienveillante enfin. Cependant il fallait d'abord étouffer ses espérances.

Elle reprit :

« Voyez-vous, je n'ai nul souci de devenir la maîtresse de quelqu'un. L'affection de mon mari me suffit. Je l'aime, en somme... »

Elle s'arrêtait, parlait lentement, tranquille, n'ayant plus peur d'une excentricité de la part de Berthier, qui, toujours dans la même pose, avait mis son mouchoir sur ses yeux et semblait plus calme.

« Il faut encore avoir des illusions, mon pauvre ami, pour succomber ! L'espérance d'un mieux rêvé ou l'esprit de révolte ou encore des sens immaîtrisables — quelquefois l'ennui, le désœuvrement, l'absence d'un but... Eh bien, il y a longtemps que j'ai perdu mes illusions. Je sais ce que valent les serments d'amour. »

Elle s'arrêta encore. Une pensée traversait son esprit :

« Peut-être celui-ci, après tout, est-il capable d'un amour délicat, tendre et inaltérable ! »

Elle continua, haut :

« Je n'espère et ne désire rien de plus que ce que j'ai. Je suis heureuse. Je n'ai donc pas lieu de me révolter. Je ne m'ennuie pas, ayant des enfants et le souci de leur avenir... Pour ce qui est des sens... (elle sourit)... il faut bien vous l'avouer, je suis très pot-au-feu. Mon devoir ne m'est nullement pénible. »

Paul releva la tête, se redressa tout à coup et dans un éclat de voix il s'écria :

« Non, ce n'est pas possible, vous n'aimez pas votre mari !

— Chut ! chut ! fit-elle, je vous en supplie !... »

Puis, reprenant :

« Mon Dieu si, je l'aime, je vous assure. Ça n'a jamais été de la passion, je vous l'avoue franchement ; mais c'est une affection sincère et sérieuse. Je l'aime, enfin,

comme... » Elle fut pour dire : « Comme j'ai aimé mes autres amants », mais elle continua :

« Comme on aime un mari : attachement solide et naturel même. Nous sommes faites pour être attribuées à un homme. Nous ne sommes rien sans un tuteur, un défenseur. J'aime donc mon mari. Par égoïsme, si vous voulez, par calcul encore, par besoin de lui, par instinct; l'instinct c'est le calcul de la bête. Et puis je suis une régulière. »

Elle souriait.

« Voilà que vous me faites faire de la philosophie ! »

Berthier, les yeux rouges et fixes, les bras pendants sur ses genoux dans une pose mélodramatique, écoutait.

Claire se leva et comme il gardait toujours le silence, elle continua gaiement :

« Allons, du courage, mon ami : voyez comme je vous ai reçu affectueusement. Je vous fais remarquer mon indulgence; je serais désolée que vous me maudissiez. Défaites-vous vite de cette irritation, car j'ai entendu dire que l'amour c'est de l'irritation cérébrale; ça se gagne, comme un rhume, aussi bêtement, un fluide qui passe..., un frisson... et ça y est ! Redevenez le charmant cavalier platonique que vous étiez. Ne me gardez pas rancune. J'aurais du chagrin de ne pouvoir plus vous convier à ma table. Vous mangez bien, dit-elle en badinant, vous êtes gai... C'est plus qu'il ne faut pour plaire à une maîtresse de maison... Vous me manqueriez !

« Maintenant, mon ami, allez-vous-en. Je m'engage à oublier cet incident, à effacer tout ce que vous m'avez dit. »

Il ne bougeait pas.

M^{me} Lindgren désirait pourtant qu'il se retirât, elle appréhendait l'arrivée de Geneviève : elle frappa le jeune homme sur l'épaule pour le tirer de sa torpeur.

« Voyons, partez, partez ! »

Elle lui tendit la main.

Berthier saisit cette main avec avidité, la couvrit de baisers jusqu'au bout des doigts, la retourna, en mordit la paume, butinant pendant quelques minutes ce morceau de chair qu'on lui abandonnait !

Puis, sans un mot, il s'essuya les yeux en les tamponnant avec son mouchoir, prit son chapeau et sortit.

Claire le suivait de l'œil.

Dans la crainte qu'on ne s'aperçût de la bouffissure rouge des yeux de Berthier et de la décomposition de son visage, Claire ne sonna son domestique que lorsqu'elle pensa que celui-ci se présenterait trop tard pour reconduire le visiteur.

Quand le claquement assourdi de la porte fut venu à ses oreilles, elle se sentit soulagée. Elle demeura debout un instant. Puis, machinalement, elle s'avança vers la fenêtre, en écarta le rideau pour voir le jeune homme s'éloigner, mais elle se surprit dans ce geste imprudent et s'écarta. Puis, devenant songeuse, elle se dit à elle-même :

« Pourtant, qui sait?... »

Elle tomba dans un fauteuil qui se trouvait derrière elle, et murmura :

« Sotte que tu es ! »

Et elle se mit à rêver, les regards remontant — au travers des rideaux de gaze — le rayon de jour qui entrait.

C'était une belle après-midi de janvier, un peu froide, où le ciel presque sans soleil était d'une pâleur unie, éclatante, mais un peu triste.

Claire songea à cette aventure étrange, si fugitive, et aux autres de ce genre qui, depuis son mariage, lui étaient arrivées. Elle se rappela les pressions de main

de celui-ci, les propos enveloppés de celui-là, les mots à sous-entente, pour la tâter, savoir « s'il y avait quelque chose à faire, » et l'insinuation de Glégorovitch : « Venez un soir sans votre fille, je vous reconduirai ! » Tout le chapelet enfin des propositions, des invites à l'amour, des compliments hardis et grivois dont elle avait été l'objet de la part de jeunes et de vieux.

Elle savait maintenant leurs mille et une manières de s'y prendre, elle les avait vus tous venir, ces libertins, chercheurs de bonnes fortunes à bon compte, et elle les avait arrêtés dans leurs frais d'éloquence, suivant les cas, soit par une affectation de ne les point comprendre, soit par l'ironie, soit par la sévérité.

Seule, la déclaration de Berthier l'avait émue : sa brusquerie, sa sincérité, cette douleur, cela différait de la vulgaire et simplement libidineuse déclaration des autres. Elle n'était pas d'un débauché. Il y avait là l'exaltation de la poésie, une sauvagerie intéressante, une fougue juvénile. Et elle ne lui en voulait pas, à ce pauvre garçon ! Elle ne lui avait rien dit de blessant, au moins ? Elle l'eût bien regretté !

C'est que Claire entrait dans l'âge où l'oreille écoute plus délicieusement que jamais les mots d'amour... Elle prenait sa trente-septième année. Depuis son mariage, Berthier était le seul homme qui lui eût représenté son idéal masculin, le seul en qui elle eût trouvé une similitude de nature et comme un terreau propre à ses sensations, à ses idées et à ses sentiments.

Tout de suite elle avait reconnu chez lui une infaillible délicatesse, une distinction simple. Elle avait du plaisir à le regarder, car sa tête était intelligente, ses yeux caressants, sa bouche spirituelle. Elle l'avait du premier jour supposé d'une infinie tendresse, d'une grande droiture et d'une constance sûre dans ses affections. Entre

tous ses invités elle l'avait soigné, s'était occupée de lui, presque fière de sa présence. Il personnifiait à ses yeux le monde vrai où elle voulait parvenir.

Mais dans son habitude d'honnêteté elle n'avait pas un instant pensé qu'un sentiment d'amour pût un jour les jeter dans les bras l'un de l'autre. Bien plus, mais alors peut-être par l'effet d'un désir dévoyé, par un singulier emmêlement des choses du cœur, elle s'était dit :

« Mon Dieu ! s'il pouvait aimer Geneviève ! »

Et aujourd'hui que ce projet, ce vœu à peine conçu s'anéantissait, il lui restait cependant un certain orgueil d'être préférée. Elle ne se défendait pas d'un réel plaisir à savourer au fond d'elle — oh ! rien que quelques minutes — ce suave remuement d'amour-propre.

Alors, souriante, elle dit presque tout haut : « Ce pauvre garçon ! » Et dans l'accent de sa pensée elle n'exprimait pas le regret d'avoir repoussé Berthier, mais bien plutôt la contrariété d'une chose qu'elle n'avait absolument pu satisfaire, malgré sa bonne volonté, — comme cet ennui qu'éprouvent les généreux quand on leur demande l'aumône et qu'ils n'ont plus d'argent !

Pourquoi ne l'avait-elle pas connu plus tôt, bien avant Lindgren ? Elle reconstitua avec lui tout son passé, elle s'abandonna sur ce fauteuil où elle se trouvait bien, à l'improvisation d'une douce histoire d'amour, ainsi que souvent on fait à certains moments du jour, dans la bienheureuse paresse des béatitudes sans cause. Et, reprenant une à une les paroles tombées tout à l'heure de la bouche de Paul, elle les écoutait à nouveau, les faisait descendre délicieusement en elle. Semence d'ivresse qu'elle réchauffait jusqu'à éclosion, dans la petite débauche de rêverie qu'elle se permettait !

Et bientôt, sous le travail de son imagination en verve, tout le mystère de l'amour absolu et surhumain

se dressa dans une apothéose. Elle vit se dessiner nettement, sur les teintes azurées et charmeuses du songe, cette passion que tout à l'heure elle avait effacée vivement, comme un enfant aurait brisé un beau jouet neuf.

Les mots d'amour du jeune homme prenaient une éloquence irrésistible, de laquelle il fût resté bien loin s'il avait continué à en être l'interprète réel, car il semblait à Claire, dont les paupières se baissaient peu à peu, que ces mots se disséminaient dans ses veines, brûlant de ce feu qui enivre.

Et elle enrichissait cet amour inventé d'idéales tendresses et d'exquisités que Paul Berthier et nul autre, sans doute, n'eût jamais découvertes !

Mais soudain elle s'aperçut dans son rêve fou. Elle se surprit — elle si pratique — dans sa félicité fictive, au milieu des jolis nuages qu'elle venait d'amonceler. Elle était donc grise ? Elle regarda tout autour d'elle, comme en un réveil, ce salon si coquettement meublé et arrangé. Un léger mouvement de son corps fit grincer la superbe soie brune qui collait sur l'opulence de ses bras et de sa gorge, et ses yeux tombèrent sur elle-même, sur sa pleine beauté, sur toute sa splendeur si bien encadrée dans cet appartement luxueux ; elle se ramena au bonheur réel qui l'entourait et lui permettait d'errer aussi bêtement qu'une fillette dans la région des fées. Ne se servait-elle pas des joies procurées par l'un pour illuminer son idylle avec l'autre ? C'était vraiment trop bête de s'être laissée aller à cette sentimentalité ridicule !

« Allons, hop ! » se dit-elle.

Et d'une secousse de tête elle parut chasser les dernières miettes de son petit poème dont elle se mit à rire.

Elle, Claire, prise à une déclaration ! Était-ce vraiment la peine d'avoir commencé la vie comme elle l'avait

commencée ? Ne savait-elle pas par expérience que les plus sincères promesses s'oublient aux seconds baisers et que les plus délicieux accouplemens finissent toujours par des ruptures ou d'insupportables chaînes ?

Allait-elle pas s'imaginer un bonheur absolu, impérissable, fait exprès pour elle, un bonheur supérieur aux bonheurs humains !

Celui qu'elle tenait là ne lui suffisait donc pas ? — Qu'avait-elle à souhaiter de plus ? Qu'importait, après tout, que son mari fût moins gentilhomme, moins délicat, moins fin que ce garçon ? C'était un marchand, à la vérité, un homme de moyenne valeur et qui avait de rudes défauts. Il manquait parfois de vraie générosité, il lui refusait, par exemple, une somme insignifiante et prêtait dix mille francs à des étrangers insolubles. Il était égoïste, bougon, difficile à contenter, colère, parfois même grossier et brutal. Mais ces défauts ne formaient sur son cœur qu'une sorte de croûte qu'elle savait soulever et franchir. Il était moins mauvais qu'il ne s'efforçait de se rendre. N'était-elle pas arrivée, avec lui, à tout ce qu'elle avait voulu ? — Elle le tenait si bien ! Il se faisait si obéissant, si souple, dans l'intimité des nuits ! Il se faisait pardonner là ses plus insupportables humeurs.

Et puis, à qui devait-elle ses premières satisfactions d'amour-propre, le rachat de ses fiertés de femme et cette inappréciable tranquillité d'être riche ?

Elle avait commis, tout à l'heure, par pensée, le péché d'ingratitude et d'infidélité. Vraiment elle se le reprochait.

A poursuivre son raisonnement sage, à extraire de la rugueuse nature d'Otto les qualités qu'elle lui connaissait, elle chassa d'elle cet affolement passager, surtout quand cette question se dressa soudain à son esprit :

« Est-ce que jamais, dans la situation où j'étais, Paul m'eût épousée? »

Mais se sentant le cœur gros de tendresse, comme si elle en eût tout d'abord monté pour l'autre une provision trop grande qu'elle n'avait pas eu le temps de dépenser dans son rêve interrompu, elle fut enveloppée d'un allanguissement voluptueux plutôt physique que mental. On tressaille souvent, dans la solitude, au milieu de la journée, à ces épanouissements de la chair. Sa reconnaissance, son affection pour Otto s'exaltaient, tandis que dans son corps et ses membres une exquisite mollesse, une dilatation suave jointe à un frémissement, circulaient comme une pénétration matérielle et lente du bonheur. Il manqua une étreinte pour que ce fût l'extase. Et dans cette réaction brusque de sa première rêverie, retrouvant tout à coup Paul Berthier au fond de ses pensées, elle l'aperçut si loin, si loin, que son image se confondait et que, même, à la fin, elle ne distinguait plus ses traits. Peut-être, s'il se fût présenté en cet instant, ne l'eût-elle pas reconnu.

La porte s'ouvrit au moment où les choses reprenaient aux yeux de Claire leur aspect réel. Geneviève entra. L'allanguissement de sa mère se dissipa.

« Ah ! viens m'embrasser, ma chérie, s'écria M^{me} Lindgren en tendant les bras, poussée par un étrange besoin de comédie intime la mettant dans le rôle d'une honnête femme qui serait sortie victorieuse d'une lutte morale.

« Je suis heureuse, continua-t-elle, je viens de rêver un instant à des bêtises, j'ai fait des projets, enfin je suis heureuse, je ne sais pas pourquoi. »

Geneviève s'était assise sur les genoux de sa mère comme après le déjeuner, dans la même pose câline. Elle ne répondait à cette joie de Claire que par un sou-

rire doux, son œil demeurait attristé; celle-ci s'en aperçut.

« Mais toi, dit-elle, tu as l'air tout morose. Tu te chagrines encore des vilains mots du patron ?

— Oh non ! Je commence à m'y faire.

— Eh bien, pourquoi es-tu triste ? »

Geneviève, les yeux baissés, se taisait.

« Ne suis-je plus ta confidente, demanda M^{me} Lindgren, et me cacherais-tu quelque chose, toi pour qui je n'ai plus de secrets?... Qu'as-tu, mon enfant ? »

Geneviève, d'une voix mince, douce, répondit :

« Je ne sais pas. »

Et des larmes vinrent à ses yeux.

« Tu t'ennuies, tu as des idées noires, je suis sûre. »

Puis, comme éclairée subitement, elle s'écria presque en riant :

« Serais-tu amoureuse ? »

Geneviève se serra davantage contre sa mère et, rapprochant ses joues rougies tout à coup, du cou et de la poitrine de Claire, comme pour se réfugier en elle et cacher son trouble, elle laissa échapper de ses lèvres, tremblantes de cet aveu, un oui tout faible, dans un souffle.

« Ah ! ah ! reprit M^{me} Lindgren, et de qui, mademoiselle ? »

La jeune fille hésita...

« D'Henri, je crois... »

— Tu crois ?

— Oh ! mère, j'en suis sûre. »

Il y eut un moment de silence qui fut bien long pour la sensible Geneviève. Elle était tout inquiète maintenant de la réponse de sa mère. Dans l'attente, sa respiration s'était arrêtée. Elle guettait, craintive, prête à

être ravie, prête à être meurtrie, suivant que les paroles de M^{me} Lindgren seraient chargées d'espoirs ou d'incertitudes.

Enfin elle entendit :

« C'est un gentil garçon, tu n'as pas mal choisi..., seulement... seulement... j'ai bien peur. Henri n'a pas l'air de vouloir se marier, c'est un artiste, il a mille raisons pour rester garçon... Il est d'ailleurs encore très jeune. As-tu lieu de croire qu'il t'aime aussi ?

— Non. Au contraire, répondit Geneviève, il paraît préférer Hélène.

— Ah ! mon enfant chérie, prends garde ! Si tu allais être malheureuse !... »

Elles ne dirent plus rien. Geneviève resta longtemps assise et penchée sur sa mère. Elles songeaient toutes deux, chacune à sa manière, à cette chose si douce, si sotte, si inévitable, qui est l'amour.

Enfin M^{me} Lindgren dit :

« Veux-tu sortir un peu ? Va mettre ton chapeau. »

Geneviève se leva et s'en alla lentement, un peu découragée.

Claire la suivit des yeux comme elle avait fait deux heures auparavant, puis elle passa dans sa chambre. Et pendant qu'elle se vêtait, elle songea à cette idée de mariage, au jeune peintre d'avenir, qu'on disait déjà plein de talent, et qu'elle entrevoyait plus tard au milieu de ses succès, à l'Institut, peut-être, avec l'auréole de la gloire.

D'un bond, sa pensée se reporta dix ans en arrière. Elle se revit sur les planches du Vaudeville et dans son entresol de la rue du Colisée. Puis elle considéra d'un œil satisfait la longue étape franchie, comme un ascensionniste qui se penche pour se rendre compte de l'alti-

tude d'où il plane, et elle fut prise d'une joie infinie. Elle revint au présent, et dans cet essai de noms qu'on se plaît à faire, parfois, en ces sortes de projets, elle murmura :

« Madame Geneviève Devienne. »

Elle sourit.

Puis elle ajouta, croyant maintenant toutes choses possibles :

« Comme on va vite avec les rêves ! »

VI

Il y avait grand bal, le 15 février, à l'ambassade suédoise. Par malheur pour Geneviève, M. Lindgren était absent de Paris et Claire, fort grippée, venait d'être condamnée à garder la chambre pendant encore une huitaine de jours. Ces contretemps désolaient Geneviève, qui se préparait depuis au moins un mois pour cette fête et s'en faisait une joie.

Quand elle confia sa déception à M^{me} Glégorovitch et à Hélène, venues pour prendre des nouvelles de sa mère, tout de suite ces dames s'offrirent à emmener Geneviève à cette soirée, et il fut convenu qu'elle ferait porter, rue de Vigny, sa toilette de bal, qu'elle y dînerait et s'y habillerait, après le dîner, en même temps que son amie. On la reconduirait chez elle au retour. Cette combinaison enchantait les jeunes filles.

Geneviève arriva de bonne heure, vers cinq heures et demie, selon les recommandations d'Hélène. Et comme, en habituée de la maison, le domestique la laissait se diriger seule vers la chambre de Mademoiselle, elle entendit en passant dans le couloir une porte s'ouvrir et une voix sèche parler ainsi :

« Enfin, madame, vous avez été prévenue, la maison ne peut attendre plus longtemps, jamais nous ne renouvelons un billet plus d'une fois. Il faudra donc absolument payer ou nous nous mettrons en règle. »

Et au moment où elle entra précipitamment chez

Hélène, afin qu'on ne soupçonnât pas qu'elle eût entendu, Geneviève vit un homme sortir du salon. Le ton insolent de cet individu l'avait bouleversée. Elle n'avait rien compris sinon qu'il réclamait une somme que les Glégorovitch ne pouvaient pas payer. Ce que son père avait dit l'autre jour n'était donc que trop vrai ! Elle souffrait pour ses pauvres amis. Comme cela devait être affreux de manquer d'argent !

Elle trouva Hélène en gaieté comme elle était toujours à l'approche d'un plaisir. Elles parlèrent de leurs robes qui étaient neuves et les comparèrent. Geneviève sortit la sienne de la caisse qui la contenait et l'étendit sur le lit.

Elles bavardèrent encore de toilettes de ville, d'arrangements nouveaux, puis elles passèrent au salon où, jusqu'à sept heures, elles firent un peu de musique.

Tutich et le frère de Demètre, Alexandre Knégévine, qui dînaient aussi, arrivèrent, corrects, dans leur frac.

Bientôt, on se mit à table. Hélène et sa mère étaient en robes de chambre, Glégorovitch en veston, Geneviève en costume de ville. Cette diversité de tenue ajoutait encore à l'intimité du dîner.

Tutich, comme toujours, donna le signal des rires en faisant des bêtises. Il lâcha des calembours nouveaux, des à-peu-près de boulevard dont le sel échappait la plupart du temps à Geneviève mais réjouissait Hélène, habituée à cet esprit. Il noua sa serviette autour de son cou, ainsi qu'un gamin, pour protéger son plastron, mangea la soupe avec des manières de gâteaux accompagnées de grimaces qui le firent ressembler un instant au ministre de Serbie. Ce fut Glégorovitch qui découvrit la ressemblance et chacun, en effet, la retrouva. On se tordit. Alors Tutich poussa plus loin l'imitation, il singea les gestes de Novakovitch, leur am-

bassadeur et, en serbe, commença une parodie de ses discours et de sa voix. Tous étaient secoués par le rire et Geneviève riait aussi, par contagion. La plaisanterie se termina par un débinage en règle de leur chef diplomatique. On raconta des anecdotes sur sa femme, une ancienne maîtresse de piano fort jolie qui avait assez cascadé et s'était battue dans les couloirs du théâtre de Belgrade avec une cabotine française de passage, qu'elle soupçonnait d'avoir des relations avec son amant.

A ces choses que chacun savait et dont on ne rappelait que les détails en des allusions spirituelles à mots couverts, Geneviève ne comprenait rien. Elle laissait courir la conversation sans y prendre part, se livrant à des remarques intimes, à l'étonnement que lui inspirait l'opulence de ce dîner sans cérémonie qu'elle pensait trouver confortablement simple comme chez sa mère et qui se composait de mets extraordinaires, de hors-d'œuvre russes et orientaux, de vins délicats dont elle avait comme une peur et qu'elle touchait des lèvres seulement.

Tout impressionnée encore de cette fin de conversation surprise en arrivant, et du propos de son père sur les Glégorovitch, Geneviève se choquait de ce luxe, autrefois admiré et envié. Elle se demandait par quels prodiges on pouvait couvrir sa table de mets si coûteux, garder sa voiture, trois domestiques dans la maison, un cocher, se faire habiller chez les meilleurs tailleurs, et tout cela sans argent, sans beaucoup d'argent !

Et ces rires francs des convives, sur leurs bouches dilatées, cette gaieté, cette insouciance, lui semblaient une monstruosité. Sa naïveté honnête et inquiète ne s'expliquait pas qu'on pût rire ainsi quand on avait des dettes et, forcément, tant de soucis d'esprit. Elle dévisageait tous ces gens, l'un après l'autre, tâchant de

découvrir sur leurs traits l'indice de leur caractère, cherchant, à travers leur front et leurs regards, le mystère de leur existence.

Elle excusait Hélène. Ce n'était pas sa faute. Elle ignorait peut-être. Et puis elle était élevée ainsi !

M^{me} Glégorovitch, elle, se sauvait aux yeux de Geneviève par ce quelque chose de douloureux qui entravait ses rires. Elle n'atteignait d'ailleurs qu'avec effort à l'unisson de cette joie bruyante. Grâce à cet aspect de convalescente qu'on distrairait, elle demeurait sympathique.

Mais Glégorovitch lui parut soudain hideux avec son visage blême, comme soufflé, ses joues tombantes, son œil terni de viveur. Ce fut comme une révélation. Jamais encore elle n'avait été frappée de cette beauté vaguement répugnante du diplomate. Et cette découverte lui fut si pénible, qu'elle détourna vite ses yeux du visage de son hôte.

Tutich ne lui plut pas. Sa façon de la regarder lui était désagréable. Sa politesse excessive et humble ne lui disait rien de bon.

L'autre, Alexandre Knégévine, elle le jugea bon garçon, mais d'une grande banalité. Ses yeux ne quittaient pas Hélène.

Quant à Demètre, qui lui semblait dans l'âge bête, elle ne l'étudia pas.

Au dessert, Tutich parla du volume qu'il allait faire paraître : « Rousseau, sa vie, ses œuvres. » Il espérait présenter cet ouvrage à l'Académie, afin qu'il fût couronné.

On se leva de table, Hélène ouvrit le piano du salon, y joua quelque prélude. Mais son père l'interrompit et lui demanda de lui retrouver cet air qui l'obsédait et qui l'avait tant amusé à la revue des Variétés :

Mademoiselle, écoutez-moi donc !

Quand Hélène eut accommodé le chant à un de ces accompagnements faciles et rythmés qui s'adaptent à tous les airs comme les sauces de restaurant à toutes les viandes, Tutich demanda le *Figaro* où le matin même avait paru une parodie de cette chanson sur le président de la République et entonna le premier couplet avec Glégorovitch :

M'sieu Grévy, écoutez-moi donc !

Après ce duo burlesque et pour faire passer le temps, Hélène alla chercher un volume de Sully-Prudhomme qu'elle présenta à Tutich en le priant d'en lire quelques pièces. Le second secrétaire ouvrit le livre au hasard ; il annonça :

LA ROUGE OU LA NOIRE.

Pascal, pour mon salut, à quel Dieu dois-je croire ?
Tu doutes, crois au mien, c'est le moins hasardeux
Il est ou non...

Il déclamait avec une emphase badine. Mais Hélène, qui aimait les vers et ne supportait pas qu'on en altérât la musique, rappela Tutich à l'ordre. D'ailleurs ceux-là étaient trop abstraits.

Alors le secrétaire d'ambassade feuilleta le livre et s'arrêta à une poésie moins philosophique.

DÉCLIN D'AMOUR

Dans le mortel soupir de l'automne qui frôle
Au bord du lac les jones frileux,
Passe un murmure éteint : c'est l'eau triste et le saule
Qui se parlent entre eux...

Et il la lut avec une préciosité déclamatoire d'amateur en vibrant les *r* et conduisant sa voix comme l'eût fait un acteur sur la scène.

Hélène, devenue rêveuse, écouta religieusement. Quand le lecteur eut fini, on s'extasia unanimement sur le morceau. Puis Tutich insinua qu'il avait écrit un sonnet dans la journée, dont il était satisfait. On le lui demanda. La banalité en fut jugée exquise.

Vers neuf heures, ces dames se levèrent pour aller s'habiller. Glégorovitch emmena ses deux collègues dans sa chambre. Geneviève suivit Hélène, qui, dans la sienne, alluma les candélabres, tandis que sa femme de chambre apportait un de ces quinquets redevenus à la mode et dont l'abat-jour de verre rose avait été enlevé.

Et quand toutes ces lumières multipliées par les glaces eurent atteint leur intensité normale, la pièce tapissée bleu et gris s'inonda d'une clarté éclatante, comme condensée.

Sur le lit, gisaient la robe de soie rose de Geneviève et celle d'Hélène enveloppée d'une gaze bouffante. Sur le traversin, bâillaient alignés à côté des bas de soie, les petits souliers de satin assorti, longs, pointus et étroits, avec leurs bouffettes. Puis, entre les deux robes s'aplatissaient une fine chemise de batiste à entre-deux de valenciennes, un pantalon de foulard et des jupons de soie à bordures de dentelles.

Quand les jeunes filles eurent quitté leurs vêtements et se trouvèrent épaules et bras nus dans leur linge blanc, ce fut un magique tableau de couleurs pâles et fraîches, exhalant une naturelle harmonie, charmante à l'œil comme, aux oreilles, des sons vagues et lents de harpes éoliennes.

Geneviève s'étant préparée chez elle n'avait qu'à se chausser et à resserrer son corset. Elle restait donc

inoccupée, attendant d'être utile à son amie, dont le luxe de linge contrariait un peu ses habitudes bourgeoises. Il lui semblait bizarre, sans s'expliquer pourquoi, qu'une jeune fille eût des dessous de soie. Elle se souvenait que sa mère, autrefois, avait porté de semblables pantalons et même des chemises noires qui la faisaient ressembler à un diable, surtout quand par hasard sa toilette comportait des bas de soie rouge. Avec une logique naïve et chaste, elle estimait que ces petites excentricités s'expliquaient chez une femme, mais étaient véritablement un peu osées pour une jeune fille.

Hélène, bientôt, fut en chemise. Elle appela pour se faire coiffer sa femme de chambre qui allait et venait entre la chambre de Véra et celle d'Hélène. Cela fut vite fait, la jeune fille ayant pour principe de conserver au bal sa simple coiffure de chaque jour, laquelle consistait en un relèvement en forme de casque des cheveux de la nuque noués en torsade et rattachés au sommet de la tête, et sur le front en une envolée de frisons groupés triangulairement, de quelques coups de doigt. Elle soignait particulièrement une petite mèche qui descendait sa courbure parfaite jusqu'aux sourcils, dans l'axe du visage.

Dès qu'elle fut coiffée, elle laissa tomber sa chemise dans ce joli mouvement des épaules qui remontent et des bras qui s'accolent au buste pour le rétrécir et, à l'ébahissement de Geneviève, passa toute nue dans son cabinet de toilette, plus violemment éclairé encore que la chambre par le gaz.

Là, devant une glace qui descendait jusqu'à terre, elle prit un vaporisateur et promena la poussière d'eau parfumée sur son visage, ses cheveux, son cou, ses seins, son ventre, ses jambes, ses pieds. Puis, tendant le flacon à sa bonne, elle dit :

« A vous, Louise. »

Et Louise passa dans le dos de sa maîtresse et jusqu'à ses talons la vapeur odorante, puis remonta jusqu'aux aisselles. Hélène, pendant ce temps, les bras levés, se contemplant avec une impudeur et une complaisance certainement inconscientes. Geneviève, gênée, n'osait pas la regarder. D'ailleurs, quoique son amie fût merveilleusement bâtie, elle ne la trouvait pas si belle dans sa nudité que vêtue. Elle remarqua que ses seins puissants et bas, non soutenus, amaigrissaient sa poitrine et que ses hanches, avec le corset, donnaient de meilleures lignes.

Hélène rentra dans sa chambre, mit sa chemise de batiste, une chemise à taille, aussi ténue qu'une buée, au travers de laquelle transparaisait le rose des chairs.

Elle se chaussa, agrafa son corset qu'elle devait resserrer tout à l'heure à différentes reprises pour amener sa taille au plus extrême amincissement. Elle enfourcha son pantalon, tout à fait charmante dans ce costume bouffant masculin, avec la gracieuse ampleur des hanches accusées, le développement de ses épaules nues, la saillie de sa gorge refoulée.

La femme de chambre, pendant ce temps, retouchait la coiffure de Geneviève. Quand cela fut fini, celle-ci releva ses jupons pour mettre ses bas de soie rose et se chausser. Elle ramena sur un genou sa jambe boiteuse, qu'Hélène s'étonna de trouver semblable à l'autre absolument, ni plus maigre ni plus grasse. Alors dans son libre-parler :

« Tiens, dit-elle, mais tu n'as pas la jambe mal faite ! C'est celle dont tu boîtes, n'est-ce pas ? »

— Oui, regarde, elle est seulement un peu plus courte. »

Et la jeune fille allongea, l'une à côté de l'autre, ses deux jambes.

Elle ajouta :

« Tu vois, il semble seulement qu'elle ne se soit pas développée en longueur en même temps que l'autre. Elle est en retard d'un centimètre.

— Oui, répondit Hélène en riant. Moi, je la supposais toute maigriotte, ratatinée, atrophiée enfin ! »

Geneviève reprit :

« Malheureusement, bien des gens pensent comme toi ; des femmes de chambre ont fait la même remarque. C'est très ennuyeux. Je ne puis pourtant pas montrer ma jambe à tout le monde ni expliquer, sans qu'on me le demande, que c'est à la suite d'une malheureuse chute qu'elle a éprouvé un instant d'arrêt dans sa croissance. Je suis obligée de me laisser passer pour contrefaite.

— Bah ! ça ne t'empêchera pas de te marier ! D'abord, on dit que les boiteuses sont très amoureuses, n'est-ce pas, Louise ? » dit Hélène en s'adressant à sa bonne qui tirait le lacet du corset de sa maîtresse.

Celle-ci se mit à rire.

Hélène continua :

« C'est Henri qui me l'a dit... Serrez encore, Louise, serrez.

— Il s'est donc aperçu de quelque chose ? demanda ingénument Geneviève, qui n'avait pas compris.

— De quoi ? » reprit Hélène.

Geneviève rougit, embarrassée.

« Eh bien, que... que... il me plaît, balbutia-t-elle.

— Ah ! ah ! Eh bien, je m'en doutais ! Je serai ta demoiselle d'honneur, hein ?

— Oh ! ne parlons pas de ça, Hélène.

— Est-il riche, lui ? demanda la jeune Slave.

— Je ne sais pas... Mais qu'importe... quand on s'aime...

— Et puis ton père est assez calé pour t'offrir un mari à ton choix. »

Geneviève ne répondit pas. Elle eût bien dit la vérité ; mais elle avait peur d'aborder ces questions délicates, qui touchaient à tout un passé douloureux.

« Mais serrez donc encore ! cria Hélène, impatientée, à la bonne. Vous ne pourrez jamais agraffer mon corsage. »

Et comme, dans un geste brusque d'énervement, elle donnait une secousse à sa coiffure, la torsade de ses cheveux se démit. Alors elle parla durement à sa femme de chambre, lui reprochant de ne rien faire avec soin.

« Recoiffez-moi, » dit-elle.

La bonne, piquée de cette humiliation subie devant une étrangère, ne répondit pas, mais abandonna tout, en fermant la porte avec rage.

Geneviève, surprise de ce sans-gêne insolent, regarda Hélène en riant.

« C'est comme ça, vois-tu, expliqua la jeune fille, quand on leur doit trois mois de gages. Tu vas me consolider mon chignon. »

La petite Lindgren fut saisie de cette franchise. Vraiment Hélène était une bien curieuse créature, elle avait toutes les impudeurs, elle livrait des secrets de sa vie avec la même facilité qu'elle se montrait nue. Comment peut-on étaler ainsi ses secrets moraux qui évoquent tant de douleurs et qu'on assimilerait volontiers à des plaies physiques. Malgré l'intimité la plus complète, il est des révélations qu'on ne fait pas. Pourquoi avait-elle parlé ainsi ? Pour rien probablement, pour dire quelque chose.

Quand elles furent chaussées et prêtes à revêtir leurs robes, elles passèrent dans la vive clarté du cabinet de toilette où, dans la large cuvette à bascule, elles eurent

l'enfantillage de se laver les mains en même temps. Légèrement penchées, elles avançaient leurs bras nus dont le rapprochement creusait la poitrine, exhaussait le globe des seins. Les brassières étroites des chemises glissaient sur les bras, découvrant le jeu des épaules et le pli perdu des aisselles. Les mains plongeaient dans l'eau, s'y vautraient en se caressant et, dans le barbotage mousseux de gros globules, presque aussitôt crevés, s'irisaient un instant à la flamme des becs de gaz.

Puis, sous le filet d'eau neuve et fraîche qu'Hélène fit couler en amenant à elle le conduit de métal blanc, les quatre bras, l'un après l'autre, rincèrent en de gracieuses torsions, se renversant et se fauflant, la longue et enveloppante léchée de savon.

Enfin, aux deux bouts de la même serviette pelucheuse, les jeunes filles s'essuyèrent, laissant à la surface de l'eau comme un crémeux et odorant plumage de cygne, chaud comme les chairs et blanc comme le marbre.

Elles terminèrent leur toilette devant les glaces où elles avaient encore à se mirer longtemps pour les derniers détails, si nombreux. Elles se poudrèrent le visage, la gorge et les bras, puis, d'un bout de serviette mouillée, elles accusèrent les sourcils et le cerné des yeux en retirant la poudre qui les blanchissait.

Hélène appuya sur ses lèvres tendues comme par un rire factice le bâton de rouge, puis le donna à Geneviève qui, par une fine et vaine délicatesse, ne voulant pas faire remarquer à son amie qu'elle ne se servait pas de ce fard, n'osa le lui refuser et le passa légèrement sur sa bouche qu'elle essuya ensuite en cachette.

Elles ne parlaient plus maintenant, tout entières aux derniers coups d'œil si importants à cette correction des riens qui peuvent choquer : un cordon pendant, une agrafe oubliée, un bout de linge qui saillit ; la dernière

touche enfin, qui donne à chacune son cachet personnel.

C'est une fleur dont on cherche la place au corsage ou dans les cheveux ; c'est une mèche rebelle qu'on fixe, des plis d'étoffe qu'on dirige ou qu'on efface, des bijoux qu'on choisit, un éventail qu'on essaye. Travail absorbant d'improvisation et d'inspiration. On s'examine dans sa beauté, on passe en revue les détails qu'on se sait charmants pour bien les mettre en valeur. Les cheveux de la nuque frisent-ils comme il faut ? le grain de beauté près de l'œil est-il suffisamment en évidence ?

Dans les glaces placées de façon à se voir de tous les côtés, on inspecte la tombée bouffante des jupes, puis le contour de la taille, le profil du buste et des cheveux. Et rien n'échappe à l'œil féminin dans cette application fébrile à se rendre aussi belle ou aussi jolie que possible, selon les limites infligées par le destin à leur ambition. On fait silence pour n'être point distraite.

Dans ces sortes d'apprêts au combat, chacun pour soi ! — tout à l'heure on sera presque ennemies. Par des regards furtifs, déjà, on se compare, on s'épie dans le crescendo du charme où l'on peut atteindre.

Elles sont femmes. L'immatérielle présence de l'homme les stimule. Elles luttent pour l'amour comme les hommes luttent pour le pain. Suivant les natures, ce sentiment est plus ou moins violent, plus ou moins enfoui, mais il demeure, il est dans la chair.

D'Hélène et de Geneviève, celle qui tient le plus à son amie, c'est Geneviève, et c'est Geneviève qui serait presque envieuse. Car toutes deux, en cet instant final de leur toilette, ont la même vision qui les émeut doucement : leur entrée dans les salons de l'ambassade.

Parmi tous ces hommes debout, en haie, qui attendent les arrivants, Hélène aperçoit ses adorateurs et ses admirateurs, Faust, Carlos, Offmayer, Devienne et tant

d'autres. Geneviève, elle, ne voit qu'Henri, si fin, si distingué dans son habit de soirée... Et elle prend peur de la beauté d'Hélène...

Enfin, la voix d'Alexandre Knégévine s'entendit dans le couloir.

« Mesdemoiselles, les voitures sont là. Il est onze heures. »

Elles répondirent :

« Voilà, nous y sommes. Envoyez-nous Louise. »

La femme de chambre, calmée, revint aider aux jeunes filles à revêtir leurs manteaux. Enfin, ayant mis leurs longs gants et pris leurs éventails, elles partirent. Elles montèrent avec M^me Glégorovitch dans le « trois-quarts », tandis que les hommes se casaient dans un fiacre.

Et la chambre éblouissamment illuminée encore demeura déserte, toute remplie de l'odeur tiède et pénétrante de cheveux qu'y avait épandue le fer à friser, parmi les émanations d'iris et de chair.

Heureux celui qui serait venu rêver au milieu de ce délicieux désordre, parmi ces boîtes ouvertes, ces flacons de parfums, ces vêtements abandonnés çà et là, ce linge de femme encore tiède, chercher dans la suggestion des senteurs de l'atmosphère chaude et grisante, des visions lascives et s'assoupir au sifflement monotone et continu des becs de gaz.

Les voitures se mirent en marche. La nuit était douce, fourmillante d'étoiles, une nuit de février semblable à une nuit de mai. Dans le coupé de ces dames un carreau était resté ouvert.

Au moment de tourner pour entrer dans la cour de l'hôtel de l'ambassade, le cheval fut mis au pas pour prendre la file des voitures. Hélène aperçut à cet instant sur le trottoir un jeune homme, un ami de Faust, qui s'en venait à pied.

Se penchant tout à coup, elle dit assez haut :

« Tiens, Crotailon!... Bonjour! »

Le jeune homme, en même temps, reconnaissait Hélène et saluait.

« Tu es folle, Hélène, dit M^{me} Glégorovitch d'un ton de reproche, ce garçon a peut-être entendu.

— Non, répondit la jeune fille. Et puis, qu'est-ce que ça me fait? Il est trop bête pour être méchant. »

Enfin la voiture s'arrêta sous la véranda, devant le vestibule où demeurait planté un suisse immense avec hallebarde. Ces messieurs, qui avaient quitté leur fiacre dans la rue, arrivèrent en même temps.

Alexandre Knégévine, qui s'ingéniait à faire preuve devant Hélène de tout l'amour dévoué dont elle avait fait fi, se précipita pour tendre la main à sa bien-aimée au sortir du coupé. Mais les convenances voulurent qu'il offrît d'abord son appui à Geneviève, descendant la première, puis, après Hélène, à M^{me} Glégorovitch, ce qui déjoua son projet. Hélène, en effet, avait monté les marches du perron et causait déjà devant le vestiaire avec ce jeune homme qu'elle avait surnommé Crotailon à la suite d'une rabelaisienne histoire qui courait sur son compte. Il tenait sa sortie de bal, dont elle s'était débarrassée elle-même, tandis que les servantes pliaient et étiquetaient celles de sa mère et de Geneviève.

Alexandre restait à l'écart, froissé dans sa tendresse qu'Hélène ne l'eût pas appelé pour lui rendre cet insignifiant service.

Tout en rectifiant sa toilette devant la glace, la jeune fille jetait négligemment un peu de conversation.

« Faust est-il arrivé? » demanda-t-elle.

Ce nom de Faust tordait le cœur d'Alexandre...

« Mais, répondit le jeune homme, vous ne le verrez sans doute pas ce soir.

— Pourquoi? fit-elle négligemment en se retournant, prête à monter.

— Il fait ses malles.

— Comment, il part, où va-t-il?

— Vous ne savez donc rien?... Il retourne à New-York..., il est rappelé.

— Vous plaisantez, je l'ai vu il y a huit jours, il m'en aurait parlé, répliqua Hélène inquiète.

— Non pas! c'est la vérité. »

Le visage d'Hélène devenait farouche, cependant il fallait jouer l'indifférence. Et comme sa mère montait l'escalier au bras de son mari :

« Vous lui direz que c'est un imbécile, » dit-elle en s'éloignant.

Alexandre qui la guettait lui offrit son bras, fier d'elle.

Geneviève avait accepté celui de Tutich.

Hélène fit son entrée dans les salons des Olsen, où déjà se pressaient les invités, avec une majesté hautaine et cet air de supériorité qui la faisait détester des femmes.

Dès qu'elle fut assise, sept ou huit jeunes gens se précipitèrent pour lui demander des danses. Hélène inscrivit leurs noms sur son carnet sans songer à présenter ces jeunes gens à Geneviève, qu'on ne remarquait pas.

« Vous savez, avait-elle dit tout d'abord, j'inscris, mais je ne garantis pas. »

Devienne vint à elles, les salua. Hélène lui avait promis la première valse depuis quelques jours. Il demanda la seconde à Geneviève, à qui il amena des danseurs.

À un premier signal de l'orchestre, Devienne se leva et entraîna Hélène.

La danse essouffait beaucoup la jeune fille; elle s'arrêtait cinq ou six fois par valse. Dans un de ces repos, Henri la regardant, des pieds à la tête, lui dit :

« Cré Dieu ! Hélène, que vous êtes belle ! Quel corps vous avez ! Quelle finesse de peau ! Si j'avais cent mille francs de rente, je vous demanderais en mariage ! Accepteriez-vous ? »

Elle pensait en cet instant à Faust — qui la lâchait.
« Parbleu ! dit-elle.

— Merci !... Je voudrais faire votre portrait dans ce costume, décolletée, en pleine lumière. Ah ! ces tons de chairs ! Et la ligne des bras, la gorge ! et l'œil ! et les lèvres rutilantes !... »

Il parlait avec enthousiasme, à voix basse, le regard brillant.

« Allons, assez, rapin ! Un dernier tour, la fin approche. »

La pressant à nouveau, il ajouta :

« Tant pis si je vous mords, je ne suis plus responsable de mes actes. Quand on vous tient enlacée, on est capable de commettre un crime. »

Ces derniers mots furent dits en tournant, mais l'orchestre se taisait aussitôt.

« Allons, dit Hélène en revenant à sa place, ce ne sera pas pour cette fois, mon ogre ! »

Elle dansa ensuite avec un Roumain, Pheresco. Leur conversation sembla plus sérieuse. Le jeune homme disait :

« Je vous assure qu'il n'a pas tenu ce propos. Ce sont ces imbéciles qui ont mal interprété ses paroles... L'eût-il dit, ma chère, qu'on ne pouvait le croire. On sait ce que valent ces bêtises d'adolescents. Voyons, ayez un bon mouvement, pardonnez-lui !... Vous savez bien qu'il vous aime beaucoup. Il attend votre réponse dehors, ce pauvre diable ! Il arpente le trottoir, il n'entrera que s'il est sûr de pouvoir vous serrer la main. »

Bien qu'il fût question de Demètre, à qui elle avait défendu sa porte et qu'elle avait sommé de ne se trouver

nulle part en sa présence, Hélène n'était guère, ce soir-là, tourmentée de cette grave histoire à laquelle elle ne pensait déjà presque plus. Une bien autre inquiétude l'obsédait : le départ de Faust. Pourquoi partait-il ? — Pourquoi ne l'avait-il pas prévenue ? On le rappelait. Était-ce donc encore une espérance qui sombrait ?

Cependant, cet autre lui demandait avec insistance la grâce de Demètre. Il était bien question de Demètre, elle se fichait pas mal de Demètre ! Parbleu ! elle l'accordait cette grâce, pour se débarrasser.

« Eh bien, soit, dit-elle. Mais il ne dansera pas avec moi. Qu'il vienne après-demain me voir à cinq heures, nous nous expliquerons. »

Il fallut l'arrivée de Carlos pour effacer momentanément dans son esprit le nom de Faust. Avant de danser, l'Espagnol s'assit à son côté.

Il y avait une telle affluence qu'on ne voyait qu'un grouillement de corps enlacés, tressautant, tournant, glissant, se heurtant. La chaleur devenait intolérable, car, bien que la nuit fût tiède, on n'osait pas ouvrir. Quand Hélène eut fait un tour de valse avec Carlos dans ce tourbillon, elle l'arrêta.

« Allons causer dans un coin. »

Ils traversèrent deux salons, cherchant un endroit solitaire, ouvrirent une porte. Mais ayant aperçu des messieurs jouant et fumant, ils la refermèrent et reprirent leur course, ne sachant où se perdre. Ils passèrent dans l'antichambre, arrivèrent au palier où ils demeurèrent un instant appuyés sur la rampe de l'escalier orné de plantes.

« Si nous montions ? » proposa Hélène.

Mais Tutich se montra.

« Vous venez respirer, dit-il. Le fait est qu'on étouffe dans les salons. »

Puis il sembla s'éloigner.

Alors, dès qu'il eut disparu, Hélène s'élança en courant dans l'escalier. Elle sautait de marche en marche, donnant à sa robe des secousses froufrouantes.

Carlos la suivait à grandes enjambées.

Au second, ils virent des chambres entr'ouvertes. Dans l'une, une dame faisait réparer par une femme de chambre un accident à sa toilette.

Hélène s'effaça pour qu'on ne la reconnût pas et demeura immobile pendant une seconde. Puis, sans parler, elle fit signe à Carlos de monter plus haut. Au même instant, elle reprit sa course. Elle arriva au troisième haletante, mais joyeuse de son escapade.

Ils trouvèrent un long corridor desservant des chambres, chambres de domestiques, sans doute. Ils s'y engagèrent. Au fond, ils aperçurent des portières persanes. Hélène, les écartant, trouva une porte dont elle tourna carrément le bouton.

C'était un petit atelier, qu'ils distinguèrent à la clarté du ciel étoilé innombrablement. Des reflets d'étoiles s'effilaient aux angles des chevalets, aux moulures des meubles. Des cadres luisaient ainsi qu'un phosphore d'or. Leurs yeux s'accoutumant à l'ombre, ils aperçurent des fauteuils, un divan, une table à modèles. Hélène se rappela alors que M^{me} Olsen faisait de la peinture. L'arrangement coquet des meubles, le choix des tapis, l'odeur de propreté révélaient assez la femme.

« Oh ! mon cher, c'est parfait, dit Hélène.

— En voilà une trouvaille ! On est fort bien ici !
Asseyons-nous. »

Et Hélène, qui, à la clarté de sa chair et de sa robe bleuâtre prenait, dans la pénombre, l'immatérialité d'une apparition, s'allongea sur le divan, comme une lueur.

Elle dit :

« Je passerais bien la nuit ici... Mais je voudrais entendre l'orchestre et m'endormir aux sons d'une valse.

— Faites, dit Carlos, dormez, je vous veillerai. »

Elle se coucha tout à fait. Mais les coussins en jute, rêches, irritaient ses bras et son dos. Elle se redressa.

« Appuyez-vous sur moi, » dit Carlos en s'asseyant à son côté et en passant son bras derrière Hélène, dont le front se pencha sur l'épaule du jeune homme.

Il lui prit une main de sa main libre, la pressa avec tendresse. D'un léger balancement, il berça ce gracieux corps de femme, chantonnant, les moustaches près de l'œil d'Hélène qu'elles chatouillaient, ce refrain de nourrice :

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Puis, sa bouche se colla sur les cheveux de la jeune fille, sur son front. Il monta jusqu'à ses lèvres le bras abandonné qu'il tenait en sa main, il en mordit doucement les parties grasses, le méplat du coude. C'était bon d'enfoncer un peu les dents dans la chair parfumée. Enfin, il désira baiser quelque chose de plus vivant et il chercha les lèvres humides et chaudes. Ce furent des myriades de petits baisers qu'il mit d'un coin de la bouche à l'autre, et que, de temps en temps, il fondait en un seul, large, lent et profond. De là, il descendit sur les seins.

Hélène se laissait faire, écoutant les frissons qui brûlaient ses reins. Carlos la pressait plus encore. Son désir croissant, croissant toujours, devenait intolérable. Il répétait : « Je t'adore, je t'adore ! » Les seins d'Hélène se soulevaient et s'affaissaient comme des vagues. Des

soupirs s'exhalèrent de sa bouche par saccades, en emportant le nom murmuré de Carlos.

Il était tourné contre elle dans une indescriptible position. Une de ses jambes, comme tordue, passait sous l'autre, bizarrement. Ses bras enlaçaient la jeune fille on ne sait comment, dans le singulier hasard des fausses poses d'accouplement.

Tout à coup il la renversa et, la maintenant sous lui, il dit en un rugissement : « Sois ma femme ! »

Mais elle se défendit et le repoussa.

« Non, mon Carlos, je t'en prie ! »

Carlos n'insista pas, il s'éloigna d'elle, tout douloureux de son désir inassouvi.

Elle se leva.

« Ma tête est brûlante, dit-elle, ouvre. »

Mais dans l'obscurité il était difficile de trouver le vasistas probable de la baie vitrée. Cependant, à tâter les murs pour rencontrer le cordon, Carlos sentit sous ses doigts comme une rainure par où se glissait un filet d'air. Bientôt, en effet, ses doigts se buttaient à une clef, et il ouvrait une porte donnant sur un balcon de bois qui semblait suspendu dans les arbres du jardin dont les branchages s'allongeaient jusque-là.

Hélène s'était précipitée.

« La cabane de Robinson, » s'écria-t-elle, enchantée.

Elle se pencha sur l'appui du balcon.

Ils voyaient sous eux les clartés des fenêtres ramper sur les gazons, illuminer le jardin qui avait encore une certaine étendue et dont les allées étaient désertes. Les grands arbres projetaient leur ombre sur le sable jaune et sur la haute muraille qui se dressait au fond. L'orchestre du bal montait maintenant ses accords atténués. Ils contemplèrent le ciel, l'un contre l'autre, choisissant des étoiles. La lune, en croissant, brillait d'un or rouge

sur l'éther bleu sombre. Non loin d'elle et dans le prolongement de ses deux pointes, Vénus remuait ses yeux bleus, comme un gigantesque diamant aux facettes agitées.

« Oh ! dit Hélène, regardez cette étoile scintillante, quel bijou tout trouvé ! »

De la main, soulevant le menton d'Hélène, Carlos renversa le visage de la jeune fille et lui baisant les paupières :

« Cela ne vaut pas vos yeux, chérie !

— Parce que l'étoile est trop loin, » dit-elle.

Puis, Carlos ajouta :

« Mais j'en ai... un bijou... pour vous ! moi aussi. Il n'est pas si beau que celui que je viens de baiser, mais il sera un souvenir de cette nuit délicieuse où il me semble que je vous possède... »

Il s'interrompt pour mettre un baiser sur les lèvres de la jeune fille et continua :

« Vous m'avez dit une fois que vous aimiez les saphirs. Depuis huit jours je porte sur moi — avec l'impatience de rencontrer, pour vous l'offrir, une de ces occasions qui se gravent dans la mémoire, — ce bracelet. »

Et, de la poche de son frac, il sortit un écrin qu'il mit dans la main d'Hélène.

« Acceptez-le, je vous en conjure ! »

Il tomba à genoux.

Hélène avait ouvert la boîte et pris le bijou. C'était un magnifique saphir-cabochon entouré de brillants et large comme une pièce de deux francs.

Elle était ravie.

« Oh ! c'est fou, Carlos, dit-elle les yeux magnétiquement attachés sur les gemmes. C'est fou, répéta-t-elle. C'est trop beau. Je ne puis pas accepter.

— Je t'en supplie, mon amie, » répondit-il.

Toujours agenouillé, il la tenait si solidement embrassée à la hauteur des hanches que sa poitrine s'adaptait au creux des cuisses d'Hélène. Par delà les jupes il sentait ses formes secrètes.

Elle, les bras levés au-dessus de la tête de Carlos, contemplait la transparence bleue du saphir à la blancheâtre traînée de la voie lactée.

« Oh ! qu'il est beau, qu'il est beau ! Je suis hon-teuse. »

Elle ouvrit le bracelet, le mit à son poignet et le considéra encore. Puis, entre ses mains, elle saisit la tête de Carlos et se pencha vers lui. Alors le jeune homme desserra son étreinte pour permettre à ce corps de glisser contre le sien dans le cercle élargi de ses bras. Et ils demeurèrent un instant tous deux à genoux, l'un devant l'autre, enlacés à nouveau.

Ils étaient ainsi de la même grandeur, les yeux aux yeux, les lèvres aux lèvres ; les bras nus d'Hélène se rejoignaient derrière le cou de Carlos.

« Tu es faite pour moi, murmura Carlos.

— Oui, c'est vrai, » répondit-elle.

Puis, tout à coup :

« Rentrons, dit Carlos, tu vas prendre froid. »

Avant de quitter le balcon, de son superbe bras aux longs et doux contours, elle jeta un lent baiser aux astres.

Mais il fallut redescendre, Carlos consulta sa montre. Déjà ils s'étaient absentes un quart d'heure, Hélène avait manqué deux danses, sa disparition devait sembler étrange. Elle retira son bracelet qu'elle mit dans sa poche, laissant l'écrin, trop embarrassant, à l'Espagnol qu'elle remercia encore, et elle descendit seule. Carlos la suivit quelques minutes après.

A l'entrée du salon, ils retrouvèrent tous deux Tutich, ce qui fit une mauvaise impression à Carlos.

« Est-ce qu'il espionnerait ? » pensa-t-il.

Replongée dans la fournaise du bal, toute frémissante encore des caresses de Carlos, heureuse de son cadeau qui lui prouvait son amour, elle ne s'inquiétait plus autant du départ de Faust. En ce moment d'irréflexion et de surexcitante coquetterie, elle piétinait sur son ennui de cœur, elle se grisait, heureuse ainsi qu'une enfant de sentir dans sa poche cette parure qu'elle évaluait deux ou trois mille francs et qu'elle avait d'intolérables envies de sortir, de porter devant tous.

Demètre Knégévine venait de monter, appelé par son ami, et il la cherchait, inquiet de son accueil.

Elle lui tendit la main en lui disant rieuse, comme si de rien n'était :

« Bonjour, ça va bien ? »

Puis elle se moqua des deux jeunes gens qui l'avaient en vain cherchée tout à l'heure et réclamaient les danses qu'elle leur avait dérobées.

Elle se montra d'une grande gaieté.

Vers une heure et demie du matin, comme elle était au bras de Devienne, il lui vint le besoin irrésistible de remonter là-haut dans l'atelier. Elle fit part de sa découverte de tout à l'heure au jeune peintre, qui lui dit :

« Oh ! allons voir ça. »

Elle se dirigea avec lui vers l'escalier en ayant soin de regarder rapidement si Carlos ne la voyait pas, et elle regrimpa quatre à quatre au troisième, suivie de Devienne, comme, une heure auparavant, de Carlos. Dès qu'il fut introduit dans cette cachette, Devienne alluma une bougie et chercha les travaux de M^{me} Olsen. Il considéra, sur des chevalets, quelques essais de nature morte, des fruits ou des fleurs, les banals sujets des dames qui ont du goût pour la peinture. Ils fouillèrent les coins, s'amusant à découvrir, une à une, les naïvetés

artistiques de l'ambassadrice, pochades grossières, fausses de ton et de dessin.

« Elle peint comme elle chante, dit Devienne. Si je la corrigeais ? »

Ils dénichèrent des haltères.

« Tiens, elle fait de la gymnastique, ça ne la fait pas engraisser. Il doit y avoir un trapèze. »

Henri leva la bougie pour chercher au plafond des crochets, mais ils ne virent rien.

Hélène avait saisi les poids, elle les trouva lourds. Elle préférait d'ailleurs les exercices d'agilité. Et vraiment elle avait toujours regretté de n'être pas fille de concierge ou de saltimbanque, car elle serait devenue une acrobate parfaite. Gamine, alors qu'elle avait l'imagination peuplée d'histoires à la Robinson et d'aventures extraordinaires, son rêve la faisait vivre dans une de ces maisons roulantes de bohémiens, menant l'étrange vie des Tziganes. Elle se sentait du sang d'écuyère ou de danseuse de corde, et le destin ironique en avait fait une fille du monde le plus collet monté, le monde des ambassades ! Si encore elle eût été la fille d'un artiste !

« Quand j'étais enfant, dit-elle à Devienne, en me voyant faire mes tours de clown, on me croyait disloquée. Tenez, fit-elle, vous allez voir. »

Elle se mit à genoux sur le tapis et renversa complètement le haut du corps et la tête jusqu'à ce que sa chevelure rejoignît presque ses talons. Elle resta quelques secondes dans cette position excentrique d'arche de pont, laquelle réclamait, en effet, une singulière souplesse des reins. Son ventre, qu'on sentait sous la robe aplati et creusé, se rompait à la taille. On eût dit que ses seins, entraînés par leur poids, allaient glisser du corsage trop bas décolleté, et ses bras, qu'elle avait croisés au-dessus de sa tête, livraient le secret des aisselles.

Henri, debout, la regardait avec stupéfaction, le bougeoir à la main.

Hélène se redressa tout à coup, comme un roseau ployé dont on lâcherait un des bouts, avec un carmin vif aux joues, souriante.

Elle dit, en rabaissant sur les hanches son corsage :

« Et j'ai mon corset ! Parfois le matin, sur mon lit, je fais le cerceau, complètement.

— Cristi ! fit Henri, vous devriez bien m'inviter à votre petit lever, ma reine.

— Pas dégoûté, mon cher ! » répondit-elle avec son outrecuidance habituelle.

Elle ajouta :

« Faut redescendre. »

On souffla la bougie. Mais cette fois Devienne rentra le premier dans le bal, Hélène étant restée au second pour inspecter sa toilette qu'avaient pu déranger ses exercices.

De retour parmi les danseurs, elle se remet à flirter. Elle se fait aimable avec celui-là, insolente avec celui-ci, selon son caprice immédiat et fugitif. Elle dédommage l'un d'une danse dont il a été frustré au profit d'un autre qui lui plaisait moins pourtant. Alexandre Knégévine, qui vient, souriant et humble, réclamer sa valse, se la voit refuser, et, comme il demande l'explication de cette disgrâce, elle lui jette cette boutade à la tête devant tout le monde :

« Hé, mon cher, vous dansez en charpentier, vous tournez comme une toupie. Moi, je n'aime que le boston. »

Et Knégévine, sans répondre à cette humiliation publique, s'efforce de sourire. Sans doute, il est habitué à de telles avanies. Il essaye de faire bonne contenance, puis s'éloigne, refoulant son amour au fond de son cœur

pour le soustraire à de si cruels traitements, et, de loin, le raviver à la contemplation de la créature aimée. Il se place pourtant assez près d'elle pour qu'elle puisse l'appeler au cas où elle aurait besoin de lui.

Et bientôt, en effet, elle lui fait signe d'approcher. Alors, il accourt, heureux.

« Allez me chercher M. de Arzuello, qui parle là-bas à Astimiadi, pour qu'il me conduise au buffet. »

Geneviève, qui voit tout et malgré elle observe tout, demeure stupéfaite de la conduite de son amie. Eh quoi ! avec une effronterie inconcevable, elle fustige des êtres qui l'aiment d'un mot méchant ou même d'une parole en apparence inoffensive comme l'ordre qu'elle vient de donner à ce pauvre Alexandre, mais qui cependant fait des blessures. Et tous reviennent autour d'elle dans le chœur de ses courtisans, ceux mêmes qu'elle a le plus humiliés, comme tourbillonnent les soirs d'été, autour de la lampe allumée, quoiqu'on les en chasse, les insectes ailés. Et Hélène accorde ou refuse des danses au gré de sa fantaisie injuste, sans peur de se faire d'ennemis.

Voilà que tout à l'heure on lui amène un jeune homme fort bien, qu'elle-même trouve tout à fait charmant. Il demande une valse, elle l'inscrit, et, quand il se présente, elle est déjà au bras d'un autre. Et aucun d'eux ne se fâche ! Et ils n'ont de politesses et d'attentions que pour elle ! Ils épient ses désirs, se précipitent pour les satisfaire ; ils aiment ses façons !

Réellement, Geneviève est comme étourdie, elle ne comprend plus rien, quelque chose la surpasse, reste inexplicable. Tous les principes que son ingénuité avait cru rassembler sur l'art de plaire s'effondrent. C'est donc en se moquant des gens qu'on arrive à se faire aimer d'eux !

Et même, plus elle considère Hélène dans son agitation fébrile de coquetterie, dans la mise en œuvre de ses moyens de charme, plus elle éprouve de déception dans l'amitié qu'elle lui avait vouée dès le premier jour. Bien plus, cette beauté qu'elle lui reconnaissait, qu'elle avait même souvent défendue contre des jeunes filles qui la niaient, cette beauté étrange s'effritait peu à peu sous ses raisonnements jusqu'à devenir de la laideur. Pour la première fois, Hélène lui sembla repoussante. Elle comprenait maintenant ce mot d'une jeune fille de leurs amis : « Comment peut-on aimer une créature semblable ? »

Ce qu'Hélène avait d'esprit, c'est-à-dire ses hardiesses de conversation, ces mots qui cinglent, ces théories sceptiques dont si facilement Geneviève s'était amusée, elle le considère maintenant comme une monstruosité.

Mais elle se reproche pourtant ses nouveaux sentiments sur son amie. Elle juge mal, sans doute, puisque, en somme, Hélène est aimée, elle ! Honteuse d'être jalouse, elle s'applique à revenir à ses anciennes sympathies. Mais, malgré sa meilleure volonté, elle n'y parvient pas. Une voix lui dit :

« Hier tu étais dans l'erreur, tu vois juste aujourd'hui. »

Et elle se compare à Hélène.

Elle, la délaissée d'Henri, elle songe : « Mais tu la vaux bien, tu es mieux qu'elle, tu as ton charme particulier, comme elle a le sien ; il est autre, voilà tout, mais il existe. »

Se regardant alors intimement, elle détaille ses traits et, tour à tour, doute d'elle ou s'exalte. Sa claudication, seule, si légère pourtant, prend à cet imaginaire mirage les proportions d'une infirmité terrible et la rejette loin de ses tentatives d'amour-propre. Cependant, elle

triomphe de sa sottise modeste. N'est-elle pas, après tout, aussi femme qu'Hélène, aussi gentille, et mieux élevée, et certainement plus aimable ?...

Alors, pourquoi Henri faisait-il à Hélène une sorte de cour ?

Sa préférence était bien évidente, car, chaque fois qu'ils s'étaient trouvés réunis tous les trois, il avait marqué beaucoup plus d'intérêt à Hélène, qui ne l'aimait pas, qu'à elle qui l'aimait tant ! Mais c'était peut-être aussi parce qu'Hélène sait parler, qu'elle est drôle, tandis qu'elle, Geneviève, n'ose pas, ne sait pas !

La mignonne Geneviève était loin de se douter, dans son trouble inquiet, qu'à cet instant même son bien-aimé, debout dans l'encadrement d'une porte, la considérait depuis quelques minutes et, pour la première fois peut-être, découvrait la délicatesse de sa grâce et l'attrait de ses formes virginales. Il lui reconnaissait une beauté simple, moins clinquante que celle d'Hélène, mais plus vraie aussi. Sa peau de brune (aux cheveux brillants et lisses comme un diamant noir) était d'une incomparable matité, blanche et exceptionnellement fine, et prenait de délicieuses transparences autour des yeux et sur les seins. Même les rares taches de rousseur qui oblitèrent un peu le nez et les pommettes et que la poudre de riz ne parvient pas à faire disparaître, deviennent une exquise particularité et concourent, avec les profils sveltes de l'ensemble et la fraîcheur rose des lèvres à produire, dans l'imagination du jeune peintre, cette impression de finesse et de fragilité de fleur, en laquelle il se délecte.

Mais l'heure du cotillon est venue. Les couples se rangent et choisissent leurs places. Le cercle s'allonge au travers de deux salons. On commence, et bientôt les figures se succèdent, animées.

Geneviève danse avec un inconnu qui, au début de la soirée, lui a demandé le cotillon. Elle le lui avait accordé, surprise dans sa timidité, par cette demande fortuite, oubliant qu'elle avait résolu à ne pas s'engager, dans l'espoir que Devienne le lui réclamerait. Et à côté de son danseur qui l'obsède d'une conversation inutile et sotté à laquelle, distraite, elle ne répond souvent pas, elle observe toujours Hélène, elle suit Henri du regard. Celle-là n'a pas le temps de se reposer, tant les hommes s'empressent autour d'elle pour lui offrir ces hochets de cotillon qui sont des invitations forcées et dont elle est bientôt couverte et comme hérissée.

Sur les sellettes, on la voit avec un imperturbable aplomb renvoyer à leur place dix ou vingt « amateurs », comme elle dit, et parmi ceux-ci — sans doute pour donner le change — de réellement épris comme Carlos, comme Alexandre Knégévine.

Tout à l'heure elle a retiré violemment le coussin où Henri s'agenouillait.

Mon Dieu ! Geneviève ne l'a pas regretté, car elle souffre plutôt de les voir enlacés. Mais elle s'est étonnée qu'Hélène pût éconduire un si charmant cavalier avec lequel elle aurait dû être si fière de danser !

Et justement, comme elle rêve là, triste, un jeune homme vient la chercher et la fait asseoir au milieu de la pièce. A sa droite et à sa gauche des chaises sont retournées : c'est la figure du « verre de champagne ». Elle a rougi un peu à se trouver seule au milieu de tout ce monde, et elle attend que les deux danseurs rivaux se présentent. Et voilà que c'est Henri qu'on amène. L'autre, qu'importe ! Alors, rapide, cette idée lui traverse l'esprit : imiter Hélène ! un essai... Qui sait?... Et comme elle n'a pas le temps de réfléchir, elle passe à Henri le verre plein. Aussitôt le vainqueur se lève et l'entraîne,

tandis que l'évincé, tranquillement, vide sa coupe.

Mais voici qu'aussitôt dans les bras de cet indifférent un jet de sang lui monte à la tête, si violent que sa vue se trouble, que ses jambes ne glissent plus et qu'elle trébuche en reprenant sa place, comme grise. Son cœur bat, bat à se rompre. Sa poitrine se resserre, il lui semble qu'elle n'a plus la force de respirer; une sueur l'envahit, elle a peur de s'évanouir..., elle voudrait fuir pour sangloter. Elle a été prise d'un tel remords de cette coquetterie que, tremblante, honteuse, elle ose à peine chercher des yeux son bien-aimé. Où est-il? pense-t-elle. Que doit-il faire? Oh! mon Dieu, si elle l'avait froissé, si au lieu de l'attirer elle venait de l'éloigner d'elle à jamais!

Quelle folie, quelle aberration l'avait donc poussée à agir ainsi? — Pourquoi se trouvait-elle au milieu de tout ce monde? — Elle souffre tant moralement, qu'elle voudrait se martyriser afin de dénaturer sa douleur. Seule dans sa chambre, elle se serait meurtrie, lacérée avec ses ciseaux, pour que sa souffrance physique surpassât sa souffrance morale et la supplantât.

Elle croit entendre son danseur lui demander si elle se sent mieux. Elle n'a pas la force de lui répondre. Cependant elle songe qu'il faut se vaincre, prouver que ce n'est rien qu'un simple étourdissement causé par la valse.

Alors elle lève les yeux et en face d'elle, là-bas, elle aperçoit Henri qui, penché, parle à une dame et sourit aussi gai qu'auparavant. Geneviève revient à elle, mais profondément désolée et malheureuse, elle se jure de ne plus jamais agir contre son cœur, ça fait trop mal.

Décidément, elle était d'une nature bien différente de celle d'Hélène.

Elle eut un grand soulagement quand Henri s'ap-

procha pour convenir de souper à la même table. On descendrait en groupe dans les salles à manger, on choisirait son coin, et l'on repousserait impitoyablement tout gêneur. Ils occupèrent, en effet, à six, une petite table. Mais le souper manqua d'entrain. Henri essayait de jeter de la gaieté par quelques saillies, par un tour de conversation familier et boulevardier qui distrayèrent à peine Hélène et son Espagnol, fort occupés de leur causerie à mi-voix. Geneviève seule riait, les yeux pleins d'admiration pour Henri.

Vers cinq heures du matin le souper se termina. Des enragés remontèrent pour les dernières valse. Mais les Glégorovitch se retirèrent.

Henri et Carlos suivirent au vestiaire Hélène et sa famille, et pendant que celle-ci échangeait à l'écart avec l'Espagnol quelques mots secrets tout en s'enveloppant de ses fourrures, Henri et Geneviève, qui, déjà prêts, les observaient, se sourirent en même temps avec la même pensée dans le regard, et le peintre murmura à l'oreille de Geneviève :

« Quelle drôle de fille !... Qui diable l'épousera ? »

Ces mots furent sur le cœur encore endolori de Geneviève comme un baume rafraîchissant et enchanteur qui effaça subitement son mal. Henri n'était donc pas amoureux d'Hélène, puisqu'il parlait ainsi ! Dieu, comme elle était heureuse, comme cette parole la tranquillisait, la soulevait de terre, la transportait au ciel, l'illuminait de joie ! Et comme elle mit de la reconnaissance dans la poignée de main qu'elle lui donna en montant en voiture !

Et là, casées, alanguies par la fatigue, les deux amies, silencieuses, repassèrent dans leur esprit les douces sensations de la soirée, souriant intérieurement à leurs souvenirs.

Hélène, oubliant tout à fait le départ de Faust, savourait encore les baisers de Carlos, et Geneviève, guérie des souffrances qu'elle s'était bêtement infligées, écoutait indéfiniment cette prophétie de son bien-aimé :

« Qui donc épousera Hélène ? »

Pourtant elle s'en voulait de cette joie, peu charitable à la vérité. Elle s'en inquiétait comme si de mauvais sentiments commençaient maintenant à entrer dans son cœur. Aussi fut-elle heureuse de découvrir cette excuse, qu'elle ne se félicitait pas du triste destin d'Hélène, mais seulement de l'avoir entendu prédire par Henri. Car ses paroles étaient grosses de pensées cachées, de significations douces à l'orgueil de Geneviève. Toute rivalité entre elles et son amie s'écartait, Henri avait le cœur libre.

Alors, tranquilisée, se détachant par instants de son bien-être, elle considérait avec pitié et tendresse Hélène qui, assise en face d'elle, à côté de sa mère, contemplait le ciel.

L'aube naissait. Dans les rues désertes et grises, des balayeurs commençaient leur besogne. Des ouvriers, des ouvrières, allaient à l'ouvrage. Des mères, en hâte, portaient leurs enfants tout petits aux crèches. Une grande lueur d'un rouge gris, encore voilée, s'allongeait là-bas dans la nue et montait.

Mais la voiture avait tourné et Hélène, pensive, aperçut de nouveau, pâissant de plus en plus et se fondant dans la clarté du ciel nouveau, le croissant de Diane et le diamant du berger.

Les jeunes filles étaient maintenant tout à fait éveillées. La fraîcheur, l'air léger du matin avaient enlevé leur fatigue. Elles trouvaient anormal de se coucher à cet instant du réveil des choses. Elles se sentaient si vivantes et reposées que, volontiers, elles ne fussent pas

rentrées chez elles. Le soleil se levait aussi dans leurs cœurs.

Ce matin-là, Geneviève ne dormit pas. Étendue dans son lit, ce furent quatre heures de quiétude où elle trama des espérances.

VII

La fin de février apporta à Glégorovitch de lourds ennuis d'argent. Plusieurs de ses billets échus ne purent être payés. A l'approche des fins de mois, obligé d'avouer ses dettes, d'étaler aux pieds de sa femme toutes ses infamies, il feignait d'être malade ou, le plus souvent, exagérait sa nervosité et, prenant les devants pour avoir la paix, criait après tout le monde, se montrait plus sévère pour sa femme et sa fille.

Dans des scènes de récrimination, il avait joué de la menace du suicide, mais Véra lui ayant répondu un jour : « Aie donc ce courage-là une bonne fois », il n'était plus revenu sur ce genre d'intimidation.

M^{me} Glégorovitch ramassa donc, comme toujours, le soin de visiter les fournisseurs et les créanciers de toutes sortes pour implorer des renouvellements. Cette corvée lui incombait fatalement, puisque à la maison Glégorovitch s'arrachait les cheveux, maudissait le sort, parlait de lâcher ce sale métier de diplomate, de fuir n'importe où, se laissant aller aux déraisonnements des hommes faibles, vite découragés.

La pauvre Véra avait d'autant plus de mérite à lutter encore pour sauver son mari, qu'elle ne conservait plus aucune espérance de le voir sortir guéri d'une de ces crises. Elle partait en fiacre dès les premières heures du jour, parlait aux uns et aux autres avec humilité,

prête à entendre toutes les grossièretés des hommes d'argent.

Elle revenait, la plupart du temps, à peu près victorieuse, ayant arraché des attermoiements grâce à l'éloquence de sa majesté physique et de la tristesse de son regard. Mais elle ne partait guère sans avoir, pour garantir la valeur des papiers de son mari, promis sa signature. Celle de Glégorovitch, en effet, ne valait rien, et il était à penser que le diplomate en avait le sentiment, pour la prodiguer avec tant de légèreté.

Et quand, hautaine et lasse, meurtrie dans sa dignité, Véra revenait, disant à son mari : « J'ai obtenu trois mois de celui-ci, six mois de celui-là », il se faisait reconnaissant à l'excès, tombait à genoux, lui baisait les mains, l'appelait son sauveur, témoignait d'une gratitude impérissable, prenait devant elle des résolutions d'honneur, lui laissait comprendre qu'il allait rompre à tout jamais avec sa maîtresse. Le « je ne le ferai plus » des enfants.

Elle abrégait son expansion pleurarde, lui faisait grâce du reste de ses engagements, auxquels elle ne croyait plus, ayant été si souvent trompée, et elle se dérobaît à cette tendresse et à cet abaissement qui en arrivaient à lui être pénibles tant elle les savait éphémères. Elle retombait dans ses soucis perpétuels, tandis que Glégorovitch, oubliant tout, se croyant délivré de ses dettes, sortait, content de la vie, repris dans l'entraînement du plaisir et revenant à ce refrain dont l'obsession lui était chère :

Mademoiselle, écoutez-moi donc !

Ce soir de février où, pour la deuxième fois peut-être, Véra avait sauvé son mari, celui-ci dina aimablement chez lui, puis, ne sachant que faire mais n'osant pas, par

un sentiment étrange de convenance, passer la soirée chez sa maîtresse, il prit Tutich et l'emmena aux Folies-Bergère. Devant leur loge, vers la fin de la soirée, ils aperçurent une petite créature pâle, marquant dix-sept ans, une débutante toute frêle, assez bien prise de taille, mise sans goût, avec un chapeau à plume d'autruche rose déteint, mais encore d'un rose criard à faire grincer les dents.

« Mignonne, cette enfant, dit Glégorovitch alléché soudain. Très mignonne. »

Et comme il ne la quittait plus des yeux, Tutich devança les intentions de son ami :

« Si nous l'emmenions casser une croûte, à la sortie ? dit-il.

— Oui, mais où ? répondit le premier secrétaire enchanté.

— Chez elle. Ça sera plus sûr. »

Alors Tutich proposa de faire un tour au promenoir et sur un signe, la petite s'étant approchée, il lui glissa ces mots, dans la foule qui circulait :

« Attendez-nous à la sortie, nous vous retrouverons. »

A l'heure dite, tous trois partirent dans un fiacre. On s'arrêta devant la boutique d'un pâtissier où Tutich descendit acheter une brioche et du thé, tandis que, dans l'obscurité de la voiture, Glégorovitch collait sa bouche à la bouche fardée de la fille.

Dans la petite chambre de l'hôtel meublé, son appartement, ç'a été une orgie. La malheureuse s'est déshabillée, elle a chanté, nue, debout sur une table, des chansons ignobles accompagnées de gestes obscènes, avec son accent gras de gueuse parisienne, étalant ses maigreurs livides et ses pauvres seins, trop développés déjà pour son corps et amollis, comme par l'abus des caresses.

Elle a offert à Tutich de faire monter une amie, mais il a refusé, bornant sa débauche à des calembours, à des mots drôles et aussi crapuleux que les siens, sans atteindre cependant à la couleur de sa prononciation faubourienne. Puis vers minuit, il a laissé Glégorovitch dans cette chambre. Celui-ci, avant de se mettre au lit, a vidé par à-coups et sous un assaut de baisers, son porte-monnaie entre les mains de la Vénus aux inquiétantes pâleurs. Il a fini par laisser six louis. Quelle aubaine ! mais comme on l'a aimé consciencieusement, comme le spasme a été sincère et comme les petits bras maigres l'ont enroulé pour le retenir !

Et encore une fois Glégorovitch est rentré content de lui.

Qu'importeraient ces noces passagères et cet argent bêtement jeté çà et là ? Le pire, c'est la maîtresse en titre, la prostituée faite bourgeoise, cette Henriette Derchall dont la maison est agréable, la chambre chaude, le lit luxueux et chez laquelle Monsieur a son couvert mis. Celle-là seule est l'ennemie de la femme et de la fille qui convainc Glégorovitch qu'aucun des siens ne l'aime comme elle.

Dans les instants d'amour, sa bouche n'a pour lui que des louanges, une flatterie vile de courtisane. Elle est l'approbation de ses faiblesses, de ses vices, l'exaspération de sa fatuité. Quand il entre chez elle, il croit lire sur les murs le mot « plaisir », comme à la mode évangélique sont inscrits chez certains pratiquants les versets de l'Écriture. C'est « devoir » qu'il lit en mettant les pieds chez lui. Et rien que ce mot fait froncer ses sourcils, l'énerve dans son impuissance et sa lâcheté. Il ne rencontre auprès des siens que reproches muets ; quelque chose l'y gêne, le harcèle. Alors, agacé, il s'irrite de tout, de voir qu'on ne le compte pour rien, qu'on agit

sans lui. Il veut affirmer son autorité, rappeler ses droits de père de famille, dont cependant il rejette les obligations.

D'où ces scènes inconjurables qui révoltent la fille et la mère.

Huit jours après le bal de l'ambassade suédoise, il rentra un soir pour dîner dans un état de fureur violente. Rouge de colère, il pénétra directement dans le salon sans avoir pris le temps de se dévêtir, et là devant Tutich qui causait seul avec Véra, il raconta qu'il venait d'apprendre qu'Hélène s'était conduite à ce bal comme une danseuse de bal public; on l'avait vue monter au troisième avec ce rastaquouère d'Arzuello, ils étaient restés vingt minutes absents des salons, c'était un scandale qui faisait le sujet de toutes les conversations. Ah! il en avait assez d'être déshonoré par sa fille, de complicité avec sa mère qui fermait indulgemment les yeux. Cette fois, c'en était trop, Hélène entrerait dès le lendemain au couvent.

Et, jetant son chapeau, Glégorovitch était tombé assis dans un fauteuil, se taisant tout à coup mais se mordant les lèvres.

M^{me} Glégorovitch avait tressailli devant cette fureur, et Tutich avait pâli, devinant tout de suite une indiscretion d'Henriette. La sottise! Que diable avait-elle besoin de répéter à son amant ce qu'il lui avait confié l'autre soir? Sans doute, dans une querelle, elle avait tout dit. Heureusement qu'elle ne l'avait pas cité! Mais il fallait éviter une explication avec Hélène, qui n'eût pas cherché longtemps l'auteur de cette dénonciation.

Alors il se mit, avec une voix douce, mielleuse, lente, à atténuer la conduite d'Hélène. D'abord ça n'était peut-être pas vrai ou certainement on avait exagéré. Ces sortes

de cancans ont besoin d'être examinés plus froidement. Les mauvaises langues dénaturent vite les faits. En somme, Hélène était peut-être montée au second faire mettre un point à sa robe ou fuir un instant la cohue infernale des salons, où l'on étouffait. D'autres jeunes filles, certainement, avaient agi de même. Pour lui qui sait les jalousies qu'inspire Hélène, cette méchanceté ne l'étonnait guère. Et vraiment ce serait peut-être pousser la sévérité un peu loin que de lui reprocher de s'être reposée et rafraîchie quelques minutes. Il ne voyait pas là de quoi fouetter un chat.

Glégorovitch ne semblait pas s'apaiser. Il était certainement plus furieux de la scène qu'il avait eue avec sa maîtresse que révolté de l'imprudencé d'Hélène.

Il ajouta :

« On la cite dans le *Gil Blas*, comme une aventurière ! avec des remarques indécentes ! »

Décidément c'était bien d'Henriette qu'il tenait le cancan. Ce trait confirmait les suppositions de Tutich, le journal où il était question du bal des Olsen ayant été apporté par lui chez la maîtresse de Glégorovitch.

On y avait, en effet, décrit assez perfidement la toilette d'Hélène. Tutich fit remarquer que la jeune fille ne pouvait pas être responsable de cet entrefilet glissé peut-être par méchanceté, voilà tout.

Il termina en adjurant son ami de ne pas, pour cette fois, provoquer d'explication avec Hélène. Il assura que, si Glégorovitch passait outre à ce conseil, il préférerait se retirer tout de suite.

Devant cette déclaration nette, le premier secrétaire, par politesse, promit.

Alors Véra sortit pour prévenir sa fille que son père était rentré fort en colère. Il lui était venu aux oreilles de mauvais propos sur son compte. Mais, Tutich ayant

pris sa défense, son père s'était calmé. Il s'était engagé à ne rien dire. Elle lui recommanda d'être prudente, afin que les choses en restassent là.

En se mettant à table, Hélène témoigna silencieusement sa reconnaissance par une cordiale poignée de main à ce « brave Tutich » comme chacun l'appelait, même Véra, à qui il eût été difficile de pénétrer les vraies raisons qui avaient fait ainsi parler leur ami. Ses premières méfiances, d'ailleurs, ne s'étaient portées sur lui qu'à l'occasion de différentes discussions d'économie intérieure entre elle et Glégorovitch où ce dernier avait laissé échapper des mots pleins de révélations comme ceux-ci : « Oui, enfin, M^{me} Tutich ne dépense pas ça », ou : « Tutich a été très étonné l'autre jour quand je lui ai dit ce que vous dépensiez ! »

A bien d'autres menus détails de la vie, Véra s'était aperçue que le second secrétaire manquait de franchise. Plusieurs fois, alors qu'elle partageait l'enthousiasme de sa fille et de son mari pour l'amitié de Tutich, elle lui avait parlé dans ces causeries intimes pleines de confidences, de la liaison ruineuse de Glégorovitch. Elle l'avait mis au courant de ses soucis, de ses craintes d'avenir. Elle lui avait demandé en grâce de faire le possible pour détacher son mari de cette fille et dans ce but de le retenir chaque fois qu'il manifesterait l'intention d'aller chez elle ; enfin, de lui démontrer l'immoralité et les conséquences graves de sa conduite. Tutich l'avait assurée de son concours.

Et à quelque temps de là elle avait appris par les domestiques, qui savent tout ! que Tutich était fort bien reçu chez la dame, qu'il y dînait souvent avec Monsieur et venait même la visiter seul, le soir et dans la journée.

Le double rôle que jouait le brave ami n'était plus douteux. Elle se mordit les lèvres de lui avoir ouvert son

cœur. Elle fut plus réservée envers lui, sans toutefois le combattre : les compagnons de noces des maris sont inattaquables. Elle se fût fait de lui un ennemi dangereux.

Aussi se garda-t-elle bien de lutter, elle qui ne luttait même plus contre son mari, et se résigna d'avance à toutes les trahisons qu'elle pressentait dans sa perspicacité de femme, comme un cheval moribond qui ne se défendrait plus des corbeaux. Toutefois elle venait de se laisser prendre à la bienveillances des paroles de Tutich à propos du bal.

Le lendemain de ce souper improvisé dans l'hôtel borgne où Glégorovitch avait passé une partie de la nuit, il fallut parler affaires. Véra entra vers dix heures dans la chambre de son mari et le tira de son sommeil lourd. Elle sortit d'une sorte de dossier qu'elle avait apporté un papier où leurs dettes étaient inscrites avec les époques d'échéance. Ils devaient trente-cinq mille francs sans compter les dix mille francs de Lindgren, qui pourrait attendre, et d'autres dettes d'amis. Avant un mois il leur fallait cinq mille francs pour payer des billets protestés qui attendaient le jugement. Véra, pour rappeler son mari à la réalité, lui parla de « saisie ». Ce n'était pas le moment de s'amuser ou de dormir, l'argent ne viendrait pas tout seul.

« Va trouver Lindgren ou un autre..., explique-lui ton embarras..., mais remue-toi ! »

Glégorovitch, ennuyé, grommela, l'œil méchant :

« Bon, c'est bien, j'irai. J'irai aujourd'hui. Faut-il que j'y coure immédiatement !... Je suis malade, j'ai passé une nuit affreuse, j'ai besoin de dormir ou j'aurai la migraine pour le reste de la journée... Laisse-moi. »

Les jours qui suivirent Glégorovitch essaya inutilement

d'emprunter ces cinq mille francs nécessaires. Véra, chaque matin, l'importunait de questions. Enfin, las de mendier en vain, pressé aussi par le temps, il confia ses préoccupations à Tutich. Il avait pensé que Tutich lui prêterait cette somme, après tout. Jamais il ne s'était encore adressé à lui, et les services qu'il lui avait rendus expliquaient surabondamment sa démarche. A quel autre qu'à lui-même le second secrétaire devait-il sa nomination à Paris ?

Mais Tutich prétextait, lui aussi, d'une gêne cruelle. Il affecta beaucoup de regret de ne pouvoir se rendre utile à son ami et, pour montrer toute sa bienveillance, il chercha avec Glégorovitch, dans leurs relations, qui pourrait le sortir de cette crise difficile.

« Voyons, comment faire ? » dit-il.

Soudain, il se frappa le front, ayant trouvé.

Leur ministre était en congé. Glégorovitch, en sa qualité de premier secrétaire, le remplaçait par intérim. Rien ne lui était plus facile que d'emprunter pour quinze jours ou un mois la somme dont il avait besoin au portefeuille de l'ambassade qui contenait une douzaine de mille francs. Cela représentait, il est vrai, le reliquat de ce qu'on devait au tapissier pour la décoration de l'immeuble. Mais, si ce fournisseur présentait sa facture, Glégorovitch lui donnerait un acompte, expliquerait que les fonds n'étaient pas encore arrivés...

Celui-ci trouva, en effet, la chose naturelle. Avant quinze jours, d'ailleurs, il était sûr de se procurer ces cinq mille francs et de les restituer. Il remercia vivement Tutich.

Quand il eut ouvert le tiroir du bureau où l'argent était déposé, il compta cinq mille francs. Au moment de le refermer, il songea que de cinq mille francs il ne lui resterait rien. Alors il prit un autre billet de mille

francs, puis encore un autre, ce qui porta à sept mille son emprunt. Il estima, dans son inconscience habituelle, qu'il lui serait tout aussi aisé de rendre sept mille francs que cinq mille.

Il rentra chez lui. Dans sa voiture il calcula ses dépenses. Il porterait mille francs à Henriette, à qui il n'avait rien donné depuis trois semaines. Ayant pris chez lui l'adresse des huissiers détenteurs des billets impayés, il remonta dans sa voiture. Ses courses faites, il se fit conduire chez sa maîtresse. Comme il longeait les boulevards, mollement assis au milieu de son coupé, les bras soutenus dans les brassières, le projet lui vint de rester à dîner chez elle et de la conduire au théâtre le soir. Il ferait dire à sa femme, par le cocher, qu'il dînait chez Tutich.

Il arrêta non loin d'une colonne Morris et descendit la consulter. Comme il cherchait, la tête en l'air sortant d'un épais collet de fourrure, il découvrit, dans le barilage des affiches, le programme de la Scala, où les noms de Libert et de Paulus s'étaient en vedette. Il sourit au souvenir des joies recueillies dans ces bouibouis. Enfin, il remonta dans son coupé sans être fixé, mais avec, dans la tête, l'air de la chanson à la mode :

Mademoiselle, écoutez-moi donc,
Ti ta ti ta ta ti ta ti ta taire.

Le lendemain, comme Véra revenait à la charge, ignorant qu'il avait payé, il lui dit avec impatience :

« Mais de quoi te mêles-tu ? Mais c'est fait ! C'est payé depuis longtemps !... »

Elle demanda comment.

Il répondit : « Tutich m'a avancé la somme. »

Mais elle doutait, pressentant un mensonge et inquiète

vaguement de quelque folie..., un arrangement avec des usuriers. Pressé de questions, Glégorovitch finit par avouer la provenance de son emprunt.

Véra resta d'abord muette, le regardant..., regardant aussi en elle, s'interrogeant pour savoir ce qu'elle avait à faire.

Puis elle dit simplement :

« Il faut que je parte tout de suite au pays. Combien as-tu pris?... Je vais d'abord télégraphier à mon notaire de m'envoyer ce qu'il faut et pour restituer l'argent que tu viens de t'approprier, et pour faire le voyage. Si l'on apprend ce que tu as fait, au ministère, tu es perdu... »

« Combien as-tu pris ? » répéta-t-elle avec énergie. Glégorovitch détournait la question.

Véra dut lui arracher son aveu comme à un enfant.

« Que te reste-t-il ? »

— Deux mille, » répondit-il, par peur d'avoir à rendre compte des mille francs donnés à Henriette.

Véra répondit :

« Ça te suffira pour le mois que nous serons absentes. Nous partirons samedi. »

Glégorovitch dit : « Bien, » enchanté au fond que sa femme assumât la responsabilité de cette dette, et le délivrât des tranches du remboursement.

De son côté, Véra, depuis quelque temps, songeait à ce voyage au pays pour vendre ou hypothéquer à nouveau ses propriétés. Elle s'était bien doutée qu'il faudrait en arriver là un jour ou l'autre. Elle avait déjà emprunté plusieurs sommes à son notaire de Belgrade, et elle désirait s'occuper elle-même de la liquidation de ses biens. Seulement elle n'avait pas prévu que les événements l'obligeraient de partir sitôt et surtout pour un motif aussi grave.

L'imprudence de Glégorovitch, incapable de se pro-

curer dans les délais voulus ces sept mille francs, nécessitait ce départ immédiat.

Quand Véra annonça à Hélène qu'elles partiraient toutes deux à la fin de la semaine, la jeune fille, dans sa chambre, relisait pour la vingtième fois une lettre que Faust avait confiée au domestique afin qu'elle lui fût remise en personne. Il avait en même temps corné, pour sa famille, des cartes P. P. C.

Dans cette lettre, il lui expliquait le plus tendrement possible que son père, sans le consulter, lui avait fait avoir un congé d'un an, par pure raison d'avenir : l'année suivante, de nouvelles élections présidentielles auraient lieu en Amérique. En fin politique, son père prévoyait la victoire du candidat démocrate, lequel, à peine arrivé au pouvoir, s'occuperait aussitôt d'un grand bouleversement administratif. Il s'agissait donc de se glisser d'ores et déjà dans les précoces combinaisons du futur président, et, pour cela, ne pas se compromettre en restant aux affaires, confondu dans la fournée qui devait « sauter » quelques mois plus tard. Faust assurait à Hélène qu'il reviendrait à l'ambassade de France, mais avec une position supérieure, et qu'alors rien ne s'opposerait plus à leur projet de mariage. Il bondait ses phrases de petits mots d'amitié, l'appelant : « ma chérie, ma bien-aimée, mon petit coin de ciel bleu », pour en venir à la convaincre que c'était dans la seule crainte d'aviver la souffrance de la séparation qu'il ne venait pas lui dire adieu de vive voix.

« Je serai au Havre, écrivait-il, quand tu liras ce mot. Pardonne-moi ! La seule idée que je pourrais te presser dans mes bras et prendre sur tes lèvres un approvisionnement de baisers pour mon long séjour loin de toi, m'amollit et m'enlève la moitié du courage dont j'ai besoin. Je me sais si faible devant toi, que je serais capa-

ble d'écrire à mon père, sous ta dictée, que je refuse ce congé. Cela serait insensé, car je ne lui obéis qu'avec l'espoir de revenir dans un an te chercher pour toujours. »

Il terminait par ce post-scriptum en travers des lignes :

« Je n'ai pas donné congé à mon propriétaire. Le petit rez-de-chaussée que nous avons presque choisi ensemble et où tu es venue si souvent m'apporter tes lèvres, me sera éternellement cher. Seule la possession de toi, ailleurs, me le ferait oublier. Aussi je tiens à le retrouver à mon retour. C'est là que je glisserai à ton doigt l'anneau de fidélité.

« Le concierge, auquel j'ai payé six mois d'avance, a l'ordre de te laisser entrer. Il ignore que je m'en vais si loin. Tu pourras donc y aller de temps en temps pour y penser à moi un moment. »

Ce qu'on avait annoncé à Hélène, au bal, n'était donc que trop vrai ! Malgré les termes chargés de promesses de cette lettre, une déception abrutissante subsistait au cœur d'Hélène, justement à cause des espérances de mariage qu'ils remuaient. Dans l'abattement de la jeune fille il y avait de la rage, du découragement, le regret d'une grosse dépense d'amour inutile. Absence d'un an, affaire ratée, pensait-elle. Dans un an, pardi, elle serait à un autre ! Ses chers projets tombaient dans l'eau.

D'abord, est-ce que Faust reviendrait ? le savait-il lui-même ? Il dorait la pilule, évidemment. Ah ! pourquoi avait-elle placé plus d'espoirs en lui qu'en Carlos ? — Faust, avec sa tête blonde, ses yeux doux, son obéissance à ses caprices, lui avait paru plus naïf, plus capable que Carlos de s'acheurter à cette idée de mariage. On l'avait tant prévenue contre l'Espagnol ! Il n'était à Paris, disait-on, que pour faire la noce ! Et pourtant

Carlos avait donné à Hélène bien d'autres témoignages d'amour que Faust ! C'est toujours comme ça.

Hélène reçut donc joyeusement cette nouvelle du départ au pays. Cela écartait ses idées tristes. Et puis tout ce qui était changement l'attrayait. Elle n'avait pas quitté la France depuis deux ans !

Elle songea immédiatement à ses malles, aux effets qu'elle emporterait et elle entra tout de suite dans l'occupation de ce voyage, abandonnant son chagrin comme un bébé en pleurs qu'une distraction soudaine égaye. Son premier soin fut de songer à son costume de route. Oh ! si elle pouvait acheter celui qu'elle avait essayé la veille, en s'amusant, chez Raudnitz ! Commandé par une étrangère de la même taille qu'Hélène et qui avait quitté Paris avant la livraison de cette toilette, il était resté pour compte au grand faiseur qui avait invité Hélène à le revêtir, sûr qu'il lui irait comme un gant.

C'était à croire, vraiment, qu'on l'eût taillé pour elle. Jamais on ne lui avait réussi de corsage comme celui-là. On le lui laissait pour cinq cents francs, bien qu'il eût été facturé huit cents.

Mais non. Elle ne pouvait pas s'offrir cette fantaisie : elle avait promis à une couturière de lui payer sa note dans quelques jours, une note de deux cent cinquante francs. De plus, elle devait dix louis à sa femme de chambre, empruntés çà et là pour différents achats qu'elle avait faits depuis le jour de l'an : des livres, une bague pour Faust, où elle avait fait graver son nom, et d'autres babioles. Comme on n'emmenait pas Louise, il fallait bien la rembourser.

Toute la journée, Hélène chercha comment se procurer les neuf cent cinquante francs dont elle avait besoin. Son envie du costume de voyage s'implanta si

solidement dans sa tête, qu'elle mit bientôt cette dépense superflue au même rang que ses dettes et que volontiers elle l'eût fait passer avant celles-ci.

Elle ne vit qu'un moyen, le plus simple : engager quelques-uns de ses bijoux au Mont-de-Piété. Elle entr'ouvrit le tiroir où dormaient les écrins et mit d'abord la main sur un bracelet que Demètre lui avait chipé un jour pour la même destination, et qu'elle avait dû retirer de ses bons deniers.

« En voilà un, pensa-t-elle, qui connaît la chose ! »

Mais on n'avait prêté que cinquante francs dessus. Elle tira le tiroir jusqu'au bout et, tout au fond, caché, elle découvrit l'écran du bracelet de Carlos, le bracelet au saphir. D'abord elle se dit : « Oh ! non. »

Et elle passa en revue les autres bijoux dans leurs boîtes capitonnées de satins variés, ou épars sur la planchette de velours bleu. Mais vu la modicité prévue des prêts, elle estima qu'il en faudrait engager cinq ou six et plus, peut-être, pour produire les neuf cent cinquante francs qu'il lui fallait.

Alors elle revint au bracelet de Carlos, dont on lui donnerait au moins mille francs. Après tout, ce n'était pas s'en défaire, mais ne s'en séparer que momentanément. D'ailleurs, il lui était difficile de s'en servir, elle en était réduite à ne le sortir de son écrin que dans la solitude de sa chambre. Personne ne s'apercevrait donc de sa disparition. Carlos même ne soupçonnerait rien.

Elle décida de le prendre. Mais il lui répugnait de porter elle-même cet objet au « clou ». Non que le sacrifice du bracelet lui coûtât quelque peu encore, mais parce qu'elle redoutait l'impression dégoûtante de ces bureaux du Mont-de-Piété, crasseux, gris et nus, avec leur odeur de misère renfermée qui faisait monter au

cœur toutes sortes de hontes. Elle s'y revoit le jour où elle avait été repêcher le bracelet que Demètre lui avait « emprunté », passer le papier rose de ses mains gantées aux mains grasses de l'employé qui achevait son déjeuner, la bouche pleine encore, tandis que derrière elle, sur des bancs, des femmes et des hommes pouilleux, presque en haillons — le public habituel — attendaient tristement leur tour de se présenter aux guichets, la fouillant des yeux, scrutant l'élégance de cette cliente, fortuite sans doute, et faisant des suppositions.

Cette première fois elle s'y était rendue toute curieuse. Elle avait voulu voir et ça l'avait intéressée. Mais à mesure que les tourments d'argent, dont sa mère l'entretenait parfois, augmentaient dans sa famille, à mesure qu'elle allait dans la difficulté d'être heureuse, elle éprouvait de plus en plus de répulsion pour ces sensations poignantes de la réalité. Le seul fait d'être aperçue sous la porte de l'établissement d'usure de l'État l'eût gênée. Maintenant elle craignait les suppositions des habitués. Cette seconde visite lui eût serré le cœur.

Elle confia à Louise, qui n'était jamais à court de complaisances, cette mission désagréable. La perspective du remboursement eût d'ailleurs enlevé à la servante toute hésitation. Il fut alors convenu qu'en sortant le lendemain avec Hélène pour des courses que le voyage au pays nécessitait, Louise irait porter l'objet au Mont-de-Piété pendant qu'Hélène l'attendrait dans l'appartement de Faust, qu'elle voulait revoir avant de partir, en manière de pèlerinage.

Quand la jeune fille pénétra dans le petit rez-de-chaussée de l'avenue d'Antin, une déception navrante s'empara d'elle devant la nudité de ces chambres si joli-

ment tapissées un mois auparavant et qu'elle avait toujours regardées comme un lieu d'apaisement et de bien-être.

Une humide atmosphère de renfermé affecta tout d'abord péniblement ses narines et sa gorge. Où étaient ces senteurs discrètes de parfums confondues avec l'odeur du tabac anglais ?

Les pièces dévastées, sans tapis, sans portières, l'anti-chambre dépossédée du soldat japonais qui gardait la porte avec sa pose et sa grimace imperturbable de mannequin armé, offraient, dans le dépouillement des choses qui en faisaient autrefois la poésie et l'attraction chaude, l'aspect douloureux d'un corps de femme, naguère jolie et provocante sous les luxueuses parures, violé maintenant, meurtri, déchiré et abandonné là, inerte, froid, au suprême ravage de la mort.

La porte du salon demeurait béante. On n'y trouvait plus qu'une table sans tapis. Les sièges et le divan, les trophées d'armes, les tableaux, les aquarelles, avaient disparu, montrant les clous, et, sur le papier rouge chaud, velouté, mais pâli par le soleil, la projection de leurs formes, gravées en sombre.

Dans la chambre à coucher, le lit est encore là, ne présentant plus que sa carcasse poussiéreuse, car les matelas s'affaissent dans un coin et le sommier s'appuie, rigide, contre un mur. Il y a loin du squelette de ce lit au délicieux meuble de repos qu'il était autrefois sous la protection de ses rideaux drapés et de son riche manteau de soie brodée.

La tache blanche du lavabo en marbre que n'animent plus les flacons à facettes ni les brosses à montures d'ivoire, devient criarde et pauvre.

La grande armoire normande, comme morte, laisse ses portes ballantes et étage ses planches ternes. Celles

du bas supportent encore les tapis roulés et les rideaux du lit dans des enveloppes.

Hélène rentre dans le salon et machinalement ouvre le tiroir d'une jolie commode Henri III. Un sachet y a été oublié ainsi que des boutons de chemise. Hélène prend ces boutons abandonnés, les glisse dans sa poche. Puis, comme elle doit attendre encore, elle va s'étendre sur le divan où, d'habitude, elle écoutait le doux bavardage de Faust. Et ses yeux reviennent à la table du milieu si froide, si nue, elle qui autrefois s'égayait d'un éparpillement de lettres, de livres et de hochets de papeterie, sur lesquels elle posait son manchon, ou sa voilette, ou ses gants...

Et comme elle songe, ainsi étendue, au milieu des murs qu'il a habités, des meubles qui lui ont servi, à son Faust, si loin maintenant, par delà les mers, son Faust dont le souvenir efface à l'heure présente et celui de Carlos et de tous les autres, elle s'abîme tout à coup dans une profonde tristesse : la désolation des murs, la misérable maigreur des meubles et des fenêtres, lui met au cœur le découragement de tout, l'ennui de vivre, d'être elle-même, une Glégorovitch.

Cet appartement abandonné, c'est l'image de son âme ravagée aussi, sans espoir. Dire qu'elle est obligée, pour une somme insignifiante, de mettre des bijoux au Mont-de-Piété ! Elle voit la ruine des siens, son avenir barré et noir comme un horizon orageux. Ah ! c'est assommant de ne pas avoir tout l'argent qu'on voudrait !

Parbleu ! si elle était millionnaire, Faust serait encore là ! Voyons, l'aimait-il ou ne l'aimait-il pas ? Elle se demande si, par quelque maladresse, elle n'est pas la cause inconsciente de sa fuite, qui fait plus que l'énerver aujourd'hui, la brise.

Pourtant, sa mémoire ne lui rappelle aucune impru-

dence. Elle s'était toujours conduite aimablement avec lui. Au contraire, des détails d'amourette, des riens, des attentions qui l'ont ravi, lui reviennent à l'esprit. Jamais elle ne lui a fait froid au cœur. Elle a mené cette passion-là impeccablement. Et il était parti, malgré ça, pour ne plus revenir ! Pourtant, il n'avait pas encore donné congé. Ses tapis, ses rideaux dormaient dans les meubles non vendus. Il avait payé d'avance six mois de loyer. Son désir de retour, exprimé dans sa lettre d'adieu, serait-il sincère ?... Pourquoi pas ?... Elle n'avait pas relu cette lettre depuis le jour où elle l'avait reçue. Peut-être n'en avait-elle pas encore bien saisi l'esprit ?... Elle n'avait été frappée — et cruellement — que par la nouvelle de son départ, si préparée, si expliquée, si atténuée qu'elle fût dans son enveloppe de termes douillets.

Aujourd'hui elle en extrayait de mémoire la tendresse éparse et son imagination la quintuplait... Peut-être Faust avait-il dit vrai, peut-être sa formelle intention était-elle de revenir la chercher ?

Alors, peu à peu, sous les promesses retrouvées dans les mots d'adieu, l'âcre sensation qui venait de la désespérer fuyait, chassée par l'héréditaire besoin d'Hélène de se raccrocher toujours à quelque illusion.

Mais on frappa légèrement à la porte. Elle dit :

« Entrez. »

Et le concierge parut, portant des lettres.

Ces lettres étaient pour M. Elling. Monsieur ayant négligé de laisser son adresse, il avait attendu que Madame vint, supposant que Madame la connaissait et bien certain de la voir puisque Monsieur, avant de partir, lui avait donné l'ordre de laisser entrer Madame dans l'appartement. Hélène tendit la main.

« Donnez, dit-elle. Je les lui enverrai. Merci. »

L'homme se retira en saluant.

La jeune fille jeta les yeux sur les enveloppes. Trois écritures. Une, d'homme — un ami de Faust, sans doute — une autre plus fine et comme inhabile. La troisième portait l'en-tête d'un chemisier.

Sans se déranger de sa pose nonchalante, elle lança cette dernière sur la table et retourna les deux autres lettres dans ses mains, puis les porta à ses narines, tâchant d'y découvrir un indice. Aucun parfum ne s'exhalait. Alors l'envie lui vint d'ouvrir ces lettres, perdues pour ainsi dire ! Qu'importait ? Peut-être était-ce une correspondance banale ne valant pas la peine de lui être transmise. Et puis cette lecture ferait passer le temps, Louise ne se pressant guère !

Hélène décacheta d'abord l'enveloppe à l'écriture fine qui avait tout l'air de venir d'une femme.

« Monsieur,

« Je vous remercie de l'empressement que vous avez mis à répondre à ma lettre, c'est bien aimable à vous, cher ! Vous rappelez-vous certain soir, chez Weber, j'étais maussade et vous m'avez demandé quels étaient mes tourments. J'avais des ennuis d'argent. Vous m'avez offert de venir à mon aide, mais j'ai refusé, je ne sais pas pourquoi, par pudeur bête. Aujourd'hui je vous demande ce service et *vous ne me répondez même pas*. Vous auriez pu au moins, ne fût-ce que par politesse, m'écrire qu'il vous était impossible de me le rendre. Cela ne vous aurait guère dérangé. Mais vous avez saisi cette occasion de rompre et je ne m'en prends qu'à moi de ne vous avoir pas deviné plus tôt.

« Souvenez-vous de cette lettre que vous m'avez écrite un soir où vous m'avez attendue inutilement et dans la-

quelle vous me soupçonniez d'être fort volage et d'aimer croquer un bout de cœur pour jeter le reste au vent ou à d'autres. Ne pourrais-je vous retourner ces gentillesses? Dire que j'ai cru à votre affection! Ah! je vous félicite. Vous savez très bien attraper les femmes. C'est un art, cela. Et je ne puis que vous conseiller d'en user encore... avec d'autres.

« Ne me croyez pas fâchée. De plus fidèles m'ont offert ce que je réclamaï de vous. Je suis surtout froissée de n'avoir pas reçu de réponse.

« Agréez, cher monsieur, etc.

« BERTHE. »

Cette lettre de fille l'amusa. Elle sourit. « Allons, se dit-elle, tous les mêmes! La grande famille des Posatoff-Lapinski. Trop tard, ma petite, l'oiseau s'est envolé avec toutes ses plumes. Si j'avais ton adresse, je t'enverrais le conseil anonyme de te faire payer... avant. »

Cependant cette action l'étonnait de la part de Faust.

« A l'autre, » dit-elle. Et l'ongle de son pouce déchira l'enveloppe.

« Mon brave Faust,

« Enfin, tu te rends au conseil de ton Méphistophélès, bravo! Ce rappel de ton père ne pouvait venir plus à propos et tu eusses été fort maladroit de t'y opposer.

« Allais-tu pas sacrifier une grosse question d'avenir à une passionnette dont tu croyais dépendre ton bonheur! Des amours comme celui-là, combien en retrouveras-tu? tandis que tu tiens l'occasion unique d'un avancement rapide en rompant dès maintenant tes atta-

ches avec un personnel administratif destiné, comme tu me l'as expliqué, à périr aux élections prochaines.

« Tu craignais, dans ta dernière lettre, de lâcher la proie pour l'ombre, et tu me disais que, pour acquérir plus vite une position qui t'écherra un jour ou l'autre, tu renonçais peut-être à ton bonheur. Voilà un mot qui m'a surpris sous la plume d'un Américain. Quoique tes compatriotes soient, en même temps que roublards, fort amateurs de poésie, je ne t'aurais jamais cru une telle naïveté ! Ne t'inquiétais-tu pas, dans les confidences que tu m'as faites, de la coquetterie excessive d'Hélène, de son indépendance, de ses folies ? Tu appréhendais d'aller dans les maisons où tu la rencontrais, parce qu'elle te broyait le cœur à te traiter comme le premier venu entre ses attentifs.

« Ce mariage, selon moi, eût été un désastre. Je peux te dire maintenant qu'Hélène G... est une de ces filles qu'on n'épouse pas. Ce sont des insatiables. Elles vous brisent une vie avec une inconscience d'enfant qui n'en fait pas même des criminelles. Elles jugent la virginité et la fidélité une exigence sociale idiote. Voilà pourtant des inepties qui nous sont chères, peut-être un peu parce que ces sortes de filles les méprisent.

« On a beau dénicher en elles des vertus qui, mises en valeur par leurs défauts, nous paraissent exceptionnelles ; les croire capables de grand dévouement et à force de se monter la tête pour excuser sa passion, leur attribuer une virtualité de qualités qu'on saura faire éclore parce que, en amour, on est toujours très fat ; elles restent, mariées, telles qu'elles étaient jeunes filles. Pour ces assoiffées de liberté, le mari remplace la famille et devient l'ennemi, le gêneur. On ne l'estime qu'en raison des plaisirs qu'il vous procure, et les fantaisies de ces créatures sont illimitées. Elles veulent un mari

pour être classées. Elles préfèrent les nobles, fussent-ils gâteux, parce que ça fait bien d'être comtesse ou marquise. On ne peut risquer sa vie avec une femme comme ça que si elle vous apporte une grosse fortune, ce qui est rare — ou qu'on l'ait, soi, cette fortune immense. Dans le premier cas, on y'a un intérêt, dans le second, on peut espérer satisfaire au moins la majeure partie de ses caprices; mais dans les deux, une forte dose de philosophie est de rigueur.

« Eh bien, mon vieux, sache qu'il n'y a pas le sou dans la boîte Glégorovitch; que le père est une espèce de vadrouille du grand monde, un Christian des *Rois en exil*, greffé sur un Lazare de la *Joie de vivre*.

« En voilà un qui a bien fait de se mettre dans la diplomatie! Quand on songe à notre métier, comme on trouve que c'est de la blague! Combien y compte-t-on d'hommes de réelle valeur? Le rôle de nos ambassadeurs modernes se borne, alors qu'il survient des difficultés, à correspondre par dépêches chiffrées avec leur gouvernement, et à prendre ses ordres pour savoir l'attitude à garder et le langage à tenir, travail absolument privé d'initiative et qui ne réclame qu'une intelligence moyenne.

« Ne devrait-on pas rattacher le ministère des affaires étrangères à celui des postes et des télégraphes?

« Le reste du temps, pendant les loisirs qui sont énormes — on se jalouse, on intrigue, on fait ses dévotions à sainte Routine. Métier vulgaire d'employé, en somme — mais qui épate les foules et qui est considéré plus qu'il ne mérite, comme toutes les fonctions officielles, du reste.

« Pourquoi suis-je entré dans cette boîte du quai d'Orsay où j'ai failli devenir poseur? Toi, encore, tu m'as avoué que tu faisais ça pour ne rien faire, c'est une

raison. Moi, je pense déjà à acheter une fabrique de biscuits... »

Cette lettre, longue encore, était signée « Robert ».

Qui était-ce que ce Robert ?

Mais Hélène, tremblante, lut le post-scriptum.

« J'ai perdu ton adresse à New-York. Je mentionne « faire suivre ». Pour tes meubles, ne t'inquiète pas. Je vais chercher des acheteurs... J'ai six mois devant moi. »

Toujours étendue sur le divan, Hélène avait laissé ses bras tomber sur ses genoux.

Qui était donc ce Robert ? un attaché d'ambassade français, sans doute. Pourquoi n'avait-il signé que de son prénom ? Oh ! si elle le connaissait, comme elle se vengerait ! Ah ! cette fois, elle le ferait gifler par Carlos, dût-elle après s'offrir en gage ! Quelle joie si d'une force magique elle pouvait le foudroyer en cet instant !

Une oppression de rage accumulée serrait Hélène à la gorge. Pâle, les lèvres exsangues, l'œil grand ouvert, fixe, comme hébétée sous cet affront, cette injure anonyme, ce trait qu'elle recevait sans savoir d'où, Hélène sentait son palais amer d'aigreurs : un fiel qui lui montait à sa bouche et qu'elle aurait voulu cracher sur l'insulteur et répandre tout autour d'elle sur le monde entier, ainsi que ces poissons chétifs qui n'ont pour défense que leur venin.

C'était donc ainsi qu'on la jugeait, qu'on estimait sa famille ! « Pas le sou dans cette boîte ! » Comment le savait-il, ce sale individu qui ne signait même pas de son nom entier ! N'importe ! dût-elle remuer le monde, elle le découvrirait et se vengerait. John Serrel, le peintre américain, l'inséparable de Carlos et l'ami de Devienne, devait connaître ce Robert.

Mais quoi, après ?

Alors un sanglot douloureux, à hoquets, détendit ses nerfs. Elle pleura cinq minutes abondamment, paisiblement dans sa solitude et les larmes la soulagèrent. Quand elle se calma, un dégoût profond pour tout et pour tous, pour elle-même surtout, succéda à sa colère d'impuisante. Ah, oui ! vraiment, elle était seule, bien seule dans la vie. Et c'était bien sa place de pleurer entre ces murs abandonnés, sur ce divan déchiré que recouvrait autrefois un tapis oriental. Dieu ! comme elle avait pitié d'elle. Elle restait inerte, n'ayant même plus la force de penser, souhaitant mourir en cet instant, être débarrassée à jamais de cette vie de lutte et de déception. Oui, il avait raison, ce Robert : « Est-ce qu'on épouse des filles comme ça ? » Ne pouvait-on pas la biffer du monde des vivants, puisque Dieu l'avait biffée du livre des heureux ? Quelle était son utilité, puisqu'elle était inépousable ? Maintenant, elle s'en fichait pas mal, du mariage... Elle se fichait de Carlos, elle ne se marierait pas. Mais était-ce sa faute, en somme ? Avec un père comme le sien, qui lui mangeait sa dot, faisait des dettes partout et ne gagnait seulement pas sa vie, à quoi donc ambitionner ? Qu'un homme l'enlève donc, la sorte de ce pétrin, et puisque, dans le monde, on la traitait de « fille », qu'elle en ait au moins les avantages et les consolations !

Le monde ! la considération des imbéciles ou des hypocrites ? c'était pour ça qu'elle souffrait ! Ah ! mille fois sotte de passer sa vie à se tordre dans des convulsions nerveuses, si c'était là le résultat !...

Oh ! le calme, le bonheur du chez-soi, l'isolement, quoi qu'il en coûte ! Au diable son père, ses amis, ces faux amis qui jugent impartialement, froidement ! Arrière ! Elle les haïssait tous. Elle marcherait sur tout le monde, elle partirait...

Ah, Dieu! Et sa mère qu'elle oubliait! Hélas, ce nom-là, le seul qu'elle chérît, la maintenait dans son abîme. Tout à l'heure il lui semblait qu'elle avait secoué d'elle ces maudits préjugés, s'était affranchie de cette sottise persévérante dans l'honnêteté et qu'elle s'élançait enfin, délivrée de tous liens, vers les joies enviées. Et voilà que l'image de sa mère vénérable, pâle si tristement, se dressait devant elle, lui barrait le passage. Mon Dieu, elle savait bien que, dans sa bonté inépuisable, Véra n'eût pas maudit sa fille, mais ce chagrin l'eût achevée.

Alors Hélène sombrait dans un impitoyable engouffrement, comme un naufragé qui, après un inutile et dernier effort pour remonter à la surface, s'enfoncerait pour jamais sous la pesante poussée de la mer.

Soudain, la sonnerie d'entrée la tira de son accablement. Elle se leva, mit précipitamment les lettres dans sa poche et courut ouvrir à sa bonne.

Aussitôt qu'elle l'aperçut :

« Eh bien ? fit-elle.

— Sept cent cinquante.

— Seulement !

— Mais oui, mademoiselle. »

Hélène ferma la porte, revint à son siège, reçut l'argent, examina la reconnaissance et murmura :

« Quel ennui ! »

Et elle demeurait là, songeant aux moyens de se procurer les dix louis manquants.

Son premier mouvement fut de renoncer à son costume anglais. Et tout de suite elle donna à sa femme de chambre les deux cents francs qui lui revenaient, plus vingt francs.

Ensuite elle projeta de ne pas payer sa couturière. Mais

non. Cela était impossible. La pauvre comptait sur sa promesse.

Alors, quoi ?

Elle demeurait assise devant sa bonne, songeuse, hésitante. Pourtant, depuis qu'elle tenait l'argent de son costume, elle présageait bien l'inutilité de ses raisonnements. Cette envie de robe de voyage l'avait prise au collet, la conduisait irrésistiblement chez le couturier. Bientôt elle n'essaya même plus d'y renoncer.

« Tant pis ! » s'écria-t-elle.

Et elle se leva, abandonnant l'appartement de Faust comme elle eût quitté le sien, sa nouvelle préoccupation ayant effacé sur-le-champ et les amères suggestions de ces murs désertés, froids, et les dégoûts qu'un instant auparavant paraissaient lui avoir irrévocablement inspirés les choses et les hommes.

Elle monta dans le fiacre qui venait de ramener Louise en jetant au cocher l'adresse du tailleur. Sur ses genoux elle recompta les billets et la monnaie d'or qu'elle avait dans sa main. Puis elle plia les papiers bleus en carrés minuscules afin de les entrer dans sa bourse. Elle prenait des sensations agréables à manier ces quelques centaines de francs.

Quand elle eut payé le costume, elle pensa à sa couturière et regretta de lui manquer de parole. Elle la plaignit, avec sincérité. Puis, soudain elle se dit :

« Si je m'adressais à Geneviève, elle doit avoir des économies. »

Et, en même temps, elle se penchait par la portière et criait au cocher :

« Allez 39, rue du Général-Foy. »

Elle trouva son amie dans les larmes : Geneviève avait été refusée le matin même aux examens de la Ville de Paris, à l'oral, à cause de son excessive timidité et de sa

tenue élégante. Ces messieurs du jury avaient reconnu au premier coup d'œil une jeune fille de famille riche. Par démocratie on l'avait rudoyée, ce qui avait achevé son trouble.

Le patron l'avait reçue très durement au déjeuner. Exigeant qu'elle se présentât de nouveau, il l'avait privée de spectacles et de fêtes jusqu'à la prochaine session d'examen.

La nouvelle du départ d'Hélène affligea davantage Geneviève. Tous les ennuis lui arrivaient donc à la fois ! Elle comptait tant se consoler de la condamnation de son père en faisant à son amie le plus de visites possible ! Et puis ce n'était pas tout : Hélène partie, la comédie tombait dans l'eau. Le patron rayerait sûrement ce plaisir. C'était si charmant, si gai, les répétitions ! Au fond, ce dernier regret s'avivait de l'intime contrariété de perdre ainsi quelques occasions de revoir Henri, qui remplissait avec exactitude son rôle de souffleur.

Hélène, enfin, lui expliqua son ennui d'argent. Elle tenait absolument, avant de partir, à payer sa couturière. Elle voulait éviter à tout prix que cette femme réclamât sa note à son père : « Ça soulèverait des explications assommantes », ajouta-t-elle.

Geneviève ouvrit le tiroir d'une petite crédence, y prit une boîte qu'elle vida dans les mains de son amie. Hélène compta deux cents et quelques francs. C'étaient les économies d'une année, avec lesquelles Geneviève faisait tous les ans un cadeau à sa mère, le jour de sa fête.

VIII

Depuis qu'elle fréquentait la haute société de Paris et que, grâce à l'amitié des Glégorovitch, elle s'estimait presque définitivement installée dans le vrai monde, Claire Lindgren n'était pas encore parvenue à éliminer de son salon tous les vulgaires amis de ses premières années d'honnêteté, rattachés si facilement aux bains de mer et aux villes d'eau. Ces gens-là détonnaient maintenant parmi ses relations récentes. Ils avaient formé, à vrai dire, la base de son élévation graduelle, mais cette base aujourd'hui devenait indigne de ses amitiés de la dernière heure.

De même qu'au fur et à mesure de son empiétement elle avait changé d'appartement, de même elle eût dû rompre avec ces liaisons infimes ainsi qu'on rejette des objets usuels, ayant fait leur temps. Mais Claire était douce, incapable d'humilier, et le courage lui manquait toujours au moment de rayer sur ses listes les noms de ces vulgaires qui s'étaient faits des familiers.

Elle voyait donc toujours les Desmarquets, qui leur avaient amené un dentiste fameux, affiché partout, ainsi qu'un médecin directeur d'un cabinet médical de bas étage, tous deux éblouissants de décorations. Puis les Conche, Monsieur, Madame et Mesdemoiselles, remarquables à leurs robes d'un goût insensé et qu'elles portaient pareilles, ce qui était loin d'en atténuer l'effet.

Puis, des gens de douteuse noblesse, d'anciennes

jolies femmes du dernier empire, habillées comme chez des marchandes à la toilette, regardant les hommes effrontément, des airs d'entremetteuses se dégageant de la prétention luxueuse de leur vieux costume de bal rafistolé. Parmi ces créatures amenées les unes par les autres, les plus répugnantes étaient sans contredit les Desmarquets, ces grotesques à peau jaune, bistrée, pleins de manières, affectant une certaine lenteur dans la parole, de petits gestes cherchés et un rigorisme bien amusant.

Aux mains de Desmarquets femelle, luisaient des bijoux d'un monde inférieur, achetés aux temps de sa jeunesse chez un horloger-bijoutier du Marais. A ses oreilles, un gros brillant, duquel tombait une longue et lourde larme de jais, ballottait sur le cou ridé.

Claire cependant, depuis longtemps, avait renoncé à convier à sa table ce couple qui mangeait grossièrement, se curait les dents avec les doigts et continuait à se nettoyer la bouche en faisant le vide avec la langue, dans les interstices de la mâchoire, ce qui provoquait des grimaces et des sifflements choquants.

Le fils, seul, plus distingué d'aspect, grâce à sa recherche du chic qui lui donnait l'élégance courante, était supportable. Il plaisait d'ailleurs beaucoup à Lindgren. En maintes façons de voir, leurs natures se rencontraient.

Il gagnait beaucoup d'argent, étant commissionnaire aux halles d'une denrée de grande consommation. Il avait fait ses classes dans une pension qui passait pour aristocratique, Sainte-Barbe, où il s'était lié, la plupart du temps sans qu'on l'y invitât, avec des jeunes gens d'un monde supérieur.

Sorti de pension, il les avait relancés, s'était agrippé à eux, se glissant dans leur intimité, trouvant un jour le moyen de se faire présenter aux parents, allant même les visiter de lui-même, et là, sans gêne, comme un vieil

ami, se mêlant aux propos qui le regardaient le moins, embarrassant la conversation de ses discours insipides et interminables où s'étalait sa nullité brillante, se vantant de connaître tout Paris :

« Un tel ! oh mais ! c'est un de mes meilleurs amis ! »

Lui, au moins, ne disait pas à tout instant comme sa mère : « pour sûr ! » ni « Troiscadéro », ni même « dans mon for-*t*-intérieur ».

Il parlait haut, la bouche de côté, la tête en l'air, en jetant des coups d'œil à droite et à gauche comme pour recueillir des auditeurs. Il s'écoutait, avait une spécialité de compliments que soulignait leur recherche banale. Puis il prenait congé avec un salut composé.

Dès qu'il était un peu surexcité, qu'il se trouvait, par exemple, dans un fumoir parmi des hommes, sa nature vulgaire se désempesait, rejetait ce lustre que lui donnait sa prétention excessive au brio et à la distinction, et redevenait le Desmarquets de sa famille, le monsieur de la halle tirant ses plaisanteries de ce cru.

Aux soirées des Lindgren, le jeune homme avait remarqué Hélène. Cette grande et belle fille lui avait plu. La mère lui paraissait aussi « très bien, très bien ! »

Avec l'aplomb de ces parvenus qui, dans leur monde de gros marchands, passent, à cause de leur instruction et de leur fortune déjà ancienne, pour des gens supérieurs et de haut rang formant une sorte d'aristocratie, Desmarquets, à force d'illusions sur lui-même, ne se rendait plus compte des distances qui le séparaient encore des sociétés plus polies, parmi lesquelles il se glissait, et composées de gens dont l'extraction peut-être, à son point de départ, n'était guère plus estimable que la sienne, mais dont la race comptait déjà un long passé d'affinement.

Le commissionnaire aux halles n'hésita pas à croire

qu'il était digne d'être agréé par les Glégorovitch. Il estimait qu'Hélène ne devait pas avoir une dot énorme. Cent mille francs, pensait-il. La sienne s'élevait à cinq cent mille francs et il gagnait cinquante mille francs par an. Cette différence en sa faveur lui fournissait une chance de plus et compensait à ses yeux la roture de son nom, encore qu'il prévît la possibilité de l'écrire plus tard en deux mots : des Marquets.

L'honneur de s'allier à une telle famille le poussait dans son projet de mariage et il appuyait ses espérances sur sa fortune, le chiffre de ses affaires et sur la difficulté de marier Hélène, avec une si petite dot, à un gentilhomme de son monde.

Et puis il était de ceux qui ne doutent de rien.

C'était à la suite d'une conversation avec Lindgren sur la famille Glégorovitch que Desmarquets avait conçu son plan. Il était venu prier Claire, un mois après, non de tâter le terrain discrètement, mais de faire d'emblée sa demande aux parents d'Hélène.

Dans la soirée du jour où Hélène avait annoncé son départ et emprunté de l'argent à Geneviève, M^{me} Lindgren, après son dîner, arriva rue de Courcelles. Elle entra, s'étonna de ce départ subit, en manifesta beaucoup de regret, parla de mille choses, de mariage surtout, racontant, expliquant des unions de familles aristocratiques avec des familles de commerçants honorables et travailleuses. Elle peinait pour arriver à lancer la demande du fils Desmarquets, intimidée tout à coup devant M^{me} Glégorovitch, dont la voix, les manières de grande dame, lui parurent cette fois, plus que jamais, d'une majesté et d'une noblesse incomparables.

Et cette démarche qu'elle avait accepté de faire, sans réfléchir, par complaisance, poussée il est vrai par son mari, elle en avait honte maintenant comme d'une propo-

sition indigne, un marché sale. C'était presque un manque de tact, de respect peut-être ! Elle eut envie de détourner la conversation, de ne pas avouer le but de la visite, mais déjà elle avait été trop loin, elle s'embrouillait, elle était gauche. Il n'était plus possible de reculer. Sous cette émotion de timidité, des gouttelettes de sueur perlaient au-dessous de ses narines. Enfin, elle rassembla tout son sang-froid et après mille circonlocutions, récapitulant les avantages qu'on fait valoir en ces occurrences, sans s'excuser cependant, comme elle bouillait de le faire, — car au cas d'un accueil favorable de ces dames, ses excuses prématurées l'eussent bien autrement embarrassée, — elle prononça le nom du jeune homme.

Véra interrogea sa fille d'un regard.

Mais Hélène, prête à éclater de rire :

« Desmarquets, s'écria-t-elle, ce garçon court des jambes, à favoris ras, qui parle de travers, les dents sales, en vous crachant au nez ! Jamais, jamais de la vie. J'aimerais mieux être condamnée à raccommoder des chaussettes le restant de mes jours ! Ah ! non. Je veux bien me marier, mais pas avec un muflé !... »

— Hélène ! » fit M^{me} Glégorovitch pour blâmer son langage.

Mais Claire avait pris la chose en riant, pas choquée du tout de l'accueil d'Hélène. Très soulagée au contraire, elle s'excusa, expliqua que, sûre d'une réponse pareille, elle n'avait cédé qu'aux instances répétées et intolérables de ce garçon.

« Je vous proposais ça sous toutes réserves de conscience, dit-elle à M^{me} Glégorovitch, et c'est pourquoi je n'arrivais pas à trouver le courage de vous donner le nom du prétendant. Dieu, que j'ai souffert ! ajouta-t-elle, en passant son mouchoir sur ses lèvres.

— Et sa famille ! » poursuivit Hélène en levant les bras.

On se mit à rire.

« Enfin, reprit Claire, j'ai fait la commission. Ah ! je me sens mieux ! »

Et elle soupira de satisfaction.

Hélène et sa mère, cependant, remercièrent d'autant plus affectueusement M^{me} Lindgren qu'elles sentaient son « four ». La jeune fille même eut la charité de revenir sur son appréciation un peu crue en ravalant son jugement au jugement plus favorable de leur amie.

Elles se baisèrent en se quittant et Claire revint chez elle pensant à sa défaite, mais contente que ces dames eussent bien pris la chose. Elle ne s'inquiétait même pas des formules à employer pour transmettre la réponse d'Hélène au jeune homme, tant cela lui paraissait aisé auprès de la mission qu'elle venait d'accomplir.

Entre elles, Véra et sa fille s'amusèrent bien de cette naïveté de M^{me} Lindgren.

Il advint cependant que cet incident facilita un projet secret de Véra Glégorovitch qui songeait depuis quelque temps à faire interroger de Arzuello sur ses véritables intentions au sujet d'Hélène.

La jeune fille avait tenu sa mère au courant des manœuvres amoureuses de l'Espagnol. Elle lui avait même montré le bracelet de saphir dans un moment d'expansion complète où elle avait étalé devant sa mère toutes ses espérances.

Véra, ayant grondé sa fille d'avoir accepté, lui avait démontré que la dissimulation d'un tel présent ne lui indiquait au contraire que l'impureté des sentiments de Carlos. Un homme vraiment épris et pour le bon motif, n'eût rien offert sans l'autorisation des parents, c'est-à-dire sans avoir été préalablement agréé comme fiancé.

Mais Hélène protestait de l'amour de Carlos, avec une conviction qui mettait le doute au cœur de sa mère. Véra pensait avec justesse que de Arzuello avait eu le temps de prendre une résolution au sujet de celle qu'il aimait. Il était nécessaire à tous points de vue et surtout avant de quitter Paris, de savoir à quoi s'en tenir sur ses assiduités dans la maison. Mais c'était là une pénible confiance à faire à un tiers en même temps qu'une délicate démarche à confier. Elle hésitait à s'adresser à des amis appartenant trop à son monde. La demande d'un service pareil cachait l'aveu d'une misère morale. Et quels amis seraient assez sûrs pour être discrets ? On aime tant fouiller dans les affaires des autres !

Elle craignait que le bruit ne se répandît que les Glégorovitch couraient après un gendre. Il lui fallait trouver pour cette mission un subalterne dévoué, en quelque sorte, parmi les obligés et non les égaux.

Or, par sa démarche précédente, M^{me} Lindgren s'était désignée naturellement pour ce service. Véra savait tout l'honneur que Claire attachait à la fréquenter. Ces Lindgren étaient entrés dans son intimité sans toutefois ne pas saisir dans la facilité qu'elle avait apportée à se lier avec eux, comme une condescendance. Claire d'ailleurs était assez femme de tact pour mener cette affaire avec habileté et assez prudente pour se taire.

M^{me} Glégorovitch courut donc dès le lendemain matin, en secret et pendant qu'Hélène dormait encore, rue du Général-Foy, se réclamer de l'intérêt que Claire lui avait témoigné la veille.

M^{me} Lindgren se mit à l'entière disposition de son amie, l'assura de la joie qu'elle éprouvait à se rendre utile à Véra. Elle promit d'envoyer son mari le jour même chez M. de Arzuello, sous un prétexte. Le lendemain M^{me} Glégorovitch aurait sa réponse.

Le soir même, en effet, Lindgren entra chez Carlos et l'invita à dîner au restaurant. Pour laisser une plus grande part au hasard, il lui expliqua que c'était en passant devant sa porte que cette idée lui était venue. Ça l'ennuyait de manger seul, sa femme et sa fille dînant chez des personnes qui lui déplaisaient.

Un instant après les deux hommes sortaient, ne sachant où se diriger.

« Si nous dinions au cercle, au vôtre ou au mien ? proposa Carlos.

— Non. Je vous emmène au Café anglais.

— Soit. »

Ils s'attablèrent dans un coin. Lindgren fit monter d'excellents vins, composa un fin dîner. Il savait manger. On parla de mille choses. On sema l'entretien de bribes de philosophie facile. Et ce ne fut qu'au dessert, devant la tasse de café, alors que Carlos humait religieusement la fumée d'un cigare de haute marque, à ce moment physiologique de béatitude où l'on se sent franc, généreux, intelligent, joyeux d'être au monde, que le rusé marchand, épiant la bête à l'appât, questionna l'homme du monde sur ce qu'il comptait faire, lui demanda la voie qu'il poursuivait. Le jeune homme, sans défiance, lui déclara qu'il espérait retourner à Madrid au commencement de l'année suivante. Son père vieillissant, fatigué, le réclamait pour lui laisser la succession de sa maison de banque.

« Vous n'emmènerez pas de femme ? demanda Lindgren.

— Ma foi non ! c'est un mauvais article d'importation.

— Moi, je vous croyais fort épris d'Hélène Glégorovitch. »

L'Espagnol regarda son cigare, le tournant dans ses doigts. De sa bouche ouverte, lentement, un nuage de fumée sortait. Carlos semblait descendre en lui-même.

« Fort épris..., fort épris..., répétait-il, c'est beaucoup dire. Mon Dieu! je l'aime, cette fille, et je l'ai aimée beaucoup plus encore. Il y a quelques mois mon désir pour elle atteignait une acuité insupportable. Mais je n'ai jamais pensé à l'épouser... Quelle amusante maîtresse ça ferait, hein?... Tiens, elle me manque ce soir, après un pareil dîner... Quelle diablesse d'idée vous a pris d'évoquer l'image d'Hélène, j'étais si complètement bien! »

Appuyé sur la banquette de velours, la tête renversée, Carlos suivait sa vision, tandis qu'en face de lui, penché sur sa tasse de café qu'il vidait à petites gorgées, Lindgren attendait les paroles de son invité, prêt à saisir les moindres réticences.

Carlos se taisant, Lindgren dit :

« Mon cher, vous auriez peut-être tort de ne pas l'épouser.

— Tort de ne pas l'épouser! reprit Carlos avec un peu d'exaltation. Mais ça serait une folie pure que de prendre une femme comme Hélène. Il faudrait une naïveté, une ignorance de la femme!... Vous ne la connaissez pas, vous, vous êtes marié. Vous la voyez comme ça de loin, en soirée, à dîner. Elle se tient, elle s'observe, reste assez dans les limites de la candeur moderne. Parbleu! Elle paraît ainsi une fille originale, intelligente, capable au besoin d'être bonne épouse. Mais pour peu qu'on exerce devant elle cette charlatannerie que les amateurs de douces formules appellent la flirtation, vous la voyez bientôt au milieu de son arsenal épouvantable de ruses féminines. Il faut la faire travailler dans la coquetterie pour s'éprendre éperdument d'elle, mais aussi pour savoir qu'elle ferait la plus détestable épouse. Elle vous donne le vertige. Le tout est de ne pas perdre la tête. Il ne faut lui donner la main

qu'en se cramponnant de l'autre. Non, mon cher, on n'épouse pas les femmes qui vous font peur. On ne risque pas son bonheur et l'honneur de son nom sur une créature aussi étrange et, tenez, dans les expressions qui viennent aux lèvres à propos d'elle, vous n'entendrez jamais désigner Hélène sous le titre de jeune fille. Et elle n'est pas encore femme... Et encore... qui sait?...

— Oh ! oh ! s'exclama Lindgren.

— Eh ! mon cher, le bruit en a couru !

— Cancans de vengeance ou de dépit !

— Espérons-le. Mais moi qui la connais, je n'en mettrais pas ma main au feu. Ah ! si j'avais cinq cent mille francs de rente ! Eh bien, non. Si j'avais cinq cent mille francs de rente, je lui offrirais mon revenu d'une année pour une nuit d'amour, quitte à le regretter fichtrement après... Mais ça serait fini. Je pourrais ne plus la revoir. Tandis que marié, gare là-dessous ! »

Et il toucha son front.

« Vous exagérez, dit Lindgren, je suis convaincu qu'elle a du cœur et...

— Parbleu oui ! Elle peut avoir du cœur ! Elle a même du sang. Mais la tête domine ces deux qualités. Comme lui a dit un jour devant moi une chiromancienne en examinant sa main : « La ligne de cœur s'arrête à la ligne de tête. » Enfin, mon cher, le mariage, c'est une affaire de cartes. Il peut se faire qu'une telle union réussisse, mais le jeu de règle est de s'abstenir.

— La mère est une digne femme...

— Hélas, ce n'est pas suffisant ! »

M^{me} Lindgren, le lendemain, rendit compte à Véra de la conversation de son mari avec Carlos. Naturellement elle se borna à lui dire que le jeune homme était décidé à rester garçon longtemps encore. D'ailleurs, il retournerait en Espagne au mois de janvier suivant.

Cette réponse succincte et prévue suffisait à M^{me} Glégorovitch, qui ne pouvait exiger plus de détails qu'on ne lui en donnait. L'important pour elle était de savoir que Carlos reculait. Véra remercia Claire, s'excusa de l'avoir dérangée et l'assura de sa reconnaissance.

Le soir, au dîner, Véra et sa fille, seules, causèrent confidentiellement. Hélène parla de Carlos, exposa de nouveau l'espoir qu'elle plaçait de ce côté.

Alors M^{me} Glégorovitch l'interrompit et lui avoua la démarche qu'elle avait fait tenter discrètement auprès du jeune homme. Elle lui donna la réponse de ce dernier.

Elle ajouta :

« Ton père avait raison, tu vois. »

Hélène eut encore là un frisson de rage. Mais cette déception nouvelle tourna en une contrariété vive que sa mère eût fait intervenir des étrangers dans une affaire aussi intime, qui ne regardait qu'elle... elle seule... pas même Véra.

Qu'avait-elle donc eu besoin de dévoiler aux Lindgren que sa fille avait eu foi en Carlos? Ce qu'on pense et ce qu'on espère ne doit être connu de personne. C'était de la trahison. Il lui semblait qu'on l'eût surprise dans une secrète occupation de cœur et elle était froissée dans la pudeur de sa pensée.

Elle reprocha durement à sa mère de ne l'avoir pas consultée. Abattue, énervée, outrée de la lâcheté de Carlos qu'elle méprisait maintenant et traitait intérieurement de cochon, de traître, de voleur, elle se leva de table, et à sa mère qui lui démontrait avec douceur la sagesse de son action, puisque maintenant elle savait la valeur de l'amour de Carlos, Hélène répondit sèchement : « Qu'importait? je pouvais partir avec cette illusion. Cela n'eût gêné personne. Elle serait tombée d'elle-même, à sa pourriture. » Puis faisant allusion aux deux

démarches des Lindgren : « Les amis intelligents ne devraient se mêler que d'affaires qui réussissent. »

Cette nuit-là encore fut dure et longue pour la jeune fille. Elle retomba dans un de ces grands découragements des êtres qui ne savent pas réagir et qui, une fois dans le gouffre, n'aperçoivent plus, au delà, la rive de salut; de même que, dans la joie, ils vont courant devant eux sans songer aux précipices.

Tout s'écroulait donc en cet instant autour d'Hélène, elle gisait sur des décombres, elle était maudite. Pourquoi ce guignon attaché à elle impitoyablement? Après Faust, Carlos! Les deux seuls êtres qu'elle aimait, en somme, étant de tous les jeunes gens de son entourage les plus charmants. Était-elle donc indigne d'eux? N'en arrivait-on pas à lui proposer sérieusement des Desmarquets, des gens de rien, des rustres? Et ces amis qui faisaient de telles propositions s'étonnaient sans doute de son fier refus!

De quelle tare était-elle donc marquée? Ah! la lâcheté des hommes! De l'argent! il faut de l'argent. Ils se font acheter par leurs femmes pour pouvoir payer leurs maîtresses!

De l'argent, toujours et encore. C'était là le fin mot de tout. On savait maintenant que M^{lle} Glégorovitch était à peine dotée. La lettre de ce Robert à Faust le lui prouvait. Eh bien, pourquoi n'avait-elle pas un million de dot, puisque c'est l'or la clef de toutes les satisfactions, autant morales que matérielles?

Pourquoi était-elle née de ce père?

Ah Dieu! la vie, la vie, saleté!

Mais, à l'aube, ses paupières s'alourdirent et glissèrent sur ses yeux. Elle s'endormit, ayant épuisé son fiel. Et quand elle se réveilla, vers dix heures, des rayons de soleil se ruiaient dans sa chambre, la matinée

était radieuse. La jeune fille ressentit une joie semblable à celle des convalescents au premier beau jour dont ils peuvent jouir. La douleur de la veille lui semblait loin déjà ; il n'en demeurait en elle qu'une morbidesse douce. Et à ce soleil, à cette extase de la nature, elle pensa qu'il y avait encore dans la limpidité profonde du ciel, dans cet inconnu d'azur, du bonheur voyageant vers elle.

Puis, l'idée de partir, de fuir Paris, d'aller loin, de voir des pays nouveaux, d'autres têtes, lui donna la sensation qu'elle rompait définitivement avec le passé, qu'elle prenait sa volée, en ce beau jour, vers une existence plus souriante. Le moindre projet, dans sa rêverie matinale, prenait des ailes et devenait une poésie, une consolation immédiate, un intérêt à vivre, et le plus petit lambeau de ciel pur, tout un avenir ensoleillé.

Elle se leva, inspecta ses armoires, sa penderie, pour choisir les vêtements qu'elle emporterait.

Dans le dernier tiroir d'un meuble, elle trouva des cahiers, le journal de sa vie, des paquets de lettres, celles de Faust, celles de Carlos. Elle eut l'idée de brûler tout ça pour n'avoir plus désormais aucune trace matérielle du passé, espérant en perdre le plus tôt possible le souvenir.

Puis, pensant qu'au contraire, si désormais elle devait être heureuse, la lecture de ces lettres et de ce journal lui ferait mieux goûter les félicités obtenues enfin, elle préféra les conserver.

Mais dans la crainte qu'en son absence son père n'eût la curiosité méchante de fouiller dans ses affaires pour lui voler ses secrets, elle décida d'emporter avec elle tous ces écrits compromettants où ses moindres sensations, même les plus inexplicables, les plus bizarres, les plus ridicules, demeuraient fichées sur le papier comme,

dans leurs boîtes vitrées, des papillons collectionnés sommeillent, piqués d'une épingle.

Elle ne s'habilla pas après le déjeuner et resta toute la journée dans son peignoir du matin, très ordinaire et noir, avec seulement aux manches et au col un plissé de tulle.

A cause de la poussière qui s'envole des objets depuis longtemps renfermés, des livres, des boîtes qu'elle remuerait, elle se coiffa d'un bonnet sans brides et noua à sa taille un tablier blanc, reprenant ainsi sa tenue favorite de femme de chambre coquette et coquine qui avait si bien inspiré le garçon boucher et avec laquelle elle eût certainement obtenu un si grand succès dans le rôle qu'elle devait jouer.

Après avoir retiré des meubles de sa chambre ce qu'elle ne voulait pas laisser à Paris, elle passa dans son salon byzantin. Là, dans le bas de sa bibliothèque, pêle-mêle, des livres illustrés, des albums où séchaient encore des fleurs, d'où tombaient des photographies, gisaient en désordre. Elle les classa avant de les ficeler, de les étiqueter et de les mettre sous scellés.

Elle ouvrait chaque livre, chaque cahier, s'y arrêtait malgré elle, relisait et refeuilletait le passé sans émotion, sans tristesse, puisque depuis le matin elle était une autre Hélène, renouvelée.

Elle fut interrompue par la visite de Demètre, qui venait, depuis son pardon, pour la cinquième ou sixième fois. Il manifesta un profond ennui de son départ, et se montra très tendre. Il la câlina un instant, assis sur le pouf à côté d'elle, ayant à leurs pieds, épars et comme jetés, tous ces témoignages, ces registres d'amour.

Hélène avait eu bien raison de pardonner à Demètre, car son affection à lui subsistait malgré tout, étant moins brûlante peut-être, mais basée solidement sur une longue

amitié, et douze ans de mutuel et cordial commerce. Cet attachement, rien n'avait pu le rompre, et en dépit de l'imprudence, de la bêtise du jeune Serbe, il persistait au milieu de tous ces autres qu'elle foulait aux pieds, maintenant.

Aussi bien, il n'y a que ces amitiés-là de vraies. Elles ne sont pas exigeantes, on s'y sent en liberté et on les retrouve toujours aux heures découragées où le cœur réclame un soutien, une consolation.

Après cette pause douce et rêveuse, songeant à ses préparatifs de voyage, aux visites d'adieu des jours suivants, elle se rappela qu'elle avait à recueillir le prix de sept billets de bal de bienfaisance placés auprès de quelques-uns de ses amis. Il était urgent qu'elle en envoyât le produit au siège de l'œuvre avant son départ.

Demètre, qui connaissait les souscripteurs, tombait à propos. Elle le chargea de toucher le montant des billets — cent quarante francs — lui donna les adresses et le renvoya.

Elle prit alors du papier blanc qu'elle découpa en forme de fiches, se fit apporter de la ficelle et commença le travail du ficelage de ses cahiers. Quand elle les eut ainsi noués un à un et classés par année, à l'aide de ces étiquettes, elle alluma une bougie qu'elle posa par terre sur le tapis. Alors, se mettant à genoux, elle passa sous les ficelles en croix le carré de papier blanc marqué d'un millésime et d'indications diverses, puis elle y fixa les deux bouts du nœud de la corde, à l'aide d'un cachet de cire noire.

Le jour baissait, et dans le boudoir assombri déjà par les vitraux, un curieux tableau se composait autour du rayonnement rougeâtre de la flamme tremblotante de la bougie, avec cette fille accroupie et penchée, presque à

quatre pattes, appuyant sur la cire en fusion le timbre de ses initiales.

Dans le fond de la pièce, la peau d'ours qui rampait et descendait sur la marche, retenait encore une clarté atténuée, ainsi que les facettes dorées des lambris et des meubles.

Hélène avait presque terminé son travail quand la femme de chambre lui annonça M. de Arzuello. La jeune fille s'assit sur ses talons, et tout en faisant chauffer le bâton de cire à la flamme qui s'allongeait et finissait en serpent fuligineux, elle réfléchit un instant.

Enfin elle dit :

« Faites entrer. »

Carlos parut avec un sourire.

Hélène, toujours accroupie, scellait son dernier cahier. Elle répondit à son salut par un « Bonjour » distrait, jeté comme au premier venu, sans lever la tête.

« Que diable faites-vous-là ? » demanda le jeune homme.

Elle répondit :

« Je fais des paquets, mon ami. »

Carlos, voyant qu'Hélène ne se levait pas, mit un genou à terre devant elle, puis avança la tête pour baiser ses cheveux. Mais Hélène, ayant prévu le geste, se détourna en redressant aussitôt le haut du corps et lui dit avec indifférence et toujours sans le regarder :

« Qu'est-ce qui nous vaut votre visite ? »

Carlos avait senti la froideur d'Hélène.

« Mais, dit-il interloqué, votre départ... que j'aurais dû apprendre de vous-même !

— Bah ! pour l'émotion qu'il vous cause !

— Hélène, fit le jeune homme d'un accent de reproche, qu'avez-vous ? »

Elle joua l'étonnement.

« Moi? . . Rien. »

Cette réponse amena un silence glacial. Maintenant Hélène ramassait ses registres, remettait dans les meubles les objets inutiles, ne s'occupant toujours pas de son visiteur. Carlos ne savait à quoi attribuer cette hostilité évidente. Il considérait Hélène, cherchait ce qu'il avait pu dire ou faire pour mériter un accueil si étrange.

« Alors, dit-il, je ne comprends pas. »

Puis, comme s'il prenait son parti d'un si inexplicable caprice :

« Enfin, » murmura-t-il.

Et il ajouta immédiatement d'un ton dégagé et pour ne pas rester bouche close :

« Mazette ! vous en ficelez des cahiers ! Contiendraient-ils des secrets compromettants ?

— Oui, » répliqua Hélène.

Et poussant un livre du pied :

« Dans celui-ci il y a vos lettres.

— Et dans les autres ? demanda Carlos malignement.

— Celles des gens qui m'ont aimée comme vous ou guère mieux... Il n'y a pas grand'chose de vrai dans toutes ces protestations brûlantes d'amour, figées maintenant là... sur des feuillettes !... Elles ont vite refroidi... Voyez-vous, il me semble, en les cachetant ainsi, que je les enterre. J'ai de quoi faire un vrai cimetière ! Peut-être déterrerais-je un jour ces momies... pour sourire. »

Carlos, ne s'attendant pas à cette franchise, gêné, un peu vexé, reprit :

« Je suis venu dans un bien mauvais moment, Hélène. Je ne comprends rien ni à votre froideur, ni à vos paroles.

— Mais je ne suis pas froide, mon ami... Je suis autre, voilà tout. Une fantaisie..., un caprice... Souvent femme varie !

— Il est inexplicable, » ajouta Carlos, l'air piqué.

Hélène, ayant ramassé une partie de ses cahiers, s'était levée, elle les portait dans ses bras.

Certainement, elle se disposait à sortir du salon.

« Voulez-vous savoir tout ? demanda-t-elle en le regardant en face, moqueuse.

— Certes.

— Eh bien, mon ami, je liquide !... Au revoir. »

Et elle sortit.

De Arzuello, resté seul, pensa qu'il était bel et bien mis à la porte.

Il demeura quelques instants debout, encore stupéfait. Puis il se demanda ce qu'il faisait là. Alors son regard parcourut ce boudoir, témoin de tant de doux propos, de tant de délicieuses caresses, comme pour en ramasser les moindres détails d'arrangement et en fixer immuablement l'image dans son cerveau. Ses narines se dilatèrent pour aspirer une dernière fois l'odeur qui flotait. Il eut envie de ravir quelque chose, un bibelot sans valeur, en souvenir des heures d'autrefois, mais il se retint.

Puis, lentement et avec un véritable regret, il se retira, résigné... cherchant, l'énigme.

.

Le surlendemain, Hélène partait par l'*Orient-Express* du soir, vêtue de son cher costume de voyage. Elle était enivrante à ce point de rassembler sur son passage les désirs de tous les hommes et de se faire suivre jusqu'au bout du monde.

Elle avait attendu la journée entière que Demètre lui rapportât l'argent qu'elle l'avait chargé de réclamer. Elle espérait encore le trouver à la gare. Mais le jeune homme négligea de venir lui faire ses adieux.

IX

Pendant l'absence de Véra et d'Hélène, les Lindgren éprouvèrent de graves désagréments. Acceptés officiellement dans la colonie étrangère et dans quelques familles du monde diplomatique de Paris, ils n'en étaient pas moins le sujet de mille potins, et l'histoire de leur mariage, les antécédents de Claire, la véritable origine paternelle de Geneviève, allaient d'oreille en oreille, avec des sourires n'excitant, il est vrai, chez la plupart des initiés, que curiosité et plaisir de cancan. On en était arrivé, l'imagination aidant, à narrer sur eux, dans des apartés, les plus extravagantes anecdotes. Mais toutes ces fables n'augmentaient que l'étonnement de voir la belle Claire Lindgren assimilée à ce point aux femmes du monde les plus impeccables.

Elle était comme le démenti tacite des méchants propos qui couraient sur son compte. Si bien que les femmes les plus prévenues contre elle et les plus disposées à la tenir à distance, étaient contraintes de reconnaître chez cette parvenue, à moins de passer pour des envieuses, le tact, la sobriété de gestes, le goût parfait, les exquises manières de conversation, en même temps que la simplicité des éducations savantes et cette indulgence des esprits intelligents.

Aussi faisait-elle toujours sensation quand elle entra. Les regards se ruaient sur elle, passaient sous les vête-

ments, la fouillaient avec minutie. Et, d'abord attirés par la curiosité, ils s'y fixaient sous le charme. Chaque visite, chaque soirée valaient de nouvelles conquêtes à Claire, dont on parlait beaucoup.

Malheureusement, il était des rigoristes sur lesquels sa grâce n'avait pas prise : des Américains à nom de dentiste, échoués à Paris et faisant grande figure avec une fortune qui ne leur eût pas permis de donner à New-York libre satisfaction à leur vanité, lui avaient fermé un beau jour les portes de leurs salons et, en visite chez des tiers, se levaient avec affectation dès qu'on annonçait M^{me} Lindgren et sa fille.

D'autres s'étaient écartés d'elle comme ces de Booven, rastaquouères du Nord à belles manières, de la maison Winter, Wolff et C^{ie}, alias Gunsberg, mais pour le monde : de Booven. Singuliers gens affublés de divers noms pour dépister du vrai sans doute, portant sur les panneaux de leurs voitures deux écus accolés. Noblesse à couronne fermée les dimanches et fêtes, vivant de l'industrie louche du chef de famille qui traîne derrière lui des histoires confuses de rossées, de police correctionnelle, voire même de cour d'assises.

Ces humiliations sourdes, Claire les subissait avec un grand flegme, sans avoir l'air de s'en apercevoir. Elle les gardait pour elle, les cachant même à son mari, dont la colère, l'envie de se venger et de faire respecter sa femme pouvaient amener des complications graves.

Sans déroger à sa dignité, elle manœuvrait avec sa douceur accoutumée, avec de la patience, une flatterie discrète, étudiée. Son plan était d'éviter tout scandale et de gagner du terrain peu à peu, se faisant petite, s'effaçant, afin de ne nuire à aucune. Elle ramenait ainsi à elle beaucoup de femmes qui lui eussent tourné le dos si elle s'était présentée en triomphante !

Mais, coup sur coup, en un mois, les Lindgren reçurent deux affronts. Le premier, presque anodin, vint d'un jeune ménage, qui, après s'être rendu à deux soirées chez les Lindgren, leur retourna simplement leur troisième invitation.

La jeune femme était une de ces créatures maigres et sèches, qui parlent peu et ne rient jamais. Fille d'un riche fabricant de souliers, elle avait épousé un certain Saliard d'Arménia — beaucoup plus Saliard que d'Arménia — blond fade, voûté, qui affichait partout, à l'instar des de Booven, sur les panneaux et la lanterne de sa voiture, sur ses cartes, sur les dossiers de ses sièges, sur son linge de table et au fond de ses chapeaux, une couronne de comte.

Lindgren s'affecta profondément de cette insolence. Il comprit cependant qu'il n'y avait rien à faire — ce qui lui plut, au fond. — Mais il demeura nerveux pendant huit jours, parlant d'étrangler, s'il le rencontrait, ce Saliard, d'un seul tour de main.

Claire montra plus de calme : elle comptait maintenant parmi ses invités, des gens d'origine moins mystérieuse, et qui n'étaient pas si fiers. Ce n'était guère non plus la beauté décorative du couple Saliard qu'elle regrettait !

La seconde injure lui fut plus sensible.

Lindgren avait à Paris une parente éloignée, une M^{me} Imson, fort bien née, fort riche, veuve d'un ténor épousé par toquade, laquelle, entichée de tendresse pour la gent théâtrale, donnait de merveilleuses fêtes, où parmi les célébrités du chant et de la déclamation de Paris se faisaient entendre les virtuoses nomades, de passage chaque hiver dans la capitale.

Sa réputation de protectrice des arts était universelle. Dans les tournées artistiques de son mari, elle avait

connu les impresarii, les directeurs de théâtre de l'Europe entière et de l'Amérique, qui maintenant lui adressaient tous les artistes-prodiges désireux de faire consacrer leur talent à Paris.

Il suffisait, en effet, d'une introduction auprès de M^{me} Imson pour se mettre en quinze jours en relations avec tout le monde de la presse et du théâtre qui fonde les réputations.

Sa maison était une agence de langage. Elle se remuait, écrivait des recommandations, obtenait des auditions, quémandait des articles de journaux, se mettant en quatre pour le nouveau venu, qu'elle menait partout dans sa voiture et qu'elle payait — quelquefois malgré lui — après la soirée offerte pour le produire.

M^{me} Imson avait, une des premières, reçu à bras ouverts Claire et sa fille. L'hétérogène composition de son salon lui interdisait d'ailleurs un rigorisme plus strict que celui de M^{me} Olsen, des Glégorovitch et de bien d'autres.

Et puis, avec ses goûts de vieille toquée d'artistes et son expérience, elle avait apprécié la beauté et le charme exquis de sa petite-cousine. Quoique vieille et laide, elle aimait les jolies femmes, par luxe, comme les jolis meubles, pour son salon. Elle avait, avec son flair, senti en Claire une nature « développable », et elle en était arrivée à regretter que Lindgren se fût marié si tôt, convaincu qu'on eût pu faire de sa femme une artiste hors ligne. Elle l'eût poussée dans cette carrière, l'eût dirigée, l'eût faite diva. Maintenant, c'était une bourgeoise. Aux yeux de M^{me} Imson, Claire était gâchée.

Or, à la soirée artistique qu'elle donna en mai, le hasard des entrées plaça M^{me} Lindgren et sa fille à côté d'une jeune cantatrice américaine sortant de l'Opéra, où

sous un pseudonyme italien elle avait débuté durant un hiver sans obtenir d'engagement sérieux, et qu'un reporter d'un grand journal de New-York, Mr. Falson, avait épousée quelques mois auparavant.

Claire délicieusement décolletée, très en beauté, dans une splendide toilette gris-fer à tablier de soie plus claire, herminé de larmes en passementerie de perles à irisations métalliques, écrasait ses voisines, et surtout la falote Mrs. Falson, dont les bras grêles et la gorge vide émergeaient piteusement d'une robe d'étoffe criarde, drapée sans goût, assez semblable à l'attifement d'une femme de province.

La pauvre, avec un air pincé, un imperceptible rictus de mépris au coin de la lèvre, visiblement mal à l'aise, s'agitait de droite et de gauche comme inquiète et cherchant un sauveur.

Claire, occupée d'elle-même sous les regards qui l'enveloppaient, n'avait nullement fait attention aux mines de la cantatrice et d'instant en instant lançait quelques mots à sa fille par maintien ou pour avoir — petite coquetterie si commune et si compréhensible — l'occasion de montrer son ravissant sourire.

Tout à coup, comme elle s'appliquait à composer son air dégagé, elle perçut cependant à ses côtés un bruit de chaises, sentit sa voisine se lever et entendit derrière elle une voix d'homme, dédaigneuse, haute et brève, marquée d'un fort accent anglais :

« Vous ne pouvez rester à côté de cette fille... Venez ! »

Et c'est une pâleur subite, un frisson poignant, une transe aiguë, un engloutissement, une mystérieuse masse qui écrase et précipite vertigineusement la mère et la fille, soudain réunies l'une contre l'autre, sous la même blessure. Autour d'elles, leurs yeux ne voient plus qu'un flou lumineux, du noir, du rose, du blanc, qui grouille.

On se retourne en effet, on se lève. Un bruit de chaises prolongé bourdonne aux oreilles des femmes insultées, avec un chuchotement de voix. Bientôt elles se trouvent au milieu d'un cercle et à travers ce voile de sang qui leur est descendu sur les yeux, elles se sentent au milieu de ces curieux indifférents qui ne bougent plus, comme en un puits de neige, perdues!

Et Lindgren n'est pas là ! Et M^{me} Imson ne vient pas leur tendre la main !

Alors Claire murmure à sa fille : « Va chercher ton père. »

Mais la jeune fille n'ose pas bouger, tremblante et clouée à sa chaise par tous ces regards comme sur un pilori. Et puis son cœur bat, frappe sa poitrine à la briser.

Cependant peu à peu les têtes se détournent comme si ces gens se rendaient compte enfin de l'indélicatesse de leur curiosité. Alors Claire se lève et dit : « Sortons. »

On leur fait place. La haie s'ouvre devant elles. Une voix compatissante glisse à l'oreille de Claire :

« M. Lindgren est au fumoir. »

Celui-ci, averti, rejoint sa femme au vestiaire où, heureusement, personne ne les a suivies, mais où elles se sentent guettées cependant.

« Qu'y a-t-il ? » demande Lindgren ahuri et regardant sa femme se vêtir.

Claire, alors, lui bégaye tout bas :

« M. Falson..., sa femme..., je t'expliquerai. Mais sortons..., sortons d'abord. »

Et dans un fiacre, car leur voiture est repartie, Claire raconte tout.

« C'est indigne... Et M^{me} Imson qui s'est dérobée ! »

Après avoir reconduit sa femme et Geneviève, Lind-

gren se fait conduire au cercle où il rencontrera sans doute encore des amis pour lui servir de témoins. Et le lendemain matin, après une nuit enfiévrée d'une rage obsédante, dans l'impatience de sa vengeance, le Suédois, pendant que ses amis courent chez ce Falson, entre chez M^{me} Imson et la somme de se prononcer ou pour l'offensé ou pour l'offenseur.

Et la vieille dame, embarrassée, tergiverse, soucieuse de ménager le reporter qui doit lui consacrer un grand article dans la *Tribune*, de New-York, sur son salon. Péniblement elle lui insinue qu'enfin ce n'est pas tant sa femme elle-même que la petite Geneviève qui est cause de cet affront. Mon Dieu ! ce n'était pas la faute de la mignonne jeune fille, certes ! Elle était bien charmante, on ne pouvait pas dire le contraire. Mais le monde se froissait de l'espèce d'arrogance avec laquelle M^{me} Lindgren imposait sa fille, une enfant naturelle, en somme, dont, malgré la légitimation la plus légale, on attribuait difficilement à son mari la paternité... rien qu'en rapprochant la date de son mariage et l'âge de la mignonne.

M^{me} Imson parlait avec des ménagements, des réticences, scandant ses phrases de mots affectueux, les boursoufflant de sympathie bien sincère. Elle termina enfin par l'aveu que tout en déplorant la conduite inqualifiable de Falson, elle ne saurait lui interdire sa porte, parce que lui, enfin, se trouvait en règle avec les préjugés du monde.

Lindgren se leva et sortit.

Il arriva chez un de ses témoins. Falson refusait de se battre. Alors on élabora le procès-verbal. Puis Lindgren rédigea, avec la collaboration de ses amis, une lettre officielle de remerciement pour eux, chargée d'injures pour l'Américain. On en fit une copie qu'un commis-

sionnaire porta chez celui-ci afin d'attendre la réponse. L'homme revint une demi-heure après, les mains vides.

Lindgren se demanda ce qu'il avait à faire, s'il s'embusquerait non loin de la porte de l'insulteur pour le rouer de coups. On lui démontra la témérité d'une action pareille. Il ne parviendrait pas même ainsi à obtenir de son adversaire une réparation loyale; ce dernier se plaindrait au parquet, Lindgren serait condamné à un franc d'amende, et toute l'histoire de son mariage serait rendue publique.

Par respect pour lui-même, il ne lui restait qu'à se taire. Alors il quitta ses amis et rentra chez lui hargneux, bouleversé de sa vengeance non satisfaite, avec cette pensée tenace dans la tête :

« Geneviève! C'est la faute de Geneviève! »

Toute son hostilité pour la fille de sa femme, sentiment de brute datant de la naissance de son fils, et que jusqu'ici il avait eu la sagesse de réfréner tant bien que mal, sourdait maintenant à flots dans son cœur, envahissant son être, étouffant tout raisonnement, franchissant tout obstacle. Cela approchait de la haine.

C'était la faute de Geneviève, tous ces ennuis! Geneviève l'intruse, la parasite, l'empêchement, la chaîne lourde, intolérable! Plus il s'éloignait, par les années qui s'accumulent et éteignent les passions les plus brûlantes, de l'exaltant amour qui l'avait poussé à épouser Claire, plus montait parallèlement et comme entraîné par l'autre poids de la balance, le remords d'avoir « reconnu » cette enfant.

Et cette inimitié, par sa nature bestiale, par son irraisonnabilité même, devenait terrible, une fois maîtresse du cœur de Lindgren. En l'analysant, celui-ci eût bien été forcé d'en reconnaître l'injustice. Mais il se laissait aller à cet instinct, tout en se rendant compte qu'il

ne pouvait, à cause de la mère, rien entreprendre de décisif contre la jeune fille, qui, en somme, portait aussi son nom.

Il avait les mains liées. Il lui fallait attendre patiemment le moment de se débarrasser d'elle. Ah ! s'il pouvait la marier !

Pendant des jours il demeura muet, l'œil dur, sous le froncement de ses sourcils.

Qu'allait-il résulter de ce scandale ? C'était là le commun tourment, l'angoisse d'Otto, de Claire et de la fragile Geneviève, qui tressaillait des plus effroyables sentiments. Elle tremblait devant l'inconnu triste, dont l'avenir semblait chargé pour elle désormais.

Elle se tenait dans sa chambre, inactive, inerte, perdant dans le vague ses yeux agrandis et sans larmes, et, à l'approche des repas, craintive jusqu'à l'angoisse, du tête-à-tête de la table. Le silence de ces deux êtres roulant en leurs cerveaux les mêmes pensées, que la présence du domestique retenait en chacun d'eux, la glaçait. D'ailleurs, même avec sa femme et dans l'intimité, Lindgren n'osait aborder ces choses qui remuaient un passé gênant.

Claire, tout en essayant de réagir, d'atténuer pour elle-même la gravité de l'insulte de Falson, se sentait rejetée en arrière de plusieurs échelons.

Plus pour elle que pour son mari et sa fille, le coup paraissait dur. Du moins, elle se croyait presque seule atteinte, car son élévation était son œuvre à elle. Elle seule avait travaillé à cacher son infirmité de « n'être pas de bonne famille ».

Être « de bonne famille ! » Quels mots vides, pensait-elle. Elle se demandait si cette injure ne serait pas le signal d'une commune révolte contre elle de tous ces bourgeois qu'elle côtoyait. Elle avait peur maintenant de ceux

qui n'auraient pas osé commencer, mais qui, le signal donné, agiraient plus cruellement que les autres. D'humiliations en humiliations, elle reculerait jusqu'au point de départ, bien plus vite qu'elle n'avait cheminé en avant...

Et alors ce serait fini de ses ambitions pour sa Geneviève et pour son fils. Comment demain, par exemple, les Olsen la recevront-ils ? Son aimable cousine ne se soucie probablement plus d'ouvrir son salon à une femme qui traîne avec elle un scandale ! Enfin, il fallait pourtant lui rendre visite, ne fût-ce que pour savoir à quoi s'en tenir... et avec sa fille.

Mais adressera-t-elle la parole aux femmes qu'elle rencontrera dans ce salon, tendra-t-elle la main à celles qui ont accoutumé de la lui prendre ?

Elle ira, quoi qu'il arrive. Tant pis, de l'aplomb ! Elle entrera à l'heure où le salon regorge de visiteurs, vers cinq heures et demie. Et elle se fera souriante, gaie, dût-elle comprendre en entrant qu'elle interrompt les racontars dont elle sera certainement l'objet. Elle parlera tout de suite de n'importe quoi, de la soirée de M^{me} Imson s'il le faut, comme si de rien n'était.

Plus que jamais elle aura besoin d'être charmante et jolie : elle mettra sa plus élégante toilette.

A poursuivre ses réflexions, elle constate que c'est dur d'effacer un passé et de gagner sa place dans le rang des femmes classées. Au point de vue de la femme, est-ce qu'elle ne les valait pas, ces poupées étiquetées à qui on tolère des amants parce qu'elles ne les ont pris que depuis leur mariage !

Ça lui faisait hausser les épaules, à la fin !

Et pourquoi diable aussi tenait-elle tant à faire partie du monde ? Quelles étourdissantes satisfactions a-t-elle donc retirées jusqu'ici de ses belles relations ? A peine

quelques jouissances d'amour-propre, voilà tout. Ne serait-elle pas tout aussi heureuse sans ces amitiés de carton qu'elle s'y est faites ? Qu'importait le mépris à son bonheur vrai, celui qui se confine, insouciant de l'opinion d'autrui, dans la santé des siens et de soi ? Qu'ajoutait donc à la joie d'être heureuse et indépendante, l'honneur d'être reçue par M^{me} X..., ou de recevoir M^{me} Z... ?

Mais en même temps elle sent dans elle un appel irrésistible vers ces vanités. Son amour maternel exige que sa fille soit l'égale des filles de ces femmes, parce que... parce que..., elle ne sait pas pourquoi au juste, mais elle a l'intuition animale de cette nécessité ; parce que c'est « mieux » et qu'il lui semble que son devoir l'y oblige.

Etre une femme honorée, mon Dieu ! cela n'est pas le bonheur. Mais est-ce donc le bonheur de ne l'être pas ?

Et c'est, dans l'esprit de Claire, un emmêlement d'ambitions, de préjugés et d'envies d'indépendance, de retraite.

Où sont donc les jouissances intégrales ici-bas ? Où est le vrai ? Où, dans ce carrefour, la route qui mène en sûreté au but souhaité ? Pourquoi dépendre d'une foule, n'avoir pas droit à la révolte contre ces gens au front menteur, d'autant plus sévères qu'ils ont à ensevelir un passé honteux ou à dissimuler la malhonnêteté de leur vie ? Lasse et dégoûtée, renoncera-t-elle à son idéal, ou marchera-t-elle droit vers lui parmi ces êtres hostiles, humble, silencieuse, souriante même sous les blessures ? Que faire ?

Claire s'égarait dans un bouleversement de principes. Puisqu'il n'y avait pas de bonheur absolu, mieux lui valait donc d'accepter les événements comme ils arrivaient en appliquant son ingéniosité à parer ou à atténuer

les mauvais. Elle sortirait vaincue ou victorieuse. C'était un assaut. Comme une abeille isolée qui cherche à entrer dans la ruche étrangère, elle luttera. Elle ne vient pas en ennemie, mais en amie. Elle se sent digne de fréquenter ces femmes du monde, digne aussi de leur affection. Elle est toute prête à la leur rendre amplifiée, fortifiée de reconnaissance comme elle la rend aux Glégorovitch qu'elle aime en toute sincérité.

Et pendant les jours qui suivirent, Claire prépara sa revanche, une revanche douce, sans éclat : dans six mois, l'hiver suivant, il fallait qu'elle fût installée définitivement dans le monde, à la rage des Saliard « de je ne sais quoi », et des Falson et des autres qui sont de leur bord. Ça lui serait bien égal de ne plus mettre les pieds chez M^{me} Imson, cette vieille entremetteuse lyrique ! Et, fût-elle encore rejetée en arrière par ces fausses bégueules, elle recommencera sa conquête avec la ténacité d'une araignée à refaire sa toile. Au diable cet imbécile, épouseur de cabotine, qui la lui faisait à l'extrême pureté et publiquement, afin que nul n'ignorât de son insouillable candeur. Grotesque réclame ! monstrueuse pudeur qui eût dû provoquer la risée de tous les gens sensés ! Ne valait-elle pas cent fois comme épouse, comme mère, comme femme, cet échalas de miss Falson, fille comme elle, probablement, de blanchisseuse ?

Elle se mit donc à visiter cette semaine-là toutes les femmes dont l'accueil pouvait se modifier. A chaque porte une angoisse la saisissait et sa main sur le bouton des sonnettes tremblait.

Elle appréhendait ces mots du domestique :

« Madame... souffrante... ne reçoit pas. »

Mais partout on la reçut. Partout elle entendit lancer son nom à haute voix par les portes grandes ouvertes et, chaque fois, c'était dans sa gorge, tout altérée par la

crainte, comme une cuillerée d'eau rafraîchissante.

Claire, enfin, presque étonnée, tant elle s'attendait à un nouvel affront, ne se départait pas d'une vague inquiétude : « Ces gens-là, pensait-elle, ne savent peut-être rien encore. »

Dès qu'elles étaient dans leur voiture, Claire et Geneviève, dont les cœurs palpitaient simultanément des émotions identiques, échangeaient par les lèvres et les yeux le même sourire de soulagement. Chaque visite les haussait d'un degré dans leurs espérances. Peu à peu elles reconquerraient leur place.

Mais, hélas, quoique chaque soir on rendit compte à Lindgren des victoires de la journée, la vie de la maison ne s'améliorait pas pour Geneviève. Le visage du patron gardait toujours devant elle une expression cruelle. Son beau-père n'avait, en lui adressant la parole, que des accents froids et secs. Sa haine de brute s'envenimait et Geneviève, comme traquée par la méchanceté inassouvie de son beau-père, se recroquevillait dans sa chambre, n'osant plus bouger ni dire un mot, retenant ses enfantillages de jeune fille et même ses rires, « trop bruyants !... » Elle s'avancait tremblante, devant lui, et si à table son couteau grinçait par accident sur l'assiette ou qu'elle choquât un verre dans un de ces mouvements gauches d'intimidation, elle rougissait tout à coup et semblait se courber, ainsi qu'une chienne, pour recevoir les mots fustigeants dont elle était tout ulcérée. Si bien que lorsque Lindgren rentrait pour les repas, plus nerveux que de coutume, Claire prévenait sa fille et lui disait : « Ne viens pas, je dirai que tu es au lit. » Et comme jamais son beau-père ne s'inquiétait de la voir ni même du genre de ses souffrances, Geneviève restait dans sa chambre, où on la servait.

Satisfaits des événements qui ne s'aggravaient pas,

les Lindgren songèrent à donner la soirée fixée depuis plusieurs mois pour la comédie. En l'absence des Glégorovitch, on résolut de la rendre plus intime. Même on inviterait à dîner M. et M^{me} Olsen, les Tutich, M. de Arzuello, Henri Devienne, Paul Berthier et quelques autres habitués de la maison ainsi que le fils Desmarquets.

Avant de connaître le départ de Véra et d'Hélène, Claire avait proposé à M. et à M^{me} Desmarquets, toujours pour faciliter la demande en mariage du fils, de le réunir avec les Glégorovitch en un dîner. M^{me} Lindgren n'eût fait la démarche qu'après cette entrevue.

On lança les invitations, Berthier s'excusa. Le seul changement intéressant pour Geneviève porta donc sur la distribution des places, qu'on eut l'imprudence de discuter devant Lindgren. Placée, lors de la première combinaison, à côté d'Henri, elle dut, par ordre du patron, subir le voisinage de Jules Desmarquets et de Carlos, tandis que Devienne s'assoierait en face d'elle, à côté de M^{me} Olsen qui aimait les artistes.

Le dîner, du commencement à la fin uniformément gai, fut un de ces dîners ternes, sans intérêt.

Geneviève seule, occupée de son peintre, se sauvait de la banalité de la conversation dans la banalité plus attachante des muettes émotions d'amour. Elle couvait son bien-aimé de toute sa tendresse, incapable malgré sa volonté de se soustraire, par politesse pour ses voisins, à l'unique concentration de ses pensées.

A ceux-ci, qu'elle n'écoutait guère, elle répondait bêtement ou mal à propos, tant il lui fallait d'efforts pour ramener sa réflexion sur les paroles qu'ils risquaient l'un après l'autre, dans leurs vaines tentatives de conversation.

L'insistance insupportable de Desmarquets à la har-

celer de questions sur sa vie, sur ses goûts, sur les pièces de théâtre en représentation, lui faisait prendre ce garçon en grippe. Si bien que, parmi les distractions de son esprit, elle manifestait plus de sympathie à Carlos, quoique son estime pour lui fût bien tombée depuis qu'elle savait sa conduite avec Hélène. Mais en celui-là, au moins, elle reconnaissait du savoir-vivre, beaucoup de finesse dans le langage et puis, pas plus que les autres jeunes filles, elle n'échappait à l'ensorcellement de la cajolerie extraordinaire du regard de l'Espagnol.

Sur Geneviève cependant dont le cœur tenait déjà une proie et s'était comme refermé sur l'objet de son amour, ce charme puissant de Carlos glissait, ainsi qu'une superficielle caresse, et n'y trouvait pas prise comme sur les créatures affamées d'amour, ouvertes à tous les hameçons.

D'ailleurs, la vulgarité de son autre voisin eût suffi, par contraste, à rehausser la grâce de l'étranger. Avec son habitude du monde et des jeunes filles, celui-ci avait compris que Geneviève était toute à l'autre côté de la table et il l'avait laissée à ses douces préoccupations en lui murmurant à l'oreille :

« Allons, je vois que vous avez assez d'un voisin pour vous déranger. Je me tourne du côté de M^{me} Tutich. Vous me saurez gré de ce sacrifice. »

Geneviève sourit, rougit un peu d'être surprise ainsi dans ses pensées et demanda, comme inquiète :

« Ça se voit donc ?

— Oh ! n'ayez pas peur... »

Et désignant d'un signe de tête Desmarquets : « Il n'y verra rien. »

De temps en temps, en effet, les regards d'Henri et de Geneviève se rencontraient, restaient comme enlacés. Cet immatériel baiser descendait en elle. Elle se sentait comprise, visitée par son Henri jusqu'au fin fond de son

cœur. Dès que les yeux du jeune peintre se détournèrent, Geneviève cherchait à voir s'il était bien servi, si rien ne lui manquait. Un instant il resta sans pain, épiant au passage un domestique pour lui en demander. Elle fut sur le point de se lever, d'appeler un valet. Mais la peur qu'on remarquât sa sollicitude la retint.

Dès qu'Henri prenait la parole, elle suivait le mouvement de ses lèvres, saisissait ses moindres mots, admirait sa facilité d'expression. De loin elle l'écoutait dans sa discussion esthétique avec M^{me} Olsen.

« Parbleu ! il avait bien raison. Est-ce qu'elle s'y connaissait, je vous demande un peu, avec son Bouguereau ? Est-ce qu'on discute des peintres comme celui-là ? la bête ! » Car Geneviève, dans sa gracieuse ignorance des arcanes de l'art, toute neuve, toute malléable encore et naïvement confiante dans son guide, avait pris parti pour la nouvelle école avec autant d'enthousiasme et d'aveuglement qu'elle en eût dépensé à défendre l'ancienne si son bien-aimé eût appartenu à celle-ci.

Et tandis que tous ses sens attentifs s'assujettissaient au joug délicieux de « l'aimé », Desmarquets la taonnait, infatigablement, de son ennuyeuse et vulgaire conversation. Elle souriait au hasard, pour ne pas paraître trop impolie, et le commissionnaire aux halles, aveuglé sans doute par sa fatuité, prenait ce sourire pour un encouragement. Enfin la délivrance arriva. On se leva. Il fallut encore, à Geneviève, accepter pour passer au salon le bras de ce gêneur pressé. Près de la porte, Henri sans dame laissait sortir chaque couple. Geneviève et son cavalier s'approchèrent.

Alors il la regarda d'un air moqueur.

« Compliments..., » dit-il.

Elle lui répondit par une moue de reproche et un regard suppliant.

Bientôt Lindgren emmena les hommes au fumoir. Henri resta, seul, et près du piano devant lequel Geneviève s'était assise, il reprit son ironique plaisanterie.

« C'est la première fois, ce soir, que je me fais une idée de votre goût... Je cherchais depuis longtemps à connaître le type d'hommes que vous préférez... Je vous réitère mes compliments... Vous vous étiez fort bien placée à table, un rastaquouère à droite et un... mufle à gauche ! »

Geneviève se mit à rire. Puis cette réponse lui vint :

« Qui vous dit que je ne les ai pas ainsi placés pour les moins voir ? »

Quand Henri rejoignit les fumeurs, les cigares finissaient. Sur un canapé, Olsen causait avec de Arzuello, tandis que plus loin, debout sur le balcon de la fenêtre ouverte, les ombres de Lindgren, de Tutich et de Desmarquets se détachaient sur la blancheur de la maison d'en face, que d'en bas un réverbère illuminait.

Au milieu de la pièce, une table ronde étalait, épars, des flacons de liqueurs, et des boîtes de cigares et de cigarettes. Un haut candélabre Louis XV, à quatre branches, composait un bouquet de lumières que l'entrée de Devienne agita et emporta tout à coup dans le même sens sous un courant d'air qui prolongea leur languette de feu d'une fumée noirâtre semblable à des queues d'hermine.

Tandis qu'Henri choisissait un cigare, il entendit la voix du ministre de Suède dire à Arzuello avec un air de mystère :

« Oh ! racontez-moi son histoire ! Je l'ai connue il y a une dizaine d'années à mon premier séjour à Paris, elle était superbe ! »

Henri s'éloigna discrètement et vint à la croisée. Là, on parlait sans doute des Glégorovitch.

« Oui, disait Tutich, c'est difficile de marier ses filles. Quand on a découvert un gendre à peu près convenable, mademoiselle n'en veut pas ! Et celui que mademoiselle désire ne tient pas à se marier. Et on tourne ainsi pendant des années les uns après les autres, dans un cercle vicieux. »

Desmarquets prit la parole.

« Et à qui la faute ? Aux parents. Mauvaise éducation.

— Certainement, confirma Lindgren. Aussi ma fille épousera qui je lui imposerai.

— Il faut accuser aussi, ajouta Tutich à voix basse, ces viveurs blasés et sans délicatesse, bien trop nombreux dans notre monde, qui se font aimer grâce aux plus brillantes promesses et se dérobent au moment de tenir leur parole... »

Henri écoutait sans prendre part à cet entretien grotesque de prud'hommes, digne de ces conversations d'omnibus entre vieilles femmes qui se mêlent de juger à tort et à travers...

Lindgren reprit :

« Aussi, voyez-vous, j'ai hâte de marier Geneviève.

— Ça ne vous sera pas difficile, dit Desmarquets, elle est charmante, n'est-ce pas, messieurs ? »

Henri s'inclina en signe d'acquiescement.

Lindgren dit :

« Pas difficile, pas difficile...; faut-il encore dénicher un gendre... à mon goût. »

Tutich lâcha un compliment : « Vous en trouverez plutôt dix qu'un !

— Et sans aller bien loin, » ajouta Desmarquets.

Devienne eut peur que l'imbécile ne le désignât d'un

geste ou d'un regard. Mais l'autre gardait les yeux baissés.

« On ne se marie plus, continua le Suédois. Parmi tous les jeunes gens que je connais il n'y a encore que vous, Desmarquets, qui soyez disposé à faire cette bêtise-là... Vous êtes dans les courageux... Mais aussi vous avez des goûts particuliers... Vous aimez les femmes qui ont du « chien ! »

Il cligna de l'œil malicieusement.

« J'aime peut-être mieux les simples, les modestes, et je ne me plaindrais pas, par exemple, d'être votre gendre...

— Prenez garde. Si je vous prenais au mot ?

— Je n'attends que ça.

— Parbleu, Desmarquets, je vous donne ma fille !

— Conclu, monsieur Lindgren ; touchez là ! »

Et Desmarquets tendit sa main à Lindgren, qui la serra.

Et comme chacun souriait :

« Non, mais, là... sérieusement..., » affirma Desmarquets.

Et devant Tutich et Henri stupéfaits, riant par contenance, Lindgren et le jeune homme s'étreignirent dans une accolade.

« Eh bien, ajouta lourdement Lindgren, je n'aurai pas perdu ma soirée !

— Ni moi la mienne, se hâta de répondre le commissionnaire aux Halles.

— Allons annoncer ça à ma femme, » dit Lindgren.

Les deux hommes jetèrent leur cigare dans la rue d'un geste simultané, et Lindgren, prenant le bras de Desmarquets, l'entraîna, laissant à leur ahurissement les témoins de cet étrange marché.

Ceux-ci se regardèrent alors un instant, les yeux pleins d'interrogation.

Tutich rompit le silence.

« Elle est bien bonne... C'est drôle !... »

— Peut-être pas pour la jeune fille, dit Devienne.

— Ah ! dame !... Mais voilà au moins des gens d'affaires... Rentrez-vous au salon ? »

Ils passèrent devant Carlos et Olsen, qui riaient aux éclats.

« Je suis sûr que vous parlez « femmes », dit Tutich en s'arrêtant.

— Toujours, répondit Carlos, il n'y a que ça d'amusant ! »

Alors Tutich resta pour entendre.

Mais Henri passa la porte, attristé tout à coup, songeant à cette hideuse union bâclée en une seconde par des hommes d'argent..., et à cette jeune fille tout aimante et toute gracieuse, livrée malgré elle au premier goujat venu, entre une gorgée de cognac et un rejet de fumée de cigare, à côté de ces hommes évoquant des amours de filles !

Déjà, dans le salon, Lindgren s'était approché de sa femme et lui annonçait une surprise. Elle, souriante et loin de se douter des choses, questionnait Desmarquets, qui riait gauchement, la bouche tournée, et conservait le même mutisme que Lindgren.

« Ah ! voilà..., disait-il. Vous verrez... Soyez patiente. »

Et pendant les deux heures que dura encore la soirée, Henri, tourmenté par la vision de l'accouplement de Geneviève et de Desmarquets, s'efforçait de ne pas croire à ce qu'il avait entendu au fumoir et se composait, devant la jeune fille qui lui parlait, une gaieté factice.

Carlos fut traîné au piano. Il chanta des mélodies espagnoles, de ces chants montagnards si impressionnés de la gaieté des soleils levants ou de la mélancolie des

crépuscules. Il « disait » d'une voix éteinte, voilée, mais chaude et câline.

Puis les portes de la salle à manger s'écartèrent de nouveau. Il était onze heures et demie. On se dirigea vers la table, où le thé attendait.

Geneviève, après s'être, avec sa mère, occupée de ses invités, revint près d'Henri, qui, seul dans un coin, rêvait.

« Vous êtes triste ? lui demanda-t-elle. Qu'avez-vous ? Vous sembliez plus gai tout à l'heure quand vous vous moquiez de mes voisins de table et surtout... de moi !

— Non, un peu de fatigue, peut-être.

— Vous pensez à quelque chose qui vous chagrine, je le vois bien.

— C'est vrai... Je suis dégoûté..., dégoûté de la vie.

— Pauvre ami ! Ce n'est rien, allez..., un petit nuage... »

Tous deux ils tenaient une tasse, en leurs mains, qu'ils portaient à leurs lèvres de temps en temps. Ils demeurèrent debout dans une encoignure, assez loin du cercle bruyant des invités.

Geneviève reprit :

« Avez-vous vu comme M. Desmarquets me regarde?... Il se fait d'une obséquiosité envers moi..., il m'adresse de petites mines gracieuses, des regards tendres et souriants comme si j'étais sa fiancée !... »

Henri n'osa pas répondre : « Vous l'êtes. »

Et Geneviève, croyant changer de conversation, lui demanda :

« Dites donc, vous savez la surprise, vous ? Oh ! dites-la-moi ! »

Il répondit, comme navré et suppliant :

« Ne me questionnez pas. »

Elle se tut alors et resta songeuse.

Quand le jeune peintre se retira quelques instants après, à l'anglaise, Geneviève l'accompagna jusqu'à la porte, et, pendant qu'il mettait son paletot, elle revint sur sa question.

« Dites-moi donc la surprise, je vous prie.

— Ce serait une indiscretion, répondit-il. Je laisse à d'autres le soin de vous l'apprendre.

— Mais vous me faites trembler, reprit-elle. Vous dites ça... d'un air... Oh! restez jusqu'à ce que je sache tout... Voilà que j'ai peur maintenant! »

Alors, pour la tranquilliser, il se mit à rire et lâcha une de ces réponses sottes qui vous viennent aux lèvres quand on ne sait que répondre.

« Peur, peur... de quoi...? du loup-garou? Allons, adieu, enfant! »

Ils se sourirent et leur poignée de main fut vigoureuse.

Geneviève rentra au salon un peu rassurée, quoique impatiente de savoir ce secret si bien tenu, si mystérieux pour elle. Était-ce un pressentiment? Elle s'étonnait elle-même de sa curiosité. Elle croyait avoir atteint pour tant de choses une si paisible indifférence!

Mais l'air soucieux d'Henri l'inquiétait singulièrement.

Quoi que fit Geneviève, sa pensée revenait à ce secret. Il lui semblait que tous les invités causaient de choses sottes et vaines, et volontiers elle leur eût fait comprendre que l'heure était venue de se retirer.

Enfin, les Tutich se levèrent, ce fut le signal du départ. Quand la porte se fut refermée sur la dernière personne, Geneviève, enfin, éprouva une délivrance et souffla à sa mère, qui déjà ne pensait plus à la boutade de son mari:

« Mère, demande la surprise! »

Le patron, interrogé, eut un sourire de bonhomie et de gaieté qui donna à Geneviève, émotionnable des

moindres expressions du visage de son beau-père, une fausse joie, et dit en se frottant les mains :

« Ah ! ah ! Eh bien, Geneviève..., quelqu'un m'a demandé ta main. Avant huit jours tu seras fiancée. »

La jeune fille sentit tout le sang de son corps lui monter au visage. Dans l'effarouchement rapide de ses rêves, sa pensée alla tout de suite à Henri. Mais comprenant aussitôt qu'il ne pouvait être question de lui, une angoisse poignante succéda à cet élan de joie, immédiatement refoulé. Elle pâlit et attendit, tremblante.

Claire demanda : « Qui ? »

— Desmarquets, » répondit le patron.

Oh ! jamais tout son pauvre être si frêle n'avait encore été si violemment frappé.

Ce fut un vertige pareil, sûrement, au vertige des suicidés alors qu'ils se sont élancés dans le vide, entraînés effroyablement par leur poids. Et ce fut aussi la secousse du choc de leurs membres s'aplatissant sur le sol. Geneviève avait pris le bras de sa mère et s'y soutenait. Claire sentit cette secousse terrible. Les jambes de la jeune fille flageolaient et, abrutie encore, elle tâchait de lire dans les yeux de son bourreau s'il ne plaisantait pas, s'il n'avait pas parlé pour l'éprouver. Ses yeux cherchèrent ceux de sa mère, implorant son appui. Elle y retrouva en effet du courage, la force de se taire et de rester debout.

En même temps Claire, par une pression, se rapprochait d'elle. Son cœur venait de s'ouvrir pour donner refuge au cœur épouvanté de Geneviève.

L'émotion de la jeune fille n'échappa pas à Lindgren. Mais il feignit de n'avoir rien vu et sans quitter son enjouement il se retira vers sa chambre, ajoutant, le dos tourné et tout en marchant :

« Voilà, dans quelques mois tu seras la femme de Desmarquets. Très gentil, ce garçon ! »

Claire dit enfin avec une légèreté feinte :

« Nous recauserons de ça. »

Indiquant ainsi à sa fille que rien encore n'était résolu. Puis elle l'entraîna ou plutôt la porta jusque chez elle.

Geneviève s'affaissa automatiquement sur un siège, l'œil encore hagard, la bouche entr'ouverte comme en un instant de folie stupéfiante.

Claire dut retrouver son mari, elle sortit en disant :

« Je vais revenir, chérie. »

Un instant après, un flot de larmes que la jeune fille avait pu retenir encore dans l'ébranlement de son être s'échappa de ses yeux. Des hoquets précipités et violents montaient, par saccades, de ses entrailles à sa gorge où ils finissaient en lamentables cris à moitié étouffés. C'était comme une douleur intarissable qu'elle vomissait dans des efforts exténuants. Affaissée, accablée, vidée de ses forces, elle éprouvait l'angoisse des suppliciés. C'était fini d'elle, alors. En ses voix intérieures elle appelait au secours, elle criait : « Pardon », elle implorait la pitié. Mais elle se sentait seule à la merci du bourreau. Jamais sa douce mère n'aurait la puissance de conjurer un tel malheur ! Mais non, pourtant, ce n'était pas possible. Son beau-père ne pousserait pas la cruauté jusque-là. Elle, devenir la femme de cet être, le rebut d'Hélène, le rebut de toutes ! Non, jamais. Elle préférerait mourir, s'enfuir loin, dans un couvent. Oui, elle se révolterait !

Ah ! se révolter ! Mon Dieu ! Et le moyen ? Elle venait d'essayer de se lever de son fauteuil et elle n'avait pas pu. Alors elle eut conscience de sa faiblesse physique. Elle douta aussi d'avoir jamais la force de repousser

cette lourdeur immatérielle qui la terrassait, la paralysait, pesait de plus en plus sur elle.

Les élancements un instant suspendus de sa douleur reprirent, plus violents. Un frisson qui roula sur sa chair la souleva des reins, la raidit. Elle glissa à bas de son fauteuil et, accroupie par terre, elle continua ses sanglots dans son bras replié et posé sur le siège.

Parfois elle se mordait pour étouffer ses cris. Si gênante qu'elle fût, si soumise aussi, avait-on le droit de fouler aux pieds sa fierté de jeune fille, l'orgueil d'elle-même ? Être la femme de cet homme qu'elle détestait ! Sa femme ! Vivre à ses côtés, manger en face de lui, dormir avec lui ! Oh ! cela était horrible ! Sa femme, — mot terrible qui évoquait hideusement la promiscuité des chairs, l'image de la vie enlacée que, dans ses rêves d'amour, elle enveloppait de tant de poésie ! Ses devoirs qu'elle eût accomplis avec une si douce obéissance, on les changeait en supplices. On la condamnait à un homme dont personne ne voulait, à un être répugnant, lequel encore n'avait pas même l'excuse d'aimer, puisque quelques jours auparavant il avait demandé la main d'une autre. Pour qui la prenait-on ?

Ce qui exaspérait son angoisse, ce qui lui tordait les bras et la jetait à genoux, c'était malgré sa résolution ferme de lutter, l'effroi de succomber, d'être forcée de se taire, pour le repos de sa mère adorée, et d'aller à ce mariage, à cette mort, avec de la joie sur le visage.

Parbleu ! le courage de dire non, de résister jusqu'à ce qu'on la tue, elle le sentait bien en son cœur, vivant et indéradicible. Mais déjà il lui semblait qu'une foule de raisons, d'obligations vagues, s'avançaient vers elle pour la lier, arrêter dans sa gorge ses cris de refus. S'il fallait s'y résoudre par sacrifice pour sa mère ! Si la ressource de se réfugier dans un couvent, même, lui

échappait ! Si elle était condamnée encore, pour faire croire au bonheur parfait des Lindgren, à leur tendre entente, à la régularité des choses, à farder l'ulcération de son cœur et à dire à tous : « Oh ! je suis bien contente ! » Dieu, s'il fallait cela ! Et toujours des frissons atroces passaient sur sa chair comme une barre de fer glaciale, chassant peu à peu la chaleur de son corps. Seule, la tête était en feu. Les yeux gonflés, rouges, brûlaient. Elle y appliquait parfois, pour soulagement, ses doigts glacés. Le sang, afflué dans son cerveau, semblait se soulever et frappait à ses tempes comme pour s'échapper.

Alors elle eut la force de se lever, de se jeter tout habillée sur son lit, ce lit qu'elle aimait tant, où elle se laissait bercer par de si beaux rêves en s'y endormant chaque soir avec sa chère vision. Elle n'y dormirait plus maintenant.

La porte s'ouvrit avec précaution et Claire, en chemise de nuit, entra. Elle s'avança vers le lit, se pencha sur Geneviève et, encadrant la tête de sa fille de ses bras nus comme elle faisait toujours pour la câliner, elle lui dit en baisant son front fiévreux :

« Ma chérie, ma chérie, ne pleure pas. Nous lutterons. Tu sais bien que je suis là... Nous avons du temps devant nous... Avec du temps je fais toujours ce que je veux... Reprends un peu d'espoir, tu vas te rendre malade ! Je voulais venir plus tôt... Je me doutais bien que tu te tourmentais. Mais par diplomatie j'ai attendu qu'*Il* dormit pour glisser du lit et venir te consoler. »

Geneviève pleurait toujours.

« Comme ta tête est brûlante... Voyons, mon enfant, mon enfant ! »

Et tout en réconfortant sa fille, en relevant ses espérances, l'assurant que le projet du patron n'avait encore

rien de définitif, que c'était là une proposition en l'air, Claire baisait ses paupières humides et en feu.

Puis elle se tut, les larmes de Geneviève ayant cessé. Elle pensa en la contemplant à toute la douleur qui ravageait cette pauvre créature frêle et délicate, où les souffrances mordaient si bien. Elle ne s'expliqua l'intensité du chagrin de Geneviève que par son amour pour Devienne et elle lui dit après un silence :

« Tu l'aimes donc bien, ton Henri ? »

Et la jeune fille fit un mouvement de tête qui voulait dire : « Oh ! oui. »

Claire, en se couchant, avait semblé s'associer docilement aux projets de son mari qui lui avait vanté les qualités de Desmarquets, un garçon riche, travailleur, *très capable*, sachant bien *son affaire*.

Par système, elle adoptait toujours au début les idées de Lindgren, simulant parfois même et alors qu'elles contrariaient le plus les siennes, de l'enthousiasme. Le sachant entêté, elle le laissait à l'aise dans le développement premier de ses desseins, lesquels, rencontrant des obstacles, eussent pris racine dans son esprit. Puis, à des moments choisis, Claire risquait une à une ses observations, ses objections, et finissait presque toujours par triompher. Elle avait donc, ce soir, et bien qu'il s'agit d'une résolution plus intéressante pour elle que toute autre, trouvé la sagesse de ne pas contrecarrer Lindgren et de chanter avec lui les louanges du commissionnaire aux Halles. Il était à croire en outre que Claire ne concevait pas avec la même acuité que sa fille l'horreur d'une telle union. Pour elle, moins délicate des sens ou chez laquelle les unions toutes commerciales de son passé avaient enlevé l'aversion des chairs qui n'attirent point, elle pensait n'avoir qu'à combattre en Geneviève

son amour pour Henri et qu'à annuler le froissement d'amour-propre que la pauvrete endurait à l'idée d'être la femme de ce Desmarquets qu'Hélène n'avait pas jugé digne d'elle.

Mon Dieu ! à bien réfléchir, avec l'incertitude terrible de trouver mieux, n'est-ce pas là un mariage acceptable ? Quant à l'homme, pour ne pas posséder le tact subtil de la distinction, en serait-il moins aimant et moins qu'un autre capable de rendre une femme heureuse ?

Claire, tout en écoutant son mari, n'avait pu s'empêcher de penser : « Après tout, Otto n'est guère plus affiné que Desmarquets ! » Et puis il fallait se souvenir de l'affaire Falson et se demander si le joli rêve de Geneviève était réalisable et s'il était sensé de hausser toujours ses ambitions. Puis on s'était mis au lit, et dès, que Lindgren avait fermé les paupières, Claire était venue à pas de loup retrouver sa fille.

Elle fut consternée de l'accablement de son enfant. La douleur de Geneviève dépassait ses prévisions. Elle comprit le mal qu'elle aurait à la convaincre. La tête de Geneviève était si brûlante et ses mains si froides, que sa mère craignit qu'elle ne tombât malade. Aussi lui versa-t-elle au cœur un peu d'espérance.

« Couche-toi, ma chérie, tu seras mieux. »

Et comme Geneviève restait inerte, elle la déshabilla et lui aida à se glisser dans ses draps. Puis elle l'étreignit encore penchée sur elle. Mais la jeune fille, en un moment d'apaisement ayant senti sur les bras de sa mère le grenu de la chair de poule, lui dit :

« Va-t'en, mère chérie, tu vas prendre froid, d'ailleurs je vais dormir, je suis lasse. »

Et comme Claire ne bougeait pas, Geneviève ferma les yeux, fit semblant de sommeiller. Alors M^{me} Lindgren se détacha peu à peu de ce corps svelte dont la gracilité et

la nudité fragile appelaient tant de soins et de délicate tendresse.

A cette triste contemplation son amour maternel s'exaltait. Elle eut peur que sa fille ne supportât pas cette meurtrissure de cœur. Elle se rappela l'enfance inquiète de la mignonne et naïve créature, si confiante dans le bien, le bon, le juste. Elle la revit pleurant des nuits entières en apprenant la vérité sur sa naissance, — sa première déception, — pleurant encore et plus amèrement à la nouvelle de son mariage avec Otto. Non, elle n'était pas de celles qui prennent leur parti des plus désagréables événements et se font à côté de l'existence forcée et servile, une existence aimable et indépendante.

Sa nature droite, honnête, trop frêle pour la lutte, pensait Claire, se soumettrait à la fatalité, sans songer jamais à affranchir son cœur, à reprendre goût à la vie dans le plus excusable et le plus légitime des adultères.

Alors elle s'éloigna plus tourmentée que jamais, et jetant un dernier regard sur cette souffrance qu'elle croyait engourdie par le sommeil, murmura :

« Elle a tout ce qu'il faut pour être malheureuse ! »

.

Pendant que ces pénibles émotions étreignaient Geneviève et sa mère, là-bas, à Belgrade, M^{me} Glégorovitch passait par des transes tout aussi cruelles, bien que d'un autre ordre. Peut-être même que si Véra avait eu connaissance des tourments de ses amis, elle eût souri de pitié en les comparant aux siens, tant il semble à ceux qui luttent pour l'argent que les difficultés morales sont insignifiantes.

A peine, en effet, s'était-elle installée au pays avec sa fille et avait-elle fait deux ou trois visites à son notaire

qu'elle reçut une dépêche de son mari, la priant de lui expédier sans délai, par le télégraphe, les sept mille francs qu'il avait empruntés au portefeuille de l'ambassade.

Par un hasard fatal les fournisseurs auxquels cet argent était dû avaient réclamé le règlement de leur compte en exécution des promesses faites et non réalisées encore.

Glégorovitch les avait bien priés de patienter, prétextant un nouveau retard du ministère dans l'envoi des fonds; mais le tapissier, un tapissier procuré par Tutich, eut l'air de savoir que le premier secrétaire mentait. Lui seul se plaignait vivement de ces attermoiemens, il avait compté sur cette rentrée. Il manifesta l'intention d'envoyer directement une réclamation en Serbie. Alors le secrétaire le pria de repasser le surlendemain, lui assurant qu'il télégraphierait.

Véra dut trouver en un jour ces sept mille francs. Ne voulant pas, cependant, trop étaler sa misère en précipitant la négociation de ses propriétés, négociations qui, amenées à leur temps, lui seraient probablement plus profitables, elle eut recours à un usurier, un de ces Juifs d'Orient crasseux, pouilleux, à cheveux frisés en tire-bouchons, abjects, qui lui prêta dix mille francs. Puis elle entama le plus tôt possible les pourparlers avec ses gens d'affaires. Il s'agissait d'hypothéquer les quatre propriétés qui lui restaient intactes et dont le rapport variait de vingt à vingt-cinq mille francs, ou de les vendre si cette spéculation paraissait avantageuse.

Ses autres terres ou immeubles étaient hypothéqués en totalité ou en partie.

Or, de ces quatre propriétés non grevées encore, on lui offrait deux cent mille francs. Elle espérait plus. Elle chercha des acquéreurs mieux disposés. Grâce à l'emprunt fait au juif, elle avait un mois devant elle.

Entre ses rendez-vous d'affaires et ces énervantes démarches, qui lui serraient le cœur comme les émotions aiguës des joueurs entêtés, Véra et sa fille étaient assaillies d'invitations. Chaque soir elles dînaient en ville, allaient en soirée. Leurs amis organisaient des fêtes, des parties de plaisir que l'on égayait le plus possible. La joie d'Hélène était toujours facile. Mais Véra, dont l'œil bleu s'effaçait dans son cerne légèrement bistré, semblant de jour en jour supporter plus péniblement la paupière, suivait de son mieux les rires entraînants de la jeunesse. Malgré ses efforts, les pâles éclairs de gaieté de sa physionomie ne parvenaient pas à chasser ce perpétuel accablement qui la recouvrait ainsi qu'un voile lourd, affaissant ses mouvements et son corps entier.

Des amis les attirèrent à la campagne, non loin de Nich, pour une huitaine de jours.

Véra, qui avait refusé d'abord, accepta, ces gens lui ayant avoué leur intention de présenter à Hélène le fils d'un banquier hongrois. On partit en bande : quatorze personnes. Le jeune homme plut à la jeune fille. On fit des excursions, des promenades à cheval.

Au bout de huit jours la plupart des invités étant partis, on retint dans l'intimité Véra, sa fille et le jeune Hongrois qui semblait s'éprendre sérieusement d'Hélène. Il marquait pour elle une inclination que cette vie de château, en petit comité, entre deux femmes âgées et un nouveau ménage, tendait du reste à développer rapidement. Les deux jeunes gens, comme les deux jeunes époux, n'avaient qu'à s'occuper d'eux-mêmes. La seule distraction intéressante du Hongrois consistait à courtiser Hélène, car, en dehors du rassemblement des repas, des soirées au salon ou des excursions en bande, lesquelles encore favorisaient les escapades des couples à travers les bois

et les sentiers cachés, la moitié de la journée se passait dans des tête-à-tête pleins d'intimité où s'imposaient les tendres entretiens.

Mais Hélène s'observait. Véra lui avait dit un jour, dans une courte allocution de morale : « Je crois, ma fille, que tu ne te gardes pas assez. »

Ce mot, qui révélait à la jeune fille la découverte de ses imprudences, ou du moins le soupçon de ses allures secrètes, l'avait frappée en l'effrayant d'avoir été surprise un jour par sa mère. Pour un peu, si elle avait approfondi tout ce que ces paroles contenaient de remarques gênantes de la part de Véra, elle eût rougi terriblement. Mais d'une réponse elle avait détourné la conversation en même temps que cette honte prête à se dévoiler.

Depuis, ce conseil profond lui était revenu souvent à la mémoire et le sentiment de sa justesse semblait l'avoir pénétrée. Elle avait résolu d'appliquer à sa nouvelle conquête un différent procédé de coquetteries et de jouer cette fois la pureté rigoureuse.

Alors, dans les solitudes fréquentes des promenades à cheval, dans les coins de la maison où ils se rencontraient seuls, elle repoussait avec soin les familiarités interrogatrices du Hongrois, s'échappait doucement, sans brusquerie insolente, de ses tentatives d'étreinte.

Chaque jour, après le déjeuner, Hélène, la plupart du temps costumée en paysanne serbe, s'égarait avec son ami dans le parc, à petits pas. D'abord ils avaient accompagné les nouveaux époux, puis par discrétion ils avaient ralenti leur marche, se séparant d'eux insensiblement pour les perdre tout à fait et les laisser à leurs épanchements trop visiblement contenus. D'un signe, le Hongrois entraînait Hélène dans une allée voisine, et ils s'enfonçaient sous bois, ne parlant que d'eux-mêmes, échangeant leurs goûts, leurs rêves d'existence, leurs

projets d'avenir, leurs idéals. Et leurs aspirations s'adaptèrent et leurs confessions revenaient à dire : « Que nous serions bien ensemble ! »

Parfois, le Hongrois murmurait : « Je vous aime. » Mais on lui haussait les épaules, on le regardait en affectant le doute et l'indifférence. Il s'agaçait qu'on ne le crût pas et prenait des mines abattues.

Or, un jour qu'ils cheminaient en silence après une bouderie de ce genre, ils arrivèrent à un torrent. Hélène s'assit sur un tertre et regarda l'eau limpide et chantante qui roulait sur son lit incliné, fait de pierres grasses de cette mousse aquatique, grise. A ses pieds, des brindilles de paille et de bois, des morceaux de liège tourbillonnaient dans un remous. Par instants ils se rapprochaient du courant qui les emportait tout à coup dans sa course violente, mais les rejetait un peu plus bas, dans l'eau calme où ils remontaient encore mille fois pour tenter de fuir à nouveau. Bêtement la jeune fille s'intéressait au manège incessant de ces ingrédients. Sans formuler sa pensée, elle les personnifiait vaguement et le va-et-vient de ces objets inertes lui semblait une lutte d'êtres captifs ou stationnaires, avides de liberté ou demandant une vie errante, mouvementée. Elle demeurait pensive devant eux comme si elle les eût compris.

Le jeune homme s'était placé à côté d'elle et ses doigts nouaient machinalement des herbes arrachées. Il avait essayé de garder dans sa main un pied d'Hélène presque offert par la robe courte, mais d'une badine cassée pour pousser au courant ces riens qui flottaient, elle lui avait cinglé les doigts et, changeant de pose, avait dissimulé ses jambes sous sa jupe.

Soudain, ils perçurent un éclat de rire. Leurs têtes se tournèrent ensemble du côté d'où cette voix joyeuse leur arrivait. Mais ils ne virent personne. Des fourrés assez

épais bordaient le torrent qui, à quelques mètres en aval, décrivait un coude. Pourtant des gens étaient là, non loin d'eux. Un murmure de paroles se confondait avec les bruyantes cascades de l'eau.

Toute vibrante de curiosité, Hélène, s'aidant d'une branche d'arbuste, se dressa sur les genoux et chercha, au travers des feuillages, un interstice. D'un geste elle avait signifié à son compagnon de garder le silence. Puis, radieuse, elle venait de lui montrer le groupe enlacé des jeunes époux qui s'étaient arrêtés sur l'autre rive. En ce moment même, renversée dans les bras de son mari, la jeune femme livrait son visage à un interminable baiser, un de ces baisers composés de mille autres plus légers, plus fuyants, courant tout autour de la bouche. On devinait les lèvres mordant les lèvres, palpant leur modelé délicat, rose, malléable et ferme, et humant le souffle pur qui les frôle. Puis, c'était la pression des bras de l'homme, le dodelinement des deux corps et enfin cet abandon exquis de la femme sous les caresses ardentes.

Hélène, l'œil fasciné, la poitrine haletante, les traits figés dans une sorte de sourire, suivait une à une les sensations de la jeune épouse. Cette scène d'amour captivait à ce point ses sens alléchés que sa tête, instinctivement, reproduisait presque les oscillations extatiques des deux têtes qui s'aimaient, et que le Hongrois, derrière la jeune fille et à genoux comme elle, l'observait seule maintenant, plus curieux de l'effet produit sur Hélène par ce spectacle furtif que du spectacle même.

Il lui prit la taille et l'appela à voix basse : « Hélène ! » Mais elle n'entendait plus. Alors il s'accroupit doucement contre elle, embrassa ses hanches, les pressa ; puis ses mains, par-dessus les vêtements ténus d'été, tâtèrent la rondeur des cuisses, en glissant et remontant avec mol-

lesse. Puis il y colla sa bouche, faisant passer ainsi sous les jupes un souffle brûlant.

Hélène, comme hypnotisée par cette scène d'amour qu'elle entrevoyait sur l'autre rive, semblait ne rien sentir et vivre ailleurs, sous les baisers des autres.

Alors, le jeune homme s'enhardit : sans doute elle consentait maintenant. Ses doigts se faufilèrent le long de la jambe d'Hélène et saisirent son mollet.

Mais réveillée brusquement, elle se releva et se débarrassa de cette étreinte. Elle écrasa d'un regard haineux le Hongrois, qui, surpris, demeurait sur le sol et elle poussa une sorte de cri rauque, un : « Ah ! » raclant le fond de la gorge, pareil au bruit d'un crachement. Il disait, ce cri, toute sa rage de s'être laissé surprendre, d'avoir oublié un moment son rôle.

« C'est mal ce que vous avez fait là, ajouta-t-elle, c'est mal ! Laissez-moi ! »

Et elle s'était enfuie, furieuse contre lui, contre elle-même.

Elle se fit rattraper cependant, et, croyant avoir tout réparé par sa sortie brutale, elle fit la paix et pardonna.

Les choses allant au mieux, on revint à Belgrade. Là M^{me} Glégorovitch reçut plusieurs fois à dîner le banquier. Souvent même Véra et sa fille sortirent avec lui. Alors le bruit des fiançailles courut aussitôt. A chaque instant on questionnait à ce sujet les deux femmes, qui démentaient en vain.

M^{me} Glégorovitch eut une lueur d'espérance. Elle se demanda : « Si pourtant ça réussissait ? »

D'un autre côté, le représentant d'une Société financière de Vienne proposa à Véra quatre-vingt-dix mille francs d'une seule maison pour laquelle on ne lui en avait encore offert que soixante-quinze mille. Cette

somme faisait face aux grosses dettes et les conduirait jusqu'au mariage. Alors Véra quitterait son mari et vivrait du reste de ses revenus.

Elle accepta et vendit cette maison.

Elle crut un instant à la fin de sa mauvaise chance, si impitoyablement opiniâtre, et des inquiétudes navrantes qui la consumaient.

Cependant leur absence de Paris durait depuis cinq semaines. Glégorovitch, à bout d'expédients, réclamait en des lettres quotidiennes sa femme et de l'argent. Il fallait en effet songer au départ. Mais rien ne se concluait quant au mariage d'Hélène.

Le Hongrois, toujours empressé auprès de la jeune fille, ne se prononçait pas. Le moment était venu cependant de connaître ses projets. Véra pensa s'adresser encore, comme elle l'avait déjà fait une fois pour Carlos, aux amis obligeants à qui elle devait cette espérance. Les événements lui épargnèrent cette peine.

Elle avait invité le jeune homme à dîner. On s'était préparé à le recevoir le mieux possible. Hélène s'était vêtue et coiffée à ravir. On l'attendit jusqu'à huit heures. Il ne vint pas.

Il ne s'excusa que deux jours après.

Ayant bien voulu croire à ses raisons, ces dames le prièrent une seconde fois. Au dernier moment, il prétextait d'une indisposition.

Alors elles comprirent.

Profondément froissée, Hélène voulut quitter Belgrade sans retard. Sale ville! Décidément elle ne pourrait plus jamais se passer de Paris! Véra mit donc ses affaires en ordre, remboursa l'usurier juif et restitua à son notaire ses avances. Le reste du produit de la maison vendue suffirait pour prolonger de quelques mois les créances de Glégorovitch.

Le jour du départ, Hélène mit pour la deuxième fois son fameux costume de voyage qu'elle aimait extraordinairement. Elle chantait, elle avait oublié. Le retour à Paris effaçait ses peines comme l'avait fait le départ pour Belgrade.

Elle retournait à cette vie charmante, mais dont les déceptions l'avaient éprouvée si cruellement, comme ravivée et soulevée par une fécondité nouvelle d'espérances confuses. « Paris, Paris ! » disait-elle tout haut et joyeuse, dans une sorte d'invocation enfantine.

Ces trois jours de voyage furent pour elle trois jours de saine retraite. Sa mère rapportant à Paris assez d'argent pour prolonger de quelques années leur vie de luxe et de représentation, il semblait à Hélène qu'ainsi qu'un négociant failli et recommandité, elle allait, débarrassée d'un lourd passé, courir à nouveau la chance de réussir.

Une seconde fois depuis le jour où elle se réveilla toute brisée de la trahison de Carlos, elle faisait âme neuve. Elle « liquidait » selon le mot lancé à l'Espagnol ! Et déjà elle se sentait presque tout autre. Elle jouissait d'un contentement d'enfant sage dans un jaillissement au cœur de bonnes résolutions.

Assise dans un coin, sur le capitonnage jaunâtre des voitures, bercée par le remuement encore sans fatigue pour elle du train en marche, elle regardait s'écouler à son côté les paisibles horizons des plaines et des montagnes se dégradant dans du bleuâtre. Par le carreau ouvert l'air la frappait au visage agréablement. Elle était bien. Une fraîcheur descendait en elle, purifiant son sang. Elle croyait vraiment jeter sur le chemin les scories de son cœur. Elle allait devant soi, à l'inconnu plus souriant que le passé. Elle allait, immobile, laissant des lieues derrière elle, des centaines de lieues. Comme

c'était bon de fuir, comme c'était bon d'aller vite, vite et toujours plus loin ! Alors, en ce moment de transition fictive où elle ne se croyait plus l'Hélène de la veille, sans savoir au juste l'Hélène qu'elle serait le lendemain, elle se demanda si le bonheur ne résidait pas dans le calme des sensations, dans la banalité de l'intérêt de vivre, dans la limitation des désirs. Le bien-être simple, facile, qui détendait ses nerfs en un amollissement suave et comme en un sourire intérieur, l'amenait à penser qu'elle était suffisamment heureuse ainsi, et que les joies futures n'avaient besoin que de ressembler à cette extase d'un instant.

Le train traversait des plaines, troublait de son brouhaha de fer la placidité grandiose des paysages, la vie silencieuse et lente de la nature.

Parfois Hélène apercevait une cahute solitaire au milieu des récoltes, parfois un village... Elle songeait que des êtres vivaient sous ces toits de chaume avec seulement des ambitions animales et essentielles comme celle de gagner son pain. Leurs vœux simples et naïfs se bornaient aux vœux mêmes de la terre : de la pluie ou du soleil, selon que celle-ci demande à boire ou à se réchauffer. Leurs joies, c'étaient uniquement les siestes après le travail, l'amour, en plein air, dans les taillis secrets, avec les caresses de leurs mains calleuses et les baisers de leurs lèvres épaisses ou encore les danses lourdes et la boisson.

Elle aurait voulu être paysanne.

Elle s'étonnait aussi que des hommes et des femmes habitassent dans les petites villes qu'elle entrevoyait de loin en loin, à vol d'oiseau, croûtes blanches soulevées de terre et s'écaillant au soleil.

Mais, mon Dieu, elle s'expliquait aujourd'hui leur existence ! Eux seuls étaient peut-être dans le vrai : vivre

tranquillement, sans troubles nerveux, désirer le moins possible, ne pas trop aimer, en arriver à s'intéresser aux couchers du soleil, aux diverses colorations des lointains, y lire comme en un livre, s'ouvrir à la poésie des champs, circonscrire son existence, se complaire dans de moyennes distractions, au milieu de moyennes intelligences, de moyennes affections, enfin se médiocriser...

Et dans son aberration momentanée, elle oubliait sa répulsion foncière et enracinée pour la vie de province, cette vie morne et invariable, les uns sur les autres, intolérables aux enfiévrées comme elle, qui mettent au-dessus de tous leurs soucis la préoccupation de l'homme. Mais l'incantation de la nature radieuse la grisait, l'enlevait à elle-même. Les sites ensoleillés ou ombreux qui invitent au repos, aux rêveries douces, réveillaient en son esprit ses lectures d'idylles champêtres avec des courses à deux sous les bois, des bains dans les torrents, des siestes au frais, sur des tapis de mousse.

S'asseoir tous deux au bord du flot qui passe...

Le voir passer.

Ces vers lui revenaient comme un écho.

Puis elle retrouvait des souvenirs de Paul et Virginie.

Mais elle passait vite... si vite qu'elle avait à peine le temps de jouir de ces coins délicieux de forêts, de ces clairières cachées, évocatrices de tant d'aimables parties. Tout cela fuyait derrière elle, insaisissable comme si la Providence se fût fait un jeu d'allécher seulement son cœur.

Et le bleu du ciel! Un bleu franc, uni, sans pâleur. Comme elle se serait lancée avec ivresse à travers ce bleu, s'y serait enfouie! De ses mains, elle en eût fait jaillir contre elle comme on ferait en un bain, avec de

l'eau. Elle s'y serait vautrée, se retournant dans l'espace, les bras étendus pour s'en envelopper. Elle eût ouvert sa bouche pour boire de ce bleu, pour s'en souler.

Mais non. Elle était en wagon, dans cette cage de bois et de fer. Le train rapide l'emportait impitoyablement. Et où? — A Paris. Qu'allait-elle donc chercher à Paris? — Son existence d'autrefois? Oh, non! Elle en avait assez de courir ainsi après ses chimères. Elle n'avait vécu jusqu'ici que dans un emportement, elle voulait s'arrêter, faire son nid — n'importe comment et si modeste qu'il fût... Elle n'avait plus la force d'être ambitieuse. Toujours essayer d'atteindre sans y parvenir... ça tue! La fortune, maintenant, ça lui était bien indifférent. La grande vie, la vie qu'elle avait rêvée... avec un hôtel plein de merveilles, avec des chevaux célèbres dans ses écuries..., quelles blagues!

Le soleil descendait au couchant, s'enfonçait peu à peu dans le vide. Son disque perdait son éclaboussement de feu, son dardement d'éblouissante lumière. Il passait à un rouge de charbon ardent, cabochon orange incrusté dans du bleu sur lequel, maintenant, l'œil pouvait se fixer. La terre s'inondait de ce rouge et les ombres de toutes choses s'étiraient à mesure que l'astre baissait.

Le vacarme du train sembla prendre un autre son, plus strident... L'orbe rouge, enfoui à l'horizon, n'incendia plus que le ciel. Sur le sol, les ombres portées s'effacèrent. Tout s'estompa dans un gris vaporeux.

Il faisait lourd, l'espace semblait immobile. Aucun souffle. Au loin, tout au loin, un long nuage blanchâtre régulier et mince fuyait horizontalement, se détachant encore dans la suprême lueur du ciel comme un trait de plusieurs kilomètres tiré à la règle. Hélène, intriguée, cherchant le commencement de ce nuage, aperçut au loin une haute cheminée d'usine d'où il s'exhalait

lentement, porté sans secousse dans l'air compact.

La tristesse du crépuscule descendit aussi en l'âme d'Hélène et la fortifia dans sa volonté d'en finir avec l'existence inquiète et nerveuse qu'elle avait menée jusqu'ici.

Et alors elle rêva un bonheur doux de bourgeoise. Parbleu ! Elle se sentait autant qu'une autre capable d'être une honnête femme et de s'attacher à son mari. Elle se ficherait pas mal, à son retour, de tous ces imbéciles aux mensongères flirtations. Elle était bien guérie d'être coquette. Il était temps de prouver que, derrière son masque de légèreté et d'insouciance, se cachaient de réelles qualités d'épouse, et de mère au besoin.

Alors immédiatement elle se voit mariée, chez elle enfin, séparée de son père. Ah ! celui-là, par exemple, il se tirerait bien d'affaire tout seul ! D'abord, sa mère la suivrait. On laisserait Glégorovitch vivre et entretenir ses maîtresses avec son traitement et l'argent de ses amis.

Ah ! elle n'aurait guère pitié de lui !

Elle arrange sa vie jusque dans ses dépenses domestiques. Elle établit une sorte de budget, elle calcule :

Nourriture par mois — tant.

Entretien, robes, chaussures, chapeaux, linge — tant.

Elle comprime les chiffres. C'est encore trop élevé.

Elle en arrive à des réductions insensées, à un compte de ménagère modèle qui ne dépasse pas huit cents francs par mois, maison et entretien... Et sincèrement elle est convaincue qu'elle demeurera dans la limite de son devis. Car ce qui échappe à ses prévisions, ce sont les dépenses fortuites, les riens, les courses en voiture, les obligations mondaines et sociales, les maladies, les voyages, tous les accidents heureux ou malheureux qui dérangent inévitablement l'ordre normal du budget le mieux prévu.

Mais qu'importe ? N'eût-elle pas répondu : Laissez-moi donc tranquille ! à qui l'eût réveillée en son instant d'hallucination cherchée ?

Le budget de son ménage équilibré selon sa foi naïve, elle songe au mari. Alors, peu à peu, se ralentit la course effrénée de son rêve. C'est qu'il lui faut encore un époux possédant quelque fortune, un homme d'avenir, tout au moins. Et voilà qu'à bien regarder parmi les jeunes hommes de son entourage, elle n'en découvre pas un sur lequel son choix puisse se porter d'emblée. Et tout à coup elle se sent suspendue dans le vide, arrêtée net. Il semble qu'il lui soit impossible de continuer ses projets si doux, que cette suprême espérance lui est fermée. Son cerveau entre en une singulière activité. L'angoisse de retomber encore déçue la stimule, son rêve a besoin de passer outre, emporté par la vision nécessaire d'un époux.

Et pourtant devant ses yeux n'apparaissent que jeunes hommes inépousables, bande de gommeux pannés et nuls, bande d'élégants riches, mais cherchant une grosse dot, bande de sots parmi lesquels elle ne se serait jamais abaissée à choisir.

Et, dérision énervante, dans cette foule d'habits noirs ou rouges qui s'agite autour d'elle, c'est toujours l'image de Faust ou celle de Carlos qui se détache... Vieux rêves anéantis, impossibles, qui écartent et gênent le nouveau.

A un moment, Offmayer lui apparaît... Bah ! la distance entre elle et lui, sans savoir pourquoi, lui semble infranchissable. Elle efface la vision de l'Allemand et appelle à elle le reste de ceux qui lui ont parlé d'amour...

C'est jusqu'à Desmarquets qui passe, le seul, avec Alexandre Knégévine qui ait demandé sa main... Le premier, elle ne le regrette pas. Mais le second demeure

plus longtemps devant ses yeux. Alexandre, en effet, réunissait alors toutes les conditions qu'elle recherche aujourd'hui dans un époux. Il est son compatriote, il appartient à son monde. Ses parents qu'elle connaît, possèdent quelque fortune. Et c'est un si bon camarade ! simple, doux et gai. Et il l'aimait tant ! Mais quoi ? Il a quitté la France. Il vient d'être nommé à Saint-Petersbourg, il a renoncé à elle. Il n'y a plus à revenir là-dessus, c'est fini, bien fini.

Son frère Demètre ? Oh non, ce serait grotesque ! C'est un gamin : Et puis voilà cinq ans qu'il fait son droit... Et toujours sans le sou... Ah ! par exemple, elle serait bien libre avec lui ! Il est capable de toutes les complaisances. Non ! pas de ça ! — Alors, qui ?

Et c'est, à chaque personnage qu'elle évoque, la découverte d'une tare ou d'une antipathie totale ou partielle. Machinalement, elle les compare tous aux deux hommes qui l'ont le plus attirée. Celui-là n'a pas l'élégance ou la distinction infailible de Carlos. Celui-ci n'a pas la simplicité cordiale de Faust. De la plupart elle ignore leur fortune, ce qui l'empêche encore de fixer son choix. Elle les juge à tâtons. Elle ne se rend pas compte qu'elle développe autant d'exigences à leur égard qu'ils seraient en droit d'en montrer au sien. Dans son aveuglement égoïste, elle songe alors que, même parfaite et charmante comme elle se sent le devenir depuis quelques heures, il est difficile de se marier.

Déjà elle s'énerve..., elle se lasse de ses rêves non-viables... Elle retombe dans la mélancolie, dans l'ennui, quand soudain surgit à son souvenir Henri Devienne.

Henri ! Pourquoi pas ? Un artiste de talent, un garçon intelligent, et qui certainement doit avoir de la fortune. D'après les apparences, leur train de vie assez mondain, elle évalue, de chic, la fortune des parents,

des industriels qui habitent, rue de Châteaudun, une maison très convenable, examinée par elle un jour en passant en fiacre, par distraction curieuse. Elle estime la location de l'atelier d'Henri, ses dépenses personnelles. Il vit en dehors de sa famille. Et elle conclut qu'il sera doté d'une centaine de mille francs. Elle sait, en outre, qu'il a gagné huit mille francs l'année précédente avec sa peinture, et que son dernier Salon lui a valu plusieurs bonnes commandes, d'après ce que lui en a écrit Geneviève.

Ah! Geneviève! Ce nom-là, tout à coup, se dresse à l'encontre de ses projets : ne se rappelle-t-elle pas que Geneviève aime Henri? Alors, elle hésite un moment. Mais agacée de ce nouvel obstacle, impatiente de compter jusqu'à la dernière ses chances de réussite, dût-elle revenir après sur les impossibilités et faire la balance des unes et des autres, elle se dit :

« Bah! il ne l'aime pas, lui... Il ne l'épousera pas. Au fond, elle est insignifiante, cette petite! » Et elle passe, écartant le spectre de Geneviève.

Et la voilà partie plus fougueusement que jamais sur ses illusions nouvelles. Plus elle songe à cette union, plus elle la juge réalisable. Elle n'y voit qu'avantages pour elle.

A bien raisonner, en effet, pouvait-elle épouser un marchand? Sa fierté de fille de diplomate lui répondait : non. Il rentrait plus dans sa situation et aussi dans ses allures, ses aspirations, d'être une femme d'artiste. Elle ne se sentait guère l'étoffe d'une bourgeoise. Les satisfactions de vanité dont on entoure communément l'existence des peintres, laquelle en vérité est plus gaie, plus sensuelle et surtout plus indépendante que toute autre, enfin la supériorité sociale que la convention attribue à leur caste, charmait Hélène, l'enveloppait, l'enracinait

dans ses nouveaux espoirs. Si bien que, presque enivrée de contentement, elle eut une exaltation d'orgueil où elle se reconnut complaisamment digne du jeune artiste.

N'appartenait-elle pas à une bonne famille? N'était-elle pas de « grande maison? » La situation morale de son père, enfin... — « Oui, elle disait bien. Sait-on les dessous? » — était à considérer. Ne serait-ce pas, en somme, la fille d'un premier secrétaire d'ambassade que Devienne épouserait... Comme dot matérielle, elle apporte ce qui reste à sauver de la fortune de sa mère, plus de cent mille francs. Ce serait donc avec une dizaine de mille francs de revenu, à eux deux, qu'ils entreraient en ménage et grâce aux relations qu'adjoindraient à celles du peintre cette alliance, Henri serait à même de gagner le double.

Elle perfectionna toute la nuit et le lendemain, entre Pesth et Vienne, son joli roman. Elle en régla si habilement la marche, le déroulement, dans les vraisemblances et les possibilités, qu'elle ne douta plus du succès.

Cependant, et bien qu'elle brûlât d'un vif besoin de confiance, elle n'osait révéler son inspiration à sa mère par crainte d'une objection annihilante. Elle s'y décida enfin, après bien des élans réprimés.

« Qu'en penses-tu? fit-elle en terminant.

— Peut-être! » répondit M^{me} Glégorovitch avec un de ces mouvements d'épaule et de visage qui marque l'absolue incertitude.

Mais ce mot si neutre, si insignifiant, suffisait à Hélène. S'il ne l'approuvait pas, du moins il ne barrait pas son enthousiasme. Aussi se replongea-t-elle dans les arrangements de sa vie future. Les visions de scènes de flirt entre elle et Henri l'absorbèrent. Elle composa des

dialogues, cherchant des moyens d'amener habilement la question du mariage, et enfin des enveloppements de parole pour lui dire : « J'accepte d'être votre femme. »

Elle revenait donc à Paris avec du travail pour son imagination : elle reprenait de la joie.

Un fortuit hommage à sa beauté vint combler cette joie : à la gare de Carlsruhe elle s'était accoudée à la fenêtre du sleeping pour se distraire aux allées et venues des voyageurs, voir « des têtes ». Un officier allemand flânait sur le quai, passant et repassant devant elle, ne la quittant pas des yeux. Il était fort beau, sanglé dans sa tenue collante, et elle demeurait avec un certain plaisir sous ses regards. Mais bientôt le train se mit en marche. Alors l'officier lui jeta, du quai désert, dans un geste un peu théâtral, un baiser, tandis que ses yeux s'attristaient au regret de ne pas la suivre. Elle sourit, flattée. Elle crut même devoir le remercier d'un léger signe de tête. Un instant après elle, se rasseyait toute radieuse d'être au monde et confiante en ses moyens de séduction.

Le soir même, son plan était tracé : dès son arrivée, elle appellerait Henri sous prétexte de leçons de peinture. Un mois après elle le tiendrait...

Et la jeune Slave, égoïstement triomphante, qui va, heureuse d'elle et recueillant des baisers sur son passage, ne se doute guère que là-bas, dans la petite chambre bleuâtre aux meubles de laque blanche, lisérée de bleu, Geneviève pleure, comme chaque jour, depuis la nuit maudite où son beau-père l'a jetée à Desmarquets. C'est que son seul espoir à elle, l'espoir d'être sauvée par sa mère, s'écroule !

Déjà deux longues semaines se sont passées et pas un mot de Claire n'est venu l'assurer d'une délivrance prochaine. Les consolations que celle-ci lui prodigue, elle

les sent creuses. Ses discours sont plutôt pour la préparer à la résignation, à l'obéissance monstrueuse. Les déchirements de son orgueil s'enveniment de l'effroi croissant que sa mère, sa chère mère, son suprême avocat, ne s'identifie pas à ses répugnances. Les magnétiques liens de leur cœur sont distendus et faussés. Claire, sans doute, voit sa douleur, mais elle ne la comprend pas.

Sa pauvre âme désolée ne sait où se réfugier, car la prière est impuissante à la distraire de ses angoisses.

Dans son étroit lit tout blanc, sous le linge qui la dessine vaguement, son corps gracieux se pelotonne et se réduit sous la souffrance. Elle tressaille et pleure. Parfois, quand ses paupières succombent, de douloureuses hallucinations, des cauchemars l'oppressent. C'est des monstres qui l'entraînent en des cavernes effroyables et la poussent en des couloirs noirs et sans air, si étroits que sa pauvre poitrine n'a plus la place de ses mouvements d'aspiration. Et tout à coup ses bras nus s'échappent de la couverture et cherchent dans le vide un secours. Elle se réveille alors, au soubresaut de son corps, et le nom d'Henri meurt sur ses lèvres.

Mais rien. Aucune voix ne répond. Autour d'elle, le silence indifférent et la vacillante clarté d'une veilleuse. Elle reprend le martyre de sa pensée jusqu'à un nouvel assoupissement, lequel, encore, ne la délivrera pas des troubles réflexes de son cerveau malade, aussi accablants !

« Henri, Henri, gémit-elle, sauvez-moi ! Je vous aime tant ! »

Les larmes mouillent ses bras repliés et comme enroulés autour de sa tête.

Pourquoi ne peut-elle pas lui dire son amour ? Pourquoi n'a-t-elle pas le droit de lui écrire : « Je suis livrée

à un être qui m'est horrible. Vous seul que j'aime, emmenez-moi ! »

Elle lui écrirait bien tout de même, mais s'il ne l'aimait pas du tout, lui ! s'il la trouvait laide... Il jetterait cette lettre au feu, il ferait semblant de ne l'avoir pas reçue.

Et ces épouvantes implacables la tordent. Elle s'agrippe à son oreiller, à son traversin, à son matelas, nerveusement. Il lui semble qu'elle se cramponne à son bien-aimé pour qu'on ne l'arrache pas de lui.

Puis quand, épuisée par cette étreinte longue et fébrile, ses membres se détendent, de profonds sanglots sortant violemment de ses fragiles entrailles, éclatent dans sa poitrine meurtrie.

Elle pense : « Si Hélène était à Paris, elle lui parlerait pour moi, elle ! Elle lui dirait que je souffre bien. Elle ne me refuserait pas ce service.

« Elle lui dirait aussi que je ne suis pas contrefaite... »

Réinstallées rue de Vigny au commencement de l'été, M^{me} Glégorovitch et sa fille s'occupèrent à revoir leurs intimes. Hélène, hantée par ses nouvelles idées, entraîna d'abord sa mère chez les Lindgren. Elle pensait qu'Henri, qui les voyait souvent, ne tarderait pas à apprendre par eux son retour et lui rendrait visite. Mais ces dames ne rencontrèrent pas leurs amies, qui s'étaient installées depuis quelques jours et pour l'été à Ville-d'Avray. Alors elles prirent leur adresse.

Hélène se proposa de prévenir directement le jeune homme; mais elle estima qu'il valait mieux ne pas l'attirer ouvertement. Elle écrivit à tout hasard à Geneviève. Celle-ci lui répondit une lettre banale où elle lui parla vaguement d'un mariage qui se préparait pour elle. Elle terminait par ces mots : « Je serais bien heureuse que cela réussît ! »

Geneviève n'avait pas encore osé nommer le « mufle » et sa lettre d'ailleurs n'était pas d'elle. Claire lui avait fait biffer des mots d'où s'échappait un peu de sa tristesse. Elle avait déguisé, masqué les phrases et la dernière même avait été entièrement dictée par elle.

Toutes les appréhensions de Geneviève se réalisaient. Il fallait mentir. Et pourquoi, mon Dieu? Qu'importait que le monde sût sa souffrance? Déjà l'ordre de sourire à tous lui était donné alors qu'elle avait envie de crier « au secours » aux premiers venus.

Il ne lui restait même pas le soulagement des confidences !

A la lecture de la lettre de Geneviève, la crainte qu'il ne fût, pour son amie, question de Devienne, tourmenta Hélène un moment. Le post-scriptum répondant au sien la rassura.

« Je n'ai pas vu Henri depuis trois semaines et peut-être ne le verrai-je pas de longtemps. Il faudrait pour cela qu'il se décidât à prendre le chemin de fer et à passer une demi-journée à Ville-d'Avray. »

Hélène dut attendre une autre occasion d'avertir le jeune homme. Elle espérait bien rencontrer un de leurs amis communs qui le préviendrait tout naturellement de son retour.

Le plus simple encore était de lui écrire pour le prier à dîner et lui demander de venir lui donner des leçons de peinture.

Elle allait s'y décider quand un soir, vers cinq heures, comme elle regardait distraitement dans la rue, derrière les vitres de la fenêtre, le coude appuyé au mur, elle vit sur le trottoir d'en face passer Devienne. Elle frappa au carreau au moment même où le jeune homme levait la tête machinalement vers ses fenêtres. Il s'arrêta net, ouvrant les bras et la bouche, écarquillant les yeux dans une mimique d'étonnement qui fit rire la jeune fille. De l'index et d'un mouvement de tête elle lui fit signe de monter. Henri traversa la chaussée, amusé par ce geste de jeune fille à sa fenêtre, bien naturel en somme dans le cas présent et le seul à employer, mais que Paris a rendu d'un usage suspect.

Henri arriva à Hélène.

« Il faut vous racoler, mon cher, pour vous voir ! Ah ! vous négligez bien vos amis !

— Savais-je aussi votre retour? Vous constaterez que je ne me suis pas fait prier! Vous allez bien?»

Il fit une courte visite. M^{me} Glégorovitch l'invita à dîner pour le surlendemain; il accepta.

Hélène, en le reconduisant, lui serra la main avec vigueur. Dans l'expression de ses yeux Devienne découvrit plus d'intention attractive à son égard que jusqu'ici il n'en avait remarqué. Si peu fat qu'on soit, si incrédule qu'on se fasse, il est des regards, des attentions de femme aimablement suggestives.

«Tiens, tiens!» se dit Devienne en descendant l'escalier désert.

Et cette interjection, significative surtout par l'intonation intérieure, par le jeu de physionomie involontaire qui en semble le nécessaire complément, était grosse de mille suppositions flatteuses, trop vagues pourtant, trop subtiles pour être spécifiées mais propres à inspirer quelque fierté. Il se promit de se montrer fort galant le surlendemain.

Suivant les recommandations de la jeune fille, il vint de bonne heure afin d'examiner ses essais d'aquarelle et de peinture à l'huile et lui indiquer quelques moyens d'exécution. Hélène étala devant lui des éventails, des boîtes en bois ou en fer-blanc, des boîtes à fruits frappés où elle avait peint des roses, des marguerites, des oiseaux mêmes, à la vue desquels Henri, par politesse, lâchait des «pas mal,» «c'est bien, ça,» en attendant de lui démontrer par ses conseils, au fur et à mesure de ses progrès futurs, que tout cela était horrible.

Cette occupation, de regarder à deux les objets peints et de les mettre dans leur jour, les rapprochait l'un de l'autre, comme par hasard. Ils échangeaient leurs observations, Henri critiquant, Hélène

expliquant les fautes, et cela presque machinalement, car leur esprit était bien plus attentif aux contacts risqués de leur corps qu'aux motifs de leur raisonnement.

Chacun cherchait, écoutait le frôlement des bras qui parfois se collaient ensemble hardiment puis se détachaient doucement l'un de l'autre. Henri profitait des moindres mouvements pour glisser une caresse. Ils mettaient un temps infini à contempler les plus insignifiantes ébauches.

Hélène se pencha sur une table où restait ouvert un modèle d'éventail. Devienne suivit à peu près ce mouvement et son visage vint tout près de la nuque de la jeune fille où moussaient des cheveux fins et transparents. Et l'attirance fut telle qu'il sentit à sa joue le chatouillement d'une mèche s'envolant de la tempe de son élève. Il lui fallut un effort violent pour ne pas appliquer ses lèvres sur le cou offert ; mais sa main prit la taille d'Hélène et resta ainsi, soutenue par la tournure et la hanche, lorsque la jeune fille se redressa. Puis, tout en lui livrant d'élémentaires procédés de métier, il contempla le grain délicat de ses joues, l'oreille et sa fragilité rose, le modelé moelleux du menton, filigrané d'une veine, tous ces menus détails charmants des chairs jeunes et la naissance des cheveux soignés dont la fine odeur naturelle, mêlée à quelque essence, grisait. Alors, pour faire durer cet effleurement, Henri revenait sur des études déjà vues. Hélène, ensuite, alla chercher un album et revint à la place où elle savait sa beauté fouillée et butinée du regard. Elle se donnait. Et sa main était longue à tourner les feuillets. Tellement, que sa lenteur avouait sa jouissance, indéniablement.

Quand ce moment délicieux fut passé, car les plus

doux moments prennent aussi bien fin d'eux-mêmes que par l'intervention de circonstances contraires, Henri s'en voulut de n'avoir pas été plus audacieux. Certainement il eût pu baiser le petit coin du cou qu'il visait entre l'oreille et la collerette, tout près des mèches folâtres de la nuque. Il se rattraperait!

Au dîner, où M^{me} Glégorovitch se mit en frais d'amabilité, Henri obtint la permission de faire le portrait d'Hélène. Il la peindrait en pied, dans son costume de bal, comme il l'avait vue à la dernière réception des Olsen. Ce serait son « Salon » de l'année prochaine. Possédant bien son tableau, l'arrangement des plans, le fond, la lumière, il espérait faire quelque chose de bien.

La première séance fut fixée à la semaine suivante. D'abord Hélène vint avec sa mère dans le petit atelier de Devienne, situé au cinquième, boulevard Pereire. La robe de la jeune fille avait été envoyée à l'avance. Henri, à l'aide de hauts paravents, avait organisé, en attendant son modèle, inévitablement en retard, une sorte de cabinet de toilette qui fit l'admiration des deux femmes. Il avait roulé, dans ce boudoir improvisé, sa psyché. Une table très proprement recouverte d'une serviette présentait, à côté des objets de toilette, des épingles et même de la poudre de riz de Saint-Just, la marque préférée d'Hélène, qu'il s'était procurée tout exprès. Il y avait installé aussi des chaises et un trépied portemanteau où la robe de bal bouffante et rose était accrochée.

« Superbe! s'exclama Hélène. C'est comme un cabinet de photographe. »

Pour ne pas perdre de temps, Hélène s'habilla tout de suite, tandis qu'affaissée sur un canapé placé au-dessous de la baie vitrée, soufflait M^{me} Glégorovitch, exténuée

par l'ascension des cinq étages, et qu'Henri, ayant charrié son chevalet, taillait un fusain.

Ces dames, à la fin des séances, ramenaient leur peintre chez elles pour dîner, et ce fut dans le boudoir byzantin en attendant l'heure du repas, et pendant que Véra vaquait à ses occupations de maîtresse de maison, que l'intimité des deux jeunes gens se confirma.

Les séances se multiplièrent. A la cinquième, le tableau étant loin d'être terminé, Véra renonça à accompagner sa fille. Elle lui donna la femme de chambre.

Alors ce fut charmant. Hélène n'eut même pas besoin de faire comprendre à Louise de s'en aller. Celle-ci, habilement stylée, lui demanda en chemin à quelle heure il fallait revenir la chercher. Pendant ces deux heures de séance, la servante se promenait pour son compte.

Devienne, la première fois, fut étonné et ravi de voir Hélène arriver seule. Carrément il plia le paravent et assista au déshabillage. Même il l'y aida et Hélène ne s'en choqua point. Il fallait, chaque fois, resserrer son corset qui, trop large ouvert, l'empêchait d'agrafer la jupe et de lacer le corsage de la robe de bal, plus étroit que celui de la robe de ville. Les doigts du jeune homme, en pinçant les lacets pour les tirer, tâtaient les chauds bourrelets de chair. Il mit un baiser discret sur une épaule.

Seul avec la jeune fille maintenant, Devienne était gêné par les nerfs. Cette belle créature à taille extraordinaire, aux épaules nues et dont les bras, tombant avec leurs lignes exquises et leurs rondeurs délicates, semblaient dessinés par Prud'hon, le surexcitait intolérablement. Il avait des mouvements saccadés, il s'agaçait, la rudoyant même pour ses mauvaises poses. Puis, il jetait ses pinceaux, lui disant de se reposer, de s'en aller, car il était « fini, vidé », incapable de copier

de la chair. Éreinté, il se jetait sur son canapé, et murmurait :

« C'est dégoûtant d'être belle comme ça ! Est-ce que jamais de la pâte à l'huile rendrait ce ton chaud, éclatant, mat et duveteux de la peau ?

« Dire que des gens y parvenaient ! »

Mais il s'obstinait à vouloir peindre jusqu'à l'efflorescence de la poudre de riz. Il aurait dû faire un pastel.

Et il marchait précipitamment dans ce vaste atelier, frappant du pied, les mains dans ses poches, menaçant de crever sa toile.

Hélène riait, l'arrêtait, le calmait.

Une fois, il la prit par la taille d'une étreinte brutale et baisant une de ses épaules voracement, il dit :

« Tant pis, tant pis ! »

Elle se débattait avec ses bras, les mains arc-boutées à la poitrine d'Henri. Mais sa taille, fortement enlacée, ployait, et ses bras tendus, en repoussant le buste, collaient son ventre au ventre du jeune homme. Elle demeurait tordue en un mouvement d'une extrême lasciveté. Hélène, pour la première fois, dut prendre sa voix sèche, un peu rauque, de Slave, et dire durement :

« Ah ! je ne reviendrai plus. »

Il la délivra aussitôt et reprit son travail.

« Vous m'affolez, expliqua-t-il. Si jamais je finis votre portrait ou je serai bon à lier et à enfermer ou je serai gâteux... Allons. travaillons!... La tête un peu plus tournée par là!... »

A partir de ce moment, chaque séance était presque une souffrance pour Devienne. Le paravent restait replié et la jeune fille avec la simplicité et l'impudicité naturelle des modèles, se défaisait devant lui, qui, impatient comme auprès d'une femme qu'on va posséder pour la première fois, tirait les manches du corsage, dégrafait

la jupe, et lui tendait les autres vêtements de pose.

Dès qu'Henri avait pris sa palette, Hélène le suivait, droite, immobile, froide, dans le *crescendo* de son désir. Elle adoucissait son regard en l'enfonçant profondément dans celui de son peintre. Et chaque fois que celui-ci tournait la tête vers elle pour prendre un détail, il rencontrait ce regard qui semblait exprimer l'attente d'un viol.

Puis, quand elle voyait que le pauvre n'en pouvait plus, elle précipitait sa respiration et donnait à ses paupières des mouvements d'ailes, à ses lèvres et à ses narines un épanouissement d'extase comme si le désir qu'elle sentait à distance la mettait elle-même en émotion d'amour.

Henri l'observait alors, et bien que, peut-être, à épier l'exaspération érotique de son peintre, Hélène se grisât sincèrement, celui-ci ne pouvait s'empêcher de croire que cette grimace ne fût factice.

A ses yeux, la coquette savante reparaissait chez Hélène et cette réactive supposition le calmait. Alors il appliquait sa volonté à rester au travail, persuadé ainsi de la décevoir dans ses efforts de plaire.

« Simagrées que tout cela, » pensait-il.

Et dès qu'Hélène était partie, il s'ingéniait à expliquer ce phénomène et il se prouvait qu'en somme l'idée imaginative de l'amour, seule, rendait suffisamment explicable sans la nécessité d'un contact charnel, cette simultanéité de sensations. Il la réhabilitait.

« C'est peut-être sincère, » pensait-il.

Alors, à la séance suivante, il se jeta sur elle et il la baisa, et il la pétrit de ses mains partout... frénétiquement. Hélène, passive, subit ces attouchements qui la secouaient, la tête vacillante, renversée, les yeux mi-clos, pliée sur le bras d'Henri, haletante, livrée.

Le portrait était presque terminé.

D'ailleurs, à peine travaillaient-ils, maintenant, une demi-heure par séance. On passait le reste du temps l'un contre l'autre, enlacés. Souvent, à son arrivée, il lui disait, quand, défaite déjà, elle se préparait à passer son corsage de bal :

« Oh ! ne travaillons pas, voulez-vous ? Restons ainsi ! »

Et il l'attirait sur le canapé, et il posait sa tête sur son épaule nue, dans une caresse calme. Un de ces instants-là lui parut si doux un jour, Hélène se montrait si idéalement chatte, son abandon était si loyal, qu'Henri, peu à peu, perdait pied et se demandait si vraiment elle l'aimait, s'il ne l'avait pas mal jugée... Son désir était arrivé à une telle exaltation qu'il le prit pour de l'amour et de l'amour enracinable.

Comme il tenait la jeune fille sur ses genoux, blottie contre sa poitrine, la tête sur son épaule, les bras nus, rassemblés, tombant mollement en rapprochant ses seins, il murmura dans ses cheveux :

« Hélène, je t'aime... »

— Est-ce bien vrai ? demanda-t-elle d'une voix inévaluablement douce et comme voilée.

— Oui, » murmura-t-il en appuyant sur le mot.

Elle continua :

« J'ai tant besoin d'être aimée ! si vous saviez... vous seriez franc. »

Elle prononça ces paroles tristement... et l'heure de la séance se termina dans cette mélancolie suave des cœurs qui se gonflent d'amour.

Alors Henri fut possédé de l'excitante fascination d'Hélène. Il multiplia les séances et, pour ce, il expliqua à M^{me} Glégorovitch qu'il tenait à recommencer sa toile, n'étant pas encore assez satisfait de la ressemblance.

Il attendait son modèle avec tant de fébrilité qu'il lui était impossible d'entreprendre, entre temps, une autre étude, et quoiqu'il s'efforçât d'oublier la jeune fille, il ne parvenait pas au courage de laisser son portrait toute la journée la face contre le mur.

Il contemplait son œuvre pendant des heures, commençant d'abord par en juger le coloris, le dessin, le métier, en un mot. Puis, au bout d'un temps, son regard semblait passer au travers de cette effigie et retrouver la troublante personnalité du modèle et la chair chaude. Alors il était perdu. Il trouvait son œuvre infecte, bien qu'au contraire il eût étonnamment rendu l'allure grandiose et lascive d'Hélène. Il ne pensait plus qu'à elle. Il s'agitait, marchait, tâchait de peindre. Puis, vaincu enfin par sa vision, il renonçait au travail et s'étendait sur son canapé, pour rêver d'elle...

Il essaya de faire venir une fille merveilleuse qui avait posé pour quelques peintres de ses amis et plusieurs fois lui avait demandé des séances avec une certaine insistance dans le regard.

Elle ne manqua pas de se rendre à son appel. Au premier repos, elle se donna sans résistance comme une femme qui attendait ça depuis longtemps. Pourtant il la savait difficile. Il fut dégoûté d'elle tout de suite, n'étant pas assouvi : Hélène, Hélène était toujours devant ses yeux, ses sens la réclamaient. Il effaça l'étude qu'il venait de faire, énervé. Le modèle le regardait avec des yeux brillants de joie.

Il lui dit :

« Tu as eu tort de m'accorder ce que je t'ai demandé tout à l'heure ; ça m'a bouleversé. Tu vois, je n'ai rien fait de propre. Encore une journée de fichue !... »

La fille sourit, heureuse, rapportant à son charme le trouble du peintre. Quand elle fut revêtue et que De-

vienne lui tendit un louis, elle s'approcha et avec un sourire bien câlin lui demanda de ne pas la payer, « puisqu'elle ne lui avait servi de rien ».

« Je reviendrai un jour que tu seras plus sûr de toi, dit-elle. Quand ? »

Mais Henri, ne voulant pas lui fixer d'autre rendez-vous, lui fit accepter la pièce d'or et la baisa au visage en lui promettant de lui écrire bientôt.

Le lendemain, Hélène arriva. Chaque fois qu'il l'apercevait, il avait un soubresaut de ravissement. Il poussa un cri de joie et subitement l'enlaça, avant même que la porte fût refermée.

Mais la jeune fille, se dégageant et s'arrêtant devant son portrait :

« Allons bon ! Il a fallu que vous retouchiez encore quelque chose. Malheureux, vous allez tout gâter ! Je vous défends de reprendre quoi que ce soit au visage ou aux mains.

— C'est entendu, toute belle. »

Ils s'assirent sur le canapé. Ils dirent d'abord des choses sans intérêt. Ils se recueillirent dans les sensations de leurs caresses accoutumées, puis dans un sincère moment de transport, ces mots échappèrent à Henri :

« Ah ! si vous pouviez être ma femme ?

— Pourquoi pas ? »

Étonné, il reprit, pensant à mille difficultés :

« Non, ce n'est pas possible.

— Ça ne dépend que de vous, » répondit-elle.

Il y eut un court silence.

« Ça dépend de bien des choses dont je ne suis pas le maître ; n'y pensons plus. »

Ils se turent, rentrés maintenant tous deux en eux-mêmes, attendant chacun un mot de l'autre, se tâtant dans leurs secrètes pensées.

Dès qu'Henri fut seul et livré à ses libres observations, il s'étonna que cette idée du mariage eût germé si subitement dans la tête d'Hélène, qui le connaissait, en somme, depuis deux ans et ne lui avait autrefois témoigné qu'une sympathie banale. Certes, s'il avait demandé sa main quelques mois auparavant, elle l'eût bel et bien repoussé. Par quelle singulière fantaisie regardait-elle aujourd'hui avec un intérêt si sérieux un si pauvre sire, un artiste, un débutant ! Mazette ! elle avait joliment descendu des rêves ! Il y avait quelque chose là-dessous.

Henri, en effet, n'avait pas assez de prétention pour attribuer à ses caresses une action aussi efficace. D'autant qu'il ne supposait pas qu'Hélène en fût à ses premiers tressaillements de chair. Elle avait au moins vingt-quatre ans. C'était une fille sensuelle, extraordinairement énervée et probablement plus chercheuse de sensations superficielles, qu'ardente. Ses goûts, son idéal de la vie, qu'exposaient assez ses conversations, empêchaient de penser qu'elle épouserait jamais de sincère consentement un monsieur sans particule à son nom, sans fortune, qui a besoin de travailler pour vivre et ne se sent pas dans les veines du sang de sportsman.

Enfin, dans ces visions plus ou moins judicieuses que chacun se fait d'autrui, Henri n'entrevoit pas dans l'avenir Hélène autrement que riche, très mondaine, préoccupée de toilettes, de bals, de diners, ayant salon, amenant chez elle un tas d'amis inconnus à son mari, prenant peu de souci de ce dernier, mais beaucoup du concours hippique, de ses attelages, du grand prix et de tout ce qui fait l'occupation première du high life !

« Hélène, se disait-il, vaut certainement un sacrifice ; mais moi qui n'ai pas le sou, où diable cette union me mènerait-elle ? »

Et il marchait dans son atelier, la tête baissée, souriant à lui-même, piqué vivement de la curiosité de savoir ce que serait leur prochaine entrevue, comme un lecteur de feuilleton arrêté en pleine angoisse par « La suite à demain ».

Certainement Hélène ne l'aimait pas. Alors, pourquoi?... Bast ! Il saurait bien un jour le mot de l'énigme.

Et il reprenait de temps à autre ses suppositions, ce qui l'amena à remarquer que son obsédant désir pour Hélène avait fait place au simple intérêt d'une étude psychologique.

A leur première entrevue, Hélène, en effet, revint sur les bribes de leur conversation précédente.

Elle dit doucement :

« Nous nous entendrions très bien tous les deux, pourquoi ne voudriez-vous pas m'épouser ? »

Il répliqua simplement, avec de la tristesse :

« Parce que je ne suis pas assez riche.

— Qu'importe ? reprit-elle. Croyez-vous donc que je ne saurai pas vivre avec peu ? J'espérais que vous me connaissiez mieux. Vous ne m'aimez pas, allez !

— Mais si. Mais votre bonne volonté n'y serait pour rien. Il y a des impossibilités matérielles.

— Lesquelles ? J'ai cent mille francs de dot, vous devez en avoir autant. Vous travaillerez... »

C'était donc là le petit calcul. Il tenait enfin l'explication du mystère. Elle lui attribuait *de visu* cinq mille francs de rente. Quelle chose bizarre ! Pour ce qui était de sa dot à elle, Hélène mentait certainement. D'après ce qu'il avait entendu dire chez les Lindgren, les Glégorovitch n'avaient plus le sou. Il demanda :

« Qui a pu vous dire que j'avais cent mille francs de dot ?

— Oh ! fit-elle, ça se voit..., et on me l'a dit, vous devez avoir ça.

— Vous avez mal vu et on vous a mal renseignée, Hélène; je n'ai rien.

— Allons donc! »

Elle ne le croyait pas, parce qu'elle savait qu'il était fils unique, que sa famille habitait, rue de Châteaudun, au quatrième étage, un appartement qu'elle estimait trois mille francs, sans l'avoir vu cependant; qu'il est dans les habitudes de la vraie bourgeoisie française de ne mettre au loyer que le cinquième du revenu; que, par conséquent, ces Devienne possédaient quinze mille francs de rente au moins, et qu'en plus le père gagnait largement sa vie.

Le jeune homme n'insista pas. Il resta sur sa faible négation, par égoïsme, afin de profiter, tant que l'illusion de la jeune fille durerait, des menues faveurs qu'il obtenait d'elle.

Il n'y avait pas de délicatesse à avoir. Hélène jouait là, en somme, une comédie aussi trompeuse à son égard. Elle voulait se marier à tout prix sans doute, pour des raisons qu'il ignorait encore, mais qu'il saurait découvrir un jour ou l'autre.

Il continua donc d'affecter devant elle cette langoureuse tristesse des amours impraticables. Il lançait des mots, des phrases qu'il n'achevait pas. Il avait des gestes d'impatience, qu'Hélène prenait pour la manifestation contenue de lutttes intérieures, d'hésitations inexpriables entre ses sentiments personnels qui le poussaient à s'écrier, n'y tenant plus : « Sois donc ma femme! » et le raisonnement froid de la sagesse qui entravait son élan de générosité. Et elle se fiait dans son triomphe final et se faisait plus tendre, plus vibrante, dans les baisers furtifs, les nerveuses étreintes. Elle se donnait plus entièrement. On eût dit qu'ils fussent en pleines fiançailles.

Pendant une semaine au moins, ils ne touchèrent plus à cette question brûlante du mariage.

Un jour, cependant, Henri regardant désespérément Hélène, comme on regarde une femme aimée qu'on vient de perdre ou qui vous est inaccessible, elle lui dit, en appuyant sa main sur son épaule :

« Vous êtes malheureux, mon pauvre Henri ! Qu'y faire ? Vous n'avez pas le courage de vouloir ! »

Hélène attendait patiemment que Devienne se décidât. Mais, lui, laissait traîner en longueur les espérances de la jeune fille, reculant le plus possible l'instant où il lui expliquerait les difficultés absolues d'un tel mariage, tant il trouvait délectable de se rapprocher d'elle, de frémir et de frissonner sous l'épanouissement des chairs qui se touchent, d'aspirer, au sortir du col, les tièdes émanations parfumées de son corps, si minutieusement, si savamment soigné pour ces griseries sensuelles. Il ne la tenait, il ne la savourait ainsi qu'à cause de son rêve : Hélène détrompée, c'en était fait, sans doute, de ces heures délicieuses.

Parfois, il se croyait sincèrement épris. Et il s'effrayait d'une passion conçue en dehors de ses aspirations individuelles d'amour. Hélène était aussi peu son type que possible ; mais elle possédait de tels allèchements, qu'elle lui faisait perdre l'orientation de son cœur. Et ces troubles ne laissaient pas que de l'inquiéter. Alors il se félicitait de n'avoir pas de fortune. Sa pauvreté le sauvait. Il pouvait voyager dans cette folie aussi loin qu'il lui plairait, en téméraire, promettre même à Hélène le mariage, sûr qu'à la première entrevue des parents, Hélène, la première, et les Glégorovitch lui rendraient sa parole avec toutes sortes d'excuses de l'avoir acceptée.

Alors quand, après dîner, Véra s'installait dans un coin du salon sous les rayons de la lampe pour avancer

quelque travail de fine broderie, Hélène entraînait Henri derrière le piano placé en encoignure et recouvert d'une soierie orientale, bleu ciel rehaussé d'or.

Une jardinière oblongue, en jade, flanquée de partitions, élevait davantage ce mur derrière lequel les jeunes gens se blottissaient tous deux par prétexte de lire un peu de musique. Hélène prenait le tabouret; Henri, un siège bas. Aussitôt dans leur charmante retraite, heureux comme des enfants qui joueraient à cache-cache, ils se rapprochaient l'un de l'autre, tressaillant de ce bien-être inquiet des solitudes des nids dissimulés, d'où cependant on peut voir.

Henri, du bras gauche, entourait les hanches d'Hélène, puis, par instants, il renversait la tête, tendant les lèvres. Alors, tout en épiait sa mère dans la réflexion d'un miroir incliné suspendu au mur d'en face qui, seul, pouvait les trahir, Hélène baissait la tête jusqu'aux lèvres quêteuses d'Henri et livrait sa joue.

Un jour, n'ayant pas vu Hélène depuis une semaine, il vint faire une visite.

Devant sa mère, la jeune fille lui dit :

« C'est votre fête aujourd'hui, mon cher ! »

Il s'étonna.

« Aujourd'hui, 4 juillet.

— Tiens, c'est vrai ! J'entre dans ma vingt-huitième année, j'aurai bientôt des cheveux blancs ! Mais qui vous a dit que c'était ma fête ?

— Vous-même, il y a cinq ou six mois. Tenez, voici un souvenir de votre amie Hélène ; elle veut que vous gardiez quelque chose d'elle. »

C'était un porte-épingle en or, bibelot de gousset. Henri, gêné de ce cadeau, lui reprochait cette folie tout en la remerciant.

« Mais non. Ce n'est rien, disait-elle. Vous n'avez jamais d'épingles chez vous. Ce sera utile aux femmes que vous pourtraicturerez... »

En sortant, il pensa :

« C'est embêtant. Ça va me coûter au moins cent cinquante francs, ce petit bibelot, car il faut que je lui rende sa politesse. Je n'oserai plus, maintenant, leur faire payer le cadre ! »

A quelque temps de là, Henri trouva sur la cheminée du salon byzantin, parmi les mille bibelots qui l'encombraient, un bracelet auquel pendaient de nombreuses breloques. Il les examina.

C'était une médaille antique, une minuscule locomotive, un broc et d'autres inutilités, des souvenirs, disait-elle, embrochés là à côté d'un médaillon de prix. Il chercha à ouvrir ce médaillon, mais Hélène se précipita et lui arracha tout des mains.

Il la regarda avec une moue soupçonneuse.

« Il contient donc quelque chose que je ne dois pas voir ? »

— Oui.

— Une photographie décapitée ?... »

Elle sourit :

« Mieux que cela, un objet plus intime, plus compromettant... »

Il se tut et, d'un geste boudeur, il détourna la tête. Puis, il s'assit.

Hélène le regardait.

« Allons, tenez, enfant gâté, dit-elle en lui jetant le bracelet sur les genoux. Il faut vous céder en tout ! »

Le bracelet glissa des genoux du jeune homme et tomba avec un cliquetis argentin. Devienne le laissa sur le tapis.

Alors Hélène le ramassa et, restant accroupie par

terre, les coudes sur les jambes de son ami, elle ouvrit elle-même le médaillon et le présenta en disant :

« Tenez, grand serin ! »

Henri sourit, content. Il vit, enfoncé dans la boîte, un papier découpé en ovale qui devait maintenir quelque chose. Mais ce papier était gravé à des initiales qu'il ignorait et cela l'intriguait.

Il demanda :

« De qui est ce chiffre ? »

— Où ? Ça, ça n'est rien, » répondit-elle.

Alors Henri, de l'ongle, fit sauter le morceau de papier, sous lequel il trouva un poil de la couleur de sa barbe.

Il regarda Hélène en riant. Elle expliqua :

« C'est ma femme de chambre qui, en dégrafant, l'autre soir, mes boucles d'oreilles, l'a trouvé pris dans la monture. »

Henri baisa les yeux d'Hélène en lui demandant pardon.

Une autre fois, c'est une lettre de lui qu'il découvre, ensevelie précieusement au fond d'un coffret à fine ciselure.

Enfin, elle lui montre un jour un album de souvenirs où s'entassent à chaque feuillet les plus étranges choses, des fleurs séchées, des enveloppes oblitérées, des photographies parmi d'innombrables cartes de visite d'individus différents, collées avec le même soin et afin de dépister, sans doute, les indiscrets incapables, en effet, de démêler dans ce fouillis d'inutilités, les riens chargés, pour Hélène, d'intimes significations. Elle tourne devant Henri ces pages lourdes qui craquent, froissées. Elle passe sur des photographies en groupe, faites au pays à son dernier voyage et où elle figure accroupie au premier plan dans le costume national, tout pailleté et brodé, à côté du

jeune banquier hongrois qu'elle avait cru épouser et qui se tient en une humoristique pose d'amoureux transi, les mains contenant le cœur.

Henri demande :

« Qui est ce jeune homme ? »

Elle répond :

« Oh ! un imbécile..., mais il est assez drôle... »

Et déjà elle a tourné le feuillet. Et c'est maintenant une tige de jeune lierre qui s'étale de bas en haut. Une date récente est inscrite à gauche.

Là Hélène s'arrête. Henri interroge d'un regard. Elle soulève alors rapidement une feuille de cette tige de lierre qui cache des lignes tracées et précipitamment ferme l'album. N'ayant pas eu le temps de voir, Henri le réclame et il lit sous la feuille :

« Coupé au parc Monceau le soir de la huitième séance en pensant à Lui. »

Un autre soir encore elle lui glisse dans les mains à l'instant où il se lève pour partir, un paquet soigneusement enveloppé de papier de soie et lui dit :

« Cette nuit, ne parvenant pas à m'endormir, je vous ai fait cette babiole. »

Et comme il se préparait à décacheter l'objet :

« Non, non. Vous ne le regarderez que chez vous. »

C'était un sachet en satin blanc, embaumant déjà de son parfum d'adoption. Un tortil d'or le bordait. Dans un coin elle avait brodé à l'or H. D.

Tous ces témoignages d'affection successifs jetaient un certain trouble au cœur du peintre. Bien qu'il connût Hélène, qu'il sût sa nature et que toute illusion sur elle lui fût impossible, il lui semblait que son scepticisme se désagrégait et il avait peur, pour peu qu'Hélène persévérât à lui prouver sa tendresse, de croire à sa sincérité.

Cette propension à la foi dans l'amour est fatale pour les plus blasés mêmes, parce que, si renforcé, si étouffé que soit leur amour-propre, il est encore le maître de leur intelligence, le principe de leur vie : tout dépend de l'opiniâtreté de la femme.

Devienne avait beau dire : « Allons donc ! Jamais... Ça n'est pas possible !... » un écho répétait sourdement à ses oreilles :

« Et pourquoi pas?... Peut-être ! »

Il était jeune, n'est-ce pas ? il était bien. On parlait de lui déjà dans le clan artistique comme d'un homme d'avenir. Son « Salon » avait été remarqué et lui avait valu des commandes. Il gagnait enfin ses huit ou dix mille francs par an. Quoi d'étonnant, en somme, qu'Hélène se soit éprise de lui ? De combien de jeunes cervelles ce rêve ne s'empare-t-il pas, de devenir la femme d'un artiste, d'entrer dans un monde supérieur à tous les mondes, celui où règnent l'intelligence et le talent ?

« Hélène a confiance en moi, pensait-il, elle joue sur mon avenir... »

Cependant il gardait de la méfiance. Quelque chose encore dans le projet d'Hélène restait obscur à ses yeux. Il ne s'expliquait pas tout ce qui la poussait tant à se marier ainsi. Il l'apprit bientôt d'elle-même.

Le portrait était fini depuis quinze jours. Henri s'en montrait content. Mais à cause de l'époque lointaine du Salon suivant, il vint proposer à Hélène de le lui livrer tout de suite. Il sonna à sa porte un soir, vers cinq heures. Dans l'antichambre il entendit Hélène qui chantait.

« Vous êtes gaie ce soir, amie. Bravo, dit-il en l'abordant.

— Moi ? au contraire. Je suis toute bouleversée. Ah !

c'est parce que vous m'entendez chanter... Oh ! moi, je chante machinalement ! On viendrait m'annoncer ma condamnation à mort que je chanterais peut-être deux secondes après. Mais j'ai passé une vilaine journée, une journée douloureuse, ma mère a eu une crise hépatique atroce. Elle est tombée par terre, s'est roulée. J'étais seule par hasard. Elle est restée une demi-heure sans connaissance. J'ai cru que c'était fini... Heureusement j'en ai été quitte pour un grand trac... Maintenant, elle va mieux, elle est couchée, elle dort.

— C'est la première fois, demanda avec intérêt Devienne, que pareille chose lui arrive ?

— Oh non ! Depuis dix ans elle y est sujette. C'est une maladie invétérée. Ça lui prend presque subitement, ses membres se tordent de douleur.... Et vous, mon pauvre ami, comment allez-vous ?

— Très bien. Toujours un peu triste cependant. »

Elle alla s'asseoir sur son fauteuil trônal et l'invita à venir se placer à côté d'elle.

« Eh bien, lui demanda-t-elle, vous n'avez pas encore pris de décision ? Avez-vous parlé à vos parents ? »

A cette question nette, Henri répondit nettement :

« Mais, ma chère Hélène, je n'ai pas à leur parler. Ce que nous avons rêvé tous les deux un instant est matériellement impossible. Vous ne voulez pas croire que je n'ai aucune fortune...

— C'est vous, Henri, qui ne croyez pas à la mienne. C'est un bruit qui court, que je n'ai pas de dot. Eh bien, tenez, je vais être franche et vous dire ma vraie position. »

Avec une voix qui vibrait singulièrement, un peu saccadée, un peu rauque et profonde, elle continua :

« J'étais très riche il y a quelques années. Mon père a mangé la presque totalité de ma dot qui était prise sur le bien de ma mère. Je déteste mon père... cordiale-

ment... pour des raisons à moi... Il me reste aujourd'hui cent à cent trente mille francs. *Si je ne me marie pas tout de suite*, dans un an cet argent-là sera dévoré comme l'autre, c'est fatal... Or je suis chez moi ici. Les meubles m'appartiennent. Mon mari n'a qu'à entrer dans cette maison, il est chez lui. Mariée, je n'ai plus rien de commun avec mon père. Il ira se loger ailleurs et vivre avec son traitement. Mais je veux que ma mère demeure près de moi. Elle est aussi lasse que moi de vivre avec mon père, ce serait un supplice qui l'achèverait. S'il lui prenait une crise pareille à celle d'aujourd'hui, comme monsieur mon père est toujours dehors, elle crèverait sur le tapis, sans secours... »

Il ne l'interrompait pas... Ses paroles hardies, ses mots effrayants qui, dans sa bouche, prenaient une sonorité métallique, s'imprimaient dans le souvenir d'Henri.

Elle reprit :

« J'ai pensé à vous, sans raison d'abord. Puis, vous m'avez plu davantage à mesure que mon idée prenait racine en mon esprit. Il est dans ma volonté de ne pas épouser un homme plus riche que moi. Je ne supporterais pas que mon mari me jetât son or à la tête et me fit sentir un jour ou l'autre qu'il m'entretient. Il n'y a pas plus de deux mois, j'ai refusé un mariage splendide, un individu titré, qui possédait cent mille francs de rente. »

Le mensonge n'échappa pas à Henri ; cette phrase-là sonnait faux, terriblement !

Elle s'était arrêtée.

« Vous savez tout maintenant. Si vous êtes assez généreux pour m'épouser, parlez à vos parents, j'attendrai votre réponse pour parler aux miens. Et puisque je me livre, autant me livrer jusqu'au bout. Je parais extrava-

gante, je fais peur, c'est possible. Je suis nerveuse... Je m'échappe à moi-même et je dis des choses que je n'ai pas le pouvoir de retenir... Pour rester maître de moi, Henri, il faudra me tenir ferme, ne jamais me céder. Voilà la clef de mon cœur. Vous êtes le seul à qui j'aie fait jamais une semblable confiance. Je vous donne ma parole d'honneur que tout ce que je vous ai dit est vrai!... »

Ce serment souligna dans l'esprit d'Henri le mensonge précédent.

Mais qu'importait ? Aussi bien cette aventure d'amour en était arrivée au dénouement. Henri n'avait plus qu'à convaincre Hélène qu'il n'avait pas de dot ni de fortune « en espérances ».

Il la fixa, et avec une certaine gravité imposante, il dit :

« Hélas ! ma bien chère Hélène, vos confidences sont inutiles. Je vous jure aussi sur l'honneur que je n'ai pas un sou de dot.

— Votre père est dans les affaires, il peut vous la constituer, » reprit-elle.

Bien qu'Henri ne comprît pas nettement ce qu'elle voulait dire, il répliqua :

« Non. Ma famille a fait de grands sacrifices pour me donner les moyens de gagner ma vie. Mon père, qui devrait être riche en effet, ne l'est pas, ne l'a jamais été. S'il mourait demain, ma mère recueillerait à peine de quoi vivre. Ce serait de ma part un crime de lui imposer de nouvelles charges. »

La jeune fille n'eut rien à répondre. Henri lui prit la main, la serra. Et tous deux ils restèrent dans le silence.

Au bout d'un moment, Henri murmura d'un ton de grande sincérité :

« Comptez au moins sur mon amitié la plus dévouée. »

Et comme Hélène restait abattue, sans prononcer une parole, Henri prit sa main, la baisa et sortit.

Il sortit profondément impressionné de tout ce qu'il devinait, chez cette fille, d'angoisses présentes et à venir et de douleurs fatales.

Maintenant il la connaissait à fond. Il reconstituait le drame de toute sa vie. Ne venait-elle pas de lui avouer son mal secret, assimilable à ces maladies ravageantes qu'on essaye un temps de cacher, mais qu'il faut dénoncer tôt ou tard ?

Elle ne l'eût épousé que pour sauver une épave de sa dot. Bizarre calcul que donner sa main à un garçon sans fortune, pour raison d'intérêt !

Comme il s'en était aperçu déjà, le père n'était qu'une vadrouille. Par une étrange ironie, la destinée poussait cette superbe créature habituée à tant de luxes et si bien faite pour eux, cette viveuse du monde, enfin, dans les bras d'un laborieux sans fortune, d'un garçon de talent peut-être, mais dont l'avenir, si souriant qu'il fût, semblait au moins encore limiter ses faveurs. Comme c'était drôle, comme c'était triste ! Oh ! le masque du monde, le mensonge des bonheurs qui s'étalent ! Et Henri évoquait la misère de cette famille riche d'apparence, l'incapacité, l'immoralité engloutissante du père, la fille se débattant dans le vide et la mère allant à la ruine, à sa mort, avec une résignation qu'on nommerait chez une sainte : « Sérénité. »

La pauvre Hélène ! En être tombée là, elle qui sans doute avait porté si haut ses espérances ambitieuses ! Il la plaignait sincèrement, parce que, plus que jamais, l'impossibilité d'un mariage surgissait, évidente. Et, pour n'arriver à rien, que de souffrances endurées, que

d'ébranlements nerveux, que de témoignages d'amour inventés en pure perte !

Il se rappelait Carlos, et sans connaître les détails de leur intimité, il se doutait bien qu'il s'était passé entre eux quelque histoire analogue à la sienne. Et certainement la liste d'Hélène ne portait pas que leurs deux noms.

« J'ai refusé, venait-elle de lui dire, il y a deux mois, un prétendant titré et très riche. »

Quelle jolie blague ! Hélène refuser un homme très riche ! Elle se fût jetée sur ses millions comme une affamée sur un morceau de pain, fût-il sali d'ordures.

Dans cette sorte de confession, elle n'avait pas pu s'empêcher de mentir. « Je ne souffrirais pas que mon mari m'humiât dans mon infériorité de fortune. » Allons donc ! Était-ce le moment de se montrer si fière ! Dire qu'il s'en était fallu d'un mois peut-être qu'il ne devint vraiment amoureux d'elle ! Mais non. Jamais il ne l'aurait aimée jusqu'à en faire sa femme. C'était du désir, du désir à outrance, voilà tout. C'est curieux comme il se sentait maintenant détaché d'elle !

Henri allait traverser le boulevard Haussmann qu'il suivait depuis un instant, lorsqu'il s'entendit appeler. S'étant retourné, il aperçut Lindgren qui se hâtait, allant à lui. Il revint sur ses pas et lui serra la main.

Le Suédois lui annonça une invitation de sa femme à passer la journée et à dîner à Ville-d'Avray quinze jours plus tard. Il prenait date. Une petite partie de campagne. Il y aurait quelques amis. Il lui donna son adresse. Comme ils se quittaient :

« Ah ! dit Lindgren, à propos des Glégorovitch, j'ai une commission officieuse à vous faire : si vous demandiez la main d'Hélène, j'ai tout lieu de croire que vous seriez fort bien reçu. Ces dames sont venues il y a quelque

temps voir ma femme et ma fille, et M^{me} Glégorovitch, dans un moment d'entretien intime, a laissé échapper cette phrase :

« Ma fille est difficile à marier, elle est trop originale... Elle ne peut pas être comprise de tout le monde. Nous la verrions avec plaisir épouser un artiste. »

« Est-ce envoyé, ça, mon cher ? ajouta Lindgren. Adieu, à jeudi 20, hein ? »

Et Henri reprit sa route, riant de découvrir encore un mensonge dans les discours d'Hélène. Ne lui avait-elle pas dit : « Je ne parlerai à ma mère de ce projet que lorsque vous m'aurez rapporté la réponse de vos parents. »

Pardi ! Il avait bien vu que Véra était dans le complot.

Alors il lui vint au cœur une grande pitié pour cette malheureuse, presque un attendrissement.

Il était maintenant dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Il leva la tête machinalement sur de vieilles baraques qui font encore face, vers les numéros 33 et 35, à de superbes hôtels. Et là, derrière une fenêtre aux stores à moitié baissés, il vit une main de fille qui lui faisait signe de monter.

Soudain sa pensée, encore imprégnée d'Hélène, se reporta au jour où il l'avait revue à son retour de Serbie. Elle lui apparut dans le même geste que cette prostituée, et se souvenant du terrible mot que la jeune fille avait prononcé en venant au-devant de lui dans l'antichambre, il murmura en lui-même :

« Oui, elle en est réduite au racolage ! »

XI

Ce reste de jour-là et le lendemain, Devienne s'absorba dans les réflexions multiples que lui suggéra ce curieux épisode de sa vie. Il sentit le besoin de s'expliquer à lui-même sa conduite, de plaider devant soi le pour et le contre.

Convaincu au fond d'avoir agi selon la sagesse et dans les limites de l'honnêteté, il se plut à rehausser les qualités d'Hélène, à la juger avec le plus d'indulgence possible. C'était une fille merveilleuse tout de même et fort intelligente. Certes, le mariage lui eût procuré de bien doux moments. Il la voyait, jeune mariée, dans l'élégance de ses formes longues, dans l'irritante ampleur de la gorge, complétées de tous les détails charmants et affolants qu'il savait. Et de nouveau, vibrant de désir, il songeait : « Dire qu'il ne tenait qu'à moi de la posséder. » Mais si loin que l'emportât son travail d'idéalisation, il ne s'écartait point de l'assurance qu'Hélène était inépousable.

Certes, à force de labeur, en faisant de l'illustration, ce métier des artistes en peine d'argent, il eût bien subvenu au surcroît de dépenses d'un ménage. Mais il savait ce que cette besogne a de pénible et d'absorbant, parfois d'abrutissant. Combien connaissait-il de camarades de l'École qui, sous l'écrasante obligation de charges de famille, se gâtaient la main et la pensée à cette façon de journalisme et ne trouvaient plus moyen

de faire une œuvre. Ceux-là, maintenant, étaient condamnés à ne devenir que des artistes de second ordre.

C'est que l'art et l'amour sont presque des ennemis quand le dernier ne vient pas uniquement pour seconder et fortifier l'autre. Ce sont deux égoïsmes qui ne transigent jamais et qu'il est bien rare d'associer.

Son mariage avec Hélène n'eût donc trouvé d'explication plausible que par une subjuguante passion. Ce n'était pas là l'état sentimental d'Henri.

Au plus fort de ces soulèvements de désir qui le menaient si près d'une aveugle croyance, devant les stratagèmes d'Hélène les mieux combinés pour donner la parfaite illusion de son amour, pas un instant, en somme, il n'avait perdu de vue la « ficelle », et encore son doute en faveur de la jeune fille s'était basé plutôt sur ses propres illusions que sur les preuves de tendresse qu'elle avait mis tant d'habileté à déployer. Rien n'est plus décevant que de saisir le truc des apothéoses. En somme, il ne l'avait jamais aimée.

Quant à se laisser entraîner à cette union par pure générosité, pour sauver Hélène, c'eût été une naïveté impardonnable, car les courtes heures d'ivresse passées, son devoir d'amante accompli, jamais la jeune Slave n'aurait compris le sacrifice. Non. D'ailleurs, plus il avançait dans la vie, plus il progressait dans son art, plus il se convainquait que le célibat est une force pour les artistes, à quelque art qu'ils appartiennent, et une chance indiscutable de plus au succès.

Mais à sa froide théorie s'opposait sa nature très encline au préjugé de la virginité dans l'amour. Par instinct, il recherchait bien plus la société et l'amitié des jeunes filles que celle des femmes. Il aimait leur fragilité, leurs membres délicats, la fraîcheur de leur peau, de leurs yeux, de leurs lèvres. Ses albums n'étaient

remplis que de croquis de jeunes filles en toilette de ville ou de bal, sortes « d'instantanés » fixant d'adorables gestes, saisis au vol, parfois d'une impudicité extrême, mais toujours sauvée cependant par ce « fugitif » dont sa plume et son crayon donnaient la sensation absolue, ou par cette inconscience exquise, qui explique si commodément tant d'étrangetés inconcevables de jeunes filles. Ses nombreux portraits lui avaient valu d'être baptisé par un critique : « Le peintre des vierges », et cette désignation l'avait tout à fait flatté.

Attiré vers elles par amour de la forme, Devienne s'y sentait poussé encore par son esprit d'observation, qu'il avait très développé. Il faisait sur chacune des études psychologiques assez divertissantes. Combien de fois était-il rentré chez lui après un bal, intimement gai et souriant de remarques subtiles faites ce soir-là sur un de ces jolis sujets ou amusé pour longtemps par d'originales manifestations de coquetterie jalouse, comme une fois ce violent coup de pied qu'il reçut sous une table, chez des amis, pour avoir regardé un peu trop obstinément une nouvelle invitée. Sur le moment, il n'avait pas su d'où le coup lui venait. Une candeur si calme immobilisait les traits de la seule voisine qu'il pût soupçonner. Mais un regard féroce, un instant après, courant de lui à la rivale, signalait cette brutalité.

Ces échappées de nature, trouant rapidement un coin de ce voile d'innocence et de pureté dont l'idéalisante imagination de l'homme enveloppe la virginité, mettaient Devienne en joie, et il pensait : « Elles sont adorables, elles sont divines. Mais que ça serait bête de devenir amoureux ! Que Dieu me préserve d'épouser ! »

Pourtant il songeait aussi qu'il y en avait de vraiment candides ..., comme Geneviève..., comme... « Bah ! se

disait-il, est-ce qu'on sait ? Parce que celles-là ne se sont pas trahies... »

Au point de vue de ses relations suivantes avec Hélène, il estima que le mieux était de rester à l'écart, d'attendre, pour retourner rue de Vigny, qu'on l'y invitât.

Cela ne tarda pas. Huit jours après leur dernière explication, Henri reçut d'Hélène une lettre parfumée, aux armes de sa mère, où, de son écriture cahotante et grêle, aux grandes lettres nonchalantes, — une écriture d'enfant, — elle avait tracé ces mots :

« Mon cher ami,

« Tâchez de venir me voir. Je meurs d'ennui. Je suis complètement abrutié.

« Bien à vous,

« HÉLÈNE.

« *Ce mardi soir.* »

Ces lignes lui parurent marquées d'un grand découragement, une lassitude d'être. Il entrevit la jeune fille dans son boudoir sombre, en son peignoir pâle, à moitié étendue sur son trône byzantin, l'accoudement du bras droit soutenant la tête, le bras gauche jeté sur les hanches abandonnant la main inerte et renversée sur la cuisse, tandis que ses regards immobiles se perdaient au delà des transparences rouges et bleues des vitraux, songeuse ou abrutié, comme elle l'écrivait, devant l'écroulement de tout. Reine d'Orient affolée, aux prises avec le désenchantement, et toute seule, toute seule...

Il y alla.

Elle lui tendit la main très affectueusement.

« Il me semble, lui dit-elle, que je ne vous ai pas vu depuis quinze jours. Vous savez pourtant bien que vos visites me sont agréables. J'ai peur que ce ne soit cette idée de mariage qui vous effarouche... Rassurez-vous..., elle est déjà loin ! Ma mère, que j'ai mise au courant de ce projet, m'en a démontré l'impossibilité. N'en parlons donc plus. Mais venez souvent... Vous me ferez plaisir... Je m'ennuie tant ! »

Sa pâleur, la mollesse de ses gestes, de sa voix, lui donnait l'apparence de relever de quelque grave maladie. Elle n'avait plus ce pétilllement de l'œil ni cette allure fringante d'autrefois. C'était comme une immatérielle pesanteur qui ralentissait ses mouvements. Et sa voix de convalescente traînait, légèrement chantante, ainsi que ses gestes, comme s'il n'y avait plus de nerfs dans cette créature essentiellement nerveuse.

Henri baisa l'une après l'autre les deux mains d'Hélène, pétrissables et abandonnées dans les siennes. Il dit simplement : « Ma pauvre Hélène ! » Et se plaçant près d'elle il l'attira contre lui, la câlinant comme il eût fait pour un enfant. Ils ne parlèrent presque pas. Ne s'étaient-ils pas tout dit ? Il lui demanda ce qu'elle avait fait ces jours passés, si elle s'était occupée de peinture. Une vraie conversation douce et banale de médecin et de malade. Et, lui, la trouvait tout à fait attachante ainsi, dans sa faiblesse. Elle prenait à cet état de langueur beaucoup de poésie. Ce n'était plus, bercée ainsi par Devienne dont la joue calait le front chaud d'Hélène, la jeune fille qui s'abandonne par curiosité charnelle, mais une délicieuse créature meurtrie, incapable de désir et qu'on ne saurait maintenir ou soulever qu'avec de caressantes précautions.

Pendant les silences, Devienne contemplait son amie,

faisait chanter sur sa chevelure un interminable baiser et humait en même temps la tiédeur parfumée qui s'exhalait de sa tête.

Les yeux baissés, il savourait lentement, avec une jouissance d'artiste, le raccourci en cascade de ce corps de femme harmonieusement affaissé et qu'il tenait ramassé sous son bras gauche.

Puis il jetait ses regards autour de lui, dans cette pièce d'un goût si étrange et invitant si bien aux doux songes, sur les meubles, les tapis, les tentures, objets d'un grand prix dus à l'inspiration fantaisiste de cette fille à qui le luxe était un élément de vie autant que l'air ou la chaleur. Et le contraste de toutes les misères morales et autres d'Hélène, au milieu de ces ors et de ces satins joyeux, se dressait, épouvantable.

Ah oui ! la pauvre, elle devait souffrir ! Cet endolorissement qui s'écoulait d'elle sans besoin d'un aveu, touchait Henri par sa sincérité. Elle était vraie dans son abattement, elle ne mentait pas. Alors pour la première fois, il lui sembla tressaillir aux côtés de la jeune fille d'une autre sensation que celle du désir. Des bouffées d'affection lui montaient du cœur et dans une sorte de paroxysme de tendresse et de pitié il était pour crier : « Ah ! tant pis, je t'épouse ! » tant le bien-être du moment le pénétrait et l'enveloppait jusqu'à lui ravir sa volonté !

Mais quoi qu'il en pensât, cette émotion tenait encore du charme inconscient des lignes gracieuses de la femme et son enthousiasme de tendresse pure ne s'influençait que de l'action sourde du magnétisme de la chair.

Sous cet hypnotisme suave, son imagination fascinée bâtit entre elle et lui une éphémère et délicieuse chimère d'amitié, d'amitié fervente qui se nourrirait de

tout ce dont se nourrit l'amour partagé, à l'exclusion de l'union des corps.

C'en seraient les exquises câlineries, les contacts interceptés, les baisers limités, le demi-éveil des sens, toutes les caresses qui précèdent l'acte charnel, toutes celles qui le suivent, en deux mots la fleur de l'amour !

Alors Henri pressa Hélène dans ses bras comme pour lui transmettre ainsi ses tendres pensées et lui faire entendre le serment muet qu'il n'osait prononcer.

« Oh oui ! je serai votre ami le plus dévoué ! »

Mais cette étreinte sembla sortir Hélène de sa lassitude. Elle se dégagea du bras d'Henri, se leva brusquement, remit en un sourire de la joie sur son visage et dit :

« Est-ce bête ? Je songeais à des choses tristes ! Je vous ai pourtant fait venir pour me distraire de mes pensées. Dites-moi donc des drôleries ! Vous n'êtes pas gai. J'ai déteint sur vous. »

Oh ! pourquoi avait-elle rompu le silence. Troublé dans la quiétude de son rêve, il eût un froid au cœur devant cette sortie brusque et ces paroles d'Hélène qui dissipèrent ses illusions.

« Allons, reprit-elle, puisque rien ne vous vient, je vais travailler. »

Et elle tira d'un sac à ouvrage une large pièce de satin rouge presque entièrement brodé à l'or. Henri s'extasia :

« Oh ! que c'est joli ! »

La jeune fille étendit son travail devant le peintre.

« C'est magnifique ! Qu'est-ce que vous ferez de ça ? »

En riant, avec l'air de badiner, elle lança dans son jargon :

« Je le laverai ! »

Mais Devienne ne s'y trompa pas. Ce mot jeté en

l'air témoignait du désir sincère de vendre cette broderie. Il n'eut garde de s'étonner et trouvant le projet tout simple et naturel il demanda :

« A qui ? »

— A un marchand.

— Combien l'estimez-vous ?

— Au moins cent cinquante francs.

— Eh bien, le marchand vous offrira vingt-cinq francs. Confiez-la-moi, je vous la placerai sous prétexte d'une vente de charité. J'ai un ami très calé qui fait tout ce que je veux. Il me consulte jusque sur le choix de ses maîtresses ! C'est un excellent garçon, sans aucune initiative ni idée arrêtée. Il a toujours besoin d'un guide.

— Est-ce qu'il me connaît ?

— Je crois qu'il vous a vue chez les Lindgren, je vous l'ai même présenté.

— Alors, non.

— Pourquoi ?

— Parce que vous lui livreriez le nom de l'ouvrière !

— Je puis le lui cacher. Pourtant ça donnerait plus de prix à l'ouvrage.

— Eh bien, soit. J'accepte, ajouta-t-elle. Va pour la vente de charité ! Mais jurez-moi de garder le secret. Vous parlez sérieusement, n'est-ce pas ?

— Absolument. »

Hélène sourit, enchantée à l'idée de ce gain.

« Oh ! très chic, dit-elle. Quand ce sera terminé, vous l'emporterez. Revenez après-demain. »

Quatre jours après — il avait compté avec les retards — Henri se présenta chez Hélène au moment où M^{me} Glégorovitch, revenant de Paris, déposait sa fille à sa porte pour lui éviter des courses déplorables. Henri

attendit sur le palier qu'Hélène, qui montait derrière lui, l'eût rejoint.

Pendant ce temps, le domestique déjà sonné par Devienne ouvrait la porte. Ils entrèrent tous deux dans le salon et tandis qu'elle ôtait sa voilette et son chapeau, elle dit :

« Je suis dans un état de rage ! »

Henri demanda : « Qu'avez-vous ? »

— Je suis furieuse. Je viens d'apprendre le mariage d'un garçon auquel je... tenais, » lança-t-elle dans un aveu.

Elle s'asseyait, se levait, marchait, fébrile, tapant des pieds, se croisant les bras, portant ses regards sur toutes choses sans rien fixer.

Devienne n'osait questionner, demeurant sans impatience devant cette surexcitation qui promettait de spontanées révélations.

Elle reprit :

« Il me présentera sa femme sans doute, à son prochain voyage. Ah ! je la déteste, celle-là !... Et elle verra qui je suis. Je les séparerai !... car il m'aime encore, j'en suis certaine... Il est faible... Dès qu'il me reverra, il tombera à mes pieds... C'est aussi sûr que... »

Elle n'acheva pas, l'image lui échappait sans doute.

Henri, silencieux, la contemplait dans sa rage et ses instincts de femelle ; c'étaient, plus que les paroles et son accent, les traits de son visage qui prenaient de la férocité.

Elle continua, poursuivant son idée de vengeance.

« Oh ! oui ! je le tiens, celui-là, malgré tout, malgré mes sottises, mes dédains. Quand on pense qu'il y a un mois je lui écrivais une lettre d'excuses, de remords et d'amour et qu'il m'y répondait par des mots de tendresse signifiant l'oubli et le pardon ! »

Elle se tut encore, puis comme s'adressant à la vision qui la hantait :

« Ah ! tant pis pour toi... la femme ! Je me vengerai, dussé-je... »

Elle n'osa pas finir sa phrase. Henri la compléta mentalement : « Dussé-je devenir la maîtresse de ton mari ! » pensa-t-il.

Il eut un geste de tête vague, trahissant une secrète pensée de commisération.

Ce geste remit Hélène en possession d'elle-même. Sous le regard observateur d'Henri elle s'aperçut se livrant, jouant devant lui une comédie trop sincère. Elle se calma.

Alors Devienne se hasarda à parler et avec une sorte de sourire :

« Pardon ! dit-il. Vous dites qu'il y a un mois vous lui avez écrit, à ce monsieur, une lettre d'amour. Or, à cette époque, nous nous plongions tous deux en pleine passion... Vous cueilliez des branchages de lierre symboliques... Vous me confectionniez de très jolis sachets pendant vos insomnies ! Allons, ajouta-t-il sans fiel, je vois que vous avez le cœur large... Bravo !... Vous ne m'aimiez pas du tout, voyons, avouez-le... »

Désarmée et soudain tout à fait apaisée, elle répondit :

« Mais si, mon cher, vous me plaisiez. Vous êtes intelligent, vous avez du talent... Quoi de plus simple que d'avoir pensé à vous?... Et je n'ai écrit à ce garçon que par prudence... Et voyez que j'agissais sagement, puisque vous ne m'avez pas épousée !... »

Henri s'inclina. Il reprit :

« Eh bien, ma chère, je vous adresse mes compliments, car vraiment même avec mon scepticisme de nature, je ne me suis pas douté un seul instant que nous étions deux... Cela me donne à penser que les plus

malins ne sont encore pas sûrs de garder dans le mariage le front intact... Vous l'aviez étudié, le mien, sans doute ! Il est large, en effet. »

Elle se récria.

« Mais non, mon ami, je vous assure que je vous aurais été fidèle..., je trouve ça idiot, l'adultère !

— Toutes les jeunes filles disent ça ! reprit Henri. Dire que j'ai été à deux doigts de vous épouser par... intérêt... pour vous.

— Dites par pitié, allez ! oh ! je les ai vus défiler devant moi vos sentiments... un à un ! »

Elle continua :

« Voilà où j'en suis..., je vois nettement les choses maintenant. Par bonheur j'ai été mieux aimée que cela dans ma vie..., j'ai même été trop aimée. J'en ai tenu plus d'un sous mes talons..., qui reviendront s'y mettre... comme Knégévine ! »

Le nom venait de lui tomber des lèvres ! C'était Alexandre Knégévine qui se mariait, Knégévine, le seul qui l'eût réellement adorée et dont elle s'était si cruellement moquée. Ah ! elle lui avait demandé pardon ? Elle l'avait rappelé ? La pauvre ! Et que lui importait Hélène maintenant à celui-là dont le cœur vidé par elle se ravivait sans doute en ce moment à la tendresse d'une fiancée moins dédaigneuse ? Dans sa réponse Knégévine avait probablement donné à son ancienne aimée l'assurance d'une affection impérissable, l'épave habituelle de la passion engouffrée, et sur ces mots banals jetés de loin, comme une aumône, Hélène avait refondé son rêve !

Avec une moue de pitié, Henri ne put s'empêcher de lui dire, songeant à tout ce qu'il sentait encore d'orgueils et d'illusions fermentant dans ce cerveau de femme :

« Ah ! ma pauvre amie, comme vous vous trompez sur les hommes ! Avec toute l'habileté, la science que vous

croyez avoir, rien n'est plus aisé pour eux que de vous prendre à la glu des mots d'amour. Il suffit qu'un homme vous regarde obstinément, s'occupe de vous à l'exclusion de toute autre femme, pour qu'immédiatement votre amour-propre bouillonne et que sur ce regard hardi, sur ces attentions constantes, vous posiez en votre imagination flattée la base d'une passion monumentale.

« Si cet individu a l'intuition de votre souriant travail intime et peut-être inconscient, il se rapprochera de vous et vous apportera tous les matériaux nécessaires pour élever ce rêve le plus haut possible, jusqu'à ce que vous ayez le vertige. C'est affaire de temps et de patience. Il entrera dans le crescendo des manifestations de la passion. Il donnera selon ses moyens toutes les preuves que vous exigerez..., mais vous attendrez éternellement qu'il demande votre main, si un jour, lasse et dégrisée, vous ne renversez de vous-même ce beau château de cartes et ne dirigez votre espérance ailleurs... »

La jeune fille écoutait, les yeux fixés sur le tapis, les bras allongés et maintenus entre ses genoux, comme terrassée par la vérité.

Elle dit :

« Ceux qui m'ont aimée ont eu des moments de réelle passion... »

— Parbleu ! Vous êtes assez belle pour ça ! Ils étaient peut-être même, à un moment donné, capables de vous enlever... mais jamais de vous épouser... parce que, dans le monde où vous vivez, les hommes n'épousent que des filles très dotées, fussent-elles hideuses. Bien entendu je parle de ceux-là qui peuvent vous plaire, qui sont de votre monde, qui se distinguent enfin par le « genre » et la fortune. »

Ces franches paroles de Devienne, qui résumaient si bien les histoires d'amour d'Hélène, la rendaient pensive.

Sous chaque remarque, un souvenir surgissait. Alors, passaient devant ses yeux et Faust et Carlos et le Hongrois et tant d'autres, jusqu'à Alexandre Knégévine si maladroitement dédaigné par elle, évoqués les uns après les autres par un mot, un trait d'Henri.

Elle dit :

« Mon grand tort, voyez-vous, c'est d'être une Glégorovitch. Si j'avais été fille de concierge ou de blanchisseuse, j'aurais fait mon chemin tout comme M^{me} Lindgren. C'est plus facile d'aller devant soi que de reculer... »

Elle se leva, marcha dans le salon, ôta de sa main un gant qui lui restait encore. Puis d'une voix stridente, très saccadée et cassante, elle s'écria avec du dégoût :

« Ah ! Et puis tous les hommes sont des rosses !

— Bah ! ajouta Henri, les hommes valent les femmes. C'est « cochon et compagnie » comme dit Zola. Et voilà pourquoi, ma chère Hélène, vous ne pourrez plus être épousée que par un vieux ou un imbécile. Et encore cela ne changerait sans doute que votre façon d'être malheureuse. Pour vous, le mieux serait peut-être de quitter votre famille et de vous ficher du monde... et ça le plus tôt possible. »

Hélène balança la tête en signe d'assentiment et murmura :

« Sans ma mère, il y a longtemps que ça serait fait ! »

XII

Depuis le mois de juin Geneviève était fiancée. Il avait fallu se résigner. Le patron n'avait écouté ni les objections insinuanes de Claire, ni les réclamations soumises de la jeune fille. « Attendait-elle pas un prince du sang ! » avait-il répliqué.

L'opiniâtreté de la résistance des deux femmes amena cependant des scènes violentes, qui accrurent le martyre de Geneviève et la poussèrent à la révolte. Elle parla du couvent. Lindgren consentit : se débarrasser d'elle par le mariage ou par le couvent, le but était le même, il n'avait pas de préférence.

Mais, dès que Geneviève eut marqué sa résolution d'entrer dans les ordres, Claire se jeta à ses pieds et l'implora. Eh quoi ! aurait-elle le cœur d'abandonner sa mère pour jamais ? L'effort, le prodige de sa vie, faire de sa fille une femme du monde, la marier richement, Geneviève anéantirait tout au moment même du triomphe, par un fol entêtement ! Était-ce donc, après tout, une union monstrueuse que ce mariage ?

« Souviens-toi de ce que tu étais, ma pauvre enfant, il y a huit ans ! »

Mon Dieu, c'est vrai, ce garçon manquait d'éducation, d'usages..., mais il était bon au fond. Il était riche..., il gagnait beaucoup d'argent. Il rendrait sa femme heureuse. Et elle, avec la moindre patience, affinerait, aristocratiserait aisément cette nature un peu

inculte. Le grand point, pour Claire, résidait dans la question d'argent...

« Pense donc que tu n'as que cinquante mille francs de dot ! »

Et toutes ces tortures, tous ces sanglots pour un amour insensé, un sot espoir ancré dans ce petit cerveau de jeune fille assoiffée de poésie ! Est-ce qu'on épouse jamais l'homme qu'on aime ? Pouvait-elle citer autour d'elle un seul mariage d'amour... réel, prouvé?... Parbleu ! à n'entendre que les parents, il y a toujours des années que les fiançailles couvent. Est-ce qu'on fait ce qu'on veut, dans le monde ?

Pourtant elle devait avoir un peu d'expérience, n'est-ce pas ? Eh bien, non. Plus qu'une enfant à qui on aurait soigneusement caché les amertumes de la vie, elle gardait d'indéracinables illusions. Ah ! maudite ignorance des choses ! Pour une simple déception, elle menaçait sa mère de se faire religieuse ! Égoïsme, ingratitude ! Qu'importe de meurtrir le cœur de sa mère, elle n'en avait que faire maintenant !

« Oh ! ma chérie, ma chérie, s'écriait Claire, ne me quitte pas, aie confiance dans ma tendresse, laisse-toi guider. C'est moi qui t'apprendrai à être heureuse. Malgré tout, crois-moi, obéis, reste ! »

A genoux aux pieds de Geneviève, dont elle enlaçait les jambes de ses deux bras, M^{me} Lindgren pleurait.

« Songe encore à tout ce que dirait le monde devant cet acte de découragement ! Ce serait comme l'aveu d'un drame sourd de famille. On lancerait des calomnies. On nous entourerait de mystère, on ne me recevrait plus. Tu aurais entraîné ta mère avec toi dans le vide..., dans l'oubli, le dédain ! Songe à ton petit frère. »

Et elle ajouta :

« Pourquoi, mon Dieu, les rêves des enfants dépassent-

ils tant ceux de leurs mères, comme si nous n'avions pas assez d'ambitions pour eux ! »

Geneviève, les bras tombants, écoutait, la tête inclinée légèrement par sa lourdeur même, dans ces poses douloureuses des martyrs. De grosses larmes s'échappaient du coin de ses paupières fatiguées et violacées par les pleurs des nuits précédentes, des pleurs doux, continuels, sans hoquets, qui dégouttaient comme si ses prunelles eussent fondu.

Mais sa mère à genoux, étalant sa douleur, lui arrachait en un déchirement atroce ce qui était sa force de vivre et ce dont elle tirait ses seules joies, sa dignité de femme et la volonté d'appartenir à un être aimé.

Abattue, anéantie, le cœur vidé, perdant l'énergie de retenir, entre ses doigts las, ce bien dont sa mère se faisait la voleuse, elle eut l'angoisse d'une condamnée, elle vit entrer dans elle une mort partielle. Il lui sembla qu'elle s'écroulait à jamais, qu'elle était une chose en loques, une chose jetée et perdue, absolument, absolument.

Et dans un effort analogue au dernier vomissement d'un moribond, elle râla :

« Eh bien, soit ! mais... mais va-t'en..., va-t'en..., laisse-moi..., laisse-moi ! Je ne peux plus ! »

Et en même temps elle s'affaissait dans les bras de sa mère, qui la portait sur un fauteuil.

Comme Claire demeurait penchée sur sa fille, elle sentit ses petites mains blanches la repousser doucement... Elle sortit alors, ayant baisé la jeune fille au front, le cœur gros de la voir ainsi, avec la crainte qu'elle ne tombât malade de langueur, faute de pouvoir réagir contre cet accablement.

Claire, d'ailleurs, dont l'instinct d'ambition avait toujours dominé les besoins du cœur, ne se rendait pas

compte intégralement de l'acuité de la douleur de Geneviève. Elle estimait qu'il n'y avait pas là de quoi tant s'inquiéter et que ce chagrin durerait le temps d'une crise.

Geneviève n'était pas au bout de ses peines. D'abord totalement envahie par la douleur de cette meurtrissure cruelle, secouée jusqu'au fond de ses entrailles sous ce coup brutal, elle avait désormais à subir les supplicants détails de sa condamnation, à souffrir sa torture lentement et partiellement, à écouter le travail lent de la plaie, jusqu'à?... jusqu'à l'insensibilité par l'accoutumance.

Ce fut d'abord, après les effrayantes visions où elle s'apercevait sous les baisers de Desmarquets, visions obsédantes, l'appréhension de nommer son fiancé à Hélène. Le mot fustigeant de son amie lui mettait à l'oreille comme un bourdonnement. Il la réveillait la nuit, en sursaut. Elle l'entendait partout. Dieu ! devenir la femme de cet être ! Il lui semblait qu'on lui arrachait sa pureté de corps, sa pudeur de femme, qu'on la faisait déchoir, qu'on la livrait à souiller...

Elle eût bien trouvé le courage de dire ce nom détesté en avouant tout, en pleurant. Mais il fallait mentir à tout le monde, aux étrangers qui la félicitaient, à son beau-père qui ne supportait pas qu'elle fût triste. Cette joie factice, à emprunter sans cesse, la brisait.

Elle, si joliment en chair, maigrissait. Ses yeux se cernaient et ses joues, pâlies et creuses, en trahissant son mal, étaient la cause d'un autre tourment encore, celui d'endurer les étonnements, les questions des indifférents ou des amis. Et après les explications vagues fournies par sa mère, elle se sentait fouillée de regards curieux qui cherchaient au delà, intrigués, et lisaient malgré ces feintes, le drame sur ces lèvres blanchies où

mouraient quelques mots de gaieté dans un demi-sourire, lourd.

Heureusement encore qu'on était à la campagne où les visiteurs se faisaient rares. On eût dit que le patron se fût installé là pour effectuer ce mariage comme un malfaiteur louerait une villa pour mieux accomplir un crime.

Mais, loin de s'en plaindre, Geneviève refusait même à sa mère de la suivre à Paris, lorsque celle-ci y allait pour ses courses. La pauvre avait peur d'y rencontrer des gens de connaissance. C'était bien assez des intimes qui faisaient le voyage et de la famille odieuse de son fiancé. Elle aurait voulu s'en aller loin, bien loin, accomplir son sacrifice, cachée à tous.

Et voilà qu'on avait invité Henri et d'autres amis, à dîner, à passer une journée entière à la campagne. La jeune fille rougissait toute seule à cette pensée de se montrer à son « aimé » dans cette espèce d'intimité de fiançailles où la traînait Desmarquets, de même qu'elle eût été honteuse de se présenter devant lui dans un costume insuffisamment correct, comme ces négligés souvent nécessaires aux occupations d'intérieur.

Elle tenait comme beaucoup de femmes, et cela par nature et sans coquetterie poseuse, à la suavité de l'impression qu'on prenait d'elle. Une tache sur son vêtement la rendait confuse et malheureuse par la crainte qu'on ne la prît pour une personne sans soin, sans ordre. Elle s'appliquait à ce que ses toilettes fussent aussi simples, aussi fraîches que ses sentiments étaient sincères et ses goûts élevés, et qu'on devinât dès l'abord que l'ensemble des choses qu'elle portait sur elle ou dont elle s'entourait, présentait, ainsi qu'un reflet d'elle-même, de subtils rapports avec les aspirations de son esprit et de son cœur.

Ce Desmarquets troublait son harmonie ambiante, c'était sa tache.

Alors, tremblante à l'approche de ce jour où elle verrait Henri, elle se créait des chimères et se demandait s'il ne la mépriserait pas d'avoir accepté cet époux. Il partirait sans doute avec le contentement de ne pas s'être attaché à une fille sans caractère, sans volonté. Car il ne pouvait juger que d'après la surface des choses, le masque mondain des douleurs. Il ne saurait pas toutes ses souffrances, il ne soupçonnerait pas le sacrifice ni la pesée quotidienne de sa mère exploitant la misère de sa naissance qu'il ignore sans doute et l'incertitude de jamais trouver mieux que ce marchand des Halles !

Et elle n'aurait pas même le moyen de lui expliquer tout, de lui dire qu'elle déteste cet homme !

Ah ! fallait-il, à la vérité, qu'elle fût folle de supposer qu'Henri s'étonnerait seulement de sa résignation ! Lui porte-t-il un si grand intérêt, s'est-il jamais aperçu qu'elle l'aimât ? Elle n'est rien pour lui, fêté, déjà célèbre, attiré partout. Il arrivera à Ville-d'Avray avec l'envie de s'amuser, et elle entendra ses éclats de rire et elle se gardera bien de l'arrêter dans sa joie.

« Qu'est-ce que ça lui fait que j'épouse ce Desmarquets ? »

Et ce doute même n'était-il pas pour étouffer ses derniers élans d'indépendance et l'amener à se soumettre. Tout la liait. Elle se sentait comme enfouie vivante sous terre ou encore dans un de ces cauchemars d'assassinat terribles, où les cris d'appel ne sortent qu'en râles sourds.

Quel ciel, ce jeudi-là, fait avec sa limpidité bleu pâle, pour saturer les cœurs de joie, les alléger de leurs far-

deaux. Une après-midi de juillet tout ensoleillée, avec assez de vent pour que la chaleur fût supportable.

Henri arriva vers trois heures et demie à Ville-d'Avray. Quatre ou cinq personnes seulement y descendirent. Le peintre ne reconnut, parmi, aucun des amis des Lindgren. Il passa la barrière, ayant cassé son billet de retour, et s'adressa, pour son chemin, à un homme en blouse qui montait l'allée de la gare. Lui la descendit à l'ombre des grands arbres qui la bordent, tandis que la machine du train arrêtait ses halètements puissants pour reprendre son essoufflante traction.

Les Lindgren habitaient à dix minutes de la gare. Henri ralentit sa marche, estimant qu'il arriverait toujours assez tôt. Les routes étaient désertes et la solitude lui plaisait. Il marchait avec nonchalance, en flâneur, jetant à droite et à gauche des regards à travers les grilles des propriétés ainsi closes, s'arrêtant devant les plus coquettes, plongeant dans ce bonheur qui semble émaner, aux yeux des Parisiens, des bosquets, des pelouses et des allées proprement tenues. Il était convaincu, lui, l'habitant des toits, accoutumé aux horizons d'atelier, forêts de cheminées, houleux océan d'ardoises, qu'il y avait de la joie là où l'herbe pousse, où il y a de l'air et où le soleil peut du matin au soir réchauffer le même coin de terre. Et il allait devant soi, content de vivre, d'ouvrir ses poumons en pleine nature pure et vivifiante, avec des pensées futiles, incohérentes, distraites, et parfois un refrain s'échappant en murmure de ses lèvres.

Il arriva chez les Lindgren. La porte, à claire-voie, était entre-bâillée. Henri pénétra dans le jardin, se proposant de sonner à la maison. Il la trouva ouverte aussi. Aucun domestique ne vint. Il marcha dans le corridor

avec bruit. Personne. Alors il suspendit aux patères du couloir son pardessus, entra dans le salon, désert aussi. Au milieu, une table ovale couverte d'un vilain tapis à fleurs, usé, portait deux sacoches à ouvrage dont l'une bâillait. Sur un des sièges en velours grenat et en acajou rangés le long des murs au papier gris avec ornements sobrement dorés où s'accrochaient quatre chromolithographies communes, un manteau de femme s'affaissait. Henri le porta à ses narines, tâchant d'en découvrir à l'odeur la propriétaire. Puis il fouilla cette petite pièce du regard, se plaisant à demeurer seul, à se livrer à de furtives impressions. Volontiers il fût monté dans les chambres demander aux plus petits riens des révélations sur l'existence intime de ses amis. La demeure des autres se voile toujours d'un certain mystère qu'on voudrait pénétrer.

Henri présumait que, surtout dans cette villa de location meublée d'objets de rancart, les moindres élégances apportées par les hôtes de passage devaient être grosses de confidences sur leurs habitudes et même leurs manies. Et il se fût amusé à reconstruire les secrètes occupations de Geneviève et de la belle Claire Lindgren.

Mais il entendit comme un éclat de rire au loin, dans le jardin. Il regarda par la fenêtre ouverte et ne vit personne. Ces dames, sans doute, se promenaient, encore cachées par les massifs touffus.

Le jardin lui parut superbe et très vaste. Il s'étendait en longueur. Des platanes, des tilleuls, des marronniers, des sycomores gigantesques ombrèrent plusieurs allées qui rampaient, sinueuses et jaunes, entre des haies hirsutes d'arbustes. Les abords de la maison étaient séparés des hautes verdures par une immense pelouse ronde, au milieu de laquelle un filet d'eau grimpait au

ciel, retombant en perles dans une vasque où verdissaient des pots de plantes aquatiques.

Une sorte de fraîcheur, que la nature riante et saine lui avait glissée dans les veines au débarqué du train, l'étendait en un délicat bien-être, un de ces épanouissements qu'on ne délecte véritablement que dans les instants de solitude. L'arrivée de quelqu'un eût gâté cette jouissance, eût fait se resserrer, ainsi qu'une feuille de sensitive, sa chair abandonnée et comme ouverte. Henri se découvrait des tendresses même pour ce jet d'eau ridicule et banal, à la chanson enrouée et monotone. Et il avait envie, tant il était bien, de rester encore à rêver, d'attendre qu'on le surprît là.

Mais un bruit de pas, sur le sable, l'amena près de la fenêtre. Il s'effaça aussitôt, ayant aperçu Geneviève et son fiancé marchant côte à côte et débouchant d'une allée. Les yeux de la jeune fille semblaient attachés au sol. Desmarquets parlait en la regardant et elle écoutait ainsi, tête baissée, souriant parfois, sous son chapeau de paille à larges bords relevés par derrière et ornés d'une touffe de coquelicots palpitants. Sa robe était de foulard rouge à raies, Louis XV, très simple, mais fraîche et distinguée comme Geneviève; prenant bien la taille, laissant libre le cou. Les manches bordées de tulle s'arrêtaient près du coude où les rejoignaient de longs gants de suède plissés. Elle était chaussée de bas de soie, noirs, à semis de pois jaunes brodés, et de souliers vernis à talons bas, non découverts.

Ils quittèrent l'ombre des arbres et passèrent dans le soleil. Et ce fut sur le fond de ce décor de feuillage une apparition charmante. La soie rouge de la robe et des coquelicots s'enflamma dans la pleine lumière ensoleillée, et sous l'abri du grand chapeau le gracieux visage de Geneviève s'estompa finement, n'accusant que

les taches vigoureuses de ses cheveux, de ses yeux noirs et de ses lèvres rouges.

Henri pensa :

« Est-elle assez jolie ! Quel tableau charmant dans son insignifiance même... Ce mufler de Desmarquets ne parvient pas à le gâter... Mais lui me dégoûte bien ! »

Le couple des fiancés passa lentement et s'enfonça dans l'autre allée. Henri put encore contempler un instant la jeune fille, de dos.

Le charme capiteux des formes féminines, à cette courte apparition de Geneviève si gracile et si chaste dans sa démarche, en un instant l'avait grisé... Il se recula et, du fond du salon, envoya de la main à la jeune fille un baiser qui se perdit dans les feuilles.

Il se décida à sortir enfin de la maison et à se présenter à ses hôtes.

Il descendit le perron, marcha sur la pelouse comme un voleur, se proposant de surprendre ces dames. Il entra dans un massif, se dissimulant derrière les troncs d'arbres.

Il aperçut bientôt, en effet, à quelque distance, sous une tonnelle, M^{me} Lindgren en robe blanche avec un très original chapeau Directoire dont les ailes se rabattaient sur les oreilles. Geneviève se tenait maintenant debout devant elle. Le rouge de sa toilette retentissait dans les tendres symphonies des jeunes verdure. Puis assise à côté de Claire, Henri reconnut une amie des Lindgren, fort jolie personne d'une trentaine d'années, à peau mate, à larges épaules, aux seins solides, M^{me} Rougeul, dont le mari, simple chef de bureau dans une compagnie d'assurances, semblait, à côté de sa femme, quelque chose comme un objet de brocante.

Elle portait un élégant costume violet à pâquerettes blanches distribuées deux par deux qui lui donnait l'as-

pect d'une pervenche parmi les transparences vertes et jaunâtres de l'ensoleillement. Claire lui avait prêté, pour le jardin, un chapeau quelconque qu'elle tenait à la main, s'en servant le moins possible, par coquetterie.

Légèrement renversée sur son fauteuil d'osier, elle étendait ses jambes l'une sur l'autre, et les pointes aiguës et vernies de ses bottines venaient se becqueter. La jupe, par cette position, remontait jusqu'à l'évasement des lignes du mollet, trahissant une certaine ampleur des membres. Belle créature, manquant peut-être de finesse aux extrémités, mais à coup sûr en pleine splendeur et très décorative.

Toutes trois, elles causaient à peine, s'éventant nonchalamment, égayant parfois leurs visages d'un sourire. Sur leurs genoux, sur leurs bras, sur leur gorge où l'étoffe se collait à la chair, des langues de soleil perçant le ciel des feuilles dansaient et les léchaient ainsi que des lucioles diurnes.

Et devant ces deux femmes presque étendues, à la beauté essentiellement évocatrice des choses d'amour, Henri se plut à cette idée que ces flammes n'étaient peut-être que tous leurs baisers reçus sortant de leur chair sous cette forme immatérielle et dansant sur elles, par cette journée si calme et si riante, une sarabande, aux rythmes des chants d'oiseaux !

Henri demeurait caché et contemplait ce paysage d'été où il lisait l'absolue formule picturale du bonheur. L'homme, seul, Desmarquets, déparait l'ensemble. Il eût voulu l'effacer, car il fut frappé tout à coup de la mélancolique attitude de Geneviève qui s'était assise.

La tête penchée, elle perdait son regard au loin, dans la joie vivante et claire de la nature. Et ce regard s'attristait que cette joie ne fût pas un peu pour elle.

Henri avança, posant, toujours avec précaution, ses

pieds sur l'herbe, fit un détour et s'approcha de la charmille.

Tous lui tournaient à peu près le dos.

M^{me} Lindgren dit :

« Nos invités sont en retard. Ils vont peut-être nous manquer de parole.

— J'en serais incapable, » dit Henri en se montrant au travers des losanges de la tonnelle.

Ce furent de petits cris de surprise peureuse. On se retourna. Geneviève avait rougi. Henri, en quelques pas, se trouva devant ses hôtes, à qui il serra la main pendant qu'il expliquait son apparition quasi féerique.

« Je vous admirais toutes trois, dit-il à ces dames. Pour un peu je vous aurais « croquées ».

— Je comprends ça, reprit finement Desmarquets en jouant sur le mot du jeune peintre. Vous auriez eu au moins la délicatesse de ne pas toucher à mademoiselle, » et il désigna sa fiancée.

Geneviève, gênée et rougissante, comme honteuse de toutes les plaisanteries de son fiancé, feignant n'avoir point entendu, offrit une chaise à Henri, qui demanda où était Lindgren.

« Il est allé avec M. Rougeul au-devant des Béning, des amis de mon mari, répondit Claire.

— Comment n'ai-je pas rencontré ces messieurs ?

— Ils sont passés par le fond du jardin, il y a une ruelle qui ramène sur le chemin de la gare. »

Et la conversation continua banale.

Henri admira le jardin, félicita ses amis d'avoir eu la main si heureuse dans le choix de leur habitation.

Puis on parla d'absents, on se demanda des nouvelles d'amis communs.

Un quart d'heure après, le sable grinça dans les allées du fond. Des voix d'hommes arrivèrent jusqu'à la

charmille et bientôt on aperçut, par les interstices des troncs d'arbres, Lindgren, Rougeul et les nouveaux arrivants.

Dès que ces derniers se furent débarrassés des vêtements emportés pour le retour, Claire fit servir sur une table des boissons fraîches et on décida de ne se promener dans le bois que vers cinq heures, quand la chaleur serait apaisée.

Alors, pour passer le temps, on organisa un concours de tir à la carabine.

« A la fiancée d'abord ! » s'écria Lindgren.

Desmarquets, ayant placé le carton, revint charger et armer pour Geneviève. Il passait derrière elle pour suivre son visé. Geneviève, indifférente, tirait n'importe comment afin d'en finir plus vite. Mais lui, insistant pour qu'elle s'appliquât, affirmait qu'une femme devait savoir se servir d'une arme à feu.

« On ne sait pas ce qui peut arriver ! » dit-il ; puis, voulant être spirituel :

« Je mettrai mes filles dans l'artillerie ! »

Il se retourna pour voir l'effet de son mot. On eut la complaisance de rire.

Ce fut le tour de M^{me} Béning. Desmarquets la guida aussi. Il se démenait, allait et venait, heureux de faire marcher tout, d'appeler les concurrents, de leur dire :

« Baissez donc le canon. Bien, encore un peu... Vous n'y êtes pas... C'est trop ! Attendez... Vous épaulez mal, tenez, voici comment on épaule. Ce n'est pas difficile de faire mouche. L'arme est excellente. Elle a été choisie par papa beau-père, qui s'y connaît!... Il suffit d'épauler solidement et de bien viser. On dit pourtant que les femmes ont le coup d'œil juste !!! »

Il riait, s'étalait dans sa nullité. Ses efforts pour être

intéressant agaçaient Henri, qui, sérieux devant les éclats de rire du fiancé, affectait chaque fois de le considérer avec étonnement et pitié, en une espèce d'ahurissement de le voir si bête, si monstrueusement inférieur, comme on regarde dans les foires les pîtres les plus ineptes et les plus misérables qui s'exténuent pour amuser la foule.

Il remarqua que Desmarquets, en parlant avec volubilité, jetait de petits crachats.

Quand, enfin, le nom du vainqueur fut prononcé, — c'était Lindgren, — on changea de place, car le soleil ayant tourné dardait maintenant ses rayons sur le bosquet et l'emplacement du tir. On transporta les chaises sous un autre abri. Il en manqua une. Alors Desmarquets saisit sa fiancée par la main et la tirant vers lui l'invita à s'asseoir sur ses genoux. Mais, elle, résistait, cherchant à se dégager, toute honteuse de cette inconvenance et de cette brusquerie. Lui insistait, la serrant maintenant au poignet. Elle disait avec une admirable patience :

« Vous me faites mal ! Je vous en prie, laissez-moi ! »
Le sang lui était monté tout à coup au visage.

Mais lui : « Est-ce parce que M. Devienne est là ? N'est-ce pas, monsieur Devienne, que cela ne vous scandalisera pas?... Entre futurs époux!... »

Henri, sans répondre, partit à la recherche d'un siège.

Alors Desmarquets lâcha le bras de Geneviève et lui céda sa place.

Cette grossièreté de Desmarquets avait jeté quelque froid. Claire, gênée, était restée sans dire mot, et les invités, qui avaient eu le temps de surprendre dans les défenses de Geneviève, si souriantes qu'elle les eût rendues, un terrible froissement de cœur, cherchaient le

drame fugitivement dévoilé et restaient silencieux.

Heureusement le petit Lindgren, sortant de sa sieste, apparut avec sa bonne sur le perron de la maisonnette, toute blanche sous le soleil.

Geneviève s'empessa de s'écrier avec joie :

« Ah ! voilà monsieur bébé ! »

Et en même temps elle courut au-devant de son petit frère, tandis que chacun, distrait, se retournait et applaudissait à l'arrivée de l'enfant aux longs cheveux bouclés, aux yeux bleus, délicieusement vêtu à la mode anglaise, les jambes nues, la ceinture basse et le vaste chapeau de paille encadrant sa mignonne tête d'une auréole blonde comme ses cheveux.

C'était son unique consolation, à la jeune fille, que ce petit rival irresponsable. Depuis que sa mère s'était un peu retirée d'elle en ne s'assimilant plus toutes ses affections morales, elle avait reporté sur lui seul la tendresse qu'elle avait besoin de dépenser. Elle en avait fait son confident. Elle lui avait dit dans l'oreille, à voix basse, frissonnante au frôlement sur sa joue des cheveux fins de l'enfant, heureuse de presser contre elle cette poupée vivante et chaude, elle lui avait dit ses peines sous la forme d'un conte. Et le gamin, attristant ses yeux étonnés à ces angoisses qu'on lui dévoilait, redemandait souvent à sa grande sœur l'histoire de la princesse qui aimait un joli chevalier et que son beau-père mariait à un autre. Si bien qu'un soir qu'il tardait à dormir, il vint à sa mère, se hissa sur ses genoux et devant son père, devant Desmarquets, il réclama tout haut l'histoire « de la jeune princesse que le faux papa mariait au charretier déguisé en monsieur ».

Claire, ne sachant pas ce conte, lui demanda :

« Quelle histoire, mon chéri ? »

Et l'enfant de répondre dans un hasard effroyable d'amphibologie :

« Tu sais bien, maman, l'histoire de Geneviève. »

Le fiancé, sans comprendre — il y a des grâces d'état — complimenta Geneviève sur son imagination. Mais la jeune fille trembla sous un regard sévère du patron. Pourtant ce regard ne fit qu'ajouter à l'âcre jouissance d'être vengée par son frère. Cette petite bouche rose et adorée venait, d'un mot, de cingler Lindgren au visage. Elle eut d'abord un grand frisson de terreur. Mais comme elle se sentit satisfaite un instant après !

Geneviève conduisit à M^{me} Rougeul l'enfant, qui présenta son front à baiser, avec cette indifférence et cette distraction habituelle aux gamins.

M^{me} Lindgren lui dit :

« Bébé, dites bonjour à vos amis. »

Et l'enfant accomplit docilement la corvée, se mettant devant chacun et attendant en silence que les politesses fussent débitées. Quand il arriva à Desmarquets, celui-ci ne manqua pas de se tourner du côté de Geneviève et de lui dire avec un clignement d'yeux de chanteur de café-concert :

« Hein ! quand nous en aurons un comme ça ! D'abord j'en veux des masses, une douzaine, un petit troupeau. »

Cet individu ne laissait jamais passer l'occasion de rappeler à sa fiancée les appréhensions les plus pénibles de sa chair et de son cœur. Répugnances et écœurements qu'il provoquait comme à plaisir. Et il se réjouissait de son propos, ayant surpris quelques sourires de contenance sur les lèvres de ces dames. Il était trop occupé de lui pour voir au delà et soupçonner la souffrance de sa fiancée.

Heureusement une discussion politique s'engagea

entre Lindgren et Rougeul. Aux premiers mots, Desmarquets se retourna, entra dans la conversation et fut absorbé.

D'ailleurs, tout en discutant ils s'éloignèrent. Ces dames causaient du bébé.

Alors, Geneviève dit à Henri qui regardait le jardin :
« Vous ne connaissez pas tout le jardin. Voulez-vous faire un tour?... »

Ils se levèrent et lentement ils prirent les allées.

Il y avait entre les deux jeunes gens une grande gêne. Chacun sentait bien à peu près ce qui se passait dans le cœur de l'autre. Geneviève se rendait compte du sentiment d'Henri sur son fiancé et elle retenait de toutes ses forces ces mots qui ne quittaient pas ses lèvres :

« Vous savez, c'est malgré moi que je l'épouse... On m'y force ! »

Mais ce propos eût proposé à Henri une intimité cordiale qu'elle souhaitait ardemment et pourtant qu'elle ne se sentait pas le droit de susciter la première.

Et lui le présumait bien. Comme Geneviève, il souffrait du même embarras. Son cœur tout gonflé de tendresse pour elle cherchait à susciter de telles confidences. Comment les amener ? Comment formuler ses suppositions ? Il pouvait se tromper, après tout ! Alors, si la pauvre avait des illusions, pourquoi d'un mot maladroit lui mettre le doute en l'âme, la rendre malheureuse sans posséder le moyen de la soulager. Il valait mieux se taire.

Alors ils parlaient de choses bêtes.

Enfin, à un endroit ils s'arrêtèrent et Geneviève regarda le ciel à l'horizon, muette, le cœur si chargé de tristesses qu'elle n'avait plus la force de dire même une banalité. Henri lui vit des larmes, encore soutenues par

ses paupières... Il lui prit sa main qui pendait et la pressant tendrement dans la sienne, où elle tenait tout entière, mignonne et fragile, il murmura :

« Pauvre petite Geneviève ! »

La jeune fille baissa la tête, ses paupières palpitérent et Henri l'entraîna plus loin, pendant que d'un fin mouchoir elle essuyait rapidement ses yeux.

Puis, pour parler, il demanda :

« Quels sont vos voisins ? »

Geneviève prononça leur nom, machinalement.

Mais Henri ne l'entendit pas.

Arrivés au bout du jardin, ils revinrent par une autre allée et ils passèrent sous une futaie où, entre deux arbres, se suspendait, en guirlande, un hamac.

A quelques pas, au ras du tapis de gazon, un petit bassin à fond de sable, clair et sans profondeur, reflétait au milieu de l'herbe, un coin du ciel et l'envers des branchages.

C'était simplement un ruisseau imperceptible s'échappant de la fissure d'une pièce d'eau voisine qui venait flâner et comme se reposer un instant en ce délicieux endroit de rêverie, puis reprenait son cours discret et fantaisiste entre les racines d'herbes avec sa frêle chanson en trilles, interminable.

Geneviève expliqua qu'elle entretenait d'un soin tout particulier ce morceau de miroir naturel dont chaque jour elle faisait la toilette.

« Et puis, c'est ici mon coin favori, ajouta-t-elle. J'y passe des journées entières, assise là, car je n'ai de goût pour rien, ni pour les promenades, ni pour les parties de plaisir... Je préfère rêvasser... Restons ici quelques minutes, voulez-vous ? »

Elle s'assit sur son instable siège de fil qui bascula à moitié. Elle y renversa son corps et s'y installa tout à

fait, avec une grande chasteté dans le mouvement des jambes.

Elle reprit :

« Je reste ainsi sans faire de bruit, immobile. Une de mes grandes distractions est d'épier les oiseaux qui viennent boire à mon lac et s'y baigner. Il me semble que c'est ma chambre. Dès que j'entends les pas... d'un importun (Henri compris), vite je saute à bas de mon hamac et j'emmène le visiteur loin de là... »

Elle était bien charmante, ainsi étendue dans ce filet. Elle avait ôté son chapeau de paille qu'elle avait placé sur ses jambes. D'un de ses bras levés elle abritait son front et ce mouvement livrait l'aisselle, la taille, le buste entier. La couture d'une manche, à l'épaule, enfonçait dans la chair potelée... Geneviève semblait absolument offerte, mais dans sa pose voluptueuse aucune intention de coquetterie n'apparaissait. Elle attirait de par elle-même et sans le vouloir. Et Henri, debout à ses pieds, appuyé sur un des bâtons d'écartement du hamac, grisé, appelait à lui les douces illusions de la possession.

Ah ! s'il avait été le maître de cette gracieuse enfant, comme il se fût placé à côté d'elle, comme ses bras l'eussent entourée, comme il eût baisé tout son corps au travers de cette soyeuse étoffe rouge, si ténue. Ils étaient si seuls en ce moment, si cachés !

Puis il rêva une existence à deux, une idéale vie avec des sensations communes, un étroit enlacement des idées, des espoirs et des rêves. N'était-elle pas faite pour lui, cette créature de finesse et d'élégance ! Pas jolie selon les règles admises du Beau, mais si gracieuse qu'elle en était mieux que jolie. Il vit tout un bonheur autour de cette vraie jeune fille, aspira comme un parfum se dégageant d'elle qu'un autre homme dissiperait bientôt sans

doute, la fleur devant perdre à son approche abhorrée ses propriétés et jusqu'à son plaisir d'être fleur.

Les douces qualités de Geneviève lui apparurent comme de jolis fantômes blancs, éplorés, prenant forme pour dire : « Ayez pitié ! »

Et Henri sentit en lui un bouillonnement suave de son sang, ainsi qu'une mousse tiède et exquise qui montait, montait en lui indéfiniment et l'emplissait d'une incomparable tendresse. Il agita doucement le hamac, contemplant sa bercée. Il écoutait en lui l'appel mystérieux de son être qui désignait Geneviève. Son cœur s'ouvrait pour la recevoir...

Et pourtant une conscience des difficultés, une peur instinctive, irraisonnée d'une erreur, erreur irréparable au fond, une grande lâcheté devant les devoirs de la vie, les responsabilités qu'il se créerait, le liait, arrêtait sur sa bouche un aveu, un serment. Et c'est aussi dans ce trouble, ce remuement, cette émotion de la chair, la difficulté de formuler qui laisse passer ces moments d'ivresse où il ne tient qu'à un souffle qu'on s'engage à jamais.

Devienne en restait donc à cette convoitise surexcitante, à ce malaise d'hésitation du cœur qui cherche à saisir et pourtant se retient. Il songeait que Geneviève serait à lui s'il le voulait ; qu'il ferait remercier l'autre comme on se défait d'un domestique... Elle était à lui, ainsi étendue sur ce hamac, il n'avait qu'à prendre.

Mais l'aimait-il ? oui, il l'aimait. L'intensité de son désir, cette irruption en son cerveau de visions exquises, de projets charmants, n'étaient-ce pas là d'absolus symptômes ?

Alors ?

Mais les minutes s'écoulaient durant cette analyse intime et si rapidement que bientôt la voix lointaine de

M^{me} Lindgren appelant sa fille le tira violemment de son émotion.

Au premier mouvement plein de lenteur que fit Geneviève pour descendre du hamac, Henri se sentit vigoureusement poussé par une sorte de spasme intérieur, quelque chose qui tentait de le jeter à genoux devant la jeune fille et lui disait : « Mais va donc ! » Et il dit, presque en tremblant, sans en avoir conscience et comme ivre :

« Ah ! si j'avais de quoi vivre deux, je ne vous laisserais pas à lui ! »

Ce fut un rayon de soleil qui se glissa sous les pupilles brillantes de Geneviève, ses lèvres s'entr'ouvrirent, son visage s'illumina, elle fixa Henri et dans une joie immense elle dit :

« Est-ce bien vrai ? »

— Je vous le jure. »

Et il frissonna de sincérité.

Elle lui tendit la main pour qu'il lui aidât. La pression de leurs doigts fut lente, pénétrante. Mais le visage de Geneviève était redevenu triste. Ces paroles d'Henri avaient passé comme un éclair de nuit d'été, lueur éphémère qui n'éclaira qu'un instant le rêve assombri de la jeune fille.

Elle sauta hors du hamac et se dirigeant vers la maison elle dit avec un soupir :

« Allons, ça ne dure guère, les bons moments ! »

Devant la maison, chacun était déjà prêt pour la promenade dans les bois. Geneviève redevint la possession de Desmarquets, qui marcha à son côté.

Henri entra dans l'indifférente conversation de tous et l'on partit.

Dehors, les groupes s'espacèrent. M^{me} Rougeul se trouva bientôt à la hauteur de Devienne, Elle lui adressa la pa-

role, s'intéressa à lui, le questionna fort sur son art, sans oublier les plus flatteuses phrases. Elle finit par l'amuser et l'attacher à son entretien par l'accent sincère avec lequel elle affirma qu'il avait le plus brillant avenir, qu'on parlait beaucoup de lui, que les privilégiés qui avaient vu son portrait de M^{lle} Glégorovitch annonçaient un chef-d'œuvre.

« D'ailleurs, ajouta-t-elle avec une sorte de malignité, on m'a dit que le modèle vous avait inspiré beaucoup..., que vous n'avez pas seulement mis sur cette toile votre talent, mais aussi votre cœur... »

Devienne répondit à cette banalité élogieuse :

« On a fortement exagéré, madame. »

Leurs yeux se rencontrèrent. Le regard de M^{me} Rougeul parut à Henri singulièrement attirant. Il ajouta :

« C'est peut-être, jusqu'à ce jour, mon meilleur portrait, et sans doute le modèle y est pour la plus grande part... »

— Je suis très impatiente de voir arriver l'époque du Salon, dit-elle.

— Madame, vous avez de longs mois à attendre ; si vous voulez bien vous donner la peine de monter mes cinq étages, votre désir sera satisfait plus promptement. Le portrait est encore dans mon atelier.

— Oh ! volontiers, monsieur, j'irai certainement admirer vos œuvres... avec mon mari... N'est-ce pas, Édouard ? »

Et Henri dut réitérer son invitation à Édouard.

« Certainement, monsieur... Mais c'est nous qui sommes flattés..., » répondit le mari avec quelques inclinations de corps.

Puis M^{me} Rougeul s'extasia sur Geneviève... Elle eut des phrases bourgeoises, vides :

« Elle est bien digne d'être heureuse ! Cette femme-là

sera un trésor pour un mari. C'est un couple charmant! »

La promenade achevée, on rentra pour le diner. La table était dressée dans le jardin.

Geneviève, placée en face d'Henri comme le jour où son mariage s'était bâclé, retrouva pour lui toutes ses sollicitudes. Elle veillait à ce que rien ne lui manquât. Leurs regards se rencontraient, échangeaient la même langueur, la même tendresse, tandis que le fiancé, les parents et les invités causaient avec animation, parlant haut, riant, buvant, nageant dans leur gros bonheur de gens repus.

Mais l'humidité du crépuscule fit frissonner M^{me} Lindgren. Ces dames émirent ensemble l'intention de se couvrir. Pour épargner à Geneviève de chercher les vêtements, Henri se leva; mais la jeune fille aussitôt le suivit. Dans le vestibule d'où l'on entendait encore la voix grossièrement gaie de Desmarquets, Henri dit à Geneviève :

« Prenez votre manteau.

— Non, lui répondit-elle, je n'ai pas froid.

— Si, prenez-le, je le veux.

— Alors prenez le vôtre.

— Moi, je suis un homme. J'ai les épaules couvertes. Mon vêtement est de drap, le vôtre, de soie légère... Voyons..., obéissez. »

Elle sourit, heureuse au fond de céder, d'être soignée par lui...

Dans l'obscurité de la nuit, à la porte du jardin, le soir vers onze heures, au moment des adieux qui n'en finissaient pas, Henri saisit secrètement la main tombée de Geneviève; mais doucement la jeune fille la lui retira. Puis on se mit en route à la clarté rampante d'une lanterne qu'un domestique portait.

Henri se tenait en arrière, laissant le groupe des Béning et des Rougeul, ennuyé de ne pas revenir seul. A la gare, où l'on attendit, il dut encore répondre à M^{me} Rougeul, qui se mettait ostensiblement en frais.

Quand le train fut là, il feignit de les suivre dans le même compartiment ; mais, pendant qu'un à un ils montaient, il s'esquiva et prit place à quelques voitures plus loin, dans un autre.

Seul enfin, il s'installa, étendit ses jambes et sans plus songer à l'étonnement certain des gens qu'il avait quittés, il reprit son rêve de l'après-midi.

Pourquoi Geneviève n'était-elle pas à côté de lui, contre lui ? Fatiguée, elle reposerait sa tête sur son épaule ! Il la soutiendrait tout entière dans son bras. La vision de ce retour à deux devenait si précise, que peu s'en fallut que son bras ne prît, dans le vide, un mouvement d'enlacement. Puis il vit sa rentrée avec Geneviève dans l'appartement qu'ils habiteraient, leur enchevêtrement pour le repos de la nuit. Il sentait la caresse des bras nus, qui se referment autour de son cou, des jambes emmêlées. Il pensait surtout à la sincérité de l'abandon de Geneviève, à sa béatitude d'être sa femme. Et il s'énervait à ces transports factices, torturé par la résorption nécessaire de ces tendresses innombrables dont son cœur se gonflait en vain.

Et puis, ce retour dans la ville chaude et fétide après une belle journée de pleine nature, comptait aussi dans l'abattement d'Henri. Il semblait à ce paresseux, à ce contemplateur que son être, qui tout à l'heure se dilatait au soleil et au grand air, devant des horizons de verdure, se contractait maintenant et se refermait douloureusement à mesure qu'on approchait de Paris.

A chaque station, la crainte lui revenait de voir monter du monde. Surtout il redoutait une bande joyeuse qui eût

parlé et ri autour de lui. Heureusement, il demeura seul.

A la gare, il sauta du marchepied, le train marchant encore, pour n'avoir pas à saluer M^{me} Rougeul et les autres. Il prit un fiacre, rentra chez lui maussade, désolé, avec la hantise de Geneviève, la seule jeune fille qu'il eût rencontrée selon son rêve, c'est-à-dire attentive à la garde de soi jusqu'à s'effaroucher d'une trop longue pression de main.

XIII

Dans l'oisiveté de chaque jour, devant la désagrégation persistante de ses espérances, Hélène, écrasée par l'ennui, lasse d'être coquette et prise d'anxiété pour l'inconnu de l'avenir, se mit en tête, un matin, de continuer ses études de chant, mais cette fois, sérieusement... pour le théâtre !

Et ce fut un nouvel élan vers les illusions faciles, un emballément d'un autre genre. Après tout, n'était-ce pas une résolution sage ? Le théâtre est la voie tout indiquée des filles pauvres. Il n'existe guère de moyens d'indépendance plus honorables. Et si le métier de cantatrice, de comédienne, fait perdre aux filles bien nées quelques satisfactions, il en procure d'autres largement compensatrices.

Enfin, plus Hélène raisonnait, plus la nécessité d'avoir un état lui semblait indiscutable. Elle voyait de jour en jour sa mère s'affaiblir. La pensée d'une catastrophe prochaine, dans deux ou trois ans, appuyait son projet. Elle voulait être à même, s'il arrivait malheur, de quitter son père dès le lendemain. Et n'avait-elle pas tout pour réussir à la scène, physiquement et moralement ? Elle était assez belle fille et assez hardie. Et puis combien citait-on de jeunes filles dans son cas qui y avaient trouvé des maris. Claire s'était bien fait épouser ! Sa beauté valait bien la sienne. Et, pour le talent, avec ses facultés

d'assimilation, elle en acquerrait bien tout autant qu'elle, dans son genre.

Elle parla de ce projet à sa mère, qui, comme toujours, l'approuva. Il n'y avait que cela à faire, du reste. Sans porter aussi haut que sa fille ses illusions, Véra songeait qu'Hélène se distrairait au moins pendant quelques mois. Ces enthousiasmes, ces folles et éphémères aspirations d'Hélène, M^{me} Glégorovitch les assimilait aux piqûres de morphine où, elle, éteinte, repuisait quelque douceur à vivre.

Elle l'engagea donc à rappeler immédiatement son ancienne maîtresse de chant, une M^{me} Des Rives qui, naturellement, goûta fort l'idée d'Hélène, lui promit de la mettre en deux ans en état de débiter. Justement elle avait plusieurs élèves dans les mêmes intentions et elle préparait pour l'hiver un premier concert à la salle Pleyel afin de les familiariser avec les émotions de la scène. D'ailleurs M^{me} Carvalho avait accepté d'entendre une fois par mois « son petit monde ».

Et elle développa avec plus de conviction qu'Hélène même les avantages que lui vaudraient de telles études, sérieusement poussées. Elle estima qu'il faudrait pour arriver à un prompt résultat, trois leçons par semaine, car elle lui conseilla de ne pas trop travailler seule.

« Vous savez, c'est l'oreille qui cloche... Nous parviendrons à la dresser... Mais pour cela il ne faudra pas annihiler dans vos exercices les progrès que vous aurez faits à la leçon. »

Au fond, Hélène chantait mal et souvent faux. Elle n'avait aucun avenir vocal. Et vraiment, à l'exception de cette femme qui n'écoutait que son intérêt, il était pénible aux intimes consultés de ne pas tirer Hélène de son égarement. On ressentait devant cette fille qui se voyait déjà acclamée et rappelée sur les planches, la pitié

qu'inspire, à les entendre en leurs derniers bien-être, les projets des malades condamnés. Ce n'était pas à son âge, — vingt-quatre ans, — qu'elle obtiendrait, de cet organe délicat de la voix, si enclin aux défectueuses habitudes, les souplesses et l'ampleur nécessaires aux effets de théâtre. De plus, Hélène manquait de souffle.

Mais il eût été cruel de ne pas applaudir à sa nouvelle ambition, devant le plaisir qu'elle mettait à en parler et la gaieté saine qu'elle en retirait.

Dès ses premières leçons, en effet, elle s'installa tout à fait dans sa peau de cantatrice. Elle ne quittait plus les souriantes visions du triomphe. Les difficultés, les déboires du métier, elle les soupçonnait bien un peu, mais elle les écartait du rayon lumineux qu'elle gravissait mentalement.

A peine esquissait-elle un trille que des frissons de gloire couraient sur sa chair. Elle ne quittait plus son piano, feuilletant les partitions, examinant les rôles, songeant aux costumes, aux travestis surtout, dans lesquels elle était sûre de triompher. D'ailleurs, les « débuts » d'une Glégorovitch, d'une fille de la haute société, feraient courir tout Paris ! Qu'importent les mauvais propos ? Ne gagnerait-elle pas de l'argent, ne serait-elle pas indépendante ? Elle se fichait du reste !

Tutich, le premier confident de la maison, avait donné, en même temps que sa chaleureuse approbation, le sage conseil de garder le secret sur ces nouveaux projets. C'était fort bien à Hélène de travailler pour le théâtre, mais il ne fallait pas le dire. Il serait toujours temps de l'annoncer le jour où elle tiendrait un engagement. D'ici là, on ne ferait que jaser plus ou moins méchamment à cause de la position officielle de son père. Ces potins deviendraient dangereux.

En deux semaines cependant, tout le monde le sut.

Chacun le répétait en réclamant la discrétion la plus absolue. Et ce fut Hélène elle-même, Henri, les Lindgren et surtout Tutich qui colportèrent ainsi la nouvelle.

Claire, qui l'apprit d'Hélène et de M^{me} Glégorovitch elles-mêmes, eut le tort de témoigner peu d'enthousiasme. Ahurie d'abord de l'aveuglement de ces gens, elle n'eut pas la présence d'esprit de parler contre son sentiment et de les féliciter. Elle manifesta, au contraire, des craintes et demanda à la jeune fille si elle était assez sûre d'elle pour se lancer dans une carrière plus scabreuse qu'on ne pense.

Hélène, piquée, ennuyée d'être rappelée aux réalités, se paya la satisfaction de lui dire :

« Enfin, chère amie, ce sera peut-être un moyen de trouver un mari ! »

Claire, sans comprendre l'allusion de ce trait, fit cette réponse philosophique :

« Pour quelques heureuses qui ont cette chance, combien en reste-t-il dans les coulisses ! »

En somme, Claire cherchait à leur dire en des circonlocutions adoucies : « Mes chères amies, ne vous montez pas trop la tête. Ce n'est pas avec son filet de voix qu'Hélène fera son chemin au théâtre. »

Ces réticences, ce manque d'unisson jetèrent un froid... Il ne faut jamais toucher aux enthousiasmes, ils tombent d'eux-mêmes.

Aussitôt que leur amie fut partie, les Glégorovitch se gaussèrent fort de Clara Ménard. Elles lui trouvèrent de l'impudence. Il en résulta quelque jalousie. Quant à M^{me} Lindgren, elle n'avait écouté que son amitié. Elle voyait pour Hélène, dans cet acte, comme une déchéance. Il lui peinait réellement, par seul intérêt pour cette famille à qui elle devait beaucoup, de penser qu'Hélène finirait par où, elle, Clara, avait commencé.

Et n'était-elle pas plus apte que quiconque à se rendre compte, par ce qu'elle avait gagné à s'élever, de ce que la jeune fille perdrait en descendant de son rang social? Elle qui avait fait l'ascension savait la véritable profondeur du saut.

Elle rentra chez elle désagréablement impressionnée, avec du chagrin même. Il lui semblait qu'elle ne pouvait pas laisser accomplir cette folie. Son devoir lui dictait de marier Hélène le plus tôt possible. Alors elle chercha parmi les jeunes gens de son entourage, elle les passa en revue et s'arrêta à Paul Berthier, son amoureux d'autrefois.

C'est une fréquente et curieuse préoccupation où se plaisent beaucoup de femmes que de chercher à marier leurs anciens amants ou les hommes qui les ont aimées.

Depuis longtemps Claire avait en tête de trouver une femme à ce garçon qu'elle recevait toujours aussi amicalement, et dont la déclaration imprévue et non réitérée lui avait laissé un souvenir aimable.

Elle en écrivit à M^{me} Glégorovitch, lui confiant son projet et la priant de fixer elle-même le jour où elle dînerait avec sa fille et M. Glégorovitch à Ville-d'Avray. Véra lut la lettre à Hélène et l'entraîna à accepter, suivant son principe de se laisser mener par les événements sans les provoquer comme sans leur résister.

Le jour de la présentation, Hélène parut se faire un jeu d'être excentrique. Sa mère ne sut à quoi attribuer la surexcitation qui la poussait à des extravagances de langage et de gestes. D'abord, avant le dîner, elle avait dit à Geneviève en désignant Berthier :

« Le voilà, le mossieu, n'est-ce pas? Et cet autre jeune homme qui cause avec ton père, est-ce aussi un époux ? »

— Non, répondit Geneviève, il est marié.

— Tant pis, je le préfère. »

Elle affectait un air de « s'en fiche » qui choquait M^{me} Lindgren. Et de fait elle s'en fichait profondément, tant à ce moment-là l'ambition du théâtre écartait d'elle le souci du mariage.

Mais Claire, devant les allures moqueuses d'Hélène, avait tous les regrets possibles de s'être intéressée à elle et se voyait sur le point d'être obligée de s'excuser auprès de Paul Berthier.

Elle pensait :

« Hélène va lui lâcher quelque insanité, et il me demandera si je n'ai pas voulu plaisanter en lui proposant une telle fille ! »

Cela n'était pas à craindre. Au fond, Berthier était en ce jour encore moins disposé qu'Hélène à se marier. Il n'avait accepté de subir cette confrontation que pour faire plaisir à Claire, et seulement sur ses nombreuses insistances. D'ailleurs, le souvenir qu'il gardait d'Hélène pour l'avoir remarquée un soir dans les salons de ses amis, l'eût empêché de résister longtemps à ses prières.

« C'est une fille superbe, s'était-il dit. Je serais bien bête de me laisser trop prier. »

Et il était venu, sûr de lui et souriant en lui-même des illusions de M^{me} Lindgren à ce sujet.

Aussi dans les deux coups d'œil froids et chargés des mêmes pensées indéchiffrables que, dès l'abord, ils se jetèrent l'un et l'autre à fond — de ces regards qui vont comme en reconnaissance — il n'y eut aucune gêne, aucune timidité, chacun se présentant à l'autre pour les mêmes raisons de politesse envers Claire et presque avec la même ironie.

A table, placée bien entendu à côté du jeune homme que de prime abord elle avait jugé « godiche » à son visage correct de joli garçon, à l'insignifiance de ses

yeux, Hélène s'amusa à retourner en insolence le premier compliment, un peu ambigu, à la vérité, avec lequel il engagea la conversation.

Il se défendit, expliqua sa pensée comme il put, emmêlé dans les ripostes ingénieuses de sa voisine. Au ton gouailleur qu'elle affectait, Berthier pensa qu'elle le prenait pour un imbécile et « le faisait » avec lui à la femme supérieure. Elle était spirituelle, si l'on voulait. Elle disait des choses drôles, drôles surtout sur sa bouche de jeune fille et à cause d'une manière de voix frisant le canaille où elle arrivait par une certaine contraction du gosier et dont elle abusa.

Cependant Berthier se laissait rouler un peu par prudence, de peur d'aller trop loin dans ses ripostes, un peu par stupéfaction. Cette façon de se recommander à un jeune homme dès la première entrevue le déconcertait singulièrement. Aux effronteries moqueuses d'Hélène il n'opposait encore que des aménités banales. Il attendait, pour lui répondre sur le même ton, un mot qui l'eût fixé sur les susceptibilités de ses oreilles et le point de départ de ses effarouchements. Il allait à tâtons, encore, autour de cette étrange jeune fille aux hardiesses de femme et de femme délurée.

Il hasarda une dernière fadeur en s'extasiant sur le bracelet de saphir, le bracelet de Carlos, qu'elle portait, son père n'assistant pas au dîner.

« Oui, il est joli, dit-elle. Je suis contente de le revoir.

— Vous l'aviez perdu ?

— Non ; mais il a été déjà trois fois au clou. »

Cette impudence mit Berthier à l'aise. Il abandonna ses précautions de langage, enchanté de rencontrer chez Hélène aussi peu de dispositions matrimoniales qu'il en ressentait lui-même. Et tout de suite leur causerie prit une désinvolture de camaraderie. Paul y glissa quelques

grivoiseries voilées qui plurent à Hélène. Alors il en lança d'autres, plus raides. Elles passèrent. Puis ils parlèrent d'eux, se blaguèrent, si bien qu'à voir leur gaieté et leur animation, Claire, qui les surveillait de l'œil, sans entendre leur conversation à mi-voix, adressait de petits signes à Véra avec un air de dire :

« Ça mord, ça mord ! »

Pendant la soirée on les vit rire dans les coins. Berthier ne quittait plus Hélène, ne s'occupait que d'elle. Ils faisaient tous deux un groupe à part, qu'on négligeait volontairement. On feignait de ne pas les voir.

Enfin, vers dix heures et demie on fit atteler la victoria de M^{me} Glégorovitch, qui l'avait amenée, elle et sa fille. Véra offrit à Berthier de le ramener à Paris. Le jeune homme accepta et se plaça sur le strapontin.

La nuit, phosphorescente d'étoiles, était douce. Devant M^{me} Glégorovitch, si belle avec ses cheveux blancs et le cerne de ses yeux, sous la lueur bleuâtre qui descendait du ciel, les nouveaux amis eurent moins de choses amusantes à se dire. D'ailleurs la calme poésie du sommeil de la nature les pénétrait et les rendait sérieux, surtout Hélène, si nerveuse, si accessible aux influences du monde extérieur. Et puis, comme pour sa mère, c'était une fatigue de parler en voiture. Alors, dans le silence, les deux jeunes gens se trouvèrent en eux-mêmes l'un pour l'autre une grande sympathie, comparable à celle que concevraient des enfants ayant rencontré un camarade jovial et inventif au jeu. Si bien que lui pensait : « Elle est tout à fait amusante ! Quelle charmante maîtresse ça ferait ! » tandis qu'Hélène, revenue sur ses impressions premières et sur ses dédains, souriait maintenant aux projets de mariage de Claire Lindgren. Et elle partait déjà sur ce nouveau rêve, prête à dire oui et même convaincue de la conquête qu'elle venait de

faire à un discret frôlement des jambes du jeune homme, collées aux siennes. Caresse timide, plutôt devinée que sentie par sa chair au guet.

A Paris, ces dames déposèrent Berthier non loin de chez lui et le quittèrent avec d'amicales invitations et de larges poignées de main.

Et lorsque, dans sa chambre, Véra demanda à sa fille :

« Eh bien ? »

Hélène répondit :

« Il me plaît. Il n'est pas sot. »

Et ce fut, les nuits et les jours suivants, une grande impatience de recevoir la visite de M^{me} Lindgren ou au moins une lettre. Une semaine se passa sans nouvelles. Hélène trouvait des explications pour ce retard sans laisser d'en être inquiète. Claire n'avait probablement pas revu M. Berthier. Celui-ci demandait peut-être une seconde entrevue... Mais l'attente énervait la jeune fille.

Son professeur de chant, M^{me} Des Rives, lui serinait à cette époque la romance de la *Reine de Saba* qu'elle avait l'intention de lui faire chanter à son premier concert d'élèves, dont la date approchait.

Un matin que, paresseuse et molle, Hélène chantait machinalement, sans goût, retombant dans les fautes dont on la croyait corrigée, et que son professeur, impatientée, l'obligeait à recommencer vingt fois le même trait, elle envoya tout promener, leçons et projets de théâtre ! « Ça l'embêtait, tout ça... D'ailleurs elle allait se marier. »

M^{me} Des Rives, à cette sortie brutale, rentra dans l'humilité professionnelle et parvint à lui donner ses cinquante-cinq minutes de leçon.

Pendant M^{me} Lindgren n'écrivait point. Hélène décida de lui faire une visite de digestion.

Ces dames furent très affablement reçues. On les supplia de rester à dîner; mais Claire, visiblement gênée, ne parla pas de Berthier. Ce n'était pas à M^{me} Glégorovitch à demander la réponse du jeune homme. Le silence de Claire avait une signification suffisante. Aussi refusa-t-elle de rester à dîner. La mère et la fille rentrèrent à Paris sans échanger un mot.

Ah! cette fois, c'en était bien fini pour Hélène de croire à la possibilité d'un mariage. Ça lui faisait trop de mal, ces humiliantes propositions qui n'aboutissaient qu'à des refus. C'était chaque fois, en elle, une meurtrissure douloureuse, le déchirement de son orgueil.

Cette sottise de Claire! Quelle démangeaison persistante la piquait donc de s'intéresser tant aux mariages des autres. Elle rageait de souffrir pour une maladresse de cette grue réhabilitée! Sa crispation intérieure était telle qu'elle se fût volontiers jetée sur le premier venu pour le griffer, le mordre, lui faire du mal. Elle rageait, d'une rage contenue et éreintante, contre elle-même, contre les hommes surtout qui ne recherchaient que de l'argent.

L'argent, l'argent, son ennemi implacable! La cause brutale des froissements soufferts, des refus honteux qui engendrent le doute de soi et la désespérance!

Car elle revenait sans cesse à cette explication facile de toutes ses défaites, l'argent!

Eh bien, elle en aurait, de l'argent! Elle en gagnerait. Dans deux ans elle débiterait n'importe où, fût-ce dans un café-concert. Et alors, à elle la revanche! Elle leur en ferait suer de l'argent à ces hommes vénals, et jusqu'à la ruine, les jetant à la porte une fois vidés.

Ce lui était un soulagement de sentir en elle l'éveil d'instincts de rapacité cynique, une vocation pour la vie de fille, vocation encore impuissante à la délier de tout

ce qui l'enchaînait à son monde, à l'affranchir de l'inévitable terreur d'une existence inconnue.

Les êtres faibles ne savent pas prendre de résolution. Ils attendent la poussée graduelle des événements dont ils sont les jouets.

Hélène se remit donc avec ferveur à l'étude de son morceau de chant, qu'elle parvint à savoir convenablement pour le grand jour.

Son début ne fut pas tenu secret. Les bonnes petites amies de la jeune fille, qui presque unanimement la détestaient ou la jalousaient, se proposèrent d'assister en bande au concert de M^{me} Des Rives, comptant bien sur un four. Dans la petite colonie diplomatique, c'était d'ailleurs le scandale du jour. On considérait comme une grosse folie de la part des Glégorovitch d'afficher leur fille ainsi. Ça finirait par leur jouer un vilain tour, ces excentricités d'Hélène.

Dans la salle de spectacle du Grand Hôtel, divisé comme à l'église en deux parties par les fauteuils, ses amies se groupèrent, riant, bavardant, anxieuses de la voir paraître. Celle-ci arriva enfin, trahissant un peu son émotion au tremblement du papier à musique qu'elle tenait en main. Elle était fort bien mise, mais son visage, trop violemment éclairé en dessous, perdait à cette lumière de la rampe que ne refoulait pas suffisamment celle des lustres.

Malgré l'hostilité intime des jeunes spectatrices, un ban d'applaudissements courut accompagné d'un léger murmure : « La voilà, la voilà ! » Les yeux la dévoraient, les lorgnettes étaient braquées sur elle, on l'analysait toute. Les cœurs sautaient de joie, d'impatience, de voir comment les choses allaient se passer.

A la déception presque générale, elles tournèrent convenablement. Hélène chanta d'une façon très correcte.

Cette phrase même du morceau, dite de sa voix profonde :

Et l'amour, et l'amour envahit mon âme,

souleva les applaudissements des indifférents. Sans excuse pour s'abstenir, les petites camarades furent bien obligées de contribuer à son succès. Hélène fut rappelée deux fois.

Le débinage était remis au lendemain. Mais huit jours après les ambassades et les amis de Glégorovitch recevaient un exemplaire de la *Gazette Bleue*, où on lisait le compte rendu du concert Des Rives. On avait souligné au crayon rouge le passage suivant :

« Le grand succès de la soirée a été pour une jeune fille du vrai grand monde qui porte un nom illustre à l'étranger et qui veut suivre aussi la carrière artistique. Elle a enlevé le fameux air de la *Reine de Saba* avec un brio et une méthode qui fait le plus grand honneur à son professeur. Que nous sommes loin du temps où la profession de comédienne et de chanteuse était considérée comme un déshonneur ! Elle rapporte aujourd'hui tout à la fois la considération, la gloire et la fortune.

« Vicomtesse DE MANTEVILLE. »

Chacun crut que cette réclame était distribuée par les soins d'Hélène. Elle alla jusqu'au pays. A Paris le ministre de Serbie, qui trouva un matin sur son bureau le journal ouvert à la bonne page, dit à Tutich :

« Glégorovitch et sa fille sont des toqués. Ils sont insupportables. C'est le scandale de la légation, lui avec ses maîtresses, ses dettes ; elle, avec ses histoires... Vous auriez bien dû l'empêcher, Tutich, d'emprunter à

la caisse pendant mon absence. Le ministère en a été averti je ne sais comment et j'y ai été spécialement appelé à ce propos la veille de mon retour pour la France.

— Mais, mon cher ministre, répliqua le deuxième secrétaire d'ambassade, croyez bien que Glégorovitch ne m'a pas demandé mon avis...

— Il a de la chance, reprit l'ambassadeur, d'avoir une femme comme Véra Glégorovitch. C'est sa seule qualité et, je crois bien, son seul soutien.

— Et elle est bien souffrante, elle n'ira pas loin, » ajouta Tutich d'un air de commisération.

En effet les crises biliaires de Véra se multipliaient, sa peau jaunissait et l'enflure commençait à soulever le ventre. Les tourments entassés, l'angoisse continuelle du lendemain, les déportements, l'incapacité, la débilité morale de Glégorovitch avaient terrassé cette femme, qui, faute de soutien, n'avait même pas lutté, son espoir suprême d'être un jour satisfaite dans le bonheur de sa fille s'étant, comme tous les autres, évanoui...

La maladie avait rongé les ressorts de la révolte, étouffé jusqu'au ressentiment. Elle s'était abandonnée au malheur, sans réaction. Non par indifférence, mais par le sentiment de l'inutilité de ses efforts. Douce, un peu molle peut-être, elle avait subi et souffert sans se plaindre.

Elle s'alita pour ne plus se relever vers les premiers jours de décembre, peu de temps après le concert où sa fille avait triomphé.

Hélène, malgré son amour, son culte pour sa mère, la seule qualité de cœur qui lui était indéniable, était si frivole, si imprévoyante, qu'il aurait fallu qu'on l'avertît expressément du danger que celle-ci courait pour qu'elle prouvât son dévouement.

Avec son inconscience du malheur, son atrophisme

héréditaire du sens de l'inquiétude et de la responsabilité, elle était loin de pressentir une catastrophe prochaine.

Même depuis qu'elle avait renoncé au mariage et que, forte de ses illusions, elle s'était absolument décidée à entrer au théâtre, elle affectait une indépendance d'allures, des airs d'artiste, un dédain moqueur pour tout ce qui est respect des choses et des sentiments consacrés. Elle planait au-dessus de ces mesquines occupations du cœur. Elle trouvait grotesques les soucis de mariage des jeunes filles de son entourage, la vénération obéissante qu'elles montraient pour leur famille, le soin qu'elles avaient l'air de prendre de leur honnêteté.

Hélène se sentait par moments au-dessus de ces préjugés du vulgaire : l'art l'emportait au delà. Et fascinée par l'aurore de gloire vers laquelle elle cheminait dans un éblouissement de rayons, elle croyait absolument piétiner les misérables affections humaines, depuis l'attachement filial jusqu'à l'amour.

Elle s'essayait dans un égoïsme transcendant, un détachement des choses les plus nécessaires à son imagination sentimentale, tant elle souhaitait que sa vocation devînt une de ces vocations irrésistibles, impérieuses, semblables à celles de ces religieuses qui sacrifient tout à leur foi.

Dans ces moments de griserie factice elle se considérait comme une femme supérieure et affranchie de tous devoirs. Alors elle s'ennuyait au chevet de sa mère. Elle tâchait d'étudier son chant, de travailler sa voix..., mais elle en avait vite assez.

Elle se sentait le besoin de sortir. Elle sortait, sa mère étant plus que jamais incapable de formuler un refus ou seulement un reproche.

Hélène retournait, accompagnée de sa femme de cham-

bre si peu gênante, comme au temps de ses folies, chez Demètre Knégévine, pour « rire un brin », car, en dépit de la nullité de ce gommeux, la jeune fille continuait de le trouver drôle, amusant et de l'aimer beaucoup, ou chez Henri qu'elle se plaisait à voir travailler et avec qui elle restait des heures, installée comme chez un amant. Elle prenait place près du poêle ou sur le canapé déchiré par endroits et sur lequel traînait une robe de soie Louis XV sale et passée, un « décrochez-moi ça » d'atelier, ou bien elle ouvrait le piano et chantait, ce qui ravissait les modèles.

Elle frappa un jour à la porte du peintre les cinq coups convenus. Henri vint ouvrir, la palette à la main.

« J'ai modèle nu, ma chère, je ne peux pas vous recevoir.

— Une femme ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait ?

— Ça va peut-être la gêner.

— Demandez-le-lui. »

Henri rentra dans l'atelier, parla un instant au modèle.

« C'est une jeune fille du monde, elle est très drôle, pas bégueule... qu'est-ce que ça te fait?... elle fera du piano.

— Bien, fais-la entrer, » répondit la fille.

Hélène fut enchantée. Henri les présenta l'une à l'autre, fort cérémonieusement comme dans le monde. On rit. Mais Hélène, sans aucune gêne, complimenta le modèle, une superbe créature.

« Est-elle bâtie, hein ? » disait Henri en reprenant la séance.

Hélène défit son chapeau. Elle regardait cette femme, qu'Henri avait placée dans une pose étrange, comme s'il l'eût arrêtée dans le geste le plus naturel, le plus banal.

Ce n'était pas, en effet, l'académie commune, aux hanches qui basculent, aux reins qui se cambrent, au ventre offert, aux conventionnelles torsions. Elle semblait marcher, sans cependant que cette position trop accentuée fatiguât le spectateur par l'inachèvement de l'acte. Les bras restaient dans le mouvement vague suffisant à donner l'absolue impression de la vie. Au premier abord, ce défaut de recherche, d'apprêté, paraissait impudique : cette femme était nue pour être nue... ; mais à la contempler un instant dans cette nudité sans cause, l'impudicité disparaissait, la forme féminine exhalait sa poésie dans l'évanouissement des suggestions érotiques.

Hélène continuait de regarder le modèle, qui subissait cet examen sans gêne, et même avec une satisfaction marquée d'amour-propre.

« Comment va ta mère ? demanda Henri sans tourner la tête.

— Maman ? » répondit le modèle, étonnée de la question qu'au tutoiement elle avait prise pour elle.

Mais ce fut Hélène qui répondit :

« Elle va un peu mieux, je crois, ou plutôt c'est toujours la même chose. »

Ce tutoiement bouleversa du coup les idées du modèle sur les jeunes filles du monde. Elle se demanda si Devienne ne lui jouait pas une farce en lui donnant une cocotte pour une jeune fille. Et elle se mit à la considérer du coin de l'œil, autant que le lui permettait l'immobilité exigée de sa pose.

« Les épaules un peu plus effacées à droite, » dit Henri.

Sans s'occuper de sa visiteuse qui maintenant faisait le tour de l'atelier en habituée, Devienne plaquait sur sa toile, où de larges traits de fusain indiquaient encore les contours et le dessin de sa Vénus, les premières

et brutales touches de chair, accolées et non fondues dans la pâte luisante.

Pendant les repos il allait d'Hélène à Marthe, son modèle, prenant à la première un baiser sur le cou, à l'autre un baiser sur le sein, avant qu'elles pussent parer ces caresses, car, l'une pour l'autre, elles faisaient des manières.

Mais Henri s'installa près d'Hélène, sur le canapé, et détailla hardiment les qualités physiques de Marthe, qui siégeait maintenant dans un fauteuil sur la table à modèle.

Celle-ci, confuse, se leva, descendit de son piédestal et s'avança vers lui pour lui clore la bouche.

Le peintre lui prit la main et la força de s'asseoir sur ses genoux, puis, la maintenant dans ses bras, commença ses enfantillages.

« Qui qui aime bien sa petite Marthe? » disait-il avec une voix de bébé.

Et Hélène répondait pour la fille : « C'est Riri. »

Le modèle, au tour familier que prenait la conversation, jugea inutile de se composer et demeura avec complaisance dans les bras de son amant.

Vers trois heures et demie, Henri héla son concierge et fit monter des gâteaux et une bouteille de champagne.

Avec son esprit de rapin il lâchait des mots risqués dans des remarques drôles. Il obligea Hélène à tâter la douceur de la chair de Marthe. Puis il eut l'idée de compter ses grains de beauté.

« J'en ai quarante-trois, » dit-elle.

Mais on en découvrit un quarante-quatrième, caché... Elle fut toute surprise. Elle ne le connaissait pas.

« C'est que je ne peux pas le voir, » ajouta-t-elle.

Sa réponse fit rire et Henri courut au piano, où il

s'accompagna à outrance ce refrain de chanson à la mode :

Oh ! qu'il est drôlement placé,
 L'grain de beauté,
 L'grain de beauté,
 Oh ! qu'il est drôlement placé,
 L'grain de beauté
 D'A-gla-é !

Et devant la musique assez ingénieuse, à la vérité, Hélène se tordait de rire.

« En chœur ! » s'écria le peintre.

Et ils reprirent tous les trois ce refrain à pleine voix.

Un instant après, Henri se remettait au travail, tandis qu'Hélène, au piano, recherchait l'accompagnement du grain de beauté.

A quatre heures et demie, on sonna. La femme de chambre d'Hélène venait la chercher. Elle attendit sur le palier.

La jeune fille en s'en allant tendit la main au modèle.

Dès qu'elle fut partie :

« A la bonne heure ! dit Marthe. Elles vont bien, les filles du monde ! En voici une qui comprend la rigolade. Qui est-ce ? »

En arrivant chez elle, Hélène trouva son père furieux.

« Où étais-tu donc ? ta mère va très mal, très mal, les médecins sortent d'ici. »

Hélène, tout à coup, bouleversée, entra vite chez sa mère, dont elle prit la main sèche et fiévreuse.

Le visage de Vera s'était, en quelques heures, très sensiblement modifié ou du moins il apparut tel aux yeux d'Hélène apeurée. Une teinte jaunâtre, terreuse, aux yeux et au cou, s'étendait sur sa chair. Ses joues creuses haussaient les pommettes et ses cheveux blancs prenaient, par contraste, un éclat inaccoutumé. En quel-

ques jours elle avait vieilli de vingt ans. Bien que les progrès de la maladie eussent, depuis quelques jours déjà, défiguré peu à peu sa mère, Hélène était aujourd'hui seulement frappée de ses ravages.

Dans cette créature dominée par les nerfs, il y avait parfois comme des sensibilités qui dormaient et ne se réveillaient que sous une secousse de tout l'être. Son passage violent de la gaieté de tout à l'heure à la tristesse que lui causait l'image de la mort fit surgir sa tendresse et sa sollicitude filiale. Elle fut atterrée de voir sa mère en cet état. L'effroi d'un malheur l'empoigna.

Alors son dévouement se révéla, profond et intarissable. Elle ne quitta plus sa mère, elle se fit répéter par la femme de chambre les prescriptions, les conseils des médecins. Elle passa les nuits à veiller la moribonde.

La quatrième nuit, un bruit de portes qu'on ferme la tira de son assoupissement. Elle se leva, inquiète, de son fauteuil de repos et vint écouter à l'entrée du corridor qui desservait la chambre. C'était son père qui rentrait sans doute. Elle l'entendit, en effet, passer dans le couloir du côté opposé et sifflotant entre ses dents son air favori :

Mademoiselle, écoutez-moi donc !

Un hoquet de dégoût rejeta son corps en arrière. Son père rentrait on ne sait d'où. Il s'était amusé, il avait joué, il avait bu, il avait ri ! tandis que Véra, sur son lit, haletait.

..... « Cochon ! cochon ! » répétait-elle. Et, tremblante d'indignation, elle revint s'asseoir.

Mais soudain elle se vit, chantant comme lui, quelques jours auparavant dans l'atelier d'Henri, avec la même insouciance.

Ah ! elle comprenait maintenant ce mot si souvent dit

par Véra : « Tu es bien la fille de ton père ! » Pourquoi lui ressemblait-elle ? Malédiction sur lui et sur elle-même. Elle était aussi vile que son père, elle n'avait pas de cœur, c'était fini. Elle voyait la fange dont elle était pétrie..., elle était irresponsable... comme lui, peut-être, en somme ! elle avait la même infirmité morale : l'inconscience !

Et alors elle se prit en un tel mépris, en une telle pitié, s'abîma dans un tel désespoir d'être elle-même, qu'elle sanglota jusqu'au jour, la tête entre ses mains, le corps plié sur ses genoux.

Les jours suivants, le mal de M^{me} Glégorovitch empira. Des médecins appelés en consultation suprême annoncèrent la fin. On s'en tint aux ponctions fréquentes pour soulager la malade. Le ventre, les jambes, tuméfiés, en étaient à une hideuse enflure. Il semblait que la peau, tendue, fût sur le point de se rompre. La respiration s'écourtait chaque jour. C'était, dans sa poitrine, un déchirant essoufflement. Les suffocations se multiplièrent. Enfin, un matin vers trois heures, Hélène s'entendit appeler faiblement. Elle s'approcha de sa mère, qui lui prit la main et murmura comme en un souffle où l'on eût à peine distingué des paroles :

« Ma fille... »

Mais elle s'interrompit. L'inutilité des recommandations que Véra voulait adresser à Hélène l'arrêta. Elle pensa que le souvenir de ses dernières paroles ne servirait de rien sans doute à sa fille, sinon qu'à augmenter plus tard ses remords de ne pas les avoir suivies... Elle se tut, lui pressant seulement la main avec l'atome de force qui lui restait.

Elle expira une demi-heure après, sans dire adieu (n'avait-elle pas tout quitté déjà ?), sans spasme, sans une parole de haine ou de reproche. Elle en était arrivée

à sa plus douce résignation, sa plus douce échéance... Ce n'était pas la mort, c'était la délivrance.

Dès que la jeune fille, qui ne pouvait pas croire à ce malheur, comprit, au froid du corps, que sa mère n'existait plus, elle s'affaissa, assommée. On dut la porter sur un lit, où elle resta longtemps sans connaissance.

M^{me} Glégorovitch était morte d'une cirrhose compliquée d'une maladie de cœur et la date de sa mort fut le 31 janvier, une fin de mois. Des garçons de banque vinrent le lendemain présenter des billets, des créanciers troublèrent de leurs hautaines menaces cette paix de la mort.

Glégorovitch, terrifié, abruti par ce coup dont il présentait vaguement, par instinct bestial, les conséquences pour lui, demeurait dans sa chambre, enfoncé stupidement dans son affaiblissement mental, incapable de s'occuper de rien.

Tutich, appelé par un mot d'Hélène, se chargea de toutes les corvées, déclaration à la mairie, impression des lettres de faire part et autres démarches.

Sous la porte cochère le second secrétaire d'ambassade rencontrait des amis informés déjà de la catastrophe et qui venaient déposer des cartes. Alors il leur disait : « Ce pauvre Glégorovitch fait pitié. C'est un homme fini..., c'est bien triste. »

Et montant dans la voiture des Glégorovitch il criait, au cocher : « Aux pompes funèbres » sur le ton dégagé avec lequel il lui disait quelques jours auparavant : « A l'Alcazar ! »

Mais cette fois, seul dans la voiture de son ami, il s'y sentait bien. Une satisfaction vague des événements le soulevait. Il avait l'aise, l'intérieur sourire des gens qui pressentent la réussite, le but bientôt atteint.

Tandis que Tutich se rendait utile au dehors, le jeune Knégévrine, auprès d'Hélène, la soutenait pour pleurer, l'aidait, en l'étreignant, à porter sa douleur. Il était un point d'appui pour le cœur de la jeune fille, affalée ainsi qu'une fleur à longue tige après un ouragan.

Demètre était accouru tout de suite, dès le matin de la mort. Il avait déjeuné à côté de ces deux êtres anéantis qui ne mangeaient pas. Repas lamentable, silencieux.

Il passa la journée. Il resta aussi à dîner et la nuit il prit la veillée de la morte avec Hélène qui sommeilla un peu sur son épaule.

Demètre ne rentra chez lui qu'au matin pour les soins de sa toilette. Il avait juré à Hélène de revenir aussitôt changé.

Et il demeura encore avec elle la nuit suivante.

Le jour de l'enterrement, restée debout par on ne sait quel enracinement de vitalité, tuée d'avoir assisté à tout, à la mise en bière, à l'indifférent travail des employés de la mort, alors que ses forces s'étaient refusées à ce qu'elle étendit elle-même sa mère dans son étroit lit de soie, la pauvre fille a subi, dans l'accomplissement machinal de ses devoirs mondains, les serremments de main de la foule et de ses amies et les baisers et les consolations qu'elle n'entendait pas.

Mais lorsque la voix froide et calme du maître des cérémonies a donné le signal du départ, quand elle voit sortir de sa chambre, où tout à l'heure un bruit de pas, un murmure de voix, l'engourdissaient ainsi qu'une chanson monotone et triste, toutes les femmes qui l'entouraient, le vide des pièces ouvertes l'effraye. Elle a peur de se trouver seule, abandonnée, oubliée là, sur ce siège. Et elle étend son bras pour retenir Demètre qui, le dernier, va passer le seuil de la porte.

Elle se cramponne à lui...

« Reste, toi !... reste, je t'en supplie ! »

Elle l'entraîne sur un canapé où, tout contre lui, elle s'assoit, glacée, frissonnante.

Et ils demeurèrent ainsi longtemps, en leur pose habituelle. Elle, penchée sur son épaule, lui la soutenant de son bras passé autour de sa taille.

De temps en temps, sur le front d'Hélène, Demètre impose ses lèvres, tandis que de ses yeux hagards et fixés sur le parquet elle suit mentalement le convoi de sa mère qui se dirige vers l'église...

Elle observe à chaque instant la pendule, y calculant le temps que le cortège peut mettre pour arriver au porche. L'itinéraire est simple : le boulevard de Courcelles, la rue Daru.

Elle pense : « Maintenant on doit être arrivé. » Elle voit le tableau lugubre des hommes qui montent sur le corbillard, relèvent le drap noir et font glisser la boîte de chêne qu'ils portent lourdement de leur pas cadencé au catafalque. Et le catafalque se dresse devant elle, encadré de ses lumières, avec ses quatre torchères d'argent aux flammes vertes et les constellations de cierges tenus par les assistants et les fleurs entassées.

Le prêtre vient bénir et la messe commence. La foule levée, écoute silencieuse la nasillarde psalmodie des chantres qui, sous la coupole aux ors ternis, retentissante comme un caveau, de là-bas la fait tressaillir.

Oh ! certes, quelque chose d'elle était enfermé à jamais avec la morte. Quoi ? Le meilleur d'elle-même, sans doute. Elle sent en elle comme la plaie de ce que cette mort vient de lui arracher. Elle se demande ce qu'elle va devenir. Elle est seule, maintenant, bien seule, sans soutien, sans affections. Elle se fait l'effet d'une amputée d'une jambe à qui l'on aurait encore soustrait ses béquilles.

Sa mère ! n'était-elle pas tout ce qui lui restait de bon,

sa force morale, son guide ? Où se diriger maintenant ? Il lui semble être seule dans les montagnes, entourée de précipices, sans point de repère. Qui donc viendrait la secourir ? Voilà qu'elle perdait tout en un seul jour, jusqu'à son orgueil, jusqu'à son intérêt d'être au monde.

Mais la messe doit être finie..., le convoi repart... Oh ! les cahots de la lente voiture noire ! Oh ! le cimetière !...

Et son père qui va revenir... Dieu !... vivre avec son père... non... jamais !

Elle se pressait plus encore contre Demètre, qui obéissait par amitié, sans émotion, se laissait étreindre avec l'indifférence des êtres qui n'aiment pas mais qui subissent, par compassion, les caresses. Elle provoquait des serremments de ses bras auxquels elle se réchauffait un peu. Elle se hissait de toutes ses forces à la seule affection qui lui restât.

Knégévine demeura ce soir-là encore.

Glégorovitch se retira de bonne heure dans sa chambre, Hélène entraîna Demètre dans la sienne.

Vers dix heures il la décida à se mettre au lit.

« Allons, tâche de dormir, adieu... »

Mais son mouvement de départ fit peur à Hélène. La solitude, la nuit, dans sa chambre, l'effraya.

Elle dit :

« Oh ! non, ne t'en va pas, Demètre, je ne m'endormirais jamais..., j'ai peur. »

Alors il passa dans le salon tandis qu'elle se couchait, ayant accepté d'attendre qu'elle dormît pour se retirer.

Mais elle ne put s'endormir. Une de ses mains serrait le poignet du jeune homme, assis près de son lit. Deux fois il essaya en vain de se dégager. Ce fut lui qui ferma les yeux le premier, dans le fauteuil glissé au chevet du lit d'Hélène.

Elle le retint aussi le lendemain.

Tous les matins il revenait fidèlement, d'ailleurs, se constituer prisonnier. Mais elle fit en cachette de son père, qui ne mettait jamais les pieds chez elle, dresser chaque soir un lit sur son canapé. Elle fermait à clef la porte qui communiquait avec la chambre de sa mère... pour elle froide et noire comme un tombeau... Elle redoutait des réveils effroyables au milieu d'hallucinations. Savoir Demètre à côté d'elle lui était une quiétude. Sa présence seule suffirait à dissiper l'effroi de ses visions. C'était aussi comme de la tendresse toute prête qui demeurait à sa portée.

Or, la huitième nuit, la dernière nuit que le jeune homme, d'un accord commun, dût passer auprès d'Hélène, elle se dressa tout à coup sur son lit, réveillée en sursaut par un cauchemar. Des croque-morts voulaient la prendre, la mettre dans le cercueil de sa mère. Son père les commandait. Elle résistait, se tordait pour se dégager de leurs poignes de fer ; elle hurlait et elle voyait le visage jaunâtre de Véra, qui avait l'air de dire dans son sourire de momie :

« Viens, viens donc, mon enfant. Écoute-moi ! »

Demètre, au cri qu'Hélène avait poussé, s'était éveillé.

« Tu es là, Demètre ? » demanda Hélène avec inquiétude, ne se souvenant plus bien s'il la gardait encore cette nuit-là. Elle attendit sa réponse, dans l'épouvante de se trouver seule, avant d'ouvrir les yeux.

« Oui, dit-il. Qu'as-tu ? »

Mais elle, doutant encore de sa voix :

« Ta main, ta main, donne-moi ta main... Viens, j'ai peur..., j'ai froid... »

Demètre se leva et dans l'obscurité, à tâtons, rencontra le bras nu de la jeune fille. Il le saisit et sa main remonta peu à peu sur cette chair douce et fraîche. Il se pencha

sur elle pour la baiser au front. Elle haletait comme après une course.

Il ralluma la veilleuse éteinte, puis il revint près d'elle et la berça comme s'il eût bercé une enfant.

Mais ce corps malléable et flexible, ces bras, ces épaules nues, si chauds de ton à la lueur de la veilleuse, l'attiraient irrésistiblement. Alors il multiplia ses baisers, des baisers lents et comme respectueux, puis il les descendit du front aux seins. Enfin, dans un mouvement rapide, il déborda les draps et se glissa au côté de la jeune fille.

Et quelques instants après, il eut cette fille, brisée, anémiée, qui se livra par indolence, dans une sorte de renoncement à tout, une lassitude inconsciente de se cramponner encore sur cette glissade effrénée et fatale, et l'espoir d'en finir ainsi avec ses hésitations.

.....

Et, lui, trouva une vicieuse satisfaction à aimer cette créature douloureuse, aux sens atrophiés, à greffer sa jouissance sur cette inertie.

XIV

Pendant qu'Hélène pleurait la mort de sa mère et se livrait aux dégoûts de la vie et d'elle-même, Geneviève, au contraire, revenait à ses illusions chéries, alors que tout lui disait d'y renoncer à jamais.

En ce jour de joie absolue, qu'elle inscrivit sur son journal, qu'elle souligna de gros traits à l'encre sur son calendrier, qu'elle grava dans son cœur ineffaçablement, elle avait reçu le merveilleux trousseau acheté par sa mère et elle avait passé la matinée à l'étaler dans une chambre libre, un peu grisée malgré elle, malgré ses répugnances, par cette féminine ivresse de manier du beau linge fin et soyeux, ces chemises de batiste à entre-deux brodés, chemises de nuit à jabots de dentelle, ces autres moins luxueuses mais élégantes encore, ces fichus, ces jupons, ces pantalons. Tout cela semblait devoir fondre au toucher et couvrait l'immense table, dressée expressément, d'une blancheur mousseuse faite du bouillonnement des ruchés, des plastrons de valenciennes, passant des matités jaunâtres aux matités bleuâtres, et égayée par les broderies en soie rouge des initiales, par les filets brillants des satins nuancés faufiletés dans les coulisses et les faveurs bleues ou roses ficelant chaque objet.

Sur une autre table, mais alors empilé, luisait le linge de table à côté du pelucheux linge de toilette et des draps de fine toile de Hollande, brodés à la main.

La jeune fille avait étalé dans un coin, des peignoirs blancs, délicieusement et fragilement confectionnés avec, à la ceinture, une cordelière de soie et des dentelles de Malines, tombant du col au bas.

Geneviève, comme les femmes d'ordre, aimait le linge. La possession de ce trousseau délicat et luxueux la mettait en un bien-être subtil. Ses bijoux de fiancée étaient loin de lui avoir procuré ce plaisir, car, généralement choisis contre son goût, offerts par des mains grossières, ils n'avaient pu dissiper un instant ses peines. Mais son trousseau, elle et sa mère, seules, l'avaient choisi. Il était l'œuvre de leurs coquetteries intimes, qui étaient les mêmes. Elles l'avaient composé sinon avec amour, du moins avec intérêt. Une partie des économies de Claire y avait passé, et Geneviève, à ces futilités féminines, s'était distraite jusqu'à perdre son alanguissement, jusqu'à oublier momentanément la répulsion que lui inspirait ce mariage. Les cœurs les mieux trempés, les plus entiers dans leurs passions, ont de ces petites défaillances, sortes de capitulations envers leurs volontés d'aimer ou de haïr, détentes fugitives dans leurs sentiments les plus arrêtés.

Et ne remarque-t-on pas d'ailleurs qu'au plus fort des angoisses, aux plus déchirants chagrins, l'esprit s'abandonne tout à coup à des distractions inexplicables dont on a honte, ou à des insensibilités passagères qu'on se reproche. Tant nous sommes soumis à la « bête » que nous ne pouvons pousser notre douleur aussi loin que nous le voudrions.

Chez Geneviève, ce moment de bien-être s'expliquait par l'entassement des longues semaines uniformément tristes..., où aucun incident de sa vie ne l'avait encore arrachée une heure à ses appréhensions désespérantes.

Elle entrait dans le sixième mois de ses fiançailles, elle

s'était résignée, à cause de sa mère, rien que par amour filial... En six mois, bien des plaies se ferment, bien des maux se résolvent. La nature réclame du soleil... Le soleil, c'est la joie. Et la jeune fille en avait tant besoin, que l'examen de la marque brodée du linge, qui eût pu la rappeler à la réalité poignante, ne l'avait même pas frappée. Ses yeux étaient passés sur ces lettres G. D. sans en remarquer autre chose que les couleurs et la façon habile du point.

Comme, vers midi, elle avait tout placé et jeté un dernier coup d'œil sur l'exposition de son trousseau, l'institutrice suédoise de son frère entra précipitamment et, tout essoufflée, mais avec de la joie dans l'écarquille-ment des yeux et le demi-sourire de la bouche, lui jeta ces mots :

« Mademoiselle, descendez vite. Monsieur vient de rentrer... Vous allez être bien contente... C'est fini avec M. Desmarquets ! »

Geneviève, subitement rouge, restait à regarder cette fille, ne comprenant pas.

Celle-ci reprit :

« J'ai compris ça, à des mots, en passant... Mais venez. On m'envoie vous chercher. On est à table.

— Vous êtes folle, reprit Geneviève ; que voulez-vous me dire ? »

Mais elle descendit vite tout de même, l'esprit bouleversé, et elle entra dans la salle à manger, retenant son impatience de connaître ce qu'il était advenu.

Tout de suite, elle chercha dans les yeux de sa mère. Était-ce un sourire qui errait sur les traits de Claire ?

Le patron, en face, déployait sa serviette, muet, indifférent.

Il semblait à Geneviève que son cœur avait cessé de battre.

Enfin, M^{me} Lindgren dit :

« Une grosse nouvelle, ma chérie... Tu n'es plus fiancée. Ta dot ne convient pas à M. Desmarquets.

— C'est vrai ? demanda Geneviève, oppressée et dont le visage déjà s'illuminait.

— Mais oui. »

La jeune fille se leva, poussant un râle de jouissance, se jeta au cou de sa mère, glissa à ses genoux et pleura. Elle pleura délicieusement, en une ivresse nerveuse, rejetant d'une fois, parmi l'abondance des larmes, tout le fiel amassé en elle. Ce fut un exquis soulagement.

En un instant elle oublia les tortures souffertes, les froissements de son cœur. Il entra en elle un tel rafraîchissement, qu'elle en éprouva pour tout et pour tous une reconnaissance infinie. Elle n'en voulait plus ni à sa mère de n'avoir pas suffisamment pénétré sa douleur, ni à son beau-père de s'être montré dur. Et quand, sous ses efforts, ses larmes s'apaisèrent, elle trouvait bête de pleurer ainsi de joie, elle se leva, séchant ses paupières et avant de reprendre sa place, après une imperceptible hésitation, elle courut embrasser le patron, qui fronça le sourcil d'abord, puis se laissa faire, n'osant refouler cet essor de joie si sincère, si profonde, et accepta ses remerciements immérités.

Ce fut à peine si Geneviève mangea, tant elle était vivante et au-dessus des besoins de la nature. Elle était transportée hors des sphères où l'on souffre. Elle se sentait même perdue au milieu de ce bonheur inattendu qui faisait irruption en son cœur tout en l'étourdissant un peu. Si bien qu'elle restait interdite, ainsi qu'un pauvre entre les mains duquel tomberait une fortune, ne sachant par où commencer pour en jouir...

Enfin, elle se fit raconter les détails de la rupture. Au moment de conclure légalement le mariage, Desmar-

quets, en homme d'affaires habile, avait envoyé un de ses oncles s'entendre avec M. Lindgren sur la dot et le prier de la déposer chez un notaire avant le mariage. Au train de la maison, aux renseignements commerciaux, le commissionnaire aux halles avait présumé que cette dot s'élèverait à deux cent mille francs.

Le patron avait reçu le matin même, à son bureau, l'envoyé de son futur gendre. Il avait déclaré ne donner à sa fille que cinquante mille francs, plus le trousseau, évalué à vingt mille. Il payerait les frais de la cérémonie religieuse.

Ces cinquante mille francs, c'était la somme brute donnée à Clara par le père de Geneviève. Lindgren les avait pris et versés dans le capital de sa maison de commerce, et les deux ou trois mille francs qu'ils rapportaient lui servaient à payer à Claire l'entretien de sa fille.

L'oncle s'étonna. Son neveu lui avait parlé de deux cent mille francs, de cent cinquante mille au moins.

« Je ne donnerai jamais plus. C'est cinquante mille francs, avait répondu Lindgren, et je regrette que cette question ne soit pas venue en son temps. »

L'individu avait rapporté à Desmarquets la réponse du beau-père et il était revenu déclarer, trois quarts d'heure après, que dans de telles conditions et devant un pareil malentendu... son neveu retirait sa demande.

Lindgren, embêté de voir que le marchandage tournait contre ses prévisions, offrit vingt mille francs de plus...

« M. Desmarquets exige au moins cent vingt mille francs, c'est son dernier mot. »

La différence des propositions était trop grande pour que jamais les deux parties s'entendissent. Et si vif que fût le désir de Lindgren de se défaire de Geneviève,

encore ne voulait-il pas que cela lui coûtât trop cher.

« Alors, monsieur, dit-il en se levant, je rends à M. Desmarquets sa parole. »

Lindgren, devant Geneviève, modifia son récit en l'abrégeant, et il ajouta :

« Décidément, Hélène Glégorovitch l'avait bien nommé, ce monsieur ! »

Geneviève, ce jour-là, aima presque son beau-père. Elle résolut d'être plus indulgente pour lui.

Sa première idée fut de prévenir toutes ses amies. Elle aurait voulu leur envoyer des télégrammes. Elle écrivit immédiatement à Hélène.

« Oh ! que je suis heureuse ! » s'exclamait-elle par moments.

Mais sa joie débordait trop dans ses lettres. Elle y laissait supposer que cette union eût été pire qu'un mariage de raison. Claire les corrigea. On donna des motifs vagues d'argent, en se bornant à ne pas manifester de regret.

« Faut-il me désoler, finissait-elle, de ne pas devenir la femme d'un monsieur qui ne m'épousait que parce qu'il me croyait *beaucoup plus riche* que je ne le suis ? Je regrette seulement que son amour ait été si tardivement éprouvé. »

Comme, les jours qui suivirent, la vie lui fut plus aimable et riante ! Elle vivait maintenant comme les choses, comme les plantes, les arbres, les fleurs, celles du moins qu'on n'abîme pas. Son cœur, recroquevillé et desséché depuis des mois, semblait reprendre sa forme d'autrefois, son épanouissement nécessaire. Son aise était pareille à cette jouissance de la terre dès que, brûlée et tarie par un long soleil, une ondée abondante passe, la désaltérant. La nature, exténuée, semble alors reprendre sa marche, les boutons éclosent, les feuilles,

lavées de la poussière, respirent librement. Sous la fraîcheur de l'eau, les tiges se ravivent et, maintenant, propres et nettes sous le soleil revenu, les plantes boivent, en les savourant, les dernières perles qui pendent encore au bout de leurs feuilles ou demeurent plus sûrement dans la vallée de leurs pétales.

Geneviève revenait en arrière, à ses vieux rêves, reprenait la route charmante dont on l'avait détournée et elle oubliait tout, elle pardonnait à tous, elle se sentait neuve, libre et si complètement heureuse, que ses tourments de la veille lui semblaient déjà de plusieurs années derrière elle.

Tout de suite, après la première secousse de cette joie brusque, sa pensée retrouvait Henri. Comme elle la voyait précise dans tous ses détails, cette scène du hamac à Ville-d'Avray sous les grands arbres, près du petit lac aux oiseaux... Il la contemplait, debout, face à elle. L'une de ses jambes au repos croisait l'autre, ne touchant terre que de la pointe du pied, tandis que son bras droit replié prenait un fragile point d'appui sur les cordes en éventail de la nacelle. Et elle entendait ces mots, ces mots inoubliables :

« Si j'avais de quoi vivre deux, je ne vous laisserais pas à lui ! »

Eh bien, elle attendrait qu'il gagnât plus d'argent. Elle pouvait bien attendre, maintenant. Oh non ! pas d'autre que lui..., pas d'autre !

Elle était si gaie, si enfantinement gaie, qu'elle se prenait à sauter, à courir par l'appartement comme une folle. Elle ne pouvait pas demeurer en place. Elle avait besoin de mouvement, de rires, de gestes. Si bien que pour ne pas paraître trop enfant, elle n'osa plus sortir de sa chambre, où elle allait et venait, s'arrêtant parfois devant sa glace, y contemplant son visage éclairé, rose,

son rire naïf qui s'adressait à tout, aux choses, à la vie ! Puis, dans des transports soudains, elle croisait ses bras sur sa poitrine et des deux mains se prenait par les épaules comme pour s'offrir à son bien-aimé, dont l'image errait toujours devant ses yeux, et elle murmurait à haute voix :

« Je suis à toi, je suis à toi ! »

La joie de Geneviève atténua l'ennui qu'au fond Claire et son mari prenaient de cet incident. Pour Lindgren, c'était une affaire manquée, et Claire n'était pas sans craindre le tort qu'une malicieuse interprétation des événements pouvait lui apporter dans son entourage. Devant l'exubérance joviale de Geneviève, ils auraient eu mauvaise grâce à montrer leur dépit, mais ils n'en demeurèrent pas moins préoccupés pendant quelque temps.

Lindgren, le soir, à table, demanda en parlant de Desmarquets qu'on couvrait de mépris :

« Qui donc nous a fait connaître cet individu ? »

On se rappela qu'il avait été présenté à Villers par M. et M^{me} Coffin.

« Nous ne les recevrons plus, ces cochons-là, » dit Lindgren.

Il était temps d'ailleurs de briser là avec leurs premières relations. Ces gens de rien, prétentieux au possible, aux affectations grotesques de hautes manières faisaient tache maintenant dans leur salon.

Et puis, ils en avaient appris de belles sur le compte de M^{me} Coffin ! Ce n'était pas là son nom matrimonial. Elle était veuve d'un banqueroutier frauduleux mort à l'étranger, et son neveu n'était autre qu'un fils conçu depuis la disparition de son mari. Les Couche, c'était bien autre chose : une ancienne proxénète épousée sur le tard par un commis principal d'administration, retraité

et chevalier de la Légion d'honneur. Vraiment ils n'avaient pas eu la main heureuse ! Dans quel monde les eussent enfermés ces déclassés à origine et à fortune suspectes.

« Comme on a tort tout de même, dit Claire, de se lier si vite avec les gens qu'on rencontre aux bains de mer ! »

Aussi chacun fut d'avis qu'il fallait faire peau neuve et biffer de leurs listes ces infimes qui les compromettaient.

Alors M^{me} Lindgren, qui travaillait à ce projet depuis longtemps déjà, proposa pour faciliter l'élimination d'acheter avenue Kléber un hôtel délicieux qu'elle avait visité plusieurs fois et de s'y installer tout à fait confortablement, afin d'y donner, dans le courant de l'année, quelques jolies fêtes. Lindgren, qui jusqu'ici n'avait pas voulu entendre parler de cette acquisition à cause de l'éloignement du quartier, sembla apprécier plus favorablement cette fois l'idée de sa femme, d'autant qu'il songeait de son côté à s'offrir une voiture pour son service personnel.

Leur installation là-bas marquerait entre les Couche, Coffin et C^{ie} et eux la scission définitive. On donnerait un bal d'inauguration à invitations triées. On chercherait quelques « clous ». Non. Il valait mieux ne pas trop provoquer de retentissement. On ferait bien les choses, luxueusement mais simplement, sans avoir recours à des inventions trop originales.

Dans le jardin d'hiver, par exemple, on dissimulerait l'orchestre derrière des plantes. On parla de faire chanter des valse par des chœurs, mais cela fut jugé excessif.

Le patron accepta en principe et se décida trois jours après. Il s'occupa de l'acquisition de l'hôtel, donna congé

à son propriétaire. L'emménagement étant impossible avant six mois, Geneviève, impatiente de revoir Henri, mit dans la tête de ses parents de donner encore un grand dîner rue du Général-Foy, une sorte de dîner d'adieu. Il fut ainsi convenu.

Quelques jours après, comme la jeune fille et sa mère dressaient la liste de leurs invités, la restreignant aux intimes, aux sympathiques, Geneviève dit :

« Quel ennui qu'Hélène soit en deuil !

— Hélène ! fit Claire avec un étonnement malicieux, tu aurais invité Hélène avec Henri ?

— Oh ! je n'ai plus peur, répondit naïvement Geneviève.

— Ah ! ah ! reprit M^{me} Lindgren, contez-moi ça, sainte nitouche. »

Sans se faire prier, tant il lui était doux de formuler ces choses si chères à son cœur, elle raconta la journée de Ville-d'Avray, ce qu'Henri lui avait dit. Elle avoua même leur long serrement de main à la porte, avant de se quitter. Elle livrait à sa mère ses moindres croyances, les exaltations ingénues de son imagination aimante.

Cependant Claire ne voyait pas dans les preuves d'amour que Geneviève lui rapportait, que Devienne fût disposé à épouser sa fille. Mon Dieu, il était possible qu'il la trouvât séduisante et qu'il eût pensé un jour à faire d'elle sa femme, mais ce projet était-il demeuré en lui ? Les enthousiasmes d'autrui ont la particularité de ne provoquer que doutes chez ceux auxquels ils sont confiés. Claire entrevit une déception pour sa fille.

« Allons, dit-elle, ne fais pas de trop beaux rêves... Henri est un gentil garçon, mais c'est un artiste, et les artistes sont des blasés qui s'emballent... Prends garde ! »

Mais Geneviève, confiante, en fut quitte pour regretter

son aveu et attendit avec impatience l'occasion de démontrer à sa mère que ses prévisions étaient fondées.

Ce jour-là, Henri n'arriva qu'à sept heures vingt pour sept heures et demié. Geneviève avait pourtant espéré qu'il viendrait de bonne heure. Elle l'excusa, naturellement. Puis elle pensa qu'étant placé à côté d'elle à table, il lui dirait aisément ce qu'elle attendait de lui. Les apartés sont si faciles quand on est nombreux ! Et d'ailleurs, ne serait-il pas compris à demi-mot ? aurait-il seulement une phrase à faire ?

Quand, cérémonieusement, les invités furent passés dans la salle à manger et eurent cherché leurs noms sur les menus, Geneviève et Devienne se souvinrent en même temps du dernier dîner donné à cette même table où on les avait placés en face l'un de l'autre ; mais ils gardèrent le silence.

Le repas fut en somme assez terne. Bien qu'il y eût une vingtaine de personnes à table, parmi lesquelles les Olsen et les Rougeul, l'entrain manqua. Du moins, telle fut l'impression de Geneviève, qui fut frappée d'une certaine froideur ou plutôt d'une sorte de mouvement de recul chez son voisin, dans son souci de participer aux conversations générales, d'éviter des propos chers aux âmes qui se cherchent, où il n'est question que de soi.

Bien plus, Henri traitait Geneviève comme une jeune fille qu'il eût vue pour la cinquième ou sixième fois. Il lui échappa de l'appeler mademoiselle au lieu de Geneviève comme il en avait la coutume. Alors, de son côté, la pauvre ne sut bientôt plus que dire. Son visage s'attrista sensiblement. Les attirantes affinités de leurs deux cœurs s'étaient insensibilisées, cela faisait grand froid au cœur de Geneviève. Au dessert, à l'heure justement où ce cœur aurait dû s'ouvrir, il venait douloureusement de se refermer sur lui-même.

La soirée parut bien longue aussi. Henri alla au fumoir, accepta une partie de billard, délaissant ouvertement son amie qui tâchait de suivre, tout absorbée qu'elle fût dans son unique tourment, le futile caquetage des femmes.

En vérité, Henri avait reçu l'invitation des Lindgren avec une grosse contrariété. Du jour où il avait appris la rupture des fiançailles de Geneviève, le souvenir de ses imprudentes paroles prononcées sous les arbres quatre mois auparavant le fit rougir de regret. Du diable en effet s'il avait pensé à Geneviève plus de quinze jours !

En somme, il ne l'avait jamais aimée, cette enfant, et pourtant il lui avait donné à croire qu'il l'aimait...

D'abord il avait résolu de s'excuser au dernier moment ; mais, sur les prières de M^{me} Rougeul qu'il fréquentait régulièrement depuis cette fameuse journée de Ville-d'Avray, il était revenu sur sa décision. Il fallait bien d'ailleurs qu'il revît Geneviève un jour ou l'autre... Il en serait quitte pour se montrer très froid, afin qu'elle comprît. C'était là encore le plus honnête parti.

Il avait atteint son but.

Vers minuit, Devienne prit congé de ses hôtes en même temps que les Rougeul. Tandis que, dehors, le chef de bureau courait après un fiacre, sa femme glissa ces mots dans l'oreille d'Henri :

« Après-demain, à quatre heures, chez vous. »

Il dit : « Bon, » puis il les mit en voiture.

La nuit était belle, un peu froide et sèche. Elle invitait à marcher. Ne se sentant pas fatigué, Henri descendit vers Saint-Augustin, prit le boulevard Malesherbes. Il marchait les mains dans les poches, d'où sa canne pointait, le collet relevé, allongeant le pas, songeant à cette histoire de tendresse avec Geneviève. Il réfléchit aux événements, se rappela cette journée d'été, merveil-

leuse, où la jeune fille lui avait paru si poétique, si attirante. Il la revit dans son costume rouge-feu, sous son grand chapeau de paille à coquelicots... A quoi s'était-il donc laissé prendre ?

Sans doute, à l'extase de l'œil, à quelque sensation confuse, à l'incantation de l'air pur, du soleil dans les feuillages, de toutes les couleurs, de toutes les harmonies de la nature. Peut-être encore à cette grâce que l'encadrement des choses et des êtres prêtait à cette enfant. Et aussi il avait eu pitié de la voir entre les mains de son goujat de fiancé. Mais combien en connaissait-il pourtant d'aussi charmantes qu'elle ?

Puis il se souvint qu'à cette époque il n'avait pas d'occupation de cœur ni même de maîtresse. A voir Geneviève étendue dans ce hamac, au milieu de ce jardin superbe, ç'avait été en son cerveau comme la réverbération d'un idéal poursuivi...

Comme c'était bizarre ! Aujourd'hui cette même jeune fille lui paraissait presque laide. Elle avait perdu son charme..., elle ne lui disait plus rien ni au cœur ni aux sens... D'ailleurs il n'avait plus aucune envie de se marier, il s'estimait suffisamment heureux... et plus libre... Suzanne — c'était le petit nom de M^{me} Rougeul — faisait une maîtresse exquise. Peut-être un peu obsédante, un peu jalouse, mais si agréable en somme et si belle de corps ! Quand on pense que c'est ce jour-là même, en cette partie de Ville-d'Avray, qu'il l'avait connue ! Ce hasard le fit sourire.

Il était arrivé à la Madeleine. Il eut la velléité d'entrer dans un café. Mais n'ayant soif de rien, il préféra retourner sur ses pas et rentrer.

Il pensa : « Mais c'est mardi aujourd'hui... » Alors il hâta le pas, car le mardi était un des jours de la semaine où son modèle couchait chez lui..., une magni-

fique créature aussi, celle-là, plus fine que Suzanne Rougeul et qui était tout à fait drôle...

Il était revenu à Saint-Augustin, avait pris le boulevard Haussmann et tourné dans la rue de Courcelles, laquelle le menait directement chez lui.

Dans le silence de cette large voie déserte, le bruit cadencé de ses pas se répercutait. Il prit la rue de Vigny, passa devant la maison des Glégorovitch, vers l'appartement desquels il tourna la tête. Ses regards pénétrèrent dans le salon d'Hélène où, à travers les jours des persiennes, il apercevait de la lumière. Et il se dit :

« C'est comme celle-là ! Qu'est-ce que j'en ferais maintenant ? Ç'eût été une rude boulette !... »

Derrière ces persiennes blanches, sur lesquelles Henri, souriant à ses souvenirs et heureux des événements, avait jeté, en passant, les yeux, Hélène, cette nocturne créature qui ne dormait bien que le matin, attendait le sommeil, comme chaque nuit, à côté de son inséparable compagnon qui fumait et lisait, se laissant docilement interrompre par les propos intermittents de la jeune Slave. Elle lui jetait, au hasard, des questions qui, sous une apparence futile, étaient grosses, en dessous, de méditations sérieuses. Car Hélène comprenait bien que cette vie actuelle, cette vie inconsciente qui coulait sans savoir où, ne durerait guère.

Maintenant que la nature avait triomphé de la douleur, la jeune fille réfléchissait froidement à la position que lui faisait la mort de sa mère. Pour éviter toute explication avec son père et aussi pour être renseignée avec plus de véracité sur l'état de sa fortune, elle avait écrit au notaire de Belgrade. Elle savait qu'il lui restait au pays deux propriétés estimées, lors de leur dernier voyage, à cent dix mille francs. Mais Véra, avant de mourir, ayant reconnu certaines dettes de son mari — des dettes d'honneur, — il ne fallait guère compter que sur un patrimoine de quatre-vingt mille francs environ. Aidée du peu de connaissances que Demètre avait ramassées à l'École de droit, elle examinait les conditions nouvelles, pécuniaires et autres, où elle se trouvait

maintenant. Elle se proposait de profiter le plus promptement possible, en dépit des vaines et sévères considérations mondaines, des plus minimes avantages et droits d'indépendance que lui procurerait la loi. Aussi bien, maintenant, elle se fichait du monde et d'elle-même. Lasse de souffrir pour la morale, de se morfondre pour les apparences, elle était prête à vivre libre selon son idéal et pour le repos de ses nerfs, en dépit de la malédiction de sa famille et du mépris de ses amis.

Cependant les jours passaient, uniformes, tristes et vides. Cette nouvelle vie vers laquelle Hélène se savait fatalement poussée restait à ses yeux obscure et inexplorée. Elle cheminait comme à travers un brouillard. Elle attendait non sans impatience les circonstances qui devaient la sortir un jour ou l'autre de l'ornière suivie jusqu'ici.

Depuis deux mois que Véra était morte, elle tolérait son père par raison. Elle le considérait chez elle, comme autrefois chez sa mère, en parasite. Et, bien qu'il ne s'occupât plus de ses actes, qu'il évitât de lui adresser des observations, c'était déjà trop pour Hélène de le voir à chaque repas. Ils mangeaient sans se parler, avec la plus froide indifférence l'un pour l'autre. La maison marchait sur une assez forte somme qu'Hélène avait découverte dans le secrétaire de sa mère et dont elle avait remis à Glégorovitch la plus grande partie le lendemain de l'enterrement, alors qu'ébranlée encore par la douleur, tout lui était égal.

Cela leur avait épargné à tous deux jusqu'ici bien des discussions d'argent.

Hélène, d'ailleurs, un peu pour arrêter tout froissement de ce genre, avait obligé Demètre à vivre à leur table. Sans lui elle eût mangé à part, bien certainement. Elle savait gré à son frère d'adoption de lui sacrifier tout

son temps. Il avait, du reste, presque élu domicile rue de Vigny. Il arrivait vers midi et ne partait que fort tard, vers les deux heures du matin, quand Hélène était couchée. Encore parfois y passait-il la nuit. Le jour, il lui tenait compagnie, comme eût fait un mari normalement amoureux. Il leur semblait à tous deux qu'ils étaient déjà amant et maîtresse depuis des années. Leurs caresses, leurs câlineries, n'avaient rien de plus transporté, de plus ardent que leurs caresses et leurs câlineries d'autrefois. De leurs curiosités d'enfants vicieux, de leurs recherches sensationnelles, ils étaient passés le plus naturellement du monde à la pratique de l'amour sans jamais, sans doute, s'être murmuré : « Je t'aime. » Et ils demeuraient en cet état de concubinage avec une merveilleuse simplicité, sans étonnement et sans regret, comme en une condition qui devait les unir un jour ou l'autre.

Même Hélène traitait un peu Demètre en enfant. Elle prenait soin de lui ainsi qu'une sœur aînée, ne le laissant jamais sans un sou. Le sachant très endetté, elle lui glissait de temps en temps quelques louis pour le jeu. Demètre avait assez de chance et cela le sortait parfois d'embarras.

Rien, apparemment, ne semblait changé dans la vie des Glégorovitch. De tous côtés Hélène recevait comme auparavant des marques d'amitié nombreuses. On venait assez souvent la voir, et elle eût pu se croire autant jeune fille qu'autrefois, appelée comme par le passé aux mêmes destinées que ses amies, sans des mots gros d'allusions involontaires et cruelles qu'il arrivait à chacun de lancer maladroitement dans la conversation en conseillant à la jeune fille d'espérer, d'attendre, de chercher un mari.

Ce fut M^{me} Lindgren qui, la première, rappela Hélène

à l'irrévocable de sa chute en lui parlant mariage. Elle l'avait trouvée si jolie, plus fine, plus distinguée que jamais en ses vêtements de deuil avec seulement, sur le noir, les clartés chaudes et blanchâtres du visage et des mains. La tristesse même de ses traits pâles lui seyait comme une parure. C'en était à lui conseiller d'être triste toujours, de se faire une coquetterie de sa douleur.

Claire jugeait si injuste qu'une telle fille ne se mariât pas, que malgré soi et malgré ses insuccès précédents, elle revenait encore au désir bienveillant de s'occuper d'elle à ce sujet. Un ironique sourire ayant aux premiers mots crispé les lèvres d'Hélène, Claire avait répondu en se levant pour prendre congé : « Mais si, mais si... Vous verrez..., laissez-moi faire. »

La longue et noire Hélène la reconduisit jusqu'à la porte, puis revint tomber avec lassitude sur son fauteuil byzantin. Elle s'y étendit dans un angle comme un drap mortuaire transversalement jeté sur ce meuble, l'extrémité traînant sur la peau d'ours blanc.

« Me marier ! pensa-t-elle. Il est trop tard. » Elle frémit alors sous la sensation du « Fatal » avec ce découragement, cette fureur contre soi des joueurs décavés et désorientés qui se sont abstenus lors d'une passe favorable.

Se marier ! Comment ? C'était bien fini. Elle s'était gâchée.

Allons donc, gâchée ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? un mot. Ineptie que la virginité ! Qu'est-ce que de n'être plus vierge ? S'en apercevait-elle ?

Et pourtant...

Elle ne savait plus. Le possible et l'impossible s'em mêlaient dans son cerveau. Quel chemin prendre, quel but viser ? Elle se sentait en une caverne obscure,

éclairée seulement par des lueurs sortant de terre qui brillaient comme des espoirs, mais qui s'évanouissaient subitement. Son isolement surtout l'effrayait. Prête à défaillir, elle ne savait personne derrière elle. Être fille ! être fille ! Être entretenue ! Par qui ? Oh ! ne pas voir devant soi, une main qui s'avance, ne pas entendre de voix, demeurer seule comme un navire perdu, sans boussole, sans voile, attendre... Quoi ?

Tout s'effondra en elle, autour d'elle. Sa tête alourdie, en tombant, lui fit une douleur au cou. Puis, plus rien... Elle avait perdu connaissance dans ce vertige de sa pensée.

Personne n'était là non plus quand elle revint à elle.

.

Et, rue du Général-Foy, Claire, au diner, parla d'Hélène et raconta la visite qu'elle lui avait faite. Elle plaignit la jeune fille.

« Elle aurait besoin d'être mariée le plus tôt possible. »

Mais le patron l'interrompit :

« Tu ne vas pas te mêler encore de ça, je suppose... Nous ne nous sommes que trop occupés de ces gens-là. »

Claire, arrêtée en son intime élan de bienveillance, rougit et, capitulant :

« Non, non, répliqua-t-elle vivement, n'aie [pas peur. »

Alors M^{me} Lindgren et Geneviève fréquentèrent moins Hélène, bien que protestant toujours de leur sympathie.

Et toutes les amies de la jeune fille agirent de même, par la force des choses, son deuil encore trop récent écartant l'orpheline de l'agitation mondaine où vivent les femmes de son monde.

Ce fut le vide, ce fut l'ennui ; mais l'ennui épais et enveloppant, l'ennui qui paralyse, l'ennui implacable.

Et elle restait seule et lasse sans fatigue à côté de son seul fidèle Knégévine.

Un jour qu'elle allait et venait ne sachant que faire, sans goût à rien, Demètre lui parla de reprendre ses études de chant. Pourquoi ne reviendrait-elle pas à ses projets de théâtre? Un beau jour elle se ferait engager sur une scène du boulevard, les Bouffes, les Nouveautés ou la Renaissance. Elle aurait bien autant de voix et de chic que les Granier, les Hading, les Ugalde et autres.... Quant à lui, il allait chercher un emploi de reporter dans un journal.

Au fond, il berçait ce rêve de rester l'amant de cette fille. Il la voyait lancée, gagnant sa vie au théâtre... et lui vivant autant que possible avec elle comme maintenant — ce qui était singulièrement dans ses goûts.

Hélène consentit. Ce serait peut-être la meilleure manière de sortir de cette existence détestable et nulle qu'elle menait.

Si elle réussissait, c'était le bonheur. Alors elle écrivit à M^{me} Des Rives qui, venant de recueillir d'inquiétants renseignements sur la fortune des Glégorovitch, ne put promettre à Hélène qu'une heure par semaine, « tant elle avait d'élèves maintenant ».

Elle craignait, au fond, de perdre trop de son temps pour n'être pas payée.

La fin du troisième mois de deuil fut marquée, en effet, par de désagréables réclamations de créanciers.

Hélène ne tint compte que des dettes acceptées ou occasionnées par sa mère. Entre autres, elle reçut la note des médecins consultés. Le chiffre lui en parut un peu gros. Mais M^{me} Des Rives, qui justement était présente, ne s'en étonna pas.

« Ah ! dame, ma chère amie, vous savez..., les médecins, ça cote le prix de leurs visites d'après le mobilier

des malades... Plus le mobilier est beau, plus c'est cher..., et vous avez un appartement princier ! Mais c'est encore les créanciers les plus accommodants... Vous penserez aussi à moi, n'est-ce pas?... »

Il y eut encore à payer l'addition du pharmacien, puis celle de l'agence qui s'était occupée de l'enterrement.

Pour ces dettes-là, Hélène télégraphia au pays afin qu'on lui envoyât les fonds nécessaires. Le notaire les lui adressa en lui annonçant qu'il ne lui reviendrait du bien de sa mère, après la vente prochaine de ses propriétés, que soixante mille francs environ. C'était là juste de quoi ne pas mourir de faim.

Elle estima qu'il lui fallait travailler et elle le fit avec zèle. Les dépenses de l'intérieur ne l'inquiétaient pas. Elle comptait que la maison marcherait encore six ou huit mois sur les dix mille francs qu'elle avait remis à son père au lendemain de l'inhumation et ce laps lui semblait suffisant pour trouver un engagement.

Mais les événements se précipitèrent.

Un matin la cuisinière frappa à sa porte, vers neuf heures et lui dit en la réveillant :

« Mademoiselle, je n'ai plus d'argent.

— Demandez-en à mon père.

— Monsieur m'a dit de m'adresser à Mademoiselle.

— Bien, fit Hélène, allez, je vais le voir. »

Hélène sauta hors du lit et ayant mis ses babouches et son peignoir, frappa à la porte de Glégorovitch encore au lit.

Grognon, énérvé, il avoua qu'il n'avait plus le sou et il se retourna dans son lit avec un mouvement d'impatience, s'étonnant que sa fille lui demandât des comptes.

En quatre mois à peine et sans rien payer des dettes urgentes, il avait donc dépensé dix mille francs ! A quoi, grands dieux ! On n'avait plus de voiture, on menait

l'existence la plus simple du monde. Et voilà qu'en quatre mois à peine tout était mangé !

La jeune fille, comprenant qu'il n'y avait rien à dire, tomba assise sur un siège et considéra avec hébètement cet homme étendu là sous d'épaisses et luxueuses couvertures, cette créature inutile, molle, enfouie dans son inertie, dans sa lâcheté, préférant dégringoler jusqu'à la dernière des misères honteuses, y entraînant les siens, plutôt que de renoncer volontairement à ses plaisirs et à ses vices, où il était vautré pour toujours, abandonné au courant des choses comme une charogne portée par les flots.

Oh ! tout le mépris, toute la haine bouillonnant dans le cœur d'Hélène pour cet homme ! Une rage pleine de cruautés enflait sa poitrine et, voulant éclater, la suffoquait. Ses doigts se crispaient sur la soie de son siège. Quoi faire, quoi faire ? Que ne pouvait-elle bondir sur ce corps et le déchirer des ongles et des dents, le faire souffrir jusqu'à la mort ?

Elle comprenait les criminels qui tuent.

Mais elle demeurait là, regardant toujours le dos de son père, l'œil vague, la bouche sèche...

Enfin, Glégorovitch fit un mouvement de tête sans se retourner tout à fait.

« Je lui ai donné mille francs il y a quinze jours, à la bonne, qu'est-ce qu'elle en a fait ? Si tu vérifiais ses comptes, ça ne serait peut-être pas arrivé. »

Hélène sonna la cuisinière et, la voix tremblante encore, elle dit :

« Monsieur vous a donné mille francs pour le mois, vous avez tout dépensé en quinze jours, où sont vos comptes ? »

La bonne alla chercher son livre et revint.

Elle expliqua que ce n'était pas étonnant. D'abord, sur

cet argent-là on s'était payé à la cuisine. Ensuite il y avait maintenant six personnes à nourrir à la maison, dont trois à la table. Du temps de Madame on n'était pas plus nombreux et on dépensait quinze cents francs par mois. D'ailleurs, elle n'aimait pas ces discussions-là. Elle était une honnête fille. Et elle ne tenait pas plus que ça à rester dans une maison où il se passait des choses révoltantes...

Hélène jeta sur la cuisinière un regard féroce.

« Sortez, fit-elle. Immédiatement ! »

Dès qu'elle fut partie, Glégorovitch donna raison à la bonne, enchanté d'avoir une offensive à prendre.

« Personne ne savait le rôle que jouait Demètre auprès d'elle... En tout cas, si elle avait tant besoin de lui, il n'était pas nécessaire de le nourrir ! »

Hélène, pâle, tremblante de colère, s'avança vers le lit de son père et, le corps penché sur lui, les poings fermés, prête à frapper, elle cria d'une voix rauque :

« Lâche, lâche, lâche ! je te hais. Va-t'en d'ici, voleur, je suis chez moi. »

Mais ayant peur d'elle-même, elle s'enfuit, et le claquement de la porte étouffa l'insulte que, la voyant partir, osa lui lancer le bohème en faisant siffler le mot :

« Putain ! »

Il se leva alors, secoué malgré son cynisme par cette scène et, ayant bu son café, il sortit.

La jeune fille était étendue par terre dans sa chambre, sans connaissance...

Quand Demètre arriva pour le déjeuner, elle lui raconta ce qui venait de se passer. Ah ! c'était bien la dernière fois qu'elle se révolutionnait, qu'elle s'évanouissait à cause de *lui*. Tout, tout plutôt que d

vivre un jour de plus avec cette chiffemolle. Non. Il n'était que temps pour sa santé de s'en aller, de ne plus voir son père; elle deviendrait folle, elle n'y tenait plus. Elle demandait du calme, elle avait besoin de respirer tranquillement, de détendre ses nerfs, de vivre dans la nonchalance de son cerveau.

Dès aujourd'hui elle chercherait une chambre, dans un hôtel, n'importe où. Elle y transporterait ses meubles et les objets auxquels elle tenait. Quant au monde, à ses potins, elle ne s'en souciait guère! Elle souffrait et cela était assez pour l'affermir dans ses résolutions.

Que lui importait qu'on dise : « Hélène Glégorovitch a quitté son père, elle s'est sauvée! » L'estime de ces bégueules à bourse pleine, de ces crétins qui ont le moyen d'être sévères : jolie blague quand il s'agit de la paix de sa vie, et de son bonheur, et de sa santé!

C'est bien beau la considération! Quel mot vide à côté de la douleur! Et quand les Dominguez et les autres, y compris les Lindgren, détourneraient la tête à sa rencontre, belle affaire! Après?...

Ah! c'était grotesque. Est-ce qu'elle ne pourrait pas leur rire au nez si elle était heureuse? Bien imprévu serait l'affront qui l'offenserait alors. Et toutes les petites amies, ces poseuses et ces fières, passeraient à son côté se bouchant le nez et baissant les yeux, que ce mépris n'ôterait rien à sa satisfaction de ne plus grelotter la fièvre ni de gâcher sa beauté dans des convulsions. Des affronts! des affronts, à elle! elle s'en moque bien! Est-ce qu'elle n'est pas la première à se mépriser?

Elle parlait avec exaltation, déchirant entre ses doigts crispés son mouchoir de batiste et, quand elle eut fini, elle haleta, la gorge sèche.

Demètre se tenait devant elle sans la calmer, sans l'encourager, silencieux.

Elle reprit :

« Je ne veux pas manger ici. Nous allons aller au restaurant. J'ai encore un billet de mille francs, nous irons bien un mois avec ça.... »

Elle sonna.

Sa femme de chambre parut.

« Louise, je m'en vais d'ici. Voulez-vous me suivre?... »

— Oui, mademoiselle.

— Bien, je vous remercie. Faites venir la cuisinière et François. »

Les domestiques entrèrent. Elle dit :

« Vous avez assez de restes pour déjeuner. Vous les arrangerez pour la cuisine. Vous partirez dans la journée. Quant à vous, François, vous demanderez à Monsieur s'il vous garde... Vous vous arrangerez avec lui. »

Quand les gens se furent retirés, silencieux, Hélène continua avec la même volubilité nerveuse à jeter tout le fiel de son cœur. Elle parlait de son père toujours..., son ennemi.

Il verrait, ce soir en rentrant! Pas de dîner. Ni le lendemain. Il irait prendre pension chez son ordure. C'était bien à son tour de le nourrir... S'il pouvait y rester, encore! Elle rentrerait ici. Elle reprendrait possession de ses meubles.

Puis, pour vivre, maintenant que tout était mangé à la maison, elle irait trouver le directeur d'un café-concert. Elle se ferait engager. Elle gagnerait bien ses vingt francs par soirée! Ça serait sa vengeance. La fille de Glégorovitch à la Scala! Ah! ah! ah! l'ambassade! Elle rirait jaune, l'ambassade. La Glégorovitch! une fille de café-concert, une fille entretenue! car elle ne serait pas longue à prendre un amant. Et elle afficherait sa prostitution au Bois, dans une calèche. Et elle sourirait en croisant les voitures de ses amies scandalisées.

Ah! ah! on avait mangé sa fortune! On verrait! Elle mangerait celle des autres. A elle d'entraîner son père plus bas encore qu'il n'avait lui-même entraîné sa fille.

« Allons, ta démission, bonhomme! »

Elle se tut. Alors Demètre, qui n'avait pas un instant quitté son flegme, dit de sa voix lente :

« Tu n'auras pas besoin d'en arriver là. C'est presque fait. Ton père est rappelé au pays. Je tiens ça de Gorgovah. »

Cette nouvelle stupéfia Héléne. Non qu'elle appréhendât maintenant la réalisation de son souhait par un de ces retours à la générosité assez communs chez les êtres nerveux, qui souhaitent le mal à tort et à travers, mais parce que la soudaineté de la disgrâce de son père bouleversait d'un seul coup sa vie.

Ses yeux, au sursaut de tout son esprit, s'étaient démesurément ouverts, mais son regard allait au delà des objets à sa portée.

Elle balbutia :

« Mais alors, alors, il va falloir partir... Es-tu sûr au moins de ce que tu dis? Si tu courais chez Tutich?

— Ah bien, oui! Tutich! il ne me dirait rien. Il ferait l'innocent. Je te réponds qu'il ne mettra pas les pieds à la légation aujourd'hui. C'est lui qui est cause du rappel de ton père. C'est lui qui a tout mené. Il envoyait au pays des rapports sur ses faits et gestes, ses tripotages, ses maîtresses, l'affaire du tapissier... Et l'on dit qu'il passera premier secrétaire à sa place. »

La jeune fille était stupéfiée.

« Tutich, Tutich, Tutich? questionnait-elle, absourdie. Est-ce possible?

— Dame! c'est toujours Gorgovah qui m'a dit ça. Et ses renseignements viennent de son frère, secrétaire du ministre, là-bas. Toutes les communications confiden-

ielles de Tutich lui ont passé par les mains, il en a reconnu l'écriture... »

Hélène fixa ses regards à terre, puis elle dit en se levant :

« Demètre, je ne veux pas retourner au pays avec mon père, il partira sans moi. Mais comment faire ? Voyons, conseille-moi, cherchons... »

.....
Au moment même où Hélène prononçait ces paroles, Glégorovitch entra à l'ambassade et, introduit auprès du ministre qui l'avait fait appeler, il entendait sa condamnation :

« Mon cher Glégorovitch, j'ai une bien désagréable mission à remplir..., une mauvaise nouvelle à vous apprendre, disait l'ambassadeur. Je reçois ce matin un ordre de rappel qui vous est destiné. Je n'y comprends rien... et j'ai beaucoup de regret que vous nous quittiez. »

Glégorovitch demeurait, devant son chef, immobile, ahuri.

Ce dernier ajouta :

« Il est probable que le président du conseil a pensé à vous confier quelque autre poste diplomatique... Il vous est dû une compensation. D'ici peu nous apprendrons votre avancement. Tenez, voici la lettre que je suis chargé de vous remettre. »

Le premier secrétaire prit le papier d'une main tremblante. Machinalement il bégaya :

« Mais pourquoi, pourquoi ? »

— Je l'ignore absolument, mon cher ! »

Le ministre avait repris place à son bureau. Alors Glégorovitch sortit, sans une parole.

Il allait, comme assommé, marchant automatiquement. Il prit un fiacre et se fit conduire sans réfléchir, presque instinctivement, chez Tutich. Il le rencontra dans l'es-

calier comme celui-ci sortait. Il le pria de remonter. Alors, tombant dans un fauteuil, de faiblesse, il tendit à son conseiller intime sa lettre de rappel. Tutich joua la stupéfaction.

« Ce n'est pas possible ! » s'écria-t-il.

Dans son fauteuil, le cou tiré, Glégorovitch répétait :

« Mais pourquoi, pourquoi ? »

Alors Tutich trouva des explications réconfortantes. Cela ne pouvait être que pour l'appeler à une haute position dans l'administration centrale... Il n'y avait pas là de quoi se désoler... Sous peu il saurait le poste qu'on lui confie...

Mais Glégorovitch se lamentait...

« On l'aurait averti, on lui aurait demandé son acceptation. Non... il était rappelé... il ne comprenait pas pourquoi. Il n'avait pas demandé son changement de résidence. » Et il restait là, comme un enfant, répétant les mêmes questions.

Tutich s'impatientait. Alors il fit entendre à son ami que depuis deux ans il avait *peut-être* commis quelques imprudences. Ainsi, il avait été relativement long à restituer l'argent destiné au tapissier de l'ambassade qui s'en était plaint. Il lui parla aussi de ses dettes, des lettres anonymes de dénonciation adressées à l'ambassade et qu'il n'avait pu intercepter toutes. Et puis enfin les excentricités d'Hélène qui se destinait au théâtre.

« Tout cela, ajoutait-il d'un air chagrin, penchant la tête et haussant les épaules, tout cela a produit le plus mauvais effet auprès du roi. »

Et comme Glégorovitch ne répondait pas, Tutich continua :

« Ce rappel, il pouvait bien le lui dire aujourd'hui, était prévu depuis deux mois à l'ambassade. Et lui-même avait été sur le point de lui ouvrir les yeux, de lui

conseiller de demander, *proprio motu*, son déplacement. Mais la crainte de se tromper, de lui faire de la peine, l'avait retenu. »

Des larmes, maintenant, coulaient des yeux de Glégorovitch. Il gémissait :

« Mon pauvre ami, mon pauvre ami ! »

L'autre, d'une voix ferme, le consolait.

« Voyons, soyons courageux... Au fond, ça n'est pas si grave..., on vous donnera autre chose là-bas, une direction, que... que sais-je ? On ne peut pas oublier vos services !

— Mais, mon cher, reprit Glégorovitch, mon cher, pensez donc un peu à la petite !

— La petite ? » fit l'autre étonné. Puis, comprenant : « Ah ! Henriette ! Eh bien, vous lui ferez un petit cadeau. »

Le premier secrétaire poursuivait sa pensée : « Elle ne consentira jamais à me suivre là-bas !... Que faire ? »

Alors Tutich le secoua, agacé, à la fin, de ses pleurnicheries et le gourmanda amicalement. Puis il le poussa presque à la porte, l'ayant pris sous le bras pour le tirer de son siège et il se débarrassa de lui avec ce conseil qui lui vint :

« Allez annoncer ça à Henriette et consultez-la. »

Et il pensa en refermant la porte derrière Glégorovitch :

« C'est du ramollissement ! Il était vraiment impossible au roi de garder à Paris un tel représentant ! »

Pendant que Glégorovitch déjeunait chez son Henriette, Hélène causait d'affaires avec Knégévine, attablés seuls dans le grand salon de noces, au premier, d'un cabaret du boulevard de Courcelles. Ils s'y étaient rendus précipitamment vers midi et demi, à l'heure où cette voie est presque déserte et ils étaient montés au premier, passant vite devant les habitués de la maison, employés de commerce et gens de maison, surpris de

cette entrée d'une jolie femme en deuil que tous les yeux suivirent avec intérêt.

Dès qu'Hélène eut disparu dans la spirale de l'escalier en colimaçon, un petit monsieur bedonnant, fin connaisseur sans doute, s'était tourné vers le comptoir et avait adressé à la grosse patronne à la peau luisante une de ces mimiques de haut goût très significatives et faites du clignement d'un seul œil et d'un mouvement de bouche bruyant.

En haut, tandis que la jeune femme ôtait son voile, Demètre avait commandé le repas avec l'air dégagé d'un monsieur en bonne fortune.

La jeune fille était loin maintenant de ses projets de révolte et de vengeance par l'esclandre. Le hasard la débarrassait de la pénible besogne de chasser son père de chez elle, besogne pour laquelle elle n'était point faite.

Autre chose, en effet, était de crier en des exaltations : « Je veux me faire fille ! » autre chose était d'agir pour le devenir. Il eût fallu une volonté, une énergie persévérante, dont elle n'était pas douée.

Elle était de ces natures qui ne savent rien faire sans un soutien, sans l'entraînement des choses. N'en avait-elle pas éprouvé l'absolue sensation lorsqu'elle s'était abandonnée à Demètre pour en finir avec ses irrésolutions, espérant ainsi tomber d'un seul coup. Elle avait cru que la dégradation physique entraînait sur-le-champ la dégradation sociale.

Et pas du tout ! Elle était devenue la maîtresse de Demètre sans que rien changeât dans sa vie.

Elle s'était aperçue, au bout d'un temps, qu'elle n'était pas plus avancée que la veille et qu'elle pouvait rester ainsi jeune fille indéfiniment. Et devant ses élans intérieurs vers l'indépendance elle sentait la même barrière

et, pour agir, le même ankylosement des membres. Pénétrée de sa faiblesse, elle avait souhaité d'être enlevée... Mais par qui?... Carlos n'était plus là, ni Faust, ni aucun de ceux à qui elle aurait pu s'offrir...

Aujourd'hui, si l'amant attendu ne venait pas encore, du moins les circonstances, en lui enlevant son père, lui facilitaient le moyen de le trouver.

Devant ce coup subit qui frappait Glégorovitch et allait si opportunément dans le sens des vœux de sa fille, le ressentiment d'Hélène faisait presque place à la pitié. Et toute fébrilement préoccupée de l'approche de sa délivrance, l'esprit en éveil, elle conjecturait avec Demètre les événements futurs afin d'en profiter adroitement. Mangeant à peine, elle questionnait le jeune homme, démêlait de la foule des incidents prévus les possibles des invraisemblables. Et aussi elle se perdait dans le nombre des choses à faire, qui l'assaillait. C'était à chaque instant des « Hein, crois-tu? » « Mais comment? » adressés à Demètre.

En somme, le mieux était de feindre le consentement au départ et de s'échapper à la dernière minute. Elle sentait ça par intuition. D'abord cette fuite lui épargnait avec son père une scène de scission. Et Dieu sait si, exténuée comme elle l'était, elle avait besoin de ménager ses nerfs!

Mais si elle faisait semblant de le suivre, il faudrait consentir à emballer les meubles qui étaient sa propriété à elle, ou à les vendre si on prenait ce parti. On pourrait peut-être les faire racheter en sous-main, par un ami. Mais de l'argent? Encore télégraphier au notaire! Elle souhaiterait bien pourtant garder intacts les trois mille francs de rentes qu'elle retirerait seulement de la succession de sa mère.

Et l'appartement? L'indemnité de résiliation du bail,

valable pour deux années encore ? Vraiment, ça faisait peine de disperser tant d'argent inutilement, quand elle aurait le lendemain du départ de son père à s'installer à nouveau.

« Voyons, Demètre, trouve-moi une idée... »

Au fond, ce qui manquait à Hélène, dans cet instant décisif, c'était un amant, un enleveur assez riche pour la débarrasser de tous ses soucis d'argent et d'avenir. Elle se voyait, dans quinze jours, sans logement, dans la rue. Était-ce avec les deux cent cinquante francs par mois de son revenu qu'elle vivrait ? Bien que sa liberté augmentât ses chances de trouver un protecteur, elle comptait au moins quinze jours ou un mois de négociations. Et encore, à qui s'adresserait-elle ? Elle ne s'offrirait pas, bien entendu, au premier venu. Et la peur d'en être réduite à manger son capital pour se lancer l'inquiétait. Car cette petite somme représentait sa sécurité, sa défense contre la misère.

Alors il s'amoncela en sa tête toutes sortes de combinaisons. Puisque son père, selon les probabilités, lui laisserait les corvées du déménagement, elle pourrait peut-être faire emballer les meubles, les faire sortir de la maison sans les expédier. Quant à l'appartement, elle flairait un arrangement à proposer au propriétaire.

Ces inventions, quoique encore aléatoires ou confuses, leur parurent préférables. Ils passèrent la journée à les étudier, les fouiller, à concevoir leurs moindres empêchements de succès.

Hélène, rentrée rue de Vigny, pria la cuisinière de les servir encore huit jours. Elle lui donna de l'argent. Puis, au dîner, elle demanda à son père, sans attendre qu'il lui fit part de son rappel :

« Quand partons-nous ? »

Glégorovitch répondit :

« Dès que nous le pourrons. »

Il n'avait pas de quoi payer le déménagement ni indemniser le propriétaire. Un silence se fit. Glégorovitch attendait que sa fille le tirât d'embarras, ainsi qu'autrefois Véra.

Mais elle :

« Tu ne vois pas le moyen de te procurer l'argent nécessaire ? »

Il répondit :

« Le propriétaire exigera sans doute le loyer d'une année. Le transport des meubles en Serbie coûtera bien trois mille francs. Le mieux serait de les vendre ici. Pense donc à ce que coûtera l'emballage seul des saxes. »

Hélène réfléchit.

« Oui, les saxes, on peut les vendre. Mais je tiens à garder les meubles. Avec le produit des saxes on payera le propriétaire. Quant aux meubles, nous prierons Demètre de nous les expédier par petite vitesse contre remboursement quand nous serons au pays. C'est le plus simple. Laisse-moi faire. J'irai voir le propriétaire. »

Glégorovitch accepta, heureux de se décharger sur sa fille de ces corvées. Hélène, de son côté, affecta quelque tendresse. Elle évita à son père jusqu'à l'ennui de faire ses malles. Il n'eut qu'à choisir et à désigner les vêtements qu'il désirait emporter. D'ailleurs, il était très abattu. Mais presque toutes les après-midi et tous les soirs il sortait. Hélène le soupçonna d'avoir trouvé un naïf prêteur, car un groom apporta une lettre pour Monsieur qu'elle ouvrit assez habilement pour la recacheter.

Elle lut : « Mon chéri, j'ai touché hier ce que tu sais. Tu es un ange ! Viens donc déjeuner ce matin, car je vais aujourd'hui aux courses. »

Pour fournir de l'argent à sa maîtresse, l'ingéniosité ne faisait pas défaut à Glégorovitch.

« Si j'avais des remords, pensa Hélène, voilà qui les dissiperait ! »

Elle vit le propriétaire, lui expliqua que son père et elle se voyaient obligés de partir peut-être pour toujours, peut-être pour quelques mois seulement. Celui-ci réclama, à titre d'indemnité de résiliation, une année de loyer. Mais devant l'insistance habilement coquette de sa locataire, il n'exigea que l'avance de trois termes, c'est-à-dire 2100 francs, laissant même aux Glégorovitch la faculté de reprendre l'appartement au cas où il ne serait pas loué avant leur retour.

Hélène revint, enchantée. Elle n'aurait pas à s'occuper de son loyer pendant près d'une année.

D'un autre côté, Demètre s'était chargé de prévenir avec tact les amis que les Glégorovitch céderaient volontiers quelques-uns de leurs meubles et leur collection de saxes, dont la fragilité les inquiétait pour le voyage.

Hélène reçut une lettre très amicale de M^{me} Lindgren qui la priait de lui réserver la préférence. Sur le point d'emménager dans son hôtel, elle désirait acquérir l'authentique mobilier Louis XV de leur salon, avec les vitrines et les saxes, pour garnir un boudoir.

Le surlendemain, Lindgren vint conclure l'achat. On lui laissa tout pour la somme infime de six mille francs. Il ne négligea pas, au cours de l'évaluation, de rappeler sa créance à Glégorovitch. Il sortit content. Cette affaire le remboursait à peu près.

Hélène télégraphia à Claire, afin que la somme fût versée entre ses mains. Il était trop tard, Lindgren ayant payé sur-le-champ à Glégorovitch, dans son cabinet. Cela la contraria d'autant plus que Knégévine avait été fort éprouvé la veille au soir au cercle, où il avait essayé de faire un peu d'argent, et devait au croupier près de mille francs.

Le départ approchait. Les malles étaient faites en grande partie, du moins celles de Glégorovitch. Hélène n'avait jeté dans la sienne que des livres et des objets de rancart. Les places dans l'*Orient-Express* étaient retenues depuis la veille. Dans quatre jours son père ne serait plus à Paris.

Elle n'avait qu'à attendre. Et tout émue encore, tout attentive aux éventualités, elle songeait à ce grand jour où elle allait devenir une fille libre ! Elle se disait :

« Quels potins ça va faire quand on saura tout ! »

Elle présumait du temps que la nouvelle mettrait à faire le tour de son monde. Huit jours, pensait-elle. Alors l'idée baroque de prévenir charitablement ses amies, par une circulaire, qu'elle renonçait à leur amitié, à leur considération distinguée, lui traversa l'esprit et l'amusa bien. Non. Ça serait bien plus drôle de voir la tête qu'elles feraient un vendredi, au Bois, à la contempler dans une victória... Mais voilà. Il faudrait se montrer avec un homme très chic... ou alors dans un équipage ébouriffant, une calèche ou un duc à deux, conduit par elle, crânement.

La perspective d'une existence piaffante, au grand air, avec des chevaux dont elle entendait déjà le cliquetis des mors et des chaînettes, ou dans l'atmosphère lourde et l'éclairage chaud des cabinets particuliers, où elle se voyait décolletée à outrance, l'embrasait de joie. Son imagination lui déroulait des programmes de grande courtisane, des fêtes chez elle et partout, des dîners affolants, le jeu, l'amour !

Être femme le plus possible, le plus bestialement et le plus poétiquement tour à tour, rester dans l'éternel et grisant souci de l'homme, se donner, se soustraire, se reprendre, être aimée, être possédée diversement et rire ! Oh oui ! rire !

Mais comme toujours au milieu de ses transports illusoires, elle s'arrête court.

« C'est pas tout ça, se dit-elle dans son langage vulgaire, si étrange sur ses lèvres. Il me faut un... ami. » Car déjà et par instinct le mot amant lui déplaît.

Mais elle a beau chercher autour d'elle parmi ses anciens attentifs et les hommes qu'elle a rencontrés dans sa vie, elle ne sait sur qui placer son choix. Aucun ne réunit les conditions de son idéal. Bien plus, dans la vision intérieure où elle les fait défiler, ils restent en des plans tout à fait éloignés comme si l'imaginaire distance où elle les voit se mesurait inconsciemment sur la distance morale qui la sépare réellement d'eux.

Alors, elle conçoit les difficultés de s'offrir à ceux mêmes qui feraient à peu près son affaire. Combien, d'ailleurs, en a-t-elle perdu de vue depuis cinq mois qu'elle se tient en la retraite du deuil ! Comment leur proposerait-elle ses services ? Leur écrire, les appeler et, après, négocier... Non. Cela était répugnant. Et Carlos revient sans cesse à son souvenir. Carlos qui, lui, avait la jeunesse, la beauté, la fortune ! Quel couple ils eussent fait tous deux !

C'est Carlos qui la gêne, la rend difficile. Comme ça serait simple s'il était encore en France ! Comme elle n'aurait à s'inquiéter de rien... Et quelle vie charmante !

Si peu d'ailleurs que leur union eût duré, elle eût suffi à la lancer. Celui-là, elle le regrettait indiciblement.

Mais elle détourne ses pensées de cette existence impossible et lutte contre son entraînement naturel à fuir les efforts d'esprit et les problèmes moraux.

Elle pense, en somme, qu'elle en est aux mêmes tourments qu'à son retour de Belgrade. Des obstacles identiques surgissent devant elle, car s'il ne s'agit plus de

mariage, si son choix n'est plus limité aux seuls jeunes gens, du moins exige-t-elle aujourd'hui de la fortune. Ce n'est plus Henri, désormais, qui pourrait la tirer d'embarras !

Et pourquoi pas ? Non par lui-même, mais par ses relations. Aussi bien préférerait-elle prendre un inconnu pour amant. Le peintre connaissait un tas de jeunes gens riches et d'un autre monde. Et il était assez indépendant, assez libre de préjugés, pour la comprendre et lui rendre le service qu'elle lui demanderait.

Il savait, en outre, le drame de sa vie. Elle serait moins gênée pour lui expliquer ses projets. Ne lui avait-il pas lui-même autrefois suggéré de quitter sa famille ? Tout de suite même, elle pensa à cet intime ami de Devienne dont il lui avait parlé un jour et à qui il avait dû proposer sa broderie, « ce garçon riche qui le consultait jusque dans le choix de ses maîtresses. »

« Quelle heure est-il ? » pensa-t-elle, avec l'idée de courir sur-le-champ chez Henri.

Machinalement elle ouvrit la porte du salon. Son regard se buta à la glace de la cheminée où se dressait la veille encore la pendule de saxe. La pièce, nue depuis le matin, était lamentable.

Alors elle alla dans sa chambre. Il était temps encore de trouver Devienne à son atelier. Elle fit chercher une voiture, tandis qu'elle s'apprêtait.

Elle monta vite les cinq étages. Mais devant la porte du peintre elle s'arrêta, hésitante, troublée, se demandant comment elle s'y prendrait. Elle regardait bêtement la carte de visite clouée à la porte du jeune homme qu'elle entendait chanter. Enfin elle se décida :

« C'est trop bête, » se dit-elle, et brusquement elle sonna.

« Pourvu qu'il soit seul ! »

Henri vint ouvrir.

« Ah ! Hélène ! s'écria-t-il en ouvrant la porte. Ma chère, je savais votre départ et j'allais vous dire adieu et vous porter vos dix louis. J'ai vendu votre broderie. Je pensais que cette petite somme ne ferait pas mal dans le paysage, à la veille d'un voyage ! »

Légèrement oppressée, Hélène dit :

« Mon cher, moi, je ne pars pas. »

Henri la regarda, étonné.

« Chut ! continua-t-elle. C'est un coup d'État. Pour tout le monde, j'accompagne mon père. Mais, à la gare, je m'évade. Il n'a pas besoin de moi là-bas, au contraire... et puis... j'en ai assez ! »

Hélène s'était assise sur le canapé. Elle se dégantait en un geste fébrile et irréfléchi. Henri déjà entrevoyait les desseins de son amie, dont le mot d'autrefois lui revenait au souvenir : « Sans ma mère, il y a longtemps que ça serait fait ! »

Elle avait un amant, sans doute. Qui ? Dans quel but venait-elle ? Quelles étaient ses intentions ?

Il l'interrogeait des yeux, attendant.

La jeune fille se leva et marchant dans l'atelier, s'excitant un peu, elle continua :

« Vous comprenez, c'est fini, n'est-ce pas ? J'ai vingt-cinq ans... J'en ai plein le dos des scènes et des crises de nerfs. Je me suis rappelé votre conseil. Je n'ai rencontré ni de vieux ni d'imbécile pour m'épouser... Ce n'est pas qu'il en manque, pourtant!... Alors, je me décide à vivre en femme libre...

— Mon Dieu ! fit Henri, je n'ai pas à vous faire de morale... Je crois que ce serait du temps perdu... Et quel est l'heureux mortel ?...

— Voilà ce qui m'amène. Je n'ai personne. »

Henri fit une moue.

« C'est aussi compliqué que de trouver un mari, continua-t-elle. Je viens vous demander de me tirer d'affaire.

— Diable ! s'écria Henri, voici une mission tout au moins délicate !

— Vous connaissez un tas de gens riches, des commerçants.

— Oui ; mais je ne suis pas assez lié avec eux pour leur faire des propositions semblables... Ce sont des gens d'affaires. Ils seraient dans le cas de me soupçonner d'y avoir intérêt ! Comment ! vous n'avez personne en vue, vous toujours si courtisée et qui connaissez tous les viveurs de Paris ?

— Eh ! mon cher, ce sont tous ou des rastaquouères, ou des panés, ou des goujats, ou des gens que je connais trop. Et puis je préférerais avoir un ami qui n'appartint pas à mon monde. Et encore, mon cher, je ne peux pas aller m'offrir moi-même, comme ça...

— Eh bien, et Knégévine, il se chargerait volontiers de ça, lui.

— Il n'est pas sérieux, » répondit-elle.

Henri réfléchissait.

« Le mieux, mon amie, le plus simple serait de s'adresser à quelqu'une de ces honorables industrielles qui ont la spécialité des transactions de cette sorte, j'en connais une ou deux.

— Jamais je n'oserais.

— Nous irons ensemble, ou plutôt j'en ferai venir une ici. Ces femmes-là ont des relations splendides. Pour vingt ou vingt-cinq louis vous aurez votre affaire en huit jours. »

Hélène était à ce point décidée à atteindre son but, qu'elle ne se choquait point des moyens qu'on lui proposait. Mais elle manifestait peu d'enthousiasme.

« C'est que je ne voudrais pas être attribuée à un individu abject...

— Ah ! vous voilà déjà exigeante. Il vous le faut riche, principalement, n'est-ce pas ?

— Principalement.

— Dame, s'il n'est pas tout à fait pschutt, ajouta Henri en souriant, s'il n'a pas la fraîcheur ni l'élégance de Carlos... Eh ! ma chère, pour faire son chemin dans ce métier-là, il faut savoir surmonter ses dégoûts. C'est pas plus drôle que d'être une femme honnête. Mais ayant moins de scrupules et plus de liberté on trouve plus de facilités de consolation... On se paye autant d'amants de cœur qu'on en a besoin. Nous pouvons même, continua Henri par plaisanterie, commander une série de ceux-ci à la respectable dame qui s'occupera de vos petites affaires. Vous lui donnerez une de vos photographies, nous rédigerons une petite note avec votre âge, vos antécédents, vos ambitions ; on organisera des entrevues à l'Opéra-Comique ou à l'église... Vous verrez comme ça se passera proprement.

— Non, Henri, interrompit Hélène plus sérieuse. Soyez raisonnable. Voyons..., cherchons... Moi, j'ai pensé tout de suite à cet ami dont vous m'avez parlé un jour... le jeune homme à qui vous deviez proposer ma broderie.

— Sommereux, c'est parbleu vrai ! Comment n'y ai-je pas pensé ! Oh ! mais, c'est une idée géniale ! C'est tout à fait l'homme qu'il vous faut : un beau gars, grand, distingué, riche. Il est à la tête d'une grosse maison de cuirs. Il ne cherche justement qu'à lâcher la femme avec laquelle il vit. Elle est idiote, mal élevée, elle l'assomme... Suis-je bête de n'avoir pas pensé à lui tout de suite ! C'est le seul auquel il me soit possible de parler de ça. Un vieux camarade ! »

Hélène, enchantée, pleine d'espoir, demanda un tas

de renseignements sur Sommereux, sur sa famille. Henri chercha dans ses cartons un portrait inachevé de son ami pour le rappeler au souvenir de la jeune Slave qui l'avait vu chez les Lindgren. Il fit son éloge. Un garçon généreux, pas bête, assez gai. Cent mille francs de rentes. Mais par exemple très rangé. Aussi ne donnait-il jamais plus de trois mille francs par mois à ses maîtresses. C'était un chiffre fixé et immuable.

« Ça sera très gentil, s'écria-t-il. Nous ferons des parties ensemble. »

Mais soudain l'enthousiasme de Devienne parut se buter. Une crainte lui venait. Sommereux, en somme, était « un bourgeois », il allait avec la terreur de se compromettre en affaires d'amour comme en affaires de commerce. Foncièrement honnête, il montrait en toute chose une circonspection parfois ridicule, hanté par des responsabilités chimériques.

« Je ne crois pas, ajouta Devienne, qu'il accepterait d'être... le premier ! »

Bien souvent Sommereux et lui avaient causé ensemble de cas semblables. Deux ans auparavant son ami s'était amouraché d'un de ses modèles, une ravissante fillette de dix-huit ans, toute prête à lâcher sa famille et à immoler sa virginité en faveur d'un mopsieur aussi calé ! Ce ne fut qu'après s'être mis à l'abri des lois et du chantage qu'il usa de ses faveurs en amenant la petite à témoigner dans une lettre, et de son élargissement et d'une minorité délurée. Il la quitta d'ailleurs quelques mois après dans la crainte de la paternité.

« Eh bien, lui répondit Hélène en baissant un peu la tête et souriant, vous lui direz qu'il peut rejeter tout scrupule. »

Henri prit la main de la jeune fille, et, se courbant avec un ironique respect :

« Mes félicitations sincères, » dit-il.

Puis, se rappelant leur histoire d'amour :

« Et dire que j'aurais pu vous épouser, moi qui tiens tant à ce... détail !

— A ce moment-là, mon cher, répondit-elle, vous n'auriez pas été déçu. L'accident date de quelques mois...

— Ah ! ah ! je devine. Il a de la veine ce gaillard-là, ajouta Henri en pensant à Knégévine.

— Allons, soyez généreux, taisez-vous ! » dit la jeune fille.

Elle voulut que Devienne courût sur-le-champ chez son ami. Il n'y avait pas de temps à perdre. Elle attendrait la réponse de Sommereux chez elle.

Alors le peintre quitta sa vareuse, retroussa ses manches, prit ses brosses, et derrière le paravent où se dissimulaient sa toilette et divers ustensiles de ménage, il les lava.

Du canapé où elle était étendue, Hélène continuait la conversation. Elle demanda :

« Et le vôtre, de mariage ?

— Quel mariage ! interrogea Henri à la cantonade.

— Votre mariage avec Geneviève ?

— Mon mariage avec Geneviève ! Qui diable a lâché ce canard ?

— Tiens, je croyais que vous l'aimiez. Elle-même m'avait raconté une journée où vous l'avez remplie d'espoir... »

Henri, gêné, prolongeait derrière son paravent le lavage de ses pinceaux.

« Oh ! ces petites filles ! On ne peut pas les trouver charmantes, leur dire un mot de tendresse sans qu'elles pensent que c'est une déclaration, le préambule d'une demande en mariage ! Je n'attachais pas à mes paroles

l'importance que son cœur lui a donnée. Ça me dégoûtait de la voir épouser ce grotesque..., « votre mufle ! » Alors, oui. J'ai peut-être été un peu imprudent!... Mais, vous savez, la campagne, un beau temps, — elle était si bien habillée — et le diable aussi me poussant... A bien réfléchir, en somme, cette union était impossible. Geneviève n'est presque pas dotée et je ne gagne pas assez d'argent pour me lancer dans les dépenses d'un ménage !

— Ah ! mon brave Henri ! » fit Hélène, assaillie de souvenirs et replaçant un de ses mots favoris :

« Vous appartenez comme tous les autres à la grande et universelle famille des Posatoff-Lapinski ! »

Tandis que Devienne allait chez son ami Sommereux, Hélène rentrait rue de Vigny, où Knégévine l'attendait. Elle lui confia ses espoirs. Demètre, lui, se plaignit d'être sans le sou. Il avait promis cinq cents francs à son croupier. Alors elle lui donna les deux cents francs de sa broderie.

Ce ne fut que vers sept heures, après deux heures d'attente, que Devienne reparut. Au coup de sonnette elle se leva pour lui ouvrir elle-même.

« Eh bien ? demanda-t-elle.

— Ça y est, » répondit Devienne, tout gai.

La jeune fille eut un soupir de satisfaction.

Quand ils furent dans le petit salon, Henri lui dit :

« Il accepte. Il est ravi. Il vous a déjà remarquée au Bois souvent et chez les Lindgren. Il se tient à vos ordres pour tout, l'enlèvement, l'appartement, etc. ?

— Il n'exige pas de déclaration écrite ? demanda-t-elle.

— Non ! » répondit le peintre en riant.

Hélène remercia chaleureusement Henri, l'assura de sa reconnaissance. Il avait dû déployer une éloquence !

« Mais non, pas trop, répondit-il. Ah ! par exemple. il

a étudié l'affaire. Il a tout pesé, tout examiné, jusqu'à votre âge. Bref, il est à vous. »

Hélène lui expliqua alors que l'appartement lui restait avec les meubles, sauf ceux vendus aux Lindgren. Il n'y avait pas à s'enquérir d'un logement. Il était nécessaire seulement qu'une voiture stationnât le surlendemain entre sept et huit heures du soir à un certain endroit de la gare qu'il fallait déterminer.

Voici quel était son plan d'évasion : elle monterait en sleeping prendre sa place, caser ses sacs de voyage, ses couvertures. Demètre et Devienne lui-même seraient chargés d'occuper Glégorovitch sur le quai jusqu'au départ. D'autres amis les assisteraient, bien probablement. A l'aide d'une petite pièce d'or glissée au garçon du sleeping, elle se ferait ouvrir la porte opposée du wagon, et passant derrière le train retrouverait la sortie.

Elle avait préparé une lettre à son père contenant ces lignes :

« Partez sans moi. Il serait inutile de retarder votre départ; ma résolution est prise de vivre loin de vous. Adieu.

« HÉLÈNE. »

On se retrouverait tous chez elle, ce soir-là, on noierait la petite émotion dans du champagne, on ferait des folies !

Henri approuva le projet. Puis, mettant la main à son portefeuille :

« Maintenant, la surprise ! » s'écria-t-il. Et il tendit à Hélène une enveloppe. C'était un cadeau de joyeux avènement qu'il avait conseillé à Sommereux d'offrir à sa « fiancée ». Le pli contenait deux mille francs.

« C'est le denier à Dieu, » ajouta le jeune homme.

Hélène sauta au cou du peintre et le baisa aux joues.
« Bravo, Henri, vous êtes un homme de génie ! »

Ils s'embrassèrent. Hélène lui dit :

« Restez à dîner ! »

— Merci, je suis invité, répondit-il, et je file. Somme-
reux viendra à l'atelier demain vers deux heures. Soyez-y.
Je vous bénirai ! Par exemple, je ne vous répons pas
des effets de ma bénédiction ! »

Et comme Devienne prenait son chapeau :

« Ah ! attendez, mon ami, vous allez me rendre ser-
vice. »

Elle s'assit devant son bureau, prit une enveloppe,
y glissa un billet de mille francs préalablement intercalé
dans un papier à lettre qu'elle signa. A une bougie allu-
mée elle fit fondre sa cire noire et appliqua le cachet
armorié de sa famille maternelle, puis, retournant l'en-
veloppe, écrivit :

Monsieur D. Knégevine,

Au Cercle de la Chaussée-d'Antin.

Pressée.

Tout en mettant l'adresse, elle pria Henri de faire
porter cette lettre par un commissionnaire.

Dès que le jeune homme lut le nom du Serbe, il fit
une grimace et, plaisantant :

« J'espérais que c'était ma commission ! Ce sont
sans doute les appointements du petit monsieur ! »

— Allons, soyez convenable, répliqua Hélène en se
levant et le poussant vers la porte par l'épaule, c'est une
dette de jeu ! »

Mais lui, ne comprenant pas, sortit en murmurant :

« Étrange, étrange ! »

Et il s'amusa beaucoup en cherchant un commissionnaire de la singulière et commercialement froide dégringolade d'Hélène. Il songeait qu'en somme, elle était née pour la vie galante et que les événements ne faisaient que rectifier une erreur de naissance. La lettre chargée, surtout, qu'il secouait dans sa main, lui inspirait des suppositions drôles, des rapprochements typiques et il souriait presque ouvertement dans la rue à ses constatations psychologiques.

XVI

C'est grande fête, ce 15 avril, dans le nouvel hôtel des Lindgren. De la haute porte cochère, dont les battants sculptés sont collés au mur, sort un flot de lumière qui baigne le dessous des arbres de l'avenue Kléber, traverse la chaussée et va s'écraser sur la muraille, en face.

Dans ce rayon montent, au pas, de scintillantes voitures qui s'enfoncent avec un grondement de tonnerre sous la voûte éblouissante, déposent leurs bouffants et soyeux fardeaux d'où émerge une petite tête nue et que portent de fluettes jambes délicatement chaussées.

Dehors, le long du trottoir, des voitures déjà s'échelonnent, égrenant le chapelet horizontal de leurs yeux de feu. Des badauds, dont la face seule est éclairée par la projection lumineuse, plongent leurs regards dans chaque coupé, sans doute au guet d'un minois gracieusement encapuchonné, tandis qu'un agent de la paix, les mains dans les poches, contemple les allées et venues d'un homme de service qui règle l'entrée et la sortie des équipages, l'hôtel n'ayant qu'une issue.

Dans le large escalier de pierre à rampe de fer forgé et poli, rehaussé de cuivre qu'on gravit avec lenteur, le vacarme gai de l'orchestre avec l'entraînement de ses cadences, semble venir chercher chaque invité jusque-là pour éveiller en lui, dès le seuil de la maison, l'instinct

du plaisir. C'est comme un sourire d'aimable hôtesse qui vous fait signe d'entrer. Dès l'abord, la fête paraît on ne sait à quoi, somptueuse et bien ordonnée, peut-être à cause de la décoration de l'escalier où des plantes vertes étagent dans les coins leurs feuilles gigantesques, pareilles à des éventails, ou longues et élancées décrivant d'inachevées paraboles ; ou encore à cause du chant sonore de l'orchestre, non pas un commun quatuor d'instruments, mais un orchestre complet.

D'ailleurs, en entrant, l'aspect de trois salles consécutives que, grâce à de larges baies, on aperçoit en enfilade dans les lueurs différentes de leurs tentures soyeuses et fraîches, avec le grouillement bariolé des danseuses, achevait de mettre en joie. Tout au bout, derrière l'encadrement fixe d'un vitrage de séparation dont les portes seules avaient été enlevées, le jardin d'hiver d'où se répandait le rythme des danses, nage dans une transparence verte. La musique, installée derrière les arbustes exotiques, y empêchait la circulation. Claire, à l'aide d'un éclairage scénique à réflecteurs, avait donné à la serre une si réelle apparence de décor que chacun s'attendait presque à y contempler des tableaux vivants... Mais on ne fit, pour le plaisir des yeux, dans l'intervalle des danses, qu'allumer par moments parmi les palmiers et les massifs de fougères, des feux de Bengale, verts ou rouges, salués chaque fois par des acclamations.

Dès onze heures, les salons sont pleins. Claire a lancé trois cents invitations, offertes ou sollicitées. Et des invités dont elle redoutait l'abstention, pas un ne fait défaut.

Qu'importe que, dans quelque coin et à voix basse, certaines femmes étonnées de se retrouver entre amies croient nécessaire d'expliquer qu'elles ne sont venues que par curiosité en se défendant de faire à Claire l'hom-

mage de leur présence ? Elles sont là avec leurs filles, en leurs atours les plus coquets, cela suffit.

Bien plus, toute leur finesse, leur rouerie mondaine, leur conseil de faire l'éloge de leur hôte, de convenir qu'elle est une charmeuse, digne de leur fréquentation.

Les femmes des diplomates se sont groupées dans le grand salon. M^{me} Olsen y cause avec M^{me} Dominguez dont la fille, tout à fait en beauté et mise délicieusement, bostonne dans les bras d'un joli garçon aux moustaches noires à la Don Juan, un de ces beaux qui savent leurs avantages et se cotent.

C'est le fils d'un financier espagnol présenté aux Lindgren par Carlos avant son départ et fort bien reçu en ce moment chez les Dominguez.

Offmayer qui a vu danser la jeune fille s'avance vers elle avec son large sourire d'Allemand sceptique et ravi d'avoir prédit juste :

« Eh ! eh ! la Clarita ! dit-il à mi-voix et en la saluant, on n'est donc plus si fière ? »

La jeune Américaine lui lança un regard lent, très nautain, un regard de femme vexée d'un propos qui lui déplait.

Mais Offmayer ne s'inquiète pas, et, faisant allusion au beau danseur, il ajoute malignement :

« Je crois qu'il faut chercher l'amoureux ! »

Alors, Clarita dépitée, toujours avec ce même œil froid et méprisant, lui jette lentement ces mots :

« Vous êtes bête, mon cher ! »

Et elle s'assoit, dédaigneuse.

Ailleurs, on entoure Tutich, qui a remplacé Glégorovitch à Paris comme premier secrétaire. Sa femme est à son côté.

Du matin même, l'auteur de *Rousseau, sa vie et ses œuvres* est chevalier de la Légion d'honneur. On le

cerne, on le félicite. Il s'incline avec une modestie affectée, distribue d'humbles et molles poignées de main, tandis que sa femme, plus physiquement venimeuse que lui, avec ses yeux qui ne regardent rien et se dérobent, s'efforce de mettre de la grâce à ses sourires, sortes de contractions automatiques des joues qui allongent les lèvres en les remontant.

Claire, dont la courtoisie est inépuisable, va, proclamant bien haut le succès de son hôte et lui envoie des clients.

Elle triomphe, elle, d'une façon plus éclatante et non pas en dessous et sournoisement comme les Tutich. Elle a atteint son but sans trahir personne, poussée par le courant où elle n'a eu qu'à se diriger. Les événements l'ont servie, simplement. Très en beauté ce soir, plus jeune que jamais, on ne lui donnerait que vingt-huit ans, vêtue en reine, d'une robe mauve tendre, à peu près Henri II, avec un diadème de brillants dans les cheveux relevés sur le front, elle est l'aimant des regards, le point fascinateur. Peu de ses invitées, parmi les plus jolies, peuvent rivaliser avec elle, car elle réunit tous les charmes, l'affabilité, la grâce et la beauté plastique, le luxe suprême de la toilette et des parures, dans les limites du goût le plus sûr. Sa supériorité est si indiscutable, que traversant tout à l'heure, à l'instant d'un repos, un de ses salons, des mains gantées se sont levées spontanément sur son passage pour l'applaudir. Et gênée elle s'est mise alors à courir pour échapper à cette ovation, suppliant d'un joli geste de modestie qu'on cessât cet hommage.

Et quand vers minuit elle se place dans l'axe de la baie du jardin d'hiver et que, souriante, le cœur dilaté de toutes les satisfactions acquises, elle contemple ces jolis groupes, ces têtes mignonnes de jeunes filles aux

nuques attirantes, ces épaules, ces bras nus, ces tailles frêles enlacées du bras noir des cavaliers, formes sveltes enveloppées de gazes et de soies aux nuances aussi délicates et fraîches que le rosé des chairs, Claire, planant sur ces accouplements chastes de la danse qui grisent si gentiment les petites imaginations, est ainsi qu'une héroïne de féerie devant un éden entr'ouvert et près de monter au milieu des nuages, dans une apothéose ! Il n'y manque que l'amphithéâtrale disposition des plans.

C'est aujourd'hui sa victoire décisive. L'heure du stage est passée. Elle est au faite.

Elle peut désormais s'intituler l'amie de toutes ces femmes du monde ou du moins leur égale : elles sont chez elle !

Comme est loin derrière elle le premier bal officiel de sa cousine Olsen et l'affront des Falson ! C'est une ovation qu'on lui fait en ce jour. Elle pense avec une jouissance profonde qu'on l'acclamera de nouveau sans doute au souper, après le cotillon sur le succès duquel elle compte, les moindres babioles en étant pour la plupart exquises et même artistiques.

Et ce qui, à ses yeux, consacre définitivement et affirme son triomphe, c'est le mariage de Geneviève, décidé de l'avant-veille et dont la nouvelle erre de bouche en bouche.

Aux plus intimes, Claire présente sa fille et son fiancé. Cette fois, elle se montre radieuse. Car bien que ce garçon soit très jeune, — il n'a pas vingt-cinq ans, — M^{me} Lindgren a tout lieu de croire « qu'il rendra sa femme heureuse ». « Il l'aime, d'ailleurs, depuis déjà des mois ! »

Geneviève, complimentée, sourit doucement sans enthousiasme. A une de ses amies avec qui elle se sent plus libre, elle désigne son fiancé et dit ingénûment et comme pour se convaincre elle-même :

« Il a l'air gentil, n'est-ce pas ? »

Henri Devienne est arrivé assez tard, en même temps que les Rougeul chez lesquels il a dîné. M^{me} Lindgren lui a annoncé le mariage, devant Geneviève. Tandis qu'il murmurait à celle-ci les félicitations obligées, leurs regards se sont croisés rapidement, leurs mains se sont prises. Mais dans ce double contact Geneviève a rencontré tant d'indifférence et de banalité, a deviné tant de choses mortes, de bonheur détruit, que sa chair a tressailli comme à l'application d'un acier glacial le long de son dos. Sa main et son regard sont tombés comme ils venaient à peine de s'unir à la main et au regard d'Henri.

D'autres personnes heureusement s'étant approchées de la maîtresse de la maison, Devienne s'est éloigné, gêné lui aussi, décidé à ne pas danser, pour n'être pas tenu d'inviter Geneviève, et à partir de bonne heure. Il aperçoit Offmayer, lui prend le bras et l'entraîne.

« Il est superbe, mon cher, cet hôtel ! Fouillons les coins. »

Et, traversant une salle de billard, ils aperçoivent un jeune homme de leur connaissance, attaché à l'ambassade de Bolivie, un brun à barbe courte dont l'œil garde toujours une singulière expression d'ironie. Ils l'abordent, et tous les trois pénètrent dans un boudoir en longueur tendu d'étoffe de soie bleue à ramages roses, meublé et décoré entièrement avec les sièges, les tapis, les vitrines et la collection ancienne des saxes des Glégorovitch.

« Ah ! s'écria Offmayer, à mi-voix, elle est bien bonne ! Le salon de la rue de Vigny !! »

— Mais oui, dit le Bolivien. Et ils se sont payé, en même temps que les saxes, le vieux stock des amis des Glégorovitch.

— Jusqu'aux Dominguez, les fiers Dominguez qui sont venus à cette fête, répondit Offmayer.

— Et avez-vous remarqué dehors, ajouta le Bolivien, le cartouche de la porte cochère qui attend un blason ?

— Oh ! dit Henri, M^{me} Lindgren est trop intelligente pour aller jusque-là.

— *Quo non ascendam ?* » répondit l'Américain du Sud, en manière de proposition.

On sourit.

Les deux jeunes gens s'étaient assis sur les fauteuils Louis XV et, comme si les objets ambiants les eussent inspirés :

« Si nous causions un peu de ces braves Glégorovitch, proposa Offmayer. Il semble qu'on soit chez eux. Vraiment Hélène nous manque. Quelle fille amusante !

— Avec qui est-elle maintenant ? demanda le Bolivien.

— Avec un de mes amis, Édouard Sommereux, un industriel calé, répondit Devienne.

— J'ai idée qu'elle ne doit pas être drôle tous les jours, avec son caractère fantasque.

— Au contraire, répliqua Henri. C'est la plus adorable des maîtresses, Sommereux est enchanté ! »

Et il raconta ce qui plaisait dans Hélène à Sommereux, ce garçon peu chercheur de bonnes fortunes, la veille encore ignorant du charme des liaisons d'élite : ce n'était pas la vulgaire cocotte entretenue, la fille assommante, bête, jalouse qui, sans vous aimer, vous menace sans cesse du revolver ou du vitriol, uniquement parce qu'elle a peur que vous ne portiez votre subvention à une autre...

Elle n'avait pas non plus ce répertoire grotesque de mots d'amour, clichés de la galanterie. Elle était exempte

de susceptibilités sottes et abhorrait les « scènes ».

Avec cela, intelligente, drôle, aimant les folies, lâchant des mots fort spirituellement grivois, endiablée dans les parties fines, où elle débite toute sa verve, ne la faisant pas à la distinction mesquine et banale.

« Elle donne de petits dîners où l'on se tord de rire. Je vous ferai inviter si vous voulez, ajouta Devienne. vous connaissez Sommereux ?

— Oui, un peu. On nous a présentés au Bois, un matin.

— D'ailleurs, ça ne fait rien, reprit le peintre. Hélène se considère comme absolument indépendante et à table il serait souvent bien difficile à un étranger de désigner l'amant. Cette particularité enchante Sommereux. Il n'est pas obsédé, il n'a aucune inquiétude d'être cramponné. Maintenant, son protectorat durera-t-il longtemps ? C'est douteux. On sent que cette vie pour Hélène n'est que provisoire, qu'elle est appelée à un train plus bruyant. »

Mais un petit jeune homme mince, à cheveux frisés châains tirant sur le jaune, à moustache minuscule, à petite bouche, le visage congestionné, entra, suivi d'un de ses amis, et tombant sur un fauteuil où il s'éventa de son claque, lança dans son essoufflement :

« Qu'il fait chaud ! »

Il avait dans ses façons un air d'être chez soi, une sorte de désinvolture faite. Il sortit son mouchoir et s'épongea le front.

« Quel est ce gringalet ? demanda tout bas le Boli-vien.

— C'est le fiancé de la petite Lindgren, répondit Henri.

— Il a une tête de crétin. Qu'est-ce qu'il fait ?

— Rien. Il est licencié en droit et assez bien doté.

— La petite Geneviève est fichtrement mieux que lui, » ajouta Offmayer.

Henri pensait aussi que la petite Geneviève était bien mieux que son fiancé, car tout à l'heure, en ce rapide coup d'œil, il l'avait retrouvée aussi charmante, aussi gracieuse, aussi jolie qu'à Ville-d'Avray. Son fin profil de brune aux cheveux lisses, son œil noir si profond, si tendre, enveloppaient à nouveau le cœur d'Henri de leurs premiers enchantements, comme aussi toute elle, tout son corps délicat de vierge, sa taille qu'on entourerait des deux mains et qui semble si à l'aise dans le corsage étroit, ouvert à la naissance des seins et dénudant les épaules, les épaules si blanches, et le cou, délicieux de fragilité.

Et ce n'est pas seulement par ses grâces plastiques, lesquelles sont discutables et peut-être faciles à écraser d'une comparaison, que Geneviève reprend aux yeux du peintre son charme puissant, mais par ce qui se dégage comme un parfum des formes virginales et fraîches, des lignes pures, du regard franc, c'est-à-dire la simplicité, l'honnêteté et la candeur. Elle n'est pas la femme brillante, vive, spirituelle, la coquette nerveuse qui se trémousse dans le continuel effort de plaire à tous, la créature faite pour l'extérieur, mais l'épouse paisible qui sait aimer sans fièvre, comme avec lenteur, et demeure invinciblement attirante sans se donner de peine. Oui, Geneviève était l'épouse rêvée, celle qu'il lui aurait fallu, et voilà qu'il la laissait à ce sot, le type commun sans doute du fils de famille, le produit de haute médiocrité de la bourgeoisie riche, l'habitué élégant du café de la Paix, l'inutile étiqueté du grotesque diplôme de licencié en droit, mais le gendre idéal selon la formule !

Pourquoi lui, Henri, avait-il laissé échapper cette occasion d'aimer ? Et d'ailleurs aimera-t-il jamais ?

Alors, énervé, ces gens qui s'amuse, qui dansent, qui tournent bêtement dans les bras les uns des autres, lui semblent avoir la tête vide et l'agacent. La musique aussi lui devient un bruit insupportable. Il se lève, décidé à partir sans s'inquiéter de M^{me} Rougeul à qui pourtant il a promis le cotillon... Mais M^{me} Rougeul même commence à lui peser. Il se faufile entre les habits noirs pour gagner, peu à peu et sans en avoir l'air, l'antichambre.

Dans la salle à manger qu'il doit traverser, M^{me} Lindgren l'aperçoit et lui adresse, de loin, avec un sourire, un signe amical de tête, geste intime et de simple communication de joie. Il finit par s'approcher d'elle. Mais elle cause en cet instant avec une dame âgée qu'il se rappelle avoir déjà rencontrée ailleurs. Le nom d'Hélène monte à ses oreilles.

Alors il écoute... et il entend, distincte, cette phrase que Claire prononce d'un accent contrit :

« Que voulez-vous? Il court de si vilains bruits sur son compte qu'avec la meilleure volonté du monde, il est vraiment impossible de la recevoir! »

Paris, 1885-86.

VERIFICAT
2017

FIN

VERIFICAT
1987

BIBLIOTECA
CENTRALA UNIVERSITARA
BUURESTI

VERIFICAT
2007